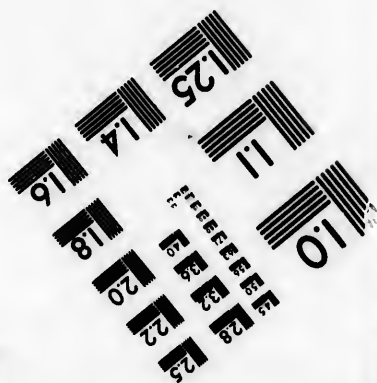
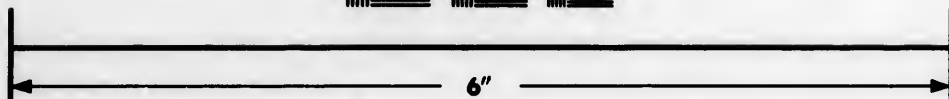
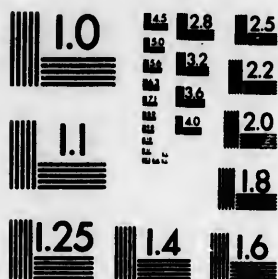


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

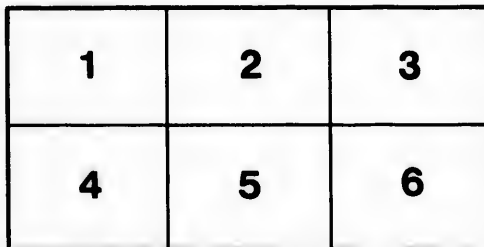
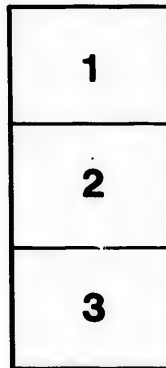
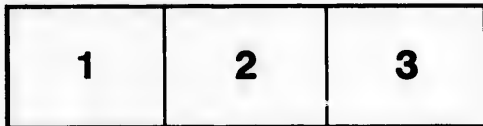
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

*[Faint, illegible handwritten text covering the majority of the page]*

*[Faint, illegible text visible on the right edge of the page]*

CH

HISTOIRE  
IMPARTIALE

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES

ET POLITIQUES

DE LA DERNIERE GUERRE,

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

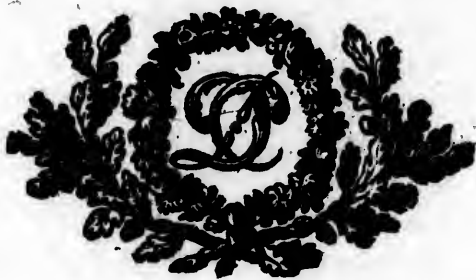
TOME TROISIEME.

---

*Parcere subjectis, & debellare superbos.*

Virgil. Eneid. l. 6.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,  
rue Saint Jacques.

---

---

1785.

THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF EDINBURGH

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF BERLIN

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF GÖTTINGEN



AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF VIENNA



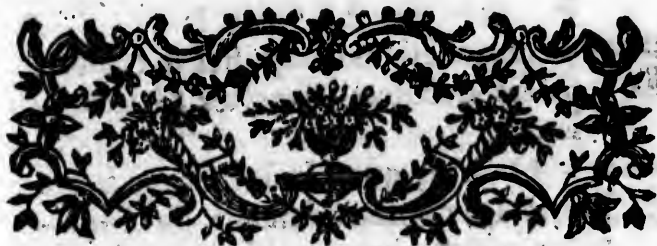
H

D

L

con  
la g  
mit  
dan  
pag  
les  
& l  
ce  
glet  
éloi  
rale  
plus  
voit  
vre l

T



# HISTOIRE

## IMPARTIALE

*Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

LA campagne de 1781 fut sans contredit la plus importante de la guerre d'Amérique, en ce qu'elle mit fin aux grandes expéditions dans ce continent. Cette campagne étoit moins décisive dans les autres parties du monde ; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui désormais ne pouvoit éloigner l'instant d'une paix générale, sans approfondir de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en suivre les progrès dans les autres con-

---

1781.



1781. trées, achevons d'esquisser le tableau de ses désastres dans les Grandes-Indes.

Combat de  
San-Jago en-  
tre MM. de  
Suffren &  
Johnstone.

On a vu que M. Johnstone avoit pris le commandement de l'escadre originairement destinée à Sir Hugh Palliser. Avec les dix-sept voiles qui la composoient, en y comprenant les transports armés, il fit route vers le Cap de Bonne-Espérance où l'escadre angloise devoit se séparer du convoi qui, sous la protection de quelques sloops, poursuivit sa navigation jusqu'aux Indes orientales. Avant de gagner ce Cap, le Commodore étoit entré dans Saint-Jago pour s'y rafraîchir; c'étoit la plus considérable des isles du Cap Verd. Cette Colonie portugaise & neutre par conséquent, sembloit devoir offrir un asyle également inviolable pour tous les vaisseaux des Puissances belligérantes. Le Commandeur de Suffren se présenta dans cette confiance à la rade de Saint-Jago, & avec la même intention que le Commodore. Il ne s'attendoit point à des actes d'hostilité de la part de M. Johnstone; mais ce Comman-

dant ne crut pas devoir négliger l'avantage de sa position; il vint attaquer M. de Suffren, & il y eut entre les deux escadres un combat très - vif, dont voici la relation extraite des dépêches de l'Amiral anglois.

1781.

Dans la matinée du 16 Avril, l'Isis, vaisseau de cinquante canons, & de toute l'escadre britannique le plus éloigné sous le vent, signala onze voiles françoises qui paroissent au large dans la partie du Nord-Est. M. Johnstone se transporta sur le champ à bord de l'Isis, pour vérifier l'observation; il reconnut distinctement cinq vaisseaux de ligne, & plusieurs autres de moindre force. Retourné à bord du Romney qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le signal de se tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'isle qui est à l'Est; son escadre étoit formée en ligne, & le vaisseau de tête conduisoit les autres dans la baie. Il s'avança courageusement à deux cables de Monmouth, du Jupiter & du Héro, passant

Relation de ce combat.

1781.

devant la Diana, la bombarde la Terror & le brûlot l'Infernal, qui, séparés du reste de l'escadre britannique en étoient à quelque distance. Dans cette position, le Capitaine François hissa son guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'Isis. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du Monmouth, & fit feu sur les vaisseaux anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaisseaux de la Compagnie angloise avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient sauvés qu'en gagnant le large. Cependant le Romney n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, se ménager un plus grand espace, parce que le Jason se trouvoit sous sa poupe. Se voyant ainsi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore se fit transporter à bord du Héro où le Général Meadows & le Capitaine Saltern voulurent absolument l'accompagner. Le Hero

faisoit alors un feu terrible de toute son artillerie, & le Monmouth & le Jupiter continuoient le leur avec autant de vivacité que de succès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva sa position si dangereuse, qu'il coupa son cable, & gagna la haute mer. Ce mouvement exposoit un de ses vaisseaux au feu de tous ceux de l'escadre angloise qui avoient du canon à diriger contre lui; il resta quinze minutes dans cet état de détresse.

Le Capitaine Johnstone avoit repris le commandement du Romney. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaisseau, il fit le signal pour tous les Capitaines de gagner le large avec la célérité nécessaire pour compléter la victoire. L'Isis & la Diana n'obéirent point d'abord à ce signal; elles étoient si maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le signal de marcher en ordre de bataille sur la ligne de front; mais l'Isis continua de rester en arriere à la distance d'environ trois milles; il fallut diminuer de voiles pour l'attendre,

1781.

Retraite de  
Johnstone &  
de M. de  
Suffren.

1781.

& ces nouveaux délais ajoutèrent encore à la distance qui séparoit les deux escadres. Le Commodore se voyoit déjà fort loin sous le vent de Saint-Jago ; d'ailleurs le jour étoit sur son déclin, la mer s'étoit élevée ; il n'y avoit plus d'espoir d'en venir à une action décisive avant le lever du soleil ; enfin le convoi britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'escadre dans une position vraiment allarmante. Ces considérations déterminèrent l'Amiral à rejoindre les bâtimens confiés à sa protection. Comme il se ressaisit le lendemain du vaisseau de la Compagnie l'Hinchinbrooke , dont les François s'étoient emparés la veille , il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaisseau que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de Saint-Jago.

On a cru devoir omettre plusieurs autres détails de ce rapport souvent infidèle , & toujours exagéré à l'avantage des Anglois ; mais les forfanteries du Commodore n'empêchoient pas que son escadre n'eût beaucoup souffert , & beaucoup plus

que l'escadre françoise. D'après sa relation même, il eut au moins deux cens soixante-huit hommes tués, blessés ou faits prisonniers, & la perte des François fut tout au plus de la moitié. M. Johnstone finit par avouer leur supériorité pendant l'action, & le nombre des prises que la tempête les força d'abandonner. Il y a toute apparence que la flotte angloise ne dut son salut qu'à cette dernière circonstance. Mais l'Amiral essaya de rejeter son mauvais succès sur le Capitaine de l'Isis qui fut démonté. C'est ainsi que l'orgueil national punit souvent en Angleterre les serviteurs de l'Etat; on aime mieux accuser un brave homme malheureux, que de s'avouer vaincu. Après avoir été battu par le Comte de Guichen, l'Amiral Rodney avoit cru devoir s'en prendre à deux Capitaines, qu'il força de se justifier dans un conseil de guerre.

Même en calculant d'après les aveux des papiers britanniques, il est au moins probable que M. de Suffren eut l'avantage dans cette rencontre; & cet avantage est démontré dans

Capitaines  
françois dé-  
montés par  
M. de Suff-  
ren.

1781.

sa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point ôsé contester l'exactitude. La victoire eût été complète, si les Capitaines de l'Annibal & de l'Artésien avoient toujours su exécuter les ordres de leur Chef; & si par une fausse manœuvre, ceux du Sphinx & du Vengeur n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reste de l'escadre. Les deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à craindre dans une rade neutre, négligèrent les signaux du Général, & furent tués dans un combat auquel ils ne s'étoient pas suffisamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter les deux autres Capitaines, dont l'inaction ou les fausses opérations avoient mis obstacle aux progrès de sa victoire.

Il devance  
l'ennemi au  
Cap de Bonne-  
Espérance, & fait  
échouer l'ex-  
pédition du  
Commodore

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnstone, fut de réduire le dernier, à prolonger son relâche à Saint Jago où il employa seize jours à se réparer. Pendant ce tems-là, l'escadre françoise continuoit sa route vers le Cap de Bonne-Espérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts

qu'elle étoit chargée d'y conduire. Ainsi le Général anglois se vit dans l'impossibilité d'effectuer son expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les Grandes-Indes, lorsque l'escadre ennemie se présenta devant le Cap. M. Johnstone le trouva si bien gardé, qu'il désespéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte hollandoise tout récemment partie de l'Inde; & déjà cinq vaisseaux de la Compagnie venoient d'entrer dans la baie de Saldanha. Le Commodore tourna ses vues contre cette flottille. Heureusement pour lui qu'il régnoit un brouillard épais qui se soutint jusqu'à la matinée du 21 Juillet, & qui favorisa son entreprise. Sur les huit heures du matin, il reconnut distinctement la terre à une distance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie; y pénétra avec rapidité. Lorsqu'il fut aperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le tems de couper leurs cables, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaisseaux sur le rivage, & d'y

1781.

Johnstone  
tourne ses  
vues contre  
une flotille  
hollandoise.



1781.

mettre le feu. Les bateaux anglois les abordèrent assez tôt pour arrêter le progrès des flammes sur quatre bâtimens; il n'y eut de brûlé que le Middlebourg qu'on fit remorquer pour garantir les autres prises des effets de l'explosion qui devoit avoir lieu, lorsque la flamme auroit gagné la Sainte-Barbe. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorsque le Middlebourg sauta près de la pointe méridionale de la baie. Ainsi les opérations du Commodore se bornèrent dans ces mers à la prise de quatre navires; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne se proposoit rien moins que d'expulser les Hollandois du Cap de Bonne - Esperance. Après cette expédition, il revint en Angleterre avec ses trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des transports armés pour les Grandes-Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légère apparition à Monte-Video, où il se flattoit d'arriver à tems pour intercepter la riche flotte de la Plata; mais elle avoit fait voile de ce

DE LA DERN. GUERRE. II

port quinze jours avant l'arrivée  
du Commodore , & il ne dut pas  
moins regretter d'avoir manqué ce  
précieux convoi, que l'importante  
expédition du Cap de Bonne-Es-  
pérance. Les remises annuelles que  
l'Espagne retire de cette contrée  
sont estimées près de quatre mil-  
lions sterling : & comme les vais-  
seaux de registre étoient chargés  
du produit de deux années, parce  
que la guerre avoit retardé d'un  
an le départ de la flotte, l'heu-  
reux retour de ces vaisseaux fut  
pour l'Espagne un coup de cent  
quatre-vingt millions de livres tour-  
nois.

Les délais du Commodore avoient  
donné tant d'avance à M. de Suf-  
fren, qu'il effectua sa jonction avec  
M. d'Orves plus d'un an avant celle  
des Amiraux Hugues & Bikerton.  
Envain ce premier Amiral voulut  
opposer des obstacles au passage  
des renforts envoyés d'Europe à  
l'armée d'Ayder-Ali-Khan; ces se-  
cours arrivèrent à leur destination;  
& ce fut un événement décisif qui  
changea la face des affaires, en ce  
qu'il affermit le courage chancelant

1781.

Richesses de  
la flotte de la  
Plata.

1781.

Combat en-  
tre les flottes  
de Hugues &  
de Suffren.  
Ce dernier a  
l'avantage.

des Marattes qui commençoient à se lasser d'une guerre, où malgré les talens & l'intrépidité de leur chef, ils n'avoient de grands succès à espérer, que par l'entremise des troupes européennes. Il y eut à cette occasion un combat assez vif entre les deux flottes qui étoient à peu près d'égale force. On comptoit douze vaisseaux de ligne dans l'escadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hugues; les François devoient cette supériorité à la prise d'un vaisseau de ligne, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compensée par les trois bâtimens de transport qui, s'étant séparés de la flotte françoise, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hugues s'attribua le succès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva sans obstacle à sa destination, & le principal objet de M. de Suffren se trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur, & la perte de Pondichery fut un des effets de leur prétendue victoire. D'ailleurs la

jonction des troupes françoises à celles du conquérant indien, exposa bientôt au même danger la ville de Madras; l'Amiral Hughes se vit obligé d'y porter toutes ses forces, de laisser ainsi M. de Suffren maître de la mer, & de lui abandonner un grand nombre de transports chargés d'approvisionnement pour cette Capitale des Indes britanniques. La disette de cette grande ville fut extrême, lorsque l'armée d'Ayder l'eût resserrée du côté de la terre, de maniere à lui fermer tous les débouchés.

Tels étoient les résultats du prétendu triomphe de l'Amiral Hughes sur M. de Suffren, dont la présence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer, pour réparer les méprises de ses prédécesseurs, & prévenir les suites de quelques opérations mal combinées. La conduite de nos meilleurs Officiers dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au dessus de la censure: on blâma, par exemple, M. d'Orves d'avoir choisi la route la plus lon-

1781.

La ville de Madras est menacée par les Marattes.

Fautes réparées par M. de Suffren.

1781.

gue pour se rendre au Coromandel dans la vue d'intercepter les navires qui descendoient le Gange. Ayant ainsi consommé tous ses vivres dans la traversée qui fut de trois mois & demi, il ne put que se montrer dans les passages de Pondichery, & se vit forcé de mettre en liberté les prisonniers qu'il avoit faits pendant sa croisiere. Ils jetèrent l'allarme sur la côte où ils débarquèrent, & les Anglois qui jusqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'escadre françoise, apprenant qu'elle étoit dans le voisinage de Madrafs, retirèrent leurs troupes de Pondichery, renforcèrent la garnison du fort Saint-Georges, y dressèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de soutenir un siège. Cependant Ayder-Aly écrivit à M. d'Orves qu'il se faisoit fort d'enlever Madrafs en moins de six semaines, s'il vouloit lui fournir douze cens Européens, & se tenir devant la place avec toute son escadre. Le Général François rejeta cette proposition, & revint à l'Isle de France. Il y

attendit M. de Suffren, dont les cinq vaisseaux devoient se joindre à l'escadre de l'Inde, & la suivre au Comromandel où M. d'Orves se proposoit de retourner incessamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à notre marine un éclat qu'elle avoit perdu depuis longtems dans les Grandes-Indes ; & désormais l'Angleterre n'eut plus à se glorifier de son ascendant sur la France dans cette partie du monde.

Elle soutint un peu mieux ses avantages contre les armées indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly-Kan. Il est bon de rappeler ici la journée du premier Juillet où Sir Eyre Coote se montra supérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto Novo & Mooteapollam. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder consistoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cens Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près

1781.

Ayder-Aly  
est battu par  
Sir Eyre  
Coote.

1781. de cent mille tant Mathelocks que Peons & Polygars. Quarante piéces de canon compoioient son artillerie. L'armée de Sir Eyre Cooté étoit de beaucoup inférieure en nombre, & ce Général ne dut sa victoire qu'à la supériorité de sa tactique. La seconde ligne des Anglois s'étoit placée sur des hauteurs qui mettoient en sûreté leur arriere-garde, tandis que la premiere ligne s'avançoit vers le canon de l'ennemi, dont la cavalerie faisoit de vaines tentatives pour l'enfoncer. Pendant longtems il soutint une canonnade vive & meurtriere, que tout le feu des troupes britanniques ne pouvoit faire taire. Cédant enfin à la bravoure & à l'activité de ces troupes, il se retira précipitamment, & les Anglois restèrent maîtres du champ de bataille. Le Général indien y laissa quatre mille morts; & la perte de Sir Cooté fut tout au plus de quatre cens hommes tués ou blessés.

Divers échecs  
d'Ayder-Aly

Après l'action du premier Juillet, ce Général s'étoit mis à la poursuite d'Ayder - Aly. Il prit, chemin faisant, le fort de Tripassore,

place importante ; dont Ayder n'avoit point eu le tems de renforcer la garnison. Son armée en étoit à seize milles , lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une seconde bataille. Le terrain qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre d'un triomphe qu'il venoit de remporter sur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée superstitieuse, il voyoit dans cet emplacement le champ d'une seconde victoire ; avec cette confiance il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa position étoit d'ailleurs très-favorable, & rien ne fut plus hardi que l'approche de Sir Eyre Coote qui, pour former sa ligne, se vit obligé le lendemain de braver une canonnade de plusieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé sur les neuf heures du matin, & ne se termina qu'au coucher du soleil, époque à laquelle Ayder - Aly - Kan abandonna ses postes & céda le champ de bataille ; mais cette seconde action coûta plus de monde au Général anglois que l'affaire du premier Juillet,



1781.

& grace à leur position avantageuse, la perte des Indiens fut beaucoup moins considérable.

Un mois après, jour pour jour, il y eut près de Sholingur un troisième combat, qui se termina par la déroute de l'armée d'Ayder. Elle essuya un quatrième échec devant Vellore, dont il étoit venu former le siège. Il y fut repoussé avec perte; mais le lendemain il prit sa revanche sur les troupes de Sir Eyre Coote, dont les bagages & le convoi furent attaqués au passage d'un marais, où il périt un grand nombre d'Anglois, parmi lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction. Dès que l'armée eût traversé le marais, elle se mit à la poursuite des Indiens, qui lâchèrent pied & se retirèrent dans le plus grand désordre.

Le Carnate  
n'en est pas  
moins ruiné.

Cette retraite précipitée annonçoit clairement que les troupes d'Ayder - Aly craignoient de se mesurer avec l'armée britannique. Dans cette circonstance, le Général indien auroit dû profiter de sa situation & de la connoissance des lieux pour harasser l'en-

avanta-  
liens fut  
able.  
our jour,  
r un troi-  
mina par  
d'Ayder.  
chec de-  
venu for-  
ussé avec  
il prit sa  
s de Sir  
agages &  
u passage  
un grand  
i lesquels  
fficiers de  
mée eût  
se mit à  
, qui lâ-  
rent dans

se annon-  
troupes  
pt de se  
britann-  
tance, le  
profiter  
connois-  
asser l'en-

nemi dans sa marche, & l'obliger à regagner le Carnate faute de provisions. Mais ce conquérant fut un moment découragé par le mauvais succès de ses différentes rencontres avec les troupes de Coote, & elles traversèrent la Palaar sans trouver le moindre obstacle. En soutenant un feu de mousqueterie de la rive opposée du fleuve, il est très-probable qu'il eût fait avorter les desseins du Général anglois. Quoi qu'il en soit, ces derniers échecs d'Ayder - Aly - Kan n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ses charges. D'ailleurs la marine françoise n'en prenoit pas moins sur la marine britannique un ascendant qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors dans les mers de l'Inde.

Si l'Amiral Hughes essuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établissemens tant sur

---

 1781.

L'Amiral  
Hughes se dé-  
dommage  
avec les Hol-  
landois des  
revers avec  
M. de Suffren

1781.

les côtes de l'Inde que dans l'isle de Ceylan. De ce nombre furent Negapatam & Trincomale; mais ces conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, ne devoient point rester aux Anglois. Cette campagne de l'Inde sur laquelle on n'a pas cru devoir s'étendre, ne fut qu'une préparation à la campagne de 1782. Le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général que le suffrage universel de la nation vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

Conjectures  
sur les prépa-  
ratifs de la  
campagne en  
Europe.

On venoit d'équiper à Brest une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates aux ordres de M. de Guichen qui, disoit-on, n'attendoit qu'un vent favorable pour aller se joindre à la flotte espagnole qu'on supposoit en croisière à la hauteur d'Ouessant. On ajoutoit, sans beaucoup de vraisemblance, que M. de la

M  
ma  
tin  
sur  
jeé  
vra  
de  
mo  
esp  
tie  
Gi  
vo  
pré  
les  
De  
sup  
obj  
tion  
ils  
con  
les  
de  
mi-  
de  
de  
les  
gne  
d'u  
lot  
qu'

Motte-Piquet alloit prendre le commandement de quinze vaisseaux destinés pour une expédition secrète sur laquelle on se livroit aux conjectures les plus disparates. La plus vraisemblable annonçoit le dessein de reprendre Minorque, & par ce moyen, d'ôter aux Anglois toute espèce de ressource pour l'entretien & l'approvisionnement de Gibraltar. D'autres spéculateurs voyoient dans cet armement les préparatifs d'une invasion contre les isles de Jersey & de Gernesey. Des observateurs moins timides supposoient à l'armée combinée un objet plus vaste & mieux proportionné à l'étendue de ses forces; ils la faisoient agir tout-à-la-fois & contre ces différens postes, & contre les vaisseaux armés pour la défense de l'empire britannique; mais à la mi-Juin, il n'y avoit encore rien de certain que beaucoup d'activité, de mouvement & d'appareil dans les ports de France & d'Espagne. On s'étoit assuré à Brest d'un plus grand nombre de Matelots, que le service annoncé jusqu'alors ne paroissoit l'exiger; on

1781.

Escadre du  
Comte de  
Guichen. Sa  
force.

Escadre de  
l'Amiral  
Darby.

avoit ajouté de nouveaux corps tant à l'artillerie qu'aux autres troupes destinées à s'embarquer; tous les approvisionnemens étoient prévus, & l'armement pouvoit se compléter en peu de jours. Le 23 Juin l'escadre du Comte de Guichen fut entièrement équipée, & peu de jours après elle mit à la voile sur les huit heures du matin. Elle étoit composée de dix-huit vaisseaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de six autres bâtimens de moindre force. Le 19, la flotte angloise aux ordres de l'Amiral Darby avoit mis à la voile de Ports-Mouth; elle n'étoit point inférieure à l'escadre françoise, & l'on y comptoit au moins dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates. Quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze mouilloient dans la rade, & n'attendoient que le vent pour l'aller joindre à la vue de Plymouth, où elle fut apperçue le 21 Juillet. Deux cutters détachés successivement de la flotte angloise, entretenoient une correspondance suivie entre l'escadre &

l'A  
qu  
by  
dél  
fier  
ave  
&  
qua  
sup  
ne  
voi  
ren  
Ce  
ject  
Dar  
tou  
vais  
ren  
croi  
la I  
form  
cad  
exp  
les  
sieu  
dev  
per  
de  
d'éc  
de l

l'Amirauté, à qui l'on prétendoit que les dépêches de l'Amiral Darby venoient de confirmer le bruit déjà répandu de la prochaine croisière de Don Louis de Cordova avec trente-huit vaisseaux de ligne & onze frégates de vingt-huit à quarante-quatre canons. Dans cette supposition, la croisière de l'Amiral ne pouvoit être longue; on devoit s'attendre à le voir bientôt rentrer dans les ports d'Angleterre. Ce n'étoit point une vaine conjecture, & nous verrons bientôt Darby se réfugier à Torbay avec toute sa flotte, si l'on excepte trois vaisseaux de ligne détachés pour renforcer l'Amiral Parker qui croisoit depuis quelque tems dans la Baltique. Le Gouvernement informé de l'importance d'une escadre hollandoise, nouvellement expédiée pour aller protéger dans les mers du Nord le retour de plusieurs vaisseaux de l'Inde, crut devoir saisir cette occasion de frapper un coup éclatant sur la marine de Leurs Hautes-Puissances, & d'écarter, au moins pour le reste de la campagne, une branche de

1781.

Projet contre la marine hollandoise.

1781.

la confédération formidable qui pressoit de toutes parts l'Angleterre ; mais l'événement fera voir que dans cette circonstance, elle avoit trop présumé de son ascendant sur la Hollande. Revenons à l'escadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, elle étoit entrée sans accident dans la baie de Cadix, où elle précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaisseaux expédiés du Ferrol avec lesquels elle ne tarda pas à effectuer sa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'escadre angloise destinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby, & le changement subit qui se fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix étoit de cinquante-trois vaisseaux de ligne ; il étoit clair qu'on se dispoit à quelque expédition vigoureuse, mais encore inconnue. Cependant on avoit rassemblé dans le port des munitions de guerre de toute espèce ; on avoit équipé dix bombes

bardes & plusieurs brûlots ; on avoit des transports pour douze ou quinze mille hommes. Ces troupes campées aux environs de Cadix, étoient chaque jour exercées à des évolutions militaires, à des attaques, à des descentes simulées. L'infatigable Duc de Crillon toujours à leur tête, ne cessoit de les encourager par son exemple. Il connoissoit tous ses Soldats, il se mêloit parmi eux ; il n'y en avoit pas un seul à qui il n'eût parlé ; tous brûloient de se signaler sous les yeux de leur Général. A la proposition qu'il leur fit de se retirer, s'ils craignoient de le suivre, ils répondirent unanimement qu'il n'y avoit point de périls qu'ils n'affrontassent avec lui ; & qu'ils étoient disposés à répandre la dernière goutte de leur sang pour l'honneur des armes du Roi & pour le service de la patrie. Tel étoit le vœu général des troupes, lorsqu'elles s'embarquèrent le 21 Juillet, pour une expédition qui paroissoit regarder Minorque ou Gibraltar.

Comme la flotte combinée se tenoit encore dans la baie, quoi-

---



---

 1781.

Départ des  
flottes combinées.



---

---

1781.

qu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle n'eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'expédition; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités, & l'objet de ce formidable armement étoit toujours inconnu. Quoi qu'il en soit, des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, treize en furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Elle devoit marcher en avant de l'armée, & agir avec elle ou sans elle, suivant les circonstances. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est, & le 22 avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le Saint-Pascal & l'Atlante, des frégates la Junon & la Sainte-Rosine, de deux cutters, trois bombardes & deux brûlots. On y comptoit dix mille hommes de troupes de débarque-

ment. Tout cet appareil annonçoit le projet d'une grande conquête & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture.

1781.

Cependant on ignoroit la position de l'armée navale, & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les suppositions que suggerent en pareil cas, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même-tems les flottes combinées entre l'isle d'Ouessant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar; & parmi les oisifs à nouvelles, il s'en trouvoit plusieurs qui supposoient les escadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral Darby venoit d'arriver à Torbay avec ses vingt-trois vaisseaux; & personne ne douta plus qu'il n'eût été chassé par l'armée de Cordova, ou que la crainte de le rencontrer ne l'eût forcé de remonter le canal.

Conjectures  
des nouvelles  
sur la destination  
de l'armée navale.

La rentrée de l'escadre angloise, de l'Amiral

1781. **Darby** cause de grandes allarmes en Angleterre. avant que le terme de sa croisière fut expiré, jeta l'allarme en Angleterre, & l'on s'y crut à la veille d'une invasion sur les côtes; mais cette opération n'étoit pas vraisemblable. Pour calmer ces terreurs, & dissiper des bruits qui déjà faisoient assez de sensation pour affecter les fonds publics, l'Amirauté se hâta d'expédier à Darby l'ordre de mettre à la voile incessamment, avec un renfort de six vaisseaux de ligne qui portèrent son escadre à vingt-neuf, sans y comprendre ses douze frégates. Pour mieux rassurer la nation, on eut soin de répandre que sous peu de jours, douze autres vaisseaux alloient se joindre à la grande flotte, & que l'Amiral avoit ordre de voler au secours de Gibraltar & de Minorque, dans le cas où ces places seroient investies par les flottes combinées, ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât, & sans égard à leur supériorité qui n'étoit qu'apparente, puisqu'elle n'existoit que dans le nombre de leurs vaisseaux. Cependant, comme le retour précipité de l'Amiral Darby

la  
 d  
 d  
 ci  
 d  
 ba  
 ve  
 de  
 lo  
 la

(
   
 fur
   
 terr
   
 mér
   
 fûne
   
 fert
   
 sanc
   
 com
   
 nitic
   
 pare
   
 l'Esp
   
 déjà
   
 host
   
 des
   
 nier
   
 du h
   
 plus
   
 guer
   
 l'Eu
   
 natio

laissoit toujours un reste de terreur dans la classe du peuple la moins disposée à se repaître d'espérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que son apparition à Torbay avoit eu pour objet de renouveler ses provisions pour le reste de sa croisière qu'il vouloit prolonger jusqu'à l'équinoxe, afin de la rendre plus décisive.

Toutes ces *forfanteries* (1) &

Une tem-  
pête sépare  
les flottes  
combinées,

(1) Non contens de mentir à la nation sur les prétendues ressources de l'Angleterre, des Nouvellistes à gage faisoient métier de l'endormir dans une sécurité funeste, en remplissant leurs papiers d'assertions ridicules sur la détresse des Puissances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus imposant que redoutable; l'Espagne réduite aux expédiens, se voyoit déjà dans l'impossibilité de continuer les hostilités; la France obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faisoit son dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenses d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoissoit les richesses de cette nation opulente; & ses pertes, quoique

---

---

1781.

beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change, sur la véritable position des Anglois, qu'à des observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Crillon, de Guichen & de Cordoya avoient quitté le port de Cadix avec le projet d'une grande expédition; ils avoient des forces suffisantes pour l'effectuer; leurs talens & leur expérience étoient regardés comme de sûrs garants du succès de l'entreprise, & malgré les *rodomontades* britanniques, toute la marine angloise n'y devoit opposer qu'une

---

assez considérables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne; l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cens millions de livres tournois, & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que par un édit du mois d'Août, Sa Majesté Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires; mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit les plus grandes ressources dans cet Etat.

vaine bravade; mais les élémens se li-  
guèrent un moment pour la Grande-  
Bretagne, & tous les préparatifs de  
sa ruine furent dissipés par une tem-  
pête qui sépara les flottes combi-  
nées, & força chaque division à  
rentrer dans ses ports respectifs.  
Les vaisseaux françois arrivèrent à  
Brest le 11 Septembre, & mirent  
fin, du moins pour quelque tems,  
aux alarmes de l'Angleterre.

1781.

Ainsi fut terminée une croisière  
qui pouvoit décider du sort de la  
Grande - Bretagne, la priver du  
retour de ses flottes, la forcer de  
demander la paix en suppliante.  
Cet événement est une nouvelle  
preuve de la fragilité des plus sages  
dispositions dans une guerre mari-  
time : les ordres des Cours & toutes  
leurs combinaisons ne sauroient pré-  
venir les accidens secondaires qui  
dérangent souvent le meilleur plan ;  
la commotion des élémens peut à  
chaque minute, arracher des mains  
du vainqueur les lauriers de la  
victoire. Cependant on verra que  
cette campagne ne fut pas, même  
en Europe, tout-à-fait infructueuse  
pour les Puissances alliées. On fut

Réflexions  
à ce sujet.

1781.  
 Le Duc de  
 Crillon arri-  
 ve à Minor-  
 que.

bientôt que le Duc de Crillon étoit  
 arrivé heureusement à Minorque,  
 & que sa mission étoit d'en former  
 le siège ; on auguroit le plus favora-  
 blement de cette expédition. D'ail-  
 leurs il se faisoit à Brest des pré-  
 paratifs qui supposoient toujours  
 de grands projets pour cette cam-  
 pagne ; on continuoit d'y rassembler  
 des troupes & de les tenir en ha-  
 leine par de fréquens exercices ;  
 on y voyoit arriver de toutes parts  
 des Soldats détachés de l'infanterie  
 françoise, & destinés, sinon à former  
 de nouveaux corps, du moins à  
 recruter les bataillons alors en acti-  
 vité. On venoit de compléter les  
 équipages de huit ou dix vaisseaux,  
 qui, sous les ordres de M. de  
 Beauffet, devoient aller renforcer  
 l'escadre espagnole déjà prête à  
 rentrer en croisière pour combattre  
 la flotte angloise, ou du moins pour  
 lui fermer l'accès de la Médi-  
 terranée où l'on craignoit qu'elle  
 ne vînt au secours de Minorque.  
 Mais cette crainte n'étoit pas fon-  
 dée ; l'Amiral Darby n'avoit point  
 de troupes de débarquement, & ses  
 vaisseaux n'étoient pas approvision-

Nouvelle  
 croisière de  
 l'Amiral  
 Darby.

nés pour une expédition dans cette mer. Au reste on ne savoit rien de positif sur la destination de sa flotte, & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croisoit. Les vents de l'équinoxe la forcèrent enfin de gagner le port; & l'on apprit que toutes ses opérations s'étoient bornées à la prise de quelques navires, & que le principal objet de sa longue croisière avoit été de protéger les côtes d'Irlande qu'on n'avoit point eu l'intention d'attaquer. Mais c'est assez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des flottes angloise & combinée; il est tems de jeter un coup-d'œil sur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets sans exécution.

La France l'avoit ouverte par une entreprise sur l'isle de Jersey, dont l'exécution fut confiée au Baron de Rullecourt, ci-devant Major-Général des Volontaires de Nassau. Il n'avoit avec lui que douze-cens hommes tirés, pour la plupart, de la légion du Chevalier de Luxem-

1781.

A quoi se réduisent ses opérations.

Entreprise malheureuse sur l'isle de Jersey.



1781.

bourg. Le 5 Janvier sur les trois heures après midi, ils s'étoient embarqués à l'isle de Chaufsey par un vent très-favorable; en moins de six heures, ils touchèrent à Jersey, y débarquèrent heureusement, & s'étant mis en marche, passèrent sous le feu de cinq ou six forts sans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, jusqu'à Saint-Hellier, ils s'emparèrent de cette capitale, après avoir massacré une partie de la garde qui voulut opposer de la résistance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour se saisir du Gouverneur & des principaux habitans, qui furent conduits sur la place du marché où ils signèrent une capitulation. Le Baron se fiant trop sur cet acte, avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garnison se forma en corps de troupes, & d'où elle fit jouer son artillerie sur les François, tandis qu'ils alloient se mettre en possession du premier fort de la ville, sous la conduite même du Gouverneur prisonnier. Cette perfidie inattendue jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea de se replier dans l'intérieur

de la place ; ils y furent bientôt assaillis par quatre mille habitans armés, qui sortirent tout-à-coup des embuscades où ils s'étoient tenus cachés jusqu'à ce moment ; la petite troupe de M. de Rullecourt se vit forcée de céder à ce grand nombre d'assaillans. Ce brave Officier ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut peu d'heures après, & ne comptant plus sur l'arrivée de son arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le secourir dans cette expédition, (1) fit porter à ses Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de se rendre prisonniers, ce qu'ils firent au nombre de cinq ou six cens. Le reste de ses gens avoit trouvé le

1781.

---

(1) Si le Major d'Herville eût paru à tems avec son artillerie, & les trois cens hommes qu'il commandoit, il est à croire que cette affaire, conduite avec autant de secret que de courage, auroit eu une toute autre issue ; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière-garde fut retardé par des obstacles imprévus, & la marée basse, fut un contre-tems qui mit ces trois cens hommes dans l'impossibilité de faire la descente.

1781.

moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis de quelques bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne & de Normandie.

Particularité de cette expédition.

On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur; c'est qu'il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier turc de nation, ci-devant au service du Mogol. Il se nommoit Emir-Suad & jouissoit dans l'Indostant d'un revenu de cent cinquante mille livres. Il étoit venu à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami, & qui se louoit beaucoup des bons offices qu'il en avoit reçus lors de son passage de Suez. Emir-Suad avoit sollicité de l'emploi dans nos troupes, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le grade de Colonel en second dans la légion de M. le Chevalier de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expres-

tion, il se promettoit de tuer beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu, & comme descendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte sur son turban; il ne ressembloit d'ailleurs à nos Officiers que par les épau-lettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans. Son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit pris de venir s'instruire en Europe, étoit alors sans exemple parmi ses compatriotes.

Quoique le succès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laissa pas que d'allarmer les habitans de Jersey. Ils n'étoient point sans doute revenus de leur frayeur, lorsqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où se lisoit cette inscription :

» Ci gît le corps de M. le Baron  
 » de Rullecourt, Officier - Général  
 » françois qui, dans la nuit du 6  
 » Janvier 1781, envahit cette isle,  
 » à la tête de douze cens hommes,  
 » surprit le Gouverneur & les Ma-  
 » gistrats, & les fit prisonniers de

1781.

Pyramide  
 élevée à Jer-  
 sey en mé-  
 moire de cet  
 événement.

1781.

» guerre. Heureusement qu'au point  
 » du jour, les François attaqués  
 » par la garnison & la milice aux  
 » ordres du brave Major Pierfon,  
 » qui perdit la vie dans cette glo-  
 » rieuse entreprise, furent totale-  
 » ment mis en déroute; le Gou-  
 » verneur & les Magistrats recou-  
 » vrèrent la liberté; & l'isle fut dé-  
 » livrée par la destruction ou par  
 » la captivité des envahisseurs; le  
 » Baron de Rullecourt succomba;  
 » & cette pyramide est moins un  
 » monument érigé à la mémoire d'un  
 » ennemi, qu'elle n'est, ô Jersey!  
 » un avertissement pour vous &  
 » pour vos enfans, de donner à  
 » l'avenir plus d'attention à votre  
 » sûreté »!

Expédition  
 plus heureuse  
 contre l'isle  
 de Minorque

Si la France échoua dans cette tentative contre Jersey, elle fut plus heureuse dans son expédition concertée avec l'Espagne contre l'isle de Minorque, dont M. le Duc de Crillon se rendit maître sans trouver de résistance. L'Angleterre n'avoit pas même soupçonné la destination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entreprise; cependant il étoit difficile de prendre le

change sur l'objet de ce formidable armement. Lorsque l'armée des alliés se présenta devant Minorque, le Général Muray, qui commandoit dans l'isle, ne vit d'autre ressource pour sauver sa foible garnison composée en grande partie de Soldats invalides, que de se précipiter dans le fort Saint-Philippe, & d'abandonner ses provisions à l'ennemi, sans excepter l'apothicairerie, objet important, vu l'état de langueur & de maladie où se trouvoient la plupart de ses Soldats. Entrons dans quelque détail sur cette importante expédition.

Douze mille hommes bien agueris s'étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui composoient alors la garnison de cette isle, ne devoient pas résister à des forces supérieures; la discorde régnoit parmi les troupes foudoyées pour la défendre, & la dyssenterie y faisoit de cruels ravages. Le Gouverneur occupé de ces deux fléaux au progrès desquels il oppoisoit toute sa prudence & toute son activité, s'endormoit dans une

1781.

Sécurité fautive du Gouverneur.

1781.

sécurité funeste sur les autres dangers, lorsque le Duc de Crillon effectua la descente. Sa navigation avoit été longue & pénible. Après avoir franchi le détroit en moins de trois jours, les transports furent obligés de mouiller à la rade de Carthagene, où les vents contraires les enchaînèrent un tems considérable. La flotte ne remit à la voile que le dix-septième jour, & elle fut encore retardée par des calmes opiniâtres. Enfin le vent redevint favorable, à la hauteur de Malaga; il ne fallut plus que trois jours pour arriver à la vue de Minorque. Parmi les cent voiles qui transportoient l'armée, on comptoit deux vaisseaux de soixante-dix canons, cinq frégates, six chebecs & un pareil nombre de bombardes. Le Général en forma trois divisions qui devançoient le convoi & vinrent bloquer les ports de Mahon, de Fornella & de Citadella. Cette précaution étoit nécessaire pour empêcher l'évasion des bâtimens ennemis. Le débarquement s'effectua en quatre endroits différens. Deux bataillons ennemis se

Disposition  
de l'armée du  
Duc de Cril-  
lon. Prise de  
Minorque.  
Importance  
de cette con-  
quête.

trouvoient alors éloignés du fort Saint-Philippe , l'un à Mahon & l'autre dans le fauxbourg de Ravalte. Si la descente exécutée dans la nuit du 21 Août, n'avoit été ralentie par diverses circonstances, les deux bataillons auroient été faits prisonniers, & le fort eût perdu l'éclat de sa garnison. Cependant le Duc de Crillon à peine débarqué dans l'isle, y fit arborer le drapeau royal qui fut salué de vingt coups de canon & accueilli par les acclamations des troupes. Immédiatement après, il se mit à la tête des Brigades des Grenadiers & Volontaires de Catalogne, & de celles de Burgos, de Murcie & d'Amérique; prit la route de Mahon, se rendit maître du port où il trouva cent soixante pièces de canon, & se saisit de plusieurs magasins remplis d'effets précieux, dont le riche butin fut estimé supérieur à celui que Rodney venoit de faire à Saint-Eustache. Des piquets dispersés sur la route, eurent ordre d'occuper les postes les plus importants.

Le premier soin du Général après sa conquête, fut d'ordonner des

---

 1781.

Toute l'Isle  
est soumise à



1781.  
l'exception  
du fort Saint-  
Philippe.

prières & de faire chanter le *Te Deum*. Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Espagne, le serment de fidélité des habitans, & il n'eut pas besoin d'employer la violence; presque tous les Mahonnois ren- troient avec plaisir sous la domi- nation de leurs anciens Souverains. Les villes de Citadella & de For- nella s'étoient rendues sans coup férir, & toute l'isle fut soumise, à l'exception du fort Saint-Philippe. Le Duc de Crillon trouva dans le port cent navires, parmi lesquels il y avoit quatorzè corsaires en armement. On prétendit qu'un bâ- timent expédié de Gênes, avoit in- formé le Général Murray du dessein des Espagnols trois jours avant leur débarquement, mais que le Gou- verneur ne tint aucun compte de cet avis. Lorsqu'il découvrit les vaisseaux ennemis, il n'eut que le tems de faire embarquer son épouse pour l'Italie, & d'enlever à la hâte quelques provisions de bouche. Il entra dans le fort sur les cinq heures du soir, une heure avant le débar- quement de la première division espagnole.

alla  
de  
pré  
co  
att  
PE  
exp  
les  
vo  
la  
éto  
mie  
s'ét  
nisc  
dés  
sur  
bea  
s'ét  
le t  
peu  
vig  
mill  
for  
par  
tion  
dés  
les  
diffi  
cou

Cependant le Duc de Crillon alla reconnoître les fortifications de Saint-Philippe, & fit tous les préparatifs du siège qu'il devoit commencer à l'arrivée des secours attendus tant de la France que de l'Espagne. L'heureux début de son expédition fut un triomphe pour les deux Cours, & elles ne devoient pas négliger les moyens de la consommer ; mais ce dernier pas étoit le plus difficile. Si, au premier moment de la descente, on s'étoit mis à la poursuite de la garnison, il est probable que dans le désordre & la confusion de cette surprise, on eût emporté, sans beaucoup d'efforts, la place où elle s'étoit réfugiée ; mais on lui donna le tems de se reconnoître, & pour peu qu'ils missent d'ordre & de vigueur dans leur défense, les trois mille hommes retranchés dans cette forteresse, devoient y tenir longtems par le seul avantage de leur position. Le fort de Saint-Philippe est défendu par un rocher qui en rend les approches aussi périlleuses que difficiles : les glacis & le chemin couvert sont également taillés dans

1781.

Force de  
cette place.

---

---

1781.

le roc, palissadés, minés, contreminés & garnis de batteries de canon; de distance en distance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie qui protègent les glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages est entouré d'un fossé de vingt pieds de profondeur, creusé dans le roc vif, avec une galerie couverte à créneaux pour se mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications souterraines avec le corps de la place, où les troupes employées à sa défense, bravent, en quelque sorte, les insultes des assiégeans. Ces souterrains forment une espèce de labyrinthe, où sont creusés des puits à bascules, pour y arrêter l'ennemi, s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place environné d'un chemin couvert contreminé, est défendu par des contregardes & demi-lunes; les murailles sont taillées dans le roc, elles ont soixante pieds de haut, & le fossé qui les entoure en a trente-six de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe est un quarré flanqué de quatre petits bastions, dont l'intérieur forme une

pla  
huit  
ouv  
roc  
pre  
à q  
les  
tées  
jusq  
fired  
I  
bué  
dan  
& c  
siég  
suffi  
forc  
fidé  
de M  
ses p  
acqu  
de  
les  
nou  
mai  
part  
trep  
com  
l'isle  
ce c

place d'armes qui peut avoir dix-huit perches d'étendue. Tous ces ouvrages, la plûpart taillés dans le roc, sont, pour ainsi dire, à l'épreuve de la bombe. On portoit à quinze cens mille livres sterling les dépenses des fortifications ajoutées à l'isle Minorque, depuis 1756 jusqu'au jour où les Espagnols y firent leur débarquement.

1781.

Le Duc de Crillon avoit distribué la majeure partie de ses troupes dans les différentes places de l'isle, & ce qu'il pouvoit en employer au siège de Saint-Philippe n'étoit point suffisant pour l'enlever de vive force; il falloit des renforts considérables pour assurer la conquête de Minorque, & l'étendre à toutes ses parties; l'importance d'une telle acquisition compensoit bien les frais de l'entreprise. Ce n'est pas que les Espagnols eussent besoin d'un nouveau port dans la Méditerranée; mais c'étoit pour eux un coup de partie d'enlever aux Anglois l'entrepôt le plus avantageux de leur commerce du levant. D'ailleurs l'isle de Minorque fournit tout ce qui est nécessaire à la vie; elle

Productions  
de l'isle de  
Minorque.

1781.

produit du bled, du vin, des fruits excellens. Tous les bestiaux y prospèrent; & en y donnant quelques soins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages sont de la même nature qu'en Espagne; & pour y recueillir une laine aussi fine & aussi précieuse que celle de ce royaume, il suffiroit peut-être d'y transporter des brebis espagnoles. Cette isle abonde en poissons de toute espèce; on y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre; ses fromages sont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'une très-bonne qualité; & ses oliviers feroient d'un grand produit, si la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la possession de l'isle Minorque, justifient bien les efforts qu'on verra faire à l'Espagne pour en compléter l'acquisition.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'instant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit

le  
ach  
& l'  
tes  
pag  
de  
leur  
du  
d'un  
blée  
assu  
les t  
à la  
lipp  
expe  
diter  
curr  
des  
port  
quat  
avoir  
quen  
espag  
gros  
Barc  
nom  
divis  
à T  
de  
dit,

le plus grand intérêt à ce qu'on  
achevât la conquête de Minorque ;  
& l'on s'appercevoit déjà sur nos cô-  
tes de l'heureux effet de l'invasion es-  
pagne ; depuis que les corsaires  
de Mahon étoient enchaînés dans  
leurs ports, le commerce maritime  
du Languedoc commençoit à jouir  
d'une sécurité depuis longtems trou-  
blée par leurs pirateries. Pour en  
assurer la tranquillité , il falloit que  
les troupes françoises concourussent  
à la réduction du fort Saint - Phi-  
lippe. En conséquence , l'ordre fut  
expédié dans nos ports de la Mé-  
diterranée, de fréter, jusqu'à la con-  
currence de huit mille tonneaux,  
des bâtimens destinés aux trans-  
ports d'une armée auxiliaire de  
quatre ou cinq mille hommes. On  
avoit cru d'abord que cet embar-  
quement se feroit sur des navires  
espagnols ; mais le transport de la  
grosse artillerie qu'on fit passer de  
Barcelone en employa un grand  
nombre, & il fut décidé que la  
division françoise s'embarqueroit  
à Toulon vers la fin du mois  
de Septembre. Comme on l'a  
dit, le Duc de Crillon n'attendoit

1781.

que ces renforts pour commencer le siège, & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore plusieurs mois avant que toute l'isle passât sous la domination des Espagnols.

Danger  
pour le riche  
convoi de la  
Havane.

Leurs vaisseaux couvroient les mers d'Europe, & la flotte angloise qui venoit de mettre à la voile pour aller secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais les ouragans ordinaires à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne, & tous leurs vaisseaux plus ou moins mal-traités par les tempêtes, gagnèrent la rade sans attendre l'arrivée de la flotte espagnole. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de tems à se réparer, & que les vaisseaux anglois, pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre

rendre maîtres de la mer, & par conséquent tenter avec succès d'enlever le convoi espagnol. D'ailleurs l'occasion étoit favorable pour secourir Gibraltar & reprendre Minorque; mais les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations, & leur grande flotte consuma ce tems précieux en de vaines croisières sur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chasse à nos corsaires, & de les écarter de ces parages: c'étoit bien des frais pour un si petit objet. Il est à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grandes flottes ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Histoire.

La France ne paroissoit occupée que du soin de conserver sa supériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Brest, avec la plus grande célérité, à l'équipement des escadres qui devoient escorter les convois. Cette activité faisoit espérer qu'elles seroient en état de mettre à la voile avant la fin de Novembre. Ce ne fut que dans le mois suivant qu'elles appareillèrent au nombre de deux vaisseaux

*Tome III.*

C

---



---

1781.

On équipe  
des flottes  
pour les deux  
Indes.



1781.

seulement pour les Indes orientales, savoir, l'Illustre & le Saint-Michel; & de sept pour les Antilles, sous les ordres du Marquis de Vaudreuil, dont le convoi étoit de cent dix-huit transports chargés de neuf mille hommes, d'un train d'artillerie considérable, de munitions & d'approvisionnement de toute espèce. Moyennant ce renfort, la marine françoise aux Indes occidentales devoit se porter à trente-huit vaisseaux de ligne. M. de Guichen avoit convoyé la flotte de l'Inde jusqu'à l'un des caps; il s'en sépara pour aller joindre l'armée espagnole à Cadix, où il conduisit treize vaisseaux & quelques frégates.

On arme  
vingt-deux  
vaisseaux  
dans les ports  
d'Angleterre.

Tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil dispoisoient tout pour le départ des convois, on s'occupoit tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth de la réparation des vaisseaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports, & dont une partie étoit destinée pour les deux Indes, & le reste pour la défense de Gibraltar; la totalité de l'armement pouvoit se monter à

vingt - deux vaisseaux de ligne. Le plan du Ministère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney nouvellement arrivé des Antilles, & qui avoit ordre d'y retourner avec le Formidable & cinq autres vaisseaux du même rang. La division pour l'Inde étoit d'un pareil nombre de vaisseaux ; elle avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le Gibraltar. Suivant le même plan, le reste de la flotte alloit mettre en mer sous les ordres de l'Amiral Kempenfelt. On varioit sur la première destination de ces dix vaisseaux, que les uns envoioient devant Brest, & les autres à la rencontre des cent trente - cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre sous l'escorte des vaisseaux de guerre aux ordres du Chevalier de Boderu. On portoit à soixante - dix millions la valeur de cette riche flotte qui, au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Brest, sans aucun événement fâcheux.

La division de Kempenfelt, où l'Amiral Ross commandoit en second, devoit sortir avant les autres,

1781.

Rencontre  
des escadres  
de Guichen  
& de Kem-  
penfelt.

---

---

1781.

& tenter quelque entreprise en attendant qu'elles fussent prêtes à mettre à la voile. La rade de Cadix étoit le point de réunion, & l'on se proposoit d'y bloquer les flottes espagnoles avec les vaisseaux de ligne, tandis que les frégates seroient employées à ravitailler Gibraltar & le fort Saint - Philippe. Quel que dut être le succès de cette tentative, les Amiraux Ross & Kempenfelt avoient ordre de regagner les ports d'Angleterre après cette opération, & tandis que Rodney & Bickerton suivroient la route de leur destination respective. L'escadre de ce dernier ne se chargeoit point du transport des troupes qui, au nombre de cinq mille quatre cents hommes, furent réparties sur les trente navires de la Compagnie déjà rassemblés à Spithead. Ce plan n'eut pas son exécution dans toute son étendue. Des raisons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque convenue. Le départ de l'Amiral Bickerton fut aussi différé, & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer l'es-

cadre de Kempensfelt. Il sortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaisseaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-six & le brûlot la Tiphone. Les avis étoient partagés sur la destination de cette escadre, dont la croisière ne parut point d'abord avoir d'objet particulier. Quoi qu'il en soit, M. de Guichen & l'Amiral Kempensfelt se rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Ouessant; & telles furent les circonstances de cette rencontre, suivant la relation de l'Amiral anglois.

1781.

« La frégate qui étoit à la découverte du côté du vent, signala, dit-il, une flotte dans la partie du Sud-Est. Le vent souffloit alors de ce côté; je fis signal aux vaisseaux à deux ponts & aux frégates de donner chasse, & chargeai le Victory de voiles. A neuf heures du matin, nous distinguâmes que la flotte ennemie alloit vent large, & gouvernoit vers l'Ouest. Une heure après, j'observai plusieurs vaisseaux fort en avant du reste, & qui se formoient en ordre de bataille; je fis

Rapport de  
Kempensfelt.

1781.

le signal pour former la ligne; mais voyant la possibilité de passer entre les vaisseaux de guerre françois & une grande partie de leur convoi, je continuai de forcer de voiles dans la vue de les couper; & j'y réussis en partie: plusieurs amenèrent pavillon. Comme le jour baissoit, qu'il venoit frais, & que le tems étoit nébuleux, tous ces navires ne tombèrent point en notre possession. Le lendemain, au point du jour, nous apperçûmes l'ennemi sous le vent. Je formai encore la ligne; mais ses forces me parurent tellement supérieures aux miennes, que je ne crus pas convenable de hasarder une action ».

Le Marquis  
de Vaudreuil  
sauve le con-  
voi.

Lors de cette rencontre, le convoi françois se trouvoit séparé par un coup de vent, de la forte escadre qui le protégeoit; l'Amiral Kempenselt saisit ce moment pour l'attaquer avec six vaisseaux, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances; il enleva quinze bâtimens de transport chargés de troupes & de munitions de toute espèce. Cette entreprise courageuse & bien conduite, fit le plus grand

honneur à l'Amiral anglois qui, sans doute, auroit donné plus de suite à cette expédition, si le Marquis de Vaudreuil, avec deux seuls vaisseaux, n'avoit trouvé le moyen d'arrêter les progrès de l'escadre britannique. La tempête avoit dispersé le reste du convoi, dont une partie regagna les ports de France avec beaucoup de peine; quelques autres bâtimens se rallièrent sous l'escorte des vaisseaux de M. de Vaudreuil, & se rendirent à la Martinique avec ce Général.

Cet événement fâcheux, mais inévitable, donna lieu à quelques reproches contre M. de Guichen.

Reproches  
faits au Com-  
te de Gui-  
chen.

On prétendit que l'Amiral Kempfelft croisoit à la hauteur de Brest, lors de la sortie du convoi; qu'il étoit facile au Général François de combattre ou d'écarter l'escadre ennemie, & qu'il fut inexcusable d'avoir perdu de vue les vaisseaux confiés à sa protection. Pour faire tomber ces clameurs vaines & populaires, il suffisoit de répondre que la mission de M. de Guichen n'étoit pas d'attaquer l'escadre angloise, dont il ignoroit d'ail-

1781.

leurs la position; & quant à la dispersion du convoi, que ce malheur fut l'ouvrage d'une tempête, accident que toutes les précautions d'un Général ne sauroient prévenir. Au reste, les Anglois eux-mêmes ne se méprirent point sur la nature de cet événement, & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occasion de reprocher aux Ministres leur négligence à prévenir les malheurs de l'Angleterre.

On fait aux  
Ministres  
d'Angleterre  
des reproches  
nouveaux fondés, à la  
Chambre des  
Pairs.

» N'est-il pas honteux, dit-il,  
» que partout nous soyons écrasés  
» par la supériorité de l'ennemi, &  
» que les sommes immenses annuel-  
» lement votées pour l'entretien &  
» l'accroissement de notre marine  
» ne produisent que la honte de la  
» fuite ou les défâtres de la ruine. Ce  
» qui vient de se passer est d'une né-  
» gligence, dont on n'a point d'exem-  
» ple. Il y a plus de six semaines qu'on  
» savoit en Russie, au fond de la Si-  
» bérie, dans tous les coins de la  
» terre qu'il y avoit dans le port de  
» Brest vingt-deux vaisseaux de li-  
» gne prêts à mettre en mer. Quelle  
» force nos sages Ministres oppo-

» sent-ils à cet armement formida-  
 » ble? Douze vaisseaux de ligne &  
 » un de cinquante canons! Ils font  
 » partir le contre-Amiral Kempen-  
 » felt avec ces treize vaisseaux;  
 » & pour couvrir leur coupable  
 » conduite, ils répandent le bruit  
 » que l'escadre françoise n'est com-  
 » posé de treize vaisseaux  
 » inférieurs en force: une victoire  
 » complète doit signaler, disent-  
 » ils, cette rencontre; on célé-  
 » bre déjà ce triomphe annoncé  
 » comme certain. — Les dépê-  
 » ches du contre-Amiral arrivent!  
 » Rien de tout cela: au lieu d'une  
 » victoire, elles nous annoncent  
 » une retraite prudente. — Oh!  
 » très-prudente en vérité.» De cette  
 retraite de l'Amiral Kempensfelt,  
 le Marquis de Rockingham & les  
 autres membres de son parti infé-  
 rèrent la nécessité d'expulser les  
 Ministres ou de refuser les subsides.

La séance des Communes du 20  
 Décembre fut encore plus orageuse.  
 Sir Grey Cooper ayant proposé  
 en forme de motion, qu'avant de  
 finir cette séance, la Chambre s'aj-  
 ournât au 22 Janvier. « Juste ciel!

1781.

Débats sur  
 le même su-  
 jet, à la  
 Chambre des  
 Communes.





» donné les restes de l'Empire aux  
 » mains qui l'ont démembré : gar-  
 » dons-nous bien de nous ajourner,  
 » quand ce ne devrait être que  
 » pour un jour, que pour une heure !  
 » constatons d'abord que la der-  
 » nière humiliation que nous ve-  
 » nons de recevoir, est l'effet de  
 » la négligence de quelque dépar-  
 » tement : punissons cette négli-  
 » gence, quels que puissent être ceux  
 » qui s'en sont rendu coupables :  
 » occupons-nous ensuite des moyens  
 » de réparer la faute, s'il nous reste  
 » quelques moyens de cette es-  
 » pèce : en un mot, tâchons de  
 » mettre notre marine sur le pied  
 » respectable où elle devrait être ;  
 » mais sur - tout commençons par  
 » l'enquête, & ne nous ajournons  
 » que lorsqu'elle sera finie ».

Lord North n'en demanda pas  
 moins l'ajournement pour le 21  
 Janvier ; & après avoir justifié Lord  
 Sandwich, & déclaré en son nom  
 qu'il étoit prêt à subir l'enquête la  
 plus rigide, il observa que le mo-  
 ment d'instituer une pareille en-  
 quête ne lui paroïssoit pas devoir  
 être celui où la plupart des mem-

1781.

Apologie  
 de Lord  
 Sandwich.

1781.

bres étoient déjà sortis de la ville. M. Fox prit la parole, & dans la chaleur de ses déclamations anti-ministérielles, il accusa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahison manifeste relativement à l'expédition du contre-Amiral Kempenfelt; & se tournant du côté de Lord North, il le déclara complice de ce délit, s'il ne se désistoit de son premier avis sur l'ajournement. Comme membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de sa place d'entrer avec quelque détail dans la justification anticipée de Lord Sandwich; & d'abord, il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit déterminé la mesure des forces destinées à l'expédition de l'Amiral Kempenfelt, & réduisit ainsi la question. » L'Amirauté a-t-elle mis de la négligence dans l'équipement de l'escadre, dont la force avoit été déterminée par le Gouvernement? » Du moment, continua-t-il, où l'ordre a été notifié à l'Amirauté, on n'a pas perdu une minute. » L'Amiral Darby n'est rentré dans

» nos ports que le 6 Novembre, 1781.  
 » & depuis cette époque jusqu'au  
 » 2 Décembre, les vaisseaux desti-  
 » nés à former l'escadre du contre-  
 » Amiral Kempenfelt, ont été mis  
 » en état d'appareiller. Assurément  
 » on ne pouvoit employer plus de  
 » diligence dans l'équipement de  
 » l'escadre. La seconde question à  
 » faire, question à laquelle l'Ami-  
 » rauté pourroit se dispenser de ré-  
 » pondre, est celle-ci : pourquoi  
 » n'envoyer que douze vaisseaux  
 » contre une escadre qu'on savoit  
 » être forte de dix-neuf ou vingt ?  
 » La preuve qu'on l'ignoroit, c'est  
 » qu'on n'a détaché que ces douze  
 » ou treize vaisseaux. D'après tou-  
 » tes les informations reçues dans  
 » les divers Bureaux, il a paru que  
 » douze vaisseaux de ligne & un de  
 » cinquante canons suffisoient pour  
 » une expédition dans laquelle il  
 » s'agissoit de bloquer ou d'atta-  
 » quer un nombre égal de vaisseaux  
 » moins forts embarrassés d'un nom-  
 » breux & pesant convoi ; mais en-  
 » core une fois l'Amirauté n'a dû  
 » agir que d'après les ordres du  
 » Gouvernement, qui voyoit le

1781.

» mieux dans le parti qu'on a pris :  
 » or quand on a tout fait pour le  
 » mieux, on n'a rien à se reprocher.  
 » Cette supériorité de nombre que  
 » les flottes ennemies conservent  
 » sur nous en Europe & ailleurs ,  
 » est une calamité sans doute ; mais  
 » est-il au pouvoir de la sagesse hu-  
 » maine de prévenir des calamités  
 » de cette espèce ? Cet ascendant  
 » actuel de la Maison de Bourbon  
 » m'étonne d'autant moins, que je  
 » vois, en consultant l'histoire, qu'elle  
 » l'a toujours eu sur nous & même  
 » sur l'Angleterre & la Hollande  
 » réunies, toutes les fois que n'é-  
 » tant point distraites par une  
 » guerre continentale, elle a pu  
 » tourner ses efforts du côté de sa  
 » marine. De notre part, on a fait  
 » des prodiges, on a mis nos for-  
 » ces navales sur le pied le plus res-  
 » pectable où elles aient jamais  
 » été portées, à aucune époque  
 » des guerres précédentes. A-t-on  
 » pu faire davantage ? je n'en crois  
 » rien. Témoin des efforts qui se  
 » sont faits, je suis étonné de ce  
 » qu'on a pu tant faire ; & je ne  
 » hasarde pas mon opinion légère-

» m  
 » ja  
 » b  
 » la  
 » v  
 » p  
 » p  
 » ra  
 (C  
 wic  
 tens  
 dre  
 cad  
 de t  
 croi  
 oisiv  
 baie  
 pou  
 deta  
 mira  
 soit  
 core  
 ney  
 des  
 pome  
 ral V  
 du C  
 Gou  
 mier  
 plaig

» ment, lorsque je pose en fait que  
 » jamais premier Lord de l'Amirauté  
 » britannique n'a mieux mérité de  
 » la patrie par son zèle, son acti-  
 » vité infatigable, les ressources  
 » puissantes de son génie, que le  
 » premier Lord actuel de l'Ami-  
 » rauté ».

1781.

Cette apologie de Lord Sand-  
 wich n'appaisa point les mécon-  
 tens, & l'on continua de s'en pren-  
 dre à lui de la foiblesse d'une es-  
 cadre qu'il étoit d'autant plus aisé  
 de fortifier, que pendant toute sa  
 croisière, la division avoit dû rester  
 oisive, ou dans le port ou dans la  
 baie de Causand, où elle attendoit  
 pour mettre à la voile, un renfort  
 détaché de l'escadre même de l'A-  
 miral Kempenselt. Quoi qu'il en  
 soit, bien des gens doutoient en-  
 core du prochain départ de Rod-  
 ney : cet Amiral à peine arrivé  
 des Indes occidentales, eut à ré-  
 pondre aux inculpations du Géné-  
 ral Vaughan, & aux récriminations  
 du Colonel Ferguson, ci-devant  
 Gouverneur de Tabago. Le pre-  
 mier avoit droit de se plaindre, & se  
 plaignit en effet qu'à leur départ des

Vaughan  
 & Ferguson  
 se plaignent  
 de Rodney.  
 Sujet de leurs  
 plaintes.

1781.

Antilles, au lieu de le prendre sur son bord, l'Amiral l'avoit relegué sur une des petites frégates, qui, avec le Penther de soixante canons, étoient seules chargées d'escorter la flotte des isles sous le vent, tandis que le Gibraltar que montoit Rodney avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignit pas d'exposer le convoi qu'il abandonnoit. Les négocians intéressés au sort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris; ils disoient publiquement que l'Amiral les avoit sacrifiés à son intérêt personnel. Le choix qu'il avoit fait du Gibraltar, vaisseau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'escadre, déplaisoit à tous les bons patriotes, qui, sans avoir un intérêt direct au sort de la flotte des isles sous le vent, en prenoient aux affaires de l'Etat en général. Tous se plaignoient du vuide irréparable que l'absence d'un vaisseau de cette force devoit laisser dans l'escadre confiée à l'Amiral Hood. Les deux Généraux Rodney & Vaughan étoient revenus très-mécontents l'un de l'autre, & l'on s'at-

ten  
acc  
par  
dui  
que  
sieu  
récl  
cett  
tam  
En  
d'ai  
qué  
cain  
de  
» cr  
» bu  
» qu  
» bu  
» vo  
» le  
» ne  
L  
être  
Vau  
fant  
Cou  
ger  
ster  
pro  
ché

tendoit à les voir animer par des accusations respectives, les débats parlementaires auxquels leur conduite à Saint-Eustache n'avoit déjà que trop fourni de matière. Plusieurs Anglois avoient des droits à réclamer sur les prises faites dans cette île, & vendues si précipitamment au profit des Généraux. En vendant ces prises, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les ressources qu'ils tiroient de Saint-Eustache. « Je veux bien » croire, disoit le Comte de Shelburne à la Chambre des Pairs, » que nos Généraux ont vendu leur » butin à des neutres; mais pou- » voient-ils ignorer que c'étoit pour » le compte des Américains que les » neutres achetoient? »

Le produit de cette vente pouvoit être un objet si considérable pour Vaughan & Rodney, qu'en supposant les prises confirmées par une Cour de Justice, ils devoient partager, disoit-on, huit cens mille livres sterling, somme immense, dont n'approcha jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlboroug, quoi



---

 1781.

La majorité  
est contre  
l'enquête  
proposée à  
ce sujet.

qu'il l'eût acquise en dix campagnes qui le couvrirent de gloire.

La querelle de Rodney & de Ferguson devoit porter sur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit sensiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle sur la prise de Tabago, l'Amiral avoit témoigné tant de surprise de la reddition de cette île, qu'il lui étoit échappé de dire, qu'il falloit des évènements bien extraordinaires pour la justifier. Cette phrase étoit susceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner, & l'ancien Gouverneur sembloit devoir exiger une satisfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une instruction, dont les détails non moins scandaleux que ceux du procès de Keppel & de Palliser, auroient donné une seconde fois l'Angleterre en spectacle; mais cette affaire s'accorda sans bruit; & quant à celle de Saint-Eustache, elle n'eut d'autre effet que de suspendre le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Burke avoit proposé

D  
à la C  
qui  
l'Am  
pièce  
laissé  
moti  
marc  
celle  
des v  
périe  
bien  
Vaug  
blâme  
neme  
dans  
expéc  
de Ta  
par a  
on se  
esqui  
pagné  
La  
beauc  
MM.  
il n'e  
Dogg  
plus  
Il av  
de Sa  
ral qu

à la Chambre des Pairs une enquête qui, sans exiger la présence de l'Amiral, pût être conduite sur les pièces & documens qu'il auroit laissés entre les mains d'un ami. La motion qu'on fit à ce sujet, le mardi suivant, eut le fort de toutes celles de l'opposition; le nombre des voix contre l'enquête, fut supérieur de soixante-quatorze. Pour bien juger à quel point Rodney, Vaughan & Ferguson méritoient le blâme ou l'indulgence du Gouvernement, il faut consulter l'Histoire dans plusieurs circonstances des expéditions de Saint-Eustache & de Tabago, dont on ne parle ici que par anticipation; mais auxquelles on se propose de revenir, après avoir esquissé les opérations de la campagne, dont l'Europe fut le théâtre.

La fortune avoit eu sans doute beaucoup de part à la rencontre de MM. de Guichen & Kempenfelt; il n'en fut pas ainsi du combat de Dogger-Bank, le plus vif & le plus meurtrier de toute cette guerre. Il avoit été projeté dans le Cabinet de Saint-James, sur le plan général qu'on s'étoit fait en Angleterre,

1781.

Campagne  
d'Europe.  
Combat de  
Dogger-  
Bank.

1781.

même avant la rupture de la Hollande, de se récupérer avec cette nation de toutes les pertes qu'on faisoit avec les autres Puissances belligérantes. En conséquence des mesures dirigées de longue main contre les Hollandois, une flotte angloise aux ordres du Vice-Amiral Parker, de beaucoup supérieure à la leur, vint les attaquer avec l'avantage du nombre & la confiance de la force; mais les Hollandois avoient celle du courage au même degré que l'ennemi, & ce courage leur suffit pour n'être pas vaincus. Comme on l'a dit, l'action fut longue & meurtrière, & les deux flottes se séparèrent fort maltraitées de part & d'autre; elles étoient dans une égale impuissance de continuer ce combat, dont l'importance justifie l'exposé qu'on va présenter au lecteur.

Relation  
de ce combat.

Dans la matinée du 5 Août, à la pointe du jour, l'escadre du Texel composée de sept vaisseaux de guerre, se trouvant au cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale, apperçut au Nord-Nord-Ouest, un grand nombre de

DI  
navir  
le C  
signa  
taille.  
du cu  
gère  
avoit  
Juille  
seaux  
heure  
seaux  
& le  
portè  
qui v  
l'Est-  
ses  
comm  
feu de  
hollar  
Elle  
le P  
Géné  
miral  
miral  
jusqu  
les va  
sempa  
voir  
anglo  
quoic

navires étrangers; & sur le champ le Contre-Amiral Zoutman, fit signal de se former en ligne de bataille. Il fut bientôt par le rapport du cutter l'Ajax, que la flotte étrangère étoit un convoi ennemi qui avoit fait voile du Sund le 26 Juillet, sous l'escorte de onze vaisseaux de guerre anglois. A six heures & demie, sept de ces vaisseaux arborèrent leurs pavillons, & le convoi restant au vent, ils portèrent sur l'escadre hollandoise qui vint se ranger en bataille à l'Est-Sud-Est, après avoir éloigné ses navires marchands. L'action commença sur les huit heures; le feu devint très-vif, & toute la ligne hollandoise fut bientôt engagée. Elle étoit composée des vaisseaux le Prince Héritaire, l'Amiral Général, l'Argo, le Batave, l'Amiral Ruyter, la Hollande & l'Amiral Piet-Heln. Ce combat dura jusqu'à onze heures & demie. Tous les vaisseaux hollandois étoient désarmés, & hors d'état de pouvoir manœuvrer; mais l'escadre angloise avoit encore plus souffert, quoiqu'elle fut égale en nombre

la Hol-  
ec cette  
es qu'on  
uissances  
ence des  
ue main  
ne flotte  
ce-Ami-  
périeure  
uer avec  
la con-  
les Hol-  
ourage au  
i, & ce  
n'être pas  
dit, l'ac-  
re, & les  
fort mal-  
re; elles  
puissance  
dont l'im-  
qu'on va

Août, à  
cadre du  
vaisseaux  
cinquante-  
tude sep-  
au Nord-  
nombre de

1781.

de vaisseaux & supérieure en force de trente-quatre ou trente-six canons. Elle eut sept cens hommes tués ou blessés, & la perte du Contre-Amiral Zoutman fut d'un cinquième moins considérable; il eut d'ailleurs l'avantage de rester maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuse défense de l'escadre du Texel; & l'on est en droit d'en inférer, que si les vaisseaux de la Meuse avoient pu se joindre à ceux d'Amsterdam, les seuls qui se trouvèrent à l'affaire de Dogger-Bank, les Hollandois auroient sans doute remporté une victoire complete. Cette réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une espèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit insérer dans les gazettes cette apologie des Magistrats qui, sans doute, n'y trouva d'accès que sous les auspices de l'autorité. » Comme il se répand » que les vaisseaux de la Meuse & » de Middelbourg qui devoient se » réunir à l'escadre du Texel, ont

Apologie  
des Magis-  
trats hollan-  
dois

D.  
» req  
» éga  
» tio  
» ren  
» ma  
» qu  
» titu  
» solu  
» que  
» fois  
» de  
» ont  
» l'ob  
» sieu  
» me  
» dan  
» qui  
» par  
» pu  
» le  
» mo  
» Il e  
» que  
» péc  
» doi  
» sur  
» mo  
Ta  
muro  
accu

» reçu depuis un contr'ordre à cet  
 » égard ; c'est pour nous une satisfac-  
 » tion particulière de pouvoir assu-  
 » rer le public , d'après les infor-  
 » mations les plus authentiques ,  
 » que de telles assertions sont des-  
 » tituées de tout fondement & ab-  
 » solument contraires à la vérité ;  
 » que les ordres donnés plus d'une  
 « fois aux vaisseaux de la Meuse ,  
 » de joindre le convoi du Texel ,  
 » ont manqué leur effet par  
 » l'obstacle des vents & de plu-  
 » sieurs autres circonstances égale-  
 » ment contraires , telles que le  
 » danger de la province de Zélande  
 » qui , menacée dans le même tems ,  
 » par une escadre angloïse , n'auroit  
 » pu se prêter à ce qu'on diminuât  
 » le nombre des vaisseaux qui  
 » mouilloient alors dans sa rade.  
 » Il est très-fâcheux , sans doute ,  
 » que ces circonstances aient em-  
 » péché de rendre l'escadre hollan-  
 » doise assez forte , pour remporter  
 » sur l'ennemi une victoire non  
 » moins utile que glorieuse » .

Tandis que la Hollande mur-  
 muroit contre ses Magistrats , & les  
 accusoit d'avoir laissé échapper une

---

 1781.

Murmures  
 contre Sand-  
 wick.

1781.

aussi belle occasion de battre l'ennemi, on faisoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, disoit-on, avoit négligé de renforcer l'escadre britannique de trois vaisseaux qui étoient à portée de s'y joindre, & qui par cette réunion auroient nécessairement décidé la victoire en faveur des Anglois. Quoi qu'il en soit de ces reproches injustes ou légitimes, ce premier essai des armes hollandoises fut glorieux à la République, & fera sans doute époque dans les Annales de l'Histoire qui citera l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils seroient encore ce qu'ils furent autrefois, si le malheur des tems n'eût enchaîné leur courage, & dirigé leur activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

Récompenses accordées aux Officiers de l'escadre hollandoise.

Cependant la bonne conduite de l'Amiral Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient courageusement secondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnaissance de

de la nation. Leurs Hautes-Puissances se firent un devoir de transmettre à chacun d'eux quelque témoignage particulier de la satisfaction publique; & tous ces braves Hollandois furent plus ou moins récompensés suivant leurs titres & l'importance de leurs services. Conformément à la proposition qui en avoit été faite aux Etats - Généraux par Son Altesse le Prince d'Orange, Zoutman fut élevé au grade de Vice-Amiral, & les trois plus anciens Capitaines de son escadre furent nommés Contre-Amiraux extraordinaires. Tous quatre reçurent en présent, ainsi que les autres Capitaines, une médaille d'or de la valeur de treize cens florins; il fut accordé deux mois de gages à chacun des Officiers, Matelots & Soldats qui avoient partagé la gloire & les périls de cette journée mémorable.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur est dû, nous rendrons aux équipages de l'escadre angloise un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit signalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la distinc-

1781.

Honneurs  
rendus à Hy-  
de-Parker.



1781.

tion bien flatteuse de la voir couronnée par les mains du Roi d'Angleterre en personne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit transporté à Sheerness afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva plusieurs vaisseaux dans un état déplorable. Le Berwick avoit ses sabords enfoncés, tous ses agrès en pièces, son beaupré & son grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La Princesse Amelia de quatre-vingt canons, ne faisoit que de joindre, & l'on peut juger de sa situation par son retard. Le Preston avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à sa flottaison, & perdu son grand mât & son beaupré; ses autres mâts, vergues, agrès étoient considérablement endommagés. Le Buffalo n'avoit guère moins souffert, & l'on en peut dire autant des autres vaisseaux; mais les équipages faisoient encore bonne contenance. Touchée de ce spectacle, Sa Majesté ordonna que l'Amiral passât sur l'Yacht qu'elle montoit; elle

le  
fit  
fec  
sea  
ren  
aff  
de  
Sa  
roy  
Par  
bru  
équ  
les  
là d  
la p  
sur  
sur-  
les p  
mais  
glet  
rabl  
pais  
men  
d'av  
faut  
dém  
Les  
(1)  
des v  
tenir.

le reçut tête découverte, & lui fit les remerciemens les plus affectueux. On dîna sur ce vaisseau que le Roi quitta pour se rendre à bord de l'Amiral, où l'on assembla les principaux Officiers de l'escadre. Le cercle étant formé, Sa Majesté se plaça sous l'étendard royal, & donna l'accollade au brave Parker qui fut créé Chevalier au bruit des acclamations de tous les équipages, & des salves de tous les canons de la flotte. Il y avoit là de quoi animer Hyde Parker à la poursuite des nouveaux ennemis, sur qui la Grande-Bretagne avoit sur-tout à cœur de faire tomber les plus terribles coups de la guerre; mais cette démarche du Roi d'Angleterre & les circonstances honorables qui l'accompagnoient, n'apaisèrent point le juste ressentiment du Vice-Amiral qui, piqué d'avoir manqué la victoire par la faute du ministère (1), donna sa démission & se retira du service. Les Anglois eurent quatre cens

1781.

---

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté des vaisseaux de renfort, qu'il ne put obtenir.

1781.

quarante - cinq hommes tués ou blessés dans le combat opiniâtre de Dogger-Bank ; & la flotte hollandoise se vit hors d'état de poursuivre son voyage dans la Baltique ; elle reprit sa route pour le Texel , où elle rentra avec son convoi. Un de ses vaisseaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre  
de deux fré-  
gates angloi-  
ses & de deux  
hollandoises.

Ce plan de destruction & de vengeance dirigé particulièrement contre la Hollande , eut dans les mers d'Europe sa principale exécution contre les vaisseaux de la République qui , dans la confiance d'une pleine paix , & se reposant sur la foi des traités , regagnoient leurs ports sans protection & sans escorte ; mais dans les quatre parties du Monde, les Hollandois soutinrent glorieusement l'honneur de leur pavillon, toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Dans la matinée du 30-Mai, il y eut un combat sanglant entre les deux frégates angloises la Flora & le Crescent, l'une de trente-six & l'autre de vingt-huit canons ; & le Briel & le Castor vaisseaux hollandois qui n'en montoient que

vin  
mo  
Ca  
cett  
qu'  
qu'  
avo  
près  
équ  
pris  
que  
si m  
d'ét  
Cre  
ni g  
coup  
baie  
Qua  
com  
s'étr  
deux  
avec  
latit  
vrire  
deux  
Ii ch  
liam  
vira  
le C  
que

vingt - six. Le Briel n'en força pas moins le Crescent à se rendre. Le Castor fut moins heureux ; mais cette frégate n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Lorsqu'elle se rendit à la Flora, elle avoit perdu son Capitaine & près de soixante hommes de son équipage. Cependant ces deux prises ne restèrent point aux vainqueurs. La frégate le Briel étoit si maltraitée, qu'elle se vit hors d'état de prendre possession du Crescent. Elle n'avoit plus ni mâts ni gouvernail, & ce fut avec beaucoup de peine qu'elle arriva jusqu'à la baie de Cadix où elle vint se réparer. Quant à la frégate le Castor, voici comme elle fut dégagée. Après s'être ragrés de leur mieux, les deux bâtimens anglois voguoient avec leur prise par le degré de latitude 47. n. lorsqu'ils découvrirent dans la matinée du 19 Juin, deux vaisseaux qui leur donnoient la chasse. Le Capitaine anglois William Peer qui commandoit la Flora, vira vent - arrière & se porta vers le Crescent & le Castor, se flattant que l'apparence de leur force réunie

1781.

1781.

pourroit ralentir l'ardeur de la poursuite. Il se trompa ; les vaisseaux ennemis continuèrent la chasse ; & le Capitaine anglois ne jugeant pas qu'il fut prudent de hasarder une action, fit prendre à chacun de ses vaisseaux une direction différente ; mais il eut la mortification de voir le *Castor* repris par une des frégates françoises, tandis que l'autre poursuivoit le *Crescent* qui ne paroissoit pas devoir lui échapper.

L'état des morts & des blessés fut à-peu-près égal, c'est-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre ; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu disputer la victoire à pertes égales , avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien supérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage sur la Hollande que celui de combattre des ennemis sans défense : tous les Hollandois dispersés sur les mers lointaines se croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

D  
G  
land  
beau  
com  
Uni  
nom  
trait  
form  
crit  
cus.  
mall  
souf  
fut  
terd  
Mat  
sonn  
Rich  
dev  
loua  
de v  
app  
tion  
un ;  
hun  
cep  
ché  
que  
nem  
Hol  
pro

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit même envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le sort de leurs malheureux compatriotes, une souscription de cinq cens mille livres fut proposée aux habitans d'Amsterdam & remplie au profit des Matelots hollandois détenus prisonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, à qui l'on avoit cru devoir s'adresser pour cet objet louable, voulut bien se charger de veiller à ce que les deniers fussent appliqués à leur véritable destination; & il s'acquitta de ce soin avec un zèle qui prouva bien que son humanité ne connoissoit pas d'acceptations. Sans en être moins attaché à sa patrie, il s'établit, en quelque sorte, le protecteur de ses ennemis désarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient

1781.

Le Duc de Richmond protege les Hollandois prisonniers en Angleterre.

1781.

entraînés malgré eux dans la confédération des Puissances liguées contre la Grande-Bretagne. Cette considération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance, auxquelles l'Angleterre se portoit avec une affectation barbare contre la seule nation, dont elle eût pu conserver l'alliance. Mais encore une fois, elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refusé de se précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer; & ce fut le motif de cette animosité, dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens. Elle se signala particulièrement aux Indes occidentales; & la prise de Saint-Eustache fut accompagnée de circonstances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi sans défense, à faire la guerre au sein de la paix, à surprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Eustache, lorsqu'une escadre angloise composée de quinze vaisseaux de ligne, de trois frégates & de trois bombardes, parut le 3

Février devant la rade de cette île ;  
 mais cette expédition avoit été  
 précédée d'un événement qu'il  
 faut indiquer. 1781.

A son retour de l'Amérique, où  
 il n'avoit rien exécuté, l'Amiral  
 Rodney trouva les Indes occiden-  
 tales dans la consternation sur les  
 ravages qu'avoit occasionnés le  
 terrible ouragan, dont on a fait  
 mention ailleurs. Heureusement que  
 les flottes françoises venoient d'a-  
 bandonner ces parages ; cette der-  
 nière circonstance parut favorable  
 à l'Amiral. Se voyant maître de la  
 mer où personne ne lui disputoit  
 l'empire, il projeta des conquê-  
 tes, bien persuadé que la victoire  
 couronneroit ses entreprises. Dans  
 cette confiance, il s'étoit présenté  
 devant l'île de Saint-Vincent,  
 avec tous ses vaisseaux & quatre  
 mille hommes de débarquement.  
 Elle n'étoit défendue que par six  
 ou sept cens François ; mais l'an-  
 cien Commandant, M. de Montel, y  
 avoit fait de si bonnes dispositions,  
 que cette petite garnison suffit pour  
 écarter les Anglois qui, s'étant rem-  
 barqués, vinrent tenter l'expédition

Tentative  
 de Rodney  
 sur l'île de  
 Saint - Vin -  
 cent.



1781. <sup>Prise de</sup> plus facile de Saint-Eustache où il  
 Soldats la plûpart invalides. Pour  
 Saint-Eustache. se rendre maîtres de l'isle, il suffi-  
 soit aux Généraux anglois de se  
 montrer avec leur formidable armée;  
 mais voulant donner quelque im-  
 portance à cette expédition, ils y  
 mirent beaucoup d'appareil. L'A-  
 miral Hood qui commandoit l'avant-  
 garde, poussa sa bordée jusqu'à la  
 pointe du Nord, investit la rade,  
 & vint y mouiller ensuite avec la  
 majeure partie de l'escadre. Le reste  
 parut destiné à croiser devant Saint-  
 Eustache pour empêcher les éva-  
 sions. A midi, un parlementaire fut dé-  
 taché avec quatre fusiliers, pour aller  
 notifier à M. de Graaf, Gouverneur  
 de l'isle, la déclaration de guerre  
 faite aux Etats - Généraux par le  
 Roi d'Angleterre, & sommer ce  
 Gouverneur de rendre l'isle à sa  
 Majesté Britannique. M. de Graaf,  
 après avoir assemblé son Conseil,  
 demanda à capituler. Sa demande  
 fut rejetée, & il fallut se rendre  
 à discrétion. Pareille sommation fut  
 faite pour la reddition de la rade;  
 le Comte de Billand qui comman-

do  
 po  
 pa  
 Ce  
 l'A  
 feil  
 libe  
 le  
 rés  
 enle  
 trui  
 An  
 au r  
 hon  
 tier  
 Vau  
 pill  
 de  
 dan  
 avo  
 & d  
 bor  
 mira  
 flétri  
 aux  
 Les  
 tion  
 enle  
 préc  
 com

doit une frégate hollandoise, y répondit à coups de canon, & n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Cette conduite courageuse irrita l'Amiral, & donna lieu à un Conseil de Guerre où l'on mit en délibération si l'on ne raseroit pas le bourg de Saint-Eustache; le résultat fut qu'il valoit mieux en enlever les richesses que de les détruire. A trois heures & demie, les Anglois prirent possession du fort, au nombre de trois mille cinq cens hommes qui formoient les deux tiers de l'armée du Major-Général Vaughan. On ne devoit attendre que pillages & dévastations, de la part de ce guerrier impitoyable qui, dans l'Amérique septentrionale, avoit incendié la ville d'Esopus, & désolé les campagnes le long des bords de la rivière d'Hudson. L'Amiral Rodney ternit sa gloire & flétrit ses lauriers en participant aux cruautés de Robert Vaughan. Les troupes furent logées à discrétion chez les particuliers, à qui l'on enleva ce qu'ils avoient de plus précieux; toute l'isle fut traitée comme une ville prise d'affaut; les

1781.

vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

1781.

Fruits de  
cette con-  
quête.

En arrivant à Saint-Eustache, l'Amiral avoit détaché trois vaisseaux & deux frégates à la poursuite d'un convoi de vingt-quatre voiles hollandoises qui en étoient forties le premier Février sous l'escorte du Mars, vaisseau de soixante canons. Ce vaisseau fut bientôt pris, & le Contre-Amiral Krall qui le commandoit ne put sauver le convoi malgré la belle défense qu'il opposa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au-delà, s'il n'avoit été renversé par un boulet de canon. D'autres disent que ce brave Commandant mourut de chagrin à la vue des traitemens barbares qu'on faisoit éprouver à ses compatriotes.

Outre ces vingt-cinq voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont plusieurs furent de bonne prise; ce fut une perte inappréciable pour les Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laissa flotter dans l'isle le pavillon

de la République; & ce piège tendu à la bonne-foi des navigateurs, attira dans ce port regardé comme neutre, plusieurs navires tant françois qu'américains : en moins de six jours, il y en eut dix-sept qui se laissèrent prendre à cette ruse.

1781.

La conquête de Saint-Eustache fut célébrée en Angleterre avec le plus grand éclat; on tira le canon de la tour de Londres, on sonna les cloches, on fit des chansons où les plaisanteries britanniques ne furent pas épargnées aux malheureuses victimes d'une surprise aussi funeste aux Hollandois, que peu glorieuse pour leurs vainqueurs. Cette conquête si facile mit sous la domination des Anglois les isles de Saint-Martin & de Saba; elle leur valut aussi la petite isle françoise de Saint-Barthélemi. Mais toutes ces prises furent encore moins avantageuses à la Grande-Bretagne, que l'acquisition des Colonies hollandoises de Démerary & d'Essequibo dans le continent de l'Amérique méridionale. Quoique ces établissemens eussent été soumis aux mêmes termes que l'isle de Saint-Eustache, leurs habitans éprouvèrent

Les Anglois prennent Démerary & Essequibo. Importance de ces établissemens.

1781.

un traitement plus humain que ceux des isles nouvellement conquises. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiser au joug de la Grande-Bretagne; elle s'en promettoit plus d'avantage que de toutes ses possessions dans les Indes occidentales.

Les établissemens de Démerary & d'Essequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire; ils sont situés environ à trente lieues Ouest de Surinam. Leur existence ne date que de 1743: aussi les appelle-t-on colonies naissantes; les plus belles maisons y sont construites en bois. On compte dans les deux peuplades environ onze mille blancs & plus de quatre-vingt-six mille esclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquisition, d'environ dix mille barriques de sucre avec du rum en proportion; de cinq millions de livres de café, de huit cens mille livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient des établissemens à ménager; & quoique le Général Cunningham les eût d'abord soumis aux

I  
terr  
& V  
cir  
mai  
pos  
gou  
diti  
fern  
sou  
d'A  
sur  
duc  
les i  
Qua  
Offi  
libr  
tous  
parl  
égal  
rati  
C  
tes  
de  
trio  
glet  
épo  
par  
che  
une  
phe

termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent sur eux d'adoucir ces termes, & les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs possessions, & dans le privilège de se gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils prêteroiént serment d'allégeance, & se mettroient sous la protection de la Couronne d'Angleterre; qu'ils exporteroient sur des vaisseaux anglois, leurs productions dans ce royaume ou dans les isles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers hollandois, il leur fut libre de passer en Hollande avec tous leurs effets sur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à se louer de la modération des vainqueurs.

On ne peut dissimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de six semaines, ne fussent un vrai triomphe pour les Ministres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette époque, étoit sur-tout de justifier par des succès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée.

---

 1781.

M. de la Motte-Piquet s'empara d'un convoi chargé des richesses de Saint-Eustache.

1781.

Dans l'ivresse de sa gloire, ou plutôt dans l'accès de son aveugle joie, l'Amiral Rodney se hâta de faire passer en Angleterre des monumens de ses victoires. Trente-deux vaisseaux chargés en grande partie des richesses enlevées aux habitans de Saint-Eustache, avoient mis à la voile sous l'escorte du Sandwich, & de trois autres vaisseaux de ligne, aux ordres du Commodore Hotham. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des Sorlingues environ quarante lieues du cap Lézard ; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'escadre de M. de la Motte-Piquet, composée de l'Invincible que montoit ce Commandant, de cinq autres vaisseaux de ligne, & de quatre ou cinq fré gates. Le Commodore n'ôsa pas hasarder un combat contre des forces aussi supérieures. Sans perdre un instant, il s'éloigna avec ses vaisseaux de guerre, & fit pour son convoi le signal de *sauve qui peut*. Les vaisseaux françois étoient à portée de la flotte angloise, & tandis qu'une partie de notre escadre poursuivoit le Commodore Ho-

D  
tam,  
Lev  
& pl  
Apr  
nos  
cible  
bâtin  
3 Ma  
de se  
la M  
vent  
tems  
tinée  
de l'  
jours  
gre l  
cet e

En  
Colo  
ral F  
dout  
Cett  
le pr  
tes ;  
neme  
tours  
M  
tiniq  
de n  
de la

tam, les frégates la Sybille & la  
 Levrette donnèrent dans le convoi,  
 & plusieurs navires furent amarines.  
 Après douze heures de chasse, tous  
 nos vaisseaux rejoignirent l'Invinc-  
 cible; ils avoient déjà pris treize  
 bâtimens ennemis, & le lendemain  
 3 Mai un pareil nombre fut obligé  
 de se rendre. Le 4 au matin, M. de  
 la Motte-Piquet voulut profiter du  
 vent pour arriver à Brett; mais le  
 tems vint à changer dans la ma-  
 tinée du lendemain, & le retour  
 de l'escadre fut différé de quelques  
 jours. Le Général détacha le lou-  
 gre le Chasseur avec la relation de  
 cet événement.

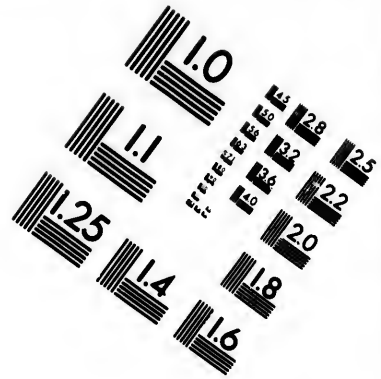
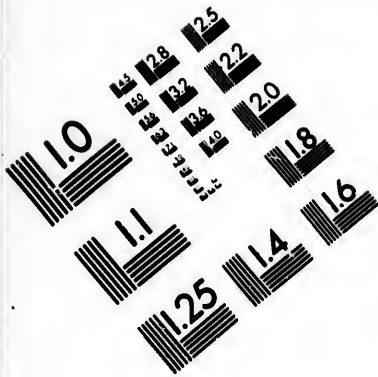
En dépouillant les malheureux  
 Colons de Saint-Eustache, l'Ami-  
 ral Rodney n'avoit pas cru sans  
 doute travailler pour les François.  
 Cette perte enlevoit aux Anglois  
 le principal fruit de leurs conquê-  
 tes; & ce ne fut pas le seul évé-  
 nement qui leur fit éprouver les re-  
 tours cruels de la fortune.

M. de Grasse étoit arrivé à la Mar-  
 tinique, où il prit le commandement  
 de nos flottes d'abord destiné à M.  
 de la Touche-Tréville; ses forces

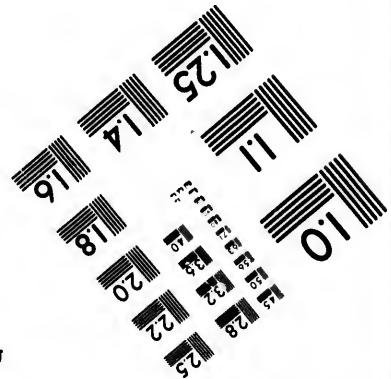
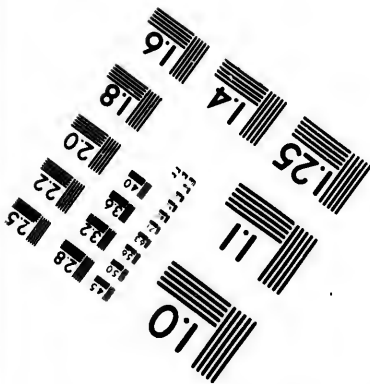
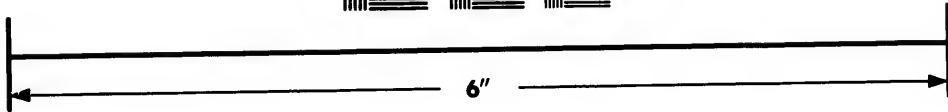
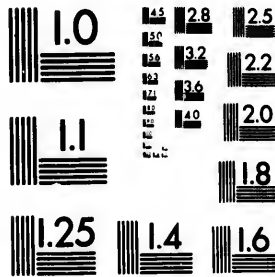
Combat peu  
 meurtrier en-  
 tre le Comte  
 de Grasse &  
 l'Amiral  
 Hood.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6

10  
11

1781.

étoient supérieures à celles de Rodney, & sa présence, ou plutôt celle de son escadre alloit mettre un terme aux prospérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à sa rencontre avec toute l'escadre angloise, si l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaisseaux de même force que Rodney gardoit à Saint-Eustache pour la sûreté de sa conquête. Le Samedi 28 Avril, le Ruffel & l'Amazone croisant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte françoise avec un convoi très-considérable. Elle étoit composée de vingt-un vaisseaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaisseaux; son infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'espoir de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaisseaux de guerre fortis de ce port, joignirent l'escadre du Comte de Grasse qui avoit trouvé le moyen de se procurer l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage

moins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures après-midi. Le feu cessa de part & d'autre, sans qu'on put dire de quel côté penchoit la victoire; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures; & jusqu'au Mercredi suivant, il fit de vains efforts pour engager son ennemi dans une seconde affaire. Le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & son inaction dans cette circonstance, fut sans doute motivée par de bonnes raisons qui la justifient. (1) Quoi qu'il en soit, quelques jours après ce combat peu meurtrier (2) & nullement décisif,

1781.

---

(1) On débita que le Général françois avoit ordonné les plus habiles manœuvres; mais que n'ayant pu se faire obéir, il n'y eut rien d'exécuté.

(2) Il y eut du côté des Anglois quarante morts & cent cinquante blessés; la perte des François fut encore moins considérable.

1781.

notre escadre se porta devant l'isle de Tabago avec la confiance d'un plein succès. Elle étoit d'autant mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger en grande partie cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de cet excellent Officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord qu'intention d'y mettre obstacle; mais quoi qu'il eut des forces à-peu près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Le Marquis de Bouillé prend l'isle de Tabago.

Comme il étoit important de masquer les projets qu'on avoit sur l'isle de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai, la flotte appareilla le 9; & le 10 à minuit on arriva à Sainte-Lucie. L'isle fut attaquée par trois en-

droits, & l'allarme se répandit dans tous les quartiers; ce n'étoit qu'une vaine menace, & tout cet appareil n'avoit rien de sérieux. Le Général françois connoissoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ses forces; mais habile à tirer parti des circonstances, il eut le bonheur d'enlever l'Hôpital des Anglois, ce qui diminua la garnison ennemie d'environ cent hommes. Cependant le vaisseau le *Pluton* de soixante-quatorze canons, l'Expériment, le *Serapis*, plusieurs frégates & autres bâtimens de transport, furent détachés pour *Tabago* avec deux mille hommes sous la conduite de M. de *Blanchelande*; & après une croisière de quarante huit heures devant *Sainte-Lucie*, le Comte de *Grasse* se rendit le 15 au *Fort-Royal* de la *Martinique*: il étoit accompagné du *Marquis de Bouillé*, & emmenoit avec lui vingt-cinq vaisseaux & le reste des troupes. M. de *Blanchelande* s'acquitta parfaitement de sa commission; le 24, ses deux mille hommes débarquèrent heureusement, & s'emparèrent de la ville de *Scarborough* & d'un petit fort qui la

1781.

protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha jusqu'à l'arrivée des Généraux qu'on attendoit à chaque instant. En effet, MM. de Grasse & de Bouillé reparurent le 30, avec trois mille hommes de nouvelles troupes, au moment où l'Amiral Rodney voulant suppléer à l'infériorité de ses forces par l'activité de ses dispositions, & se mettre à portée d'observer les mouvemens d'un ennemi supérieur, avoit remonté jusqu'à la Barbade, & envoyé delà six vaisseaux avec des troupes suffisantes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & empêcher la prise de Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaisseaux de ligne françois, l'escadre angloise prit la fuite, & le sort de l'isle fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec ses trois mille hommes, se présenta devant le *morne Concorde*, l'enleva sans éprouver de résistance, & força le Major Ferguson à se mettre en pleine marche avec sa garnison. Les troupes françoises le plus en avant furent détachées à sa poursuite, & tout le reste fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut



ordre de s'établir sur le morne que les ennemis avoient abandonné dans la nuit du 30 au 31. On les poursuivit une journée entière. La chaleur étoit excessive, & les Soldats n'y résistoient plus, lorsqu'ils atteignirent enfin les troupes angloises qui étoient en halte dans une gorge. Le Major Ferguson, Commandant-Général de l'Isle, se vit forcé de capituler le 2 Juin; sa garnison mit bas les armes, & déposa ses drapeaux. On y comptoit quatre cens hommes, tant de l'artillerie que du quatre-vingt-sixième régiment, cinq cens Ecoissois composant une Milice équivalente à des troupes réglées, & un nombre considérable de Nègres armés; mais ces forces n'étoient point suffisantes pour opposer une longue résistance aux armées réunies de MM. de Bouillé & de Blanchelande, & l'on peut dire à la louange du Gouverneur Ferguson, que la capitulation de Tabago ne fut proposée qu'à la dernière extrémité.

Cependant l'Amiral Rodney, dans sa lettre au Ministre, présenta divers faits relatifs à cet événement,

1781.

Insinuations  
injurieuses au  
Gouverneur  
Ferguson.

sous un jour peu favorable au Gouverneur ; & , comme on l'observe ailleurs , pour mieux exprimer son étonnement sur la reddition de Tabago , il ne craignit pas d'ajouter que la prise de cette Isle supposoit quelque chose de bien extraordinaire. Le Gouverneur , dont le retour en Europe avoit devancé celui de Rodney , lut avec indignation , dans la gazette de la Cour , la relation de l'Amiral où cette phrase recevoit une interprétation d'autant plus offensante , que dans tout le cours du récit , il n'étoit point question d'opérations du Gouverneur tendantes à reculer la prise de Tabago. Les dépêches de l'Amiral laissoient au moins beaucoup de louche sur la conduite de Ferguson. Pour la justifier , le Gouverneur écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie satisfaisante à beaucoup d'égards , dégénère trop souvent en récriminations. Voici comme il la termine.

Récrimination  
du Gouverneur.

» Il faut , dit Sir George , qu'il  
» soit arrivé quelque chose de bien  
» extraordinaire pour avoir déterminé  
» le Gouverneur Ferguson à capituler ,

» *ler*; mais il est bien plus extraor-  
 » dinaire qu'un Amiral anglois ayant  
 » vingt-un vaisseaux de ligne à ses  
 » ordres, ait souffert qu'une esca-  
 » dre de deux vaisseaux, de deux  
 » frégates & quelques sloops, tint  
 » assiégee une colonie angloise où  
 » il pouvoit se rendre en vingt-qua-  
 » tre heures, sans donner de se-  
 » cours à cette colonie, sans tâ-  
 » cher de détruire l'escadre assié-  
 » geante ! Cette inaction paroît bien  
 » plus extraordinaire que la prise  
 » d'une isle sans fortifications,  
 » qui n'avoit qu'une foible garnison  
 » à opposer à une armée de vété-  
 » rans, dont le nombre excédoit  
 » cinq fois celui des assiégés. Peut-  
 » être aussi paroîtra-t-il extraordi-  
 » naire que la flotte françoise ait fait  
 » le trajet de la Martinique à Tabago,  
 » avant que l'escadre angloise y soit  
 » arrivée de la Barbade, quoique  
 » j'eusse dépêché un exprès à Sir  
 » George Rodney trente-six heures  
 » avant que le Général Blanchelande  
 » eût expédié un cutter pour deman-  
 » der un renfort. Tout le monde sait  
 » que la traversée de Tabago à la  
 » Martinique est plus que le double.

1781.

Gou-  
 sserve  
 er son  
 le Ta-  
 jouter  
 oposito  
 aordi-  
 t le re-  
 cé celui  
 nation,  
 la rela-  
 phrase  
 d'autant  
 tout le  
 ant ques-  
 verneur  
 de Ta-  
 l'Amiral  
 coup de  
 Fergu-  
 Gouver-  
 tre qu'il  
 ogie sa-  
 ards, dé-  
 crimina-  
 ermine.  
 ge, qu'il  
 e de bien  
 déterminé  
 à capituler,  
 ler,

de celle de Tabago à la Barbade ».

1781.

Rodney &  
Ferguson ju-  
gés égale-  
ment irrépro-  
chables.

Sir George ne répondit point for-  
mellement aux accusations indirectes  
que renfermoit l'apologie du  
Gouverneur ; mais il circula diffé-  
rentes lettres anonymes où l'Ami-  
ral fut très-bien défendu, sans que  
Ferguson en parût moins irrépro-  
chable ; & dans toute cette affaire  
de pure récrimination, il n'y eut  
de part & d'autre de torts bien  
prouvés, que beaucoup d'indiscré-  
tion & d'animosité. Rodney conti-  
nua de jouir de la faveur du Mo-  
narque & de la confiance de la na-  
tion ; & pour dernière preuve que  
Ferguson méritoit l'une & l'autre,  
ce Colonel produisit l'adresse qui lui  
avoit été présentée le 10 Juin par  
les habitans de l'isle de Tabago ;  
elle étoit conçue en ces termes :  
« Nous, habitans de Tabago, deman-  
» dons la permission de reconnoître  
» avec la gratitude la plus vive, le  
» zèle & l'impartialité qui ont ca-  
» ractérisé votre conduite en qua-  
» lité de Gouverneur de cette isle,  
» ainsi que la bravoure avec la-  
» quelle vous l'avez défendue pen-  
» dant neuf jours, contre une armée

» p  
» p  
» d  
» v  
» à  
» N  
» c  
» c  
» d  
» d  
(  
bag  
Gre  
mo  
fa p  
mo  
Son  
bien  
tenu  
enle  
six  
nava  
tant  
négl  
fren  
elle  
d'Al  
y co  
men  
prié

» puissante. C'est d'après nos sup-  
 » plications que vous vous êtes ren-  
 » du à cette armée, & dans l'unique  
 » vue de soustraire nos propriétés  
 » à la destruction qui les menaçoit.  
 » Nous nous flattons que la brave  
 » conduite que vous avez tenue en  
 » cette occasion, vous recomman-  
 » dera à l'approbation & à la faveur  
 » de votre Souverain ».

1781.

Quoiqu'assez fertile, l'isle de Ta-  
 bago l'est beaucoup moins que la  
 Grenade; elle est plus petite de  
 moitié, & n'a que dix lieues dans  
 sa plus grande longueur; sa largeur  
 moyenne est d'environ quatre lieues.  
 Son port est sûr, commode &  
 bien situé. Cette isle avoit appar-  
 tenu aux Hollandois, & leur fut  
 enlevée en 1717 après un siège de  
 six mois & ce fameux combat  
 naval où d'Estrées leur coula bas  
 tant de vaisseaux. Les François la  
 négligèrent après la conquête, & n'y  
 firent aucun établissement. En 1748,  
 elle fut déclarée neutre par le traité  
 d'Aix-la-Chapelle, & les Anglois  
 y commencèrent quelques défriche-  
 mens; enfin, ils en obtinrent la pro-  
 priété en 1763, & la réunirent au

Ce qu'est  
 & fut l'isle de  
 Tabago.

1781.

Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des sucreries qui toutes réussirent très-bien. Lors de la prise de Tabago, on y comptoit soixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la seconde classe en café, coton, indigo. Elles procuroient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroissoient susceptibles d'accroissement. La culture y occupoit vingt mille Nègres esclaves, & la population libre consistoit en dix mille blancs de tout âge, & environ douze cens nègres ou mulâtres affranchis. Quelque avantageuse que pût être l'acquisition de cette isle, Sa Majesté n'en jugea pas la conquête assez importante pour admettre en sa présence les Envoyés qui en apportoient la nouvelle; elle crut aussi devoir se refuser à ce que les drapeaux lui fussent présentés solennellement.

Rodney  
met à la voile  
pour l'Angle-  
terre.

La prise de Tabago termina, pour ainsi dire, la campagne dans les Indes occidentales, & l'Amiral

DE  
Rod  
néce  
bralt  
de la  
ver  
enco  
barq  
l'Eur  
triom  
mand  
miral  
suite  
vingt-  
pareil  
que p  
mingu  
cinqua  
ler le  
tre ac  
consta  
nons,  
dont o  
homm  
vaiss  
nons,  
M. de  
à Sain  
vé le f  
rade  
ne pér

Rodney n'y jugeant plus sa présence nécessaire, fit embarquer sur le Gibraltar, l'un des plus forts vaisseaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richesses qui se trouvoient encore à Saint-Eustache. Il s'y embarqua lui-même, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ses triomphes. Il avoit laissé le commandement de son escadre à l'Amiral Hood qui se mit à la poursuite de M. de Grasse, dont les vingt-quatre vaisseaux avoient appareillé le 5 Juillet de la Martinique pour se rendre à Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap François, sans autre accident que la perte de l'Inconstante, frégate de vingt-six canons, qui brûla dans la traversée, & dont on ne put sauver que vingt hommes. Il y apprit que l'Intrepide, vaisseau de soixante-quatorze canons, appartenant à l'escadre de M. de Monteil qui se trouvoit alors à Saint-Domingue, avoit éprouvé le sort de l'Inconstante dans la rade même du Cap. Personne ne périt dans cet incendie, dont

1781.

Incendie  
des vaisseaux  
françois l'In-  
constante &  
l'Intrepide.

1781.

Beau trait  
de M. Du-  
pleffis Par-  
seau.

la violence ne put être arrêtée par les secours les plus prompts & les mieux ordonnés. On s'étoit vu dans la nécessité de faire échouer ce vaisseau près du petit carénage. Heureusement qu'il faisoit un grand calme ; si la brise eût régné comme la veille, c'en étoit fait des vaisseaux de la rade ; le feu les auroit tous enveloppés, & peut-être détruit de fond en comble & le port & la ville. Il n'y avoit plus d'espoir de sauver l'Intrépide, & l'équipage l'avoit abandonné par ordre de M. Duplessis Parseau. Ce brave Capitaine se prosternoit devant son Officier. L'au-  
y étoit avec ses Officiers, leurs prières & les larmes de son fils, jeune homme de quinze ans, ne pouvoient le déterminer à descendre avec eux dans la chaloupe ; il étoit résolu de périr sur son bord. Il embrassa tendrement son fils, & lui ordonna de s'éloigner avec les autres Officiers. Le jeune homme se rendit près du Général, & lui fit part de la courageuse résolution de son pere. M. de Monteil envoya sur le champ un canot au brave Capitaine, avec ordre de venir le trouver. M. Duplessis Parseau obéit, & le canot étoit à peine à

DI  
cing  
ce v  
A  
lons  
Tou  
voile  
sept  
qui  
seaux  
trois  
le, ra  
aucu  
passa  
qui,  
ta he  
lorsqu  
Le pa  
femen  
il s'e  
la ren  
lui liv  
moins  
retard  
res l'a  
fa des  
périll  
jet av  
de la  
ches d  
Royal



cinquante pas de l'Intrépide, lorsque ce vaisseau sauta en l'air.

1781.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gatinois & de Touraine, M. de Grasse remit à la voile le 25 Août pour l'Amérique septentrionale avec toutes ses forces, qui consistoient en vingt-huit vaisseaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit ôsé risquer le passage depuis l'Amiral Boscowen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureusement cette navigation, lorsqu'il vint attaquer la Havane. Le passage du vieux lac réussit également à M. le Comte de Grasse; il s'en tira sans autre accident que la rencontre de l'Amiral Hood, qui lui livra un second combat encore moins décisif que le premier, & qui retarda tout au plus de quelques heures l'arrivée du Général François à sa destination. En prenant la route périlleuse du lac de Bahama, son objet avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais sortie de Port-Royal. Elle y rentra heureusement

La flotte de la Jamaïque échappe à M. de Grasse. Allâmes dans cette île.

1781.

le 21 Juillet ; mais cinq ou six jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'escadre françoise ; & pour concevoir quelle perte c'eût été pour le commerce d'Angleterre , il suffit de se rappeler que cette flotte de cent quatre-vingt-six voiles portoit quarante-deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée de Port-Royal, jusqu'à la distance du Cap Maisi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'isle, parce que l'armée de Grasse n'étoit alors qu'à cinq ou six lieues des traîneurs, & qu'on la supposoit réunie avec les forces espagnoles de la Havane pour tenter une descente à la Jamaïque. L'allarme y fut universelle, & déjà l'on parloit d'y proclamer la loi martiale ; mais le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & l'objet de ce mouvement qui causoit de si vives inquiétudes aux habitans de l'isle angloise, étoit de se porter sur la Chesapeak, & d'y traverser les opérations de Lord Cornwallis.

Avant que d'exposer comment M. de Grasse influa dans le mauvais succès de l'expédition du Général an-

DE  
glois,  
évén  
rent c  
On  
se faif  
les pa  
rique  
d'effe  
grand  
gards  
peller  
impor  
quées  
Leslie  
Géné  
toire  
géré  
Sump  
Georg  
côte  
Anglo  
leurs  
du bo  
faites  
fructu  
sur les  
ces p  
grand  
cédent  
tance

glois, il faut remonter à quelques événemens antérieurs qui préparèrent cette catastrophe décisive.

On a vu que l'effort de la guerre se faisoit particulièrement sentir dans les parties méridionales de l'Amérique, & toujours sans beaucoup d'effet pour la décision de la grande querelle qui fixoit les regards du monde entier. Je ne rappellerai point ici les expéditions peu importantes, & la plûpart manquées, des Généraux Arnold & Leslie; la retraite forcée du Général Cornwallis après la victoire de Camden; le triomphe exagéré du Colonel Tarleton sur M. Sumpter; la prise du fort Saint-George par les Espagnols sur la côte de Honduras; l'expulsion des Anglois de la riviere Tinto & de leurs établissemens pour la coupe du bois de campêche, leurs défaites partielles, ou nos échecs infructueux tant sur le continent que sur les mers qui l'environnent: tous ces petits faits appartiennent en grande partie à la campagne précédente, & n'eurent d'autre importance que de hâter l'événement dé-

---



---

 1781.

Que tout  
préage la  
ruine des  
Anglois.

1781.

cifif qui alloit consommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de cette grande tragédie. La catastrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus se reculer que par des tours de force, des combinaisons toujours sages, une prévoyance infailible & toujours victorieuse des moindres obstacles. Les choses en étoient au point qu'une simple méprise dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les ressources de l'Angleterre en Amérique; mais par une fatalité bien malheureuse, & fans doute par l'effet naturel de leur position désespérée, la politique des Anglois, leur habileté, leur génie pour la guerre les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonstance. On en jugera sur le simple exposé des faits.

Détails antérieurs à l'affaire de Guildford.

L'affaire de Guildford - Court-House fut l'événement de la campagne, le plus heureux en apparence, & l'un des plus funestes en effet pour les Anglois, auxquels il inspira une confiance aveugle qui les poussa vers l'abyrne où nous les

DE  
 vern  
 tron  
 rieur  
 Le  
 camp  
 métre  
 de c  
 Caro  
 idon,  
 la de  
 ce ip  
 fa rou  
 pérant  
 ou de  
 un co  
 du G  
 march  
 de s'é  
 ginie  
 dans  
 une r  
 projet  
 moins  
 wallis  
 pratic  
 les A  
 gués  
 rante  
 tenter  
 cens' E

verrons bientôt se précipiter. En-  
 trons dans quelques détails anté-  
 rieurs à cet événement. 1781.

Le plan de Cornwallis, pour la  
 campagne d'hiver, avoit été de pé-  
 nétrer dans la Caroline du nord, &  
 de confier pendant son absence la  
 Caroline méridionale à Lord Raw-  
 don, avec ordre de s'y tenir sur  
 la défensive. En conséquence de  
 ce plan, le 15 Janvier il prit  
 sa route par les hauteurs, dans l'es-  
 pérance de battre, chemin faisant,  
 ou de chasser de la Caroline du sud,  
 un corps d'Américains aux ordres  
 du Général Morgan, & par une  
 marche rapide de gagner la *Pedée*,  
 de s'établir entre ce poste & la Vir-  
 ginie, d'engager le Général Greene  
 dans une action, ou de le forcer à  
 une retraite précipitée. Tous ces  
 projets réussirent en partie, & en  
 moins de quinze jours, Lord Corn-  
 wallis arriva par des chemins im-  
 praticables jusqu'à la Catawba, dont  
 les Américains occupoient tous les  
 gués dans un espace de plus de qua-  
 rante milles. Cependant il falloit  
 tenter le passage; & quoique trois  
 cens hommes de Milice commandés

Marche  
 victorieuse de  
 Cornwallis.

1781.

par le Général Davidfon défendissent la rive opposée, l'armée angloise passa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cens cinquante toises de largeur, & où chaque Soldat étoit souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture. L'Infanterie Légere ayant gagné le rivage, tua ou mit en fuite ce qui s'offrit devant elle. Trois ou quatre morts & trente-fix blessés furent tout ce qu'il en coûta, & ce passage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorsque toute la colonne eut passé, le Lieutenant Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troisième régiment à la poursuite des trois cens Miliciens de Davidfon, dont il acheva la déroute; & poussant sa marche jusqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cens hommes, dont cinquante furent tués ou faits prisonniers. Cette expédition jeta l'allarme parmi la Milice dans tout le district d'Yadkin, où se rendit l'armée de Cornwallis. Cependant le Général Morgan avoit abandonné son poste & marchoit vers Salisbury. On atteignit son arrière-

DE  
 garde  
 & on  
 mais  
 viere  
 & l'o  
 Green  
 mer  
 Morg  
 sembl  
 septen  
 reçu  
 dut é  
 mérid  
 de la r  
 de cé  
 un So  
 Génér  
 suite  
 Il y a  
 Corny  
 la Vir  
 raison  
 de ce  
 de l'an  
 donné  
 il mar  
 Hillsb  
 britan  
 tion à  
 ques f

garde dans la soirée du 3 Février, & on lui enleva quelques chariots; mais il eut le tems de passer la riviere tant à gué que sur des bacs, & l'on fut bientôt que le Général Greene étoit en marche pour former à Guidford sa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu rassembler la Milice de la Caroline septentrionale, & qu'il n'avoit point reçu de renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire sur la côte méridionale de la Dan, & se hâter de la traverser; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne se trouva pas un Soldat sur la rive, lorsque le Général qui s'étoit mis à sa poursuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'oser pénétrer dans la Virginie par ce côté-là; deux raisons s'y opposoient: la puissance de cette province, & la foiblesse de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ses troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug où il arbora l'étendard britannique. Il y fit une proclamation à laquelle se rendirent quelques faux freres du parti Américain.

1781.

deux cens furent enveloppés & mis en pieces par un détachement de l'armée de Greene, qui, ayant repassé le Dan avec des renforts considérables, obligea Cornwallis à transporter son camp près de la Crique d'Allamance, d'où il détacha le Lieutenant Colonel Tarleton, pour aller découvrir les desseins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cens hommes de Milice aux ordres du Colonel Preston; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques prisonniers. Cet échec des Américains fut suivi peu de jours après d'une autre affaire où Lord Cornwallis en personne, défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & dispersa les troupes légères des Américains. Le gros de l'armée de Greene avoit précipité sa retraite de l'autre côté de la riviere Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts sans lesquels il n'osoit risquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire subsister les troupes dans un pays épuisé, fit prendre au Général anglois la

DE  
résol  
tion  
seaux  
fear;  
objet  
lui d  
tout  
dans  
falloi  
de se  
séque  
presse  
five.  
Lord  
13 M  
rivier  
renfo  
ter la  
mille  
pour  
ques,  
ford  
Sans p  
gloife  
lender  
Guild  
contra  
fit; &  
trouv  
sur u



résolution d'ouvrir une communication entre son armée & les vaisseaux qu'il avoit dans la riviere *Capefear*; mais pour remplir le grand objet de sa pénible campagne, celui de rassembler sous ses drapeaux tout ce qu'il y avoit de royalistes dans la Caroline septentrionale, il falloit éviter de paroître se défier de ses forces, & continuer par conséquent à montrer le même empressement pour une affaire décisive. Pour se conformer à ce plan, Lord Cornwallis vint camper le 13 Mars, entre les fourches de la riviere *Deep*, où il apprit qu'un renfort considérable venoit de porter l'armée de *Greene* à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchaient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à *Guildford* environ à douze milles du camp. Sans perdre une minute, l'armée angloise se mit en mouvement, & le lendemain matin à quatre milles de *Guildford*, la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défait; & continuant sa marche, elle trouva l'armée continentale postée sur un terrain élevé à quinze cens

1781.

Relation  
angloise de  
l'affaire de  
Guildford.

pieds environ de Court-House. Elle paroissoit disposée à hasarder la bataille, & Lord Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuser.

Après avoir fait leurs dispositions respectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque, & l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leslie qui commandoit la droite de l'armée angloise, mit bientôt en déroute tout ce qu'il avoit d'ennemis en front; & le Lieutenant Colonel Webster qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de succès; il défit entièrement l'aile droite des Américains. Cependant entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaisseur ménagea de fréquentes pauses à l'ennemi, & d'où il faisoit un feu irrégulier, mais assez vif, qui ne laissa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ses progrès. Enfin le second bataillon des Gardes ayant gagné le terrain ouvert près de Guild-Ford-Court-House, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale qui lui étoit de beaucoup supérieur en nombre, & qui, après une foible ré-

DE

sistan  
fuite  
Le d  
vit da  
& il f  
la pa  
rallié  
Colo  
rent a  
de su  
fut r  
Gren  
le feu  
de ca  
tenan  
l'Arti  
Garde  
souter  
à la ch  
pidité  
& le  
l'Infan  
de la  
de val  
de ce  
cette p  
de can  
naires  
encore  
l'armé

sistance, n'eut de ressource que la  
 fuite pour éviter une défaite absolue. 1781.

Le détachement anglois le pour-  
 suivit dans les bois avec trop d'ardeur,  
 & il fallut essuyer un feu très-vif de  
 la part de cette Infanterie qui s'étoit  
 ralliée, & de celle des Dragons du  
 Colonel Washington qui le chargè-  
 rent avec autant d'impétuosité que  
 de succès. La Cavalerie continentale  
 fut repoussée à son tour par les  
 Grenadiers du 71<sup>e</sup> régiment & par  
 le feu bien dirigé de deux pièces  
 de canon qu'avoit amenées le Lieu-  
 tenant M. Cléod, Commandant de  
 l'Artillerie. Le second bataillon de  
 Gardes se rallia bientôt, & se voyant  
 soutenu par les Grenadiers, il revint  
 à la charge avec une nouvelle intré-  
 pidité. Enfin le vingt-troisième  
 & le trente-troisième régiment,  
 l'Infanterie légère & une partie  
 de la Cavalerie, firent des prodiges  
 de valeur qui décidèrent la victoire  
 de ce côté-là. L'ennemi perdit dans  
 cette première déroute quatre pièces  
 de canon & deux chariots munition-  
 naires. La canonnade se continuoit  
 encore avec fureur à l'aile droite de  
 l'armée royale. Le Lieutenant Colo-

1781.

nel Tarleton s'y porta, avec de la Cavalerie, & sa présence ranima le courage des combattans; l'attaque devint encore plus vigoureuse, & l'action fut bientôt terminée à l'avantage de l'armée britannique. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action le nombre des morts n'avoit été que de douze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt dix; dans l'affaire du 15 Mars, cent des leurs restèrent sur la place, & ils en eurent quatre-cens de blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable; quelques-unes la portoient à dix-huit-cens hommes; mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de l'armée angloise, & pour démêler la vérité, il faut

DE

comp  
tis. C'  
lons e  
Green  
si div  
papier  
Le 12  
fé leg  
étoient  
du 15,  
sur le  
l'armée  
sur troi  
roline  
mière;  
Gen  
105  
milice d  
conde  
& Law  
fistoit e  
la Virgi  
elles av  
William  
terie lég  
& du tro  
par le  
régimen  
Colonel  
d'observ  
droite.

comparer les relations des deux partis. C'est dans cette vue que nous allons extraire des lettres du Général Greene, le précis de cet événement si diversement présenté dans les papiers anglois & américains.

1781.

Le 12 Mars, les ennemis avoient passé le gué de High-Rock, & le 14, ils étoient à Guildford. Dans la matinée du 15, on apprit qu'ils s'avançoient sur le grand chemin de Salisbury; l'armée américaine se mit aussitôt sur trois lignes. La milice de la Caroline du Nord composoit la première; elle étoit commandée par les Généraux Lee & Buller. La milice de la Virginie formoit la seconde sous les ordres de Stevens & Lawson. La troisième ligne consistoit en deux brigades, l'une de la Virginie & l'autre du Maryland; elles avoient pour chef le Colonel Williams. Un détachement d'Infanterie légère, les Dragons du premier & du troisième régiment commandés par le Colonel Washington, & le régiment de Chasseurs aux ordres du Colonel Lynch, formoient un corps d'observation pour la sûreté de l'aile droite. Les colonels Lee & Camp-

Rapport du  
Général  
Greene sur le  
même événe-  
ment.

1781.

bell protégeoient l'aile gauche, l'un avec sa Légion & l'autre avec un corps de Chasseurs. Le Général Greene rangea son armée en bataille, pourvut à la sûreté des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il savoit que dans leur position, les Anglois avoient peu de chose à espérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus si elle leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant avec sa Légion & les Chasseurs; il eut à soutenir une vive escarmouche contre le Colonel Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le capitaine Armstrong chargea la Légion angloise & tua vingt-neuf dragons; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de se retirer & de prendre sa position dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient soutenir ce premier effort, tinrent peu de tems, & une partie recula sans avoir fait feu; la milice de la Virginie fut aussi repoussée après une belle défense. Enfin l'action devint générale; les troupes continentales firent par-

DE  
faitem  
fut trè  
anglo  
la sup  
Elles  
mée  
déjà  
pour  
s'appe  
en em  
na la  
brave  
tête d'  
dé du  
landoi  
nemie  
nettes  
remen  
en bon  
Fork-  
du ch  
dirent  
le len  
Ford.  
cessité  
l'enne  
condu  
niers &  
la pert  
fut d'

faitement leur devoir, & le combat fut très-opiniâtre ; mais les troupes angloises durent quelque avantage à la supériorité de leur discipline. Elles se dispofoient à tourner l'armée américaine par la droite, & déjà elles faifoient un mouvement pour l'enfermer ; le général Greene s'apperçut de leur deffein, & pour en empêcher l'exécution, il ordonna la retraite. Pendant ce tems, le brave Colonel Washington à la tête d'un corps de Cavalerie & fécondé du premier régiment des Marylandois, chargeoit une Brigade ennemie : il l'enfonça à coups de bayonnettes, & la détruisit prefqu'entièrement. Les Américains fe retirèrent en bon ordre, & paffèrent le gué de Fork-River, à trois milles environ du champ de bataille ; ils y attendirent les traîneurs, & fe portèrent le lendemain à dix milles de Guild-Ford. Ils s'étoient vus dans la néceffité d'abandonner l'artillerie à l'ennemi, faute de chevaux pour la conduire. Sans compter les prifonniers & les foldats qui s'égarèrent, la perte des Anglois tués ou bleffés fut d'environ fix cens hommes ;

1781.

celle des Américains ne fut que de trois cens. On observera que cette relation a été publiée par ordre du Congrès.

Inutilité  
des triom-  
phes de Corn-  
wallis.

Le contraste est frappant dans les deux rapports qu'on vient d'extraire, & l'on en doit conclure qu'il y a beaucoup à rabattre des exagérations britanniques; mais que les palliations du Général Greene affoiblissent trop la perte des Américains. Quoi qu'il en soit, Lord Cornwallis eut quelque avantage à l'affaire de Guild-Ford, & les suites de cette journée répondirent d'abord aux vues de ce Général. Il pénétra dans la Caroline septentrionale jusqu'à Wilmington, y renouvela ses proclamations, & parvint à détacher du parti républicain un petit nombre d'Américains effrayés de ses menaces, ou séduits par ses promesses; mais ces proclamations & les exploits de Cornwallis dans les deux Carolines ne devoient rien produire de bien décisif pour l'Angleterre, & ne pouvoient retarder l'affranchissement de ces provinces.

Echec des  
Américains  
près de Cam-  
den.

Tandis que ce Général hâtoit sa marche vers le Nord, le sort de la

DE L  
Carolin  
à Lord  
Colonel  
l'un sur  
Charles-  
Guild-F  
vues con  
sente de  
siférable  
devant  
corps de  
mes de  
don form  
place, &  
néral am  
forts que  
Lée & le  
lant prév  
fortit de  
du 25, a  
camp des  
à l'impro  
essuyèrent  
glois, & le  
de courag  
qu'au mé  
tôt engag  
vis. La t  
d'abords  
déjà sens



Caroline Méridionale étoit confié à Lord Rawdon & au Lieutenant Colonel Balfour qui commandoient, l'un sur les frontieres, & l'autre à Charles-Town. Après l'action de Guild-Ford, Greene tourna ses vues contre cette province que l'absence de Cornwallis affoiblissoit considérablement. Le 19 Avril, il arriva devant Camden, avec plusieurs corps de milice. Huit cens hommes de troupes aux ordres de Rawdon formoient la garnison de cette place, & pour les attaquer, le Général américain attendoit les renforts que lui amenoient le Colonel Lée & le Brigadier Marion. Voulant prévenir cette jonction, Rawdon sortit de Camden dans la matinée du 25, arriva sur les dix heures au camp des ennemis, & fondit sur eux à l'improviste. Les piquets avancés effuyèrent le premier feu des Anglois, & le soutinrent avec beaucoup de courage. La ligne se forma presque au même instant, & fut bientôt engagée dans un combat très-vif. La troupe de Rawdon parut d'abord s'ébranler, & sa gauche plioit déjà sensiblement, lorsque deux

1781.

compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en desordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrain, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le Colonel

DE  
Colo  
renco  
l'arm  
toute  
faite  
dans  
du G  
devoi  
mais  
troup  
toujou  
défoc  
qui f  
beauc  
milles  
Améri  
cinqua  
les ble  
cent tr  
La pen  
moins  
qu'ils  
journé  
par la  
qui se  
nentale  
après u  
jours.  
Cett  
fortes  
Tom

Colonel se couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été secondé , l'armée de Greene auroit enveloppé toute la garnison de Camden, l'eût faite prisonniere , & seroit entrée dans la ville. Les sages dispositions du Général Américain sembloient devoir en assurer la conquête ; mais une terreur panique , dont les troupes les plus braves ne sont pas toujours exemptes , avoit jeté le désordre dans cette petite armée , qui fit pourtant sa retraite sans beaucoup de perte , jusqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cens cinquante hommes, en y comprenant les blessés , les prisonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins considérable , & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée , fut au moins balancé par la réduction du Fort Watson qui se rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour

Ilsprennent  
le fort Wat-  
son

1781.

les Colonels Lée & Marion une véritable gloire de l'avoir enlevée, fans autre perte que deux hommes tués & trois blessés. Elle étoit fournie d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garnison d'environ deux cens hommes, dont cent neuf furent faits prisonniers. Encore une fois cette conquête compensoit bien le petit désavantage des Américains devant Camden, échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes qui, pour la plûpart, ne sont pas exactes dans la relation de cet événement. A les en croire, la déroute des Américains fut complète, & malgré la supériorité de leur nombre, Rowdon les battit à plate couture, les força de lacher pied, les poursuivit l'espace de six milles, & mit le Général Greene dans la nécessité de fuir jusqu'à cinq lieues de Camden. Cet échec est encore plus exagéré dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cens hommes tués, blessés ou faits prisonniers; il termine sa lettre par une rodomontade, & tire de

DE

cette plus s  
nous  
améri  
les A  
rible  
Av  
de ce  
reste à  
un con  
pour n  
mais d  
phe po  
comme  
piers a  
Franço  
zetiers  
ajouten  
ni coul  
le fixiè  
Améric  
attribu  
eu de  
d'une v  
buthno  
dre a d  
Rhode  
Destou  
parteno  
capitain

cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les américains vont prendre contre les Anglois, une revanche aussi terrible que décisive.

Avant que d'esquisser le tableau de ce grand événement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important, pour mériter l'attention du lecteur; mais dont l'issue ne fut pas un triomphe pour le Vice-amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris, ni coulé bas aucun vaisseau. C'est le sixième combat naval donné en Amérique, dont les Anglois se sont attribué l'honneur, sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'une victoire. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on conçoit que son escadre a du se mesurer avec celle de Rhode-Island commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien capitaine, depuis la mort du Che-

1781.  
Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

1781.

valier de Ternay qu'il remplaçoit par *interim*. Le combat s'engagea dans la Chesapeak où les François cherchoient à débarquer quelques renforts sur la côte de Norfolk. Arbuthnot arriva à tems pour empêcher l'exécution de ce projet ; & ce fut tout le parti qu'il tira de sa supériorité, tant pour le nombre que pour la force des vaisseaux. Il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre ; mais le Commandant françois eut du moins l'avantage de ramener en bon ordre à Rhode-Island son escadre accrue du *Romulus*, vaisseau de quarante canons, qu'il avoit pris aux Anglois peu de jours avant cette action. Cependant le Vice-Amiral Arbuthnot parle dans ses dépêches, de cette retraite honorable comme d'une fuite. « Je dois regretter, dit-il, qu'en prenant la fuite de si bonne heure, l'ennemi ait empêché que l'action ne devînt générale ». Mais pour faire partager ce regret à ses compatriotes, il ne falloit pas convenir que les huit vaisseaux de son escadre étoient dans le plus mauvais état ; qu'on fut

DE

obligé  
le Ro  
leur  
que l  
que l  
porter  
avoue  
reux c  
prendre  
lés pa  
état de  
que es  
de l'A  
» ajou  
» çois  
» teme  
» rom  
» une  
» exem  
» de se  
» suite  
ce suje  
» reille  
» térité  
» vienn  
Dans  
Amiral  
qu'il af  
& de ce  
très-co

obligé de remorquer le Prudent & le Robuste pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry ; que l'Europa naviguoit à peine , que le London ne pouvoit plus porter toutes ses voiles. Il faut avouer que les Anglois sont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment ou écrasés par son feu , ils ne sont plus en état de le poursuivre. Cette remarque est du gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, » ajoute-t-il, prétend que les François virèrent vent arrière immédiatement après que leur ligne eût été rompue , & qu'ils en formèrent une nouvelle ; qu'il suivit leur exemple , mais que le délabrement de ses vaisseaux rendoit la poursuite impraticable. » Et il s'écrie à ce sujet : « ô Anglois ! fermez l'oreille à de pareils aveux ! O postérité ! que le bruit n'en parvienne pas jusqu'à vous » !

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ses pertes qu'il affoiblit, comme c'est l'usage, & de celles des François qu'il suppose très-considérables , en convenant

1781.

Faux rapports du Vice-Amiral.

1781.

qu'ils ont peu souffert dans leurs agrès. C'est encore un aveu qui paroît démentir les assertions précédentes.

Enfin Arbuthnot finit par jeter un coup-d'œil sur la position respective des Anglois & de leurs adversaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détresse d'Arnold & de sa petite armée également pressés par le besoin de vivres & par les mesures formidables dirigées contre lui ; mais il suppose le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du service, est au moment de se disperser ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau diffère son entrée dans la Virginie. Il ajoute que le plan de la campagne est tout-à fait déconcerté pour les rebelles, & que les événements présens annoncent de solides avantages pour les armes de S. M. B. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral Arbuthnot n'étoit pas bon prophète.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la

DE  
Chef  
s'éto  
dans  
mérie  
& qu  
rage,  
sa sup  
pond  
d'opp  
Fran  
diffic  
ginie.  
surme  
tion y  
n'avo  
s'étoi  
choit  
Wayn  
leur j  
fort p  
loit n  
gloise  
const  
l'arme  
Henr  
prévo  
voit à  
de l'A  
avec  
Comt



Chefapeak, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il sut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'osa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, que ce fut avec de grandes difficultés qu'il pénétra dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles ; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement ; MM. Greene, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction, & à moins d'un renfort prompt & considérable, il faisoit nécessairement que l'armée angloise se trouvât dans la même circonstance, & subit le même sort que l'armée du Général Burgoyne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte de l'Amiral Arbuthnot étoit en mer avec un puissant renfort pour le Comte de Cornwallis, que le Mar-

1781.

Jonction de  
ce Général  
avec MM.  
Greene &  
Wayne.

1781.

La flotte  
d'Arbuthnot  
est rappelée  
à New-York.

Lettres de  
Washington  
interceptées.  
Que ces let-  
tres sont une  
feinte.

quis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper, & qu'avec des forces aussi redoutables dans la Chesapeake, l'Angleterre devoit compter sur la soumission de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans ces Provinces. Mais le 12 Juin, on vit reparaître à New-York la flotte, dont il est fait mention dans la lettre de Clinton, & qu'on supposoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée françoise. Des lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'allarme dans cette place, & fait prendre à la fois le parti de rappeler Arbuthnot, & d'appliquer à la défense de New-York les deux mille hommes destinés à renforcer Lord Cornwallis. Dans une de ces lettres datées du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. « Après » avoir murement considéré nos » affaires sous tous les points de vue, » une tentative sur New-York, dont » la garnison peut consister en huit » mille hommes, a été regardée » comme préférable à une expédi- » tion du côté du Sud, parce que

» nous

» la me

L'ar

Town,

de ruine

terre e

échappé

hington

leurs dé

s'étoien

cette pl

faire pr

avec to

quence,

Town d

de - Isla

vre ; &amp;

de l'exp

ricain

confirm

New - Y

ne poin

principa

d'écarte

de Clin

sauver ;

change

dormir.

de le fi

l'entier

« nous ne sommes pas maîtres de ~~la mer~~ ».

1781.

Ce qui en résulte.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occasion trop belle de ruiner les espérances de l'Angleterre en Amérique, pour laisser échapper cette occasion. MM. Washington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer cette place, & se promettoient d'y faire prisonnier le Général anglois avec toute son armée. En conséquence, ils se portèrent sur York-Town où tous les François de Rhode-Island se disposèrent à les suivre ; & pour assurer le succès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la résolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la feinte n'étoit pas d'écarter d'York-Town les renforts de Clinton qui n'auroient pu la sauver ; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fausse sécurité, & de le fixer dans sa position jusqu'à l'entier investissement de l'armée bri-

1781.

tannique. Cette adroite manœuvre réussit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton bien persuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, se mit en défense à New-York, & Cornwallis ne songea pas même à se fortifier dans York-Town, où, à son grand étonnement, il se vit bientôt investi, & par les troupes de Washington & par celles qu'amenoit le Comte de Grasse, dont la flotte arriva presque aussitôt à l'embouchure de la Chesapeak.

Le Comte de Grasse annonce son arrivée dans la baie de Chesapeak.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août son entrée dans la baie, avec trois mille trois cens hommes aux ordres du Marquis de Saint-Simon; & comme il étoit informé par le Comte de Barras de la situation de l'armée de Washington & de Rochambeau, des succès antérieurs de l'ennemi dans la Virginie & le Maryland, & de la possibilité de surprendre Cornwallis avec des forces navales supérieures; il fit part aux Généraux & de ses dispositions & de la force de son escadre qui étoit composée de vingt-huit vaisseaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voisinage de

New  
Conc  
du C  
de ce  
beau  
avec  
pareil  
West  
che  
maqu  
Clint  
avoit  
le Co  
sur le  
guerr  
cret,  
langer  
trois  
trava  
corps  
tie s'é  
chure  
exprè  
ral C  
cutée  
d'adre  
la ré  
destin  
venu  
voyan

New - Port, lorsque la frégate la Concorde y apporta les dépêches du Comte de Grané. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut mise en mouvement le 19 avec deux milles Américains; un pareil nombre fut destiné à couvrir Westpoint en gardant la rive gauche de la riviere du nord. Pour masquer ce mouvement au Général Clinton, & lui persuader qu'on avoit des vues sur Staten-Island, le Comte de Rochambeau fit partir sur le champ un Commissaire des guerres, qu'il avoit mis dans le secret, pour aller établir une Boulangerie à Chatham qui n'est qu'à trois lieues de l'isle des Etats. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie s'étant approchée de l'embouchure du Rareton, se fit canonner exprès par les batteries du Général Clinton. Cette manœuvre exécutée avec autant de courage que d'adresse, confirma ce Général dans la résolution de garder les secours destinés à Lord Cornwallis, qui revenu de sa première sécurité, & se voyant presqu'investi dans la Virgi-

1781.

Autre feinte  
du Comte de  
Rochambeau

nie, commençoit à prévoir le malheur de sa position.

1781.

Manœuvre  
du Comte de  
Barras.

Cependant le Comte de Barras, bien persuadé de l'avantage qui pouvoit résulter de sa jonction avec l'armée du Comte de Grasse dans la baie de Chesapeak, avoit fait ses dispositions pour s'y rendre. Le Glorieux, l'Aigrette & la Diligente chassoient en avant de cette armée, lorsqu'elle entra dans la baie; ils eurent connoissance de la frégate la Guadeloupe & de la corvette la Loyaliste, qu'ils poursuivirent jusqu'à l'entrée de la rivière d'York. La corvette fut prise; & le Glorieux accompagné des deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de la rivière pour en former le blocus; il fut renforcé le lendemain par les deux vaisseaux le Vaillant & le Triton. On s'empara le même jour de la rivière de James qui se jette dans la Chesapeak. L'Expériment, l'Andromaque & plusieurs corvettes se portèrent dans la rivière pour couper la retraite à Lord Cornwallis sur la Caroline, & protéger en même tems les canots & les chaloupes qui devoient transporter les

trois  
Marq  
haut  
distan  
du mo  
par l  
de Sa  
arrivé  
leurs  
surlen  
viron  
de cet  
théâtr  
dition  
ron qu  
& de c  
formé  
mes,  
dans c  
postes  
James  
ancien  
neurs  
L'ar  
lage d  
Washi  
bre, su  
frégat  
sept vo  
march

trois mille trois cens hommes du Marquis de Saint-Simon dans le haut de la rivière de James, à la distance d'environ dix-huit lieues du mouillage de Linhaven, occupé par l'armée navale. Les Marquis de Saint-Simon & de la Fayette arrivèrent le 2 Septembre avec leurs troupes, & se portèrent le surlendemain à Williamsbourg environ à cinq lieues d'York. Il suit de cet exposé préliminaire, que le théâtre de cette importante expédition étoit une presqu'isle d'environ quinze lieues de l'Est à l'Ouest, & de quatre à cinq du Nord au Sud, formée par les rivières York, James, & la baie de Chesapeak. C'est dans cette presqu'isle que sont les postes d'York, d'Hampton, de James-Town & de Williamsbourg, ancienne résidence des Gouverneurs de la Virginie.

L'armée navale attendoit au mouillage de Linhaven des nouvelles de Washington, lorsque le 5 Septembre, sur les huit heures du matin, la frégate de découverte signala vingt-sept voiles à l'Est qui dirigeoient leur marche sur la baie de Chesapeak.

1781.

Combats  
entre les escadres  
du Comte de Grasse & de  
l'Amiral Graves.

1781.

On reconnut que c'étoit une flotte ennemie, & non celle du Comte de Barras, comme on l'avoit cru d'abord. On fut bientôt à portée d'observer les mouvemens, & l'on s'apperçut qu'elle se rangeoit sur la ligne du plus près tribord, en faisant passer les vaisseaux de force à son avant-garde. Le Comte de Grasse ordonna de se tenir prêt à appareiller, & dès que la marée eût permis de mettre sous voile, il fit signal de former une ligne de viette, & en moins de trois quarts-d'heure, l'armée fut rangée en ordre de bataille. Le Général voyant qu'il n'y avoit point d'Officiers Généraux à son arrière-garde, envoya ordre à M. de Monteil d'aller en prendre le Commandement. En formant leur ligne, les vaisseaux ennemis avoient conservé le vent. A deux heures après-midi, ils virèrent tous ensemble vent arrière, & prirent les mêmes amures que l'armée françoise. Dans cette position, ils se trouvèrent au même bord, sans pourtant être rangés sur des lignes paralleles, l'arrière-garde de l'Amiral Graves étant infiniment au

DE  
vent  
heures  
s'app  
de t  
pas e  
il ord  
curoi  
tage  
deux  
rent a  
terie.  
les qu  
comm  
ville,  
corps  
tion. L  
l'enga  
dispos  
son a  
celle  
maltra  
du ve  
la dist  
garde  
efforts  
garde  
nemie  
avoit  
termin  
L'arm



vent de son avant-garde. A trois heures , le Commandant françois s'aperçut que la ligne des vaisseaux de tête de son escadre n'étoit pas encore assez bien formée , & il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous ses vaisseaux l'avantage de combattre ensemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la Mousqueterie. Le combat commença sur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville , & bientôt les vaisseaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte de Grasse desiroit que l'engagement fût général. Pour y disposer les ennemis , il fit signal à son avant-garde d'arriver ; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée ; il profita de l'avantage du vent qui le rendoit maître de la distance , pour éviter l'arrière-garde françoise qui faisoit tous ses efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat , dont le feu avoit été vif & meurtrier , ne se termina qu'au coucher du soleil. L'armée angloise tint le vent , &

1781. L'Amiral se refuse à un second combat.  
 l'ayant conservé toute la journée du 6, elle en profita pour se réparer. Le 7 à midi les vents changèrent à l'avantage de l'armée françoise; & jusqu'au soir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens nécessaires pour engager l'ennemi dans une seconde action. Il parut un moment vouloir présenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent arrière à son armée pour se former sur son arrière-garde. Ce mouvement céda tout-à-fait le vent à l'escadre françoise, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils disparurent absolument. Le Comte de Grasse désespérant enfin d'amener l'Amiral Graves à une nouvelle action, & craignant qu'il ne le devançât dans la baie de Chesapeak, prit le parti d'y ramener ses vaisseaux, d'y continuer ses opérations & d'y reprendre ses équipages. Le 11, il mouilla sur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer sa jonction avec l'armée de Grasse.

Cette  
 quatre  
 avoit eu  
 5, les  
 de l'Am  
 vingt v  
 frégates  
 premier  
 çoise eu  
 & n'eur  
 reil nom  
 toute l'a  
 refusé d  
 de l'ave  
 vaisseau  
 garde fu  
 ticuliere  
 brûler,  
 de tenir  
 fut beau  
 les Ang  
 saires. I  
 qu'à deu  
 prenant  
 bre on  
 Officier  
 Cepe  
 beau av  
 nord à  
 mier Se

Cette armée composée de vingt-quatre vaisseaux & de deux frégates, avoit eu en tête, dans la journée du 5, les deux escadres de Hood & de l'Amiral Graves qui réunissoient vingt vaisseaux de ligne & neuf frégates ou corvettes. Les quinze premiers vaisseaux de la ligne françoise eurent seuls part à l'action, & n'eurent à combattre qu'un pareil nombre de vaisseaux ennemis; toute l'arrière-garde angloise avoit refusé de se mettre à portée; mais de l'aveu des Commandans, cinq vaisseaux du centre ou de l'avant-garde furent très-maltraités, & particulièrement le Terrible qu'il fallut brûler, parce qu'il étoit hors d'état de tenir sur l'eau. Cet engagement fut beaucoup plus meurtrier pour les Anglois que pour leurs adversaires. Notre perte ne se monta qu'à deux cens hommes en y comprenant les blessés; dans ce nombre on comptoit dix-huit ou vingt Officiers.

1781.  
Perte des  
Anglois.

Cependant le Comte de Rochambeau avoit fait passer la rivière du nord à son armée. Il arriva le premier Septembre à Trenton sur la

Belle marche de l'armée françoise.

1781. Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ses troupes défilèrent dans le meilleur ordre, & rendirent au Président du Congrès assemblé les honneurs prescrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna sa reconnoissance à l'armée françoise, dont il admira la discipline, & le bel ordre qui régnoit dans chaque brigade, même après une marche de deux cens soixante lieues. Les deux premières étoient commandées par M. de Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainsi qu'au Chevalier de Chateaux, l'un des principaux Officiers de l'armée. Le 6 du même mois, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, sur la baie de Chesapeak où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Grasse, qui leur faisoit part de son arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure, & ce fut un hasard bien heureux, que pour une expédition

DE LA  
concerté  
rique &  
on se tr  
la baie c  
de différ  
L'avan  
ordres d  
toit emb  
pays; el  
bourg; l  
doit ave  
des fréq  
M. de C  
timore. l  
chambea  
pris les c  
forcées c  
ils arriv  
MM. de  
qui les a  
lente po  
mée fu  
Les deu  
dus le r  
pour ce  
le Com  
à quitte  
où ses  
sûreté  
bancs d

concertée dans le nord de l'Amérique & dans les isles sous le vent, on se trouvât au rendez-vous de la baie de Chesapeak à une heure de différence.

1781.

L'avant-garde de l'armée aux ordres du Comte de Custine, s'étoit embarquée sur des bateaux du pays ; elle arriva le 19 à Williamsbourg ; le reste des troupes s'y rendoit avec le Baron de Viomenil sur des frégates & des transports que M. de Grasse avoit envoyés à Baltimore. MM. Washington, de Rochambeau & de Chatellux avoient pris les devants par terre, à marches forcées de soixante milles par jour ; ils arrivèrent le 14, & trouvèrent MM. de Saint-Simon & de la Fayette qui les attendoient dans une excellente position. Le 24, toute l'armée fut réunie à Williamsbourg. Les deux Généraux s'étoient rendus le 18 à bord de la ville de Paris, pour concerter les opérations avec le Comte de Grasse, qui ne tarda pas à quitter le mouillage de Linhaven où ses vaisseaux n'étoient point en sûreté, & vint au débouché des bancs de mill-Ground & de Horse-

Les troupes combinées arrivent successivement à Williamsbourg.

1781.

Shoe pour s'y embosser dans le cas où l'Amiral Graves feroit mine de vouloir secourir Lord Cornwallis. D'ailleurs cette position donnoit les moyens d'accélérer le siège, par une plus grande facilité du transport des munitions; il y eut aussi trois vaisseaux nommés pour aller s'embosser à l'entrée de la rivière de James.

Investissement de York-Town.

Le 28, l'armée des alliés partit de Williamsbourg, à la pointe du jour, & se porta vers York-Town. Les sept mille hommes aux ordres de M. Rochambeau commencèrent l'investissement de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet de ses ouvrages. Les trois brigades françoises s'étant partagées le terrain, vinrent camper à l'abri du canon des Anglois. Le Baron de Viomenil commandoit les Grenadiers & les Chasseurs de l'armée à l'avant-garde. Cet investissement se fit au plus près, sans la perte d'un seul homme. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer sa gauche & sa droite au bas de la rivière d'York, & l'investissement de York-Town se trouva complet,

DE I

& serré  
sible.

Lauzu

pour a

qui avo

le Cor

gadier

un cor

cens A

s'y réu

sement

29 au 3

insulté

due qu

parti d'

ges ex

au corp

çois s'

abandon

moyen

un cer

n'attend

que po

de siège

toute la

fut emp

Choisy

der à

détache

obtint

& ferré d'aussi près qu'il étoit possible. Cependant l'Infanterie de

1781.

Lauzun s'étoit mise en marche, pour aller rejoindre sa Cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Gloucester, où le Brigadier général Wieden commandoit un corps de Milice d'environ douze cens Américains. Toute la légion s'y réunit le 28, jour de l'investissement de York-Town. La nuit du 29 au 30, l'ennemi craignant d'être insulté dans la position trop étendue qu'il avoit fortifiée, prit le parti d'abandonner tous ses ouvrages extérieurs & de se réduire au corps de la place. Les François s'emparèrent des ouvrages abandonnés; ce qui leur facilita le moyen de resserrer l'ennemi dans un cercle encore plus étroit. On n'attendoit les équipages de l'armée que pour le 5 Octobre; l'artillerie de siège arriva six jours plutôt, & toute la journée du 30 Septembre fut employée à la débarquer. M. de Choisy étoit allé la veille, demander à M. le Comte de Grasse un détachement de ses troupes; il en obtint huit cens hommes avec les-

La légion de Lauzun se porte à Gloucester, ainsi que huit cens hommes de l'armée de Grasse.

1781.

Echec du  
Colonel Tarleton.

quels il se rendit à Gloucester; il y choisit sa position à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua si vigoureusement le Colonel Tarleton, qu'il força son détachement à rentrer dans Gloucester, avec perte de cinquante hommes.

A cette même époque, c'est-à-dire, le 3 Octobre, deux compagnies de Grenadiers & Chasseurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis qu'ils forcèrent à se replier sur une des redoutes. Il n'y eut de blessés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & quelques Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'espace de treize jours de siège. Le 17, Lord Cornwallis demanda une suspension d'armes jusqu'au lendemain; il n'obtint que deux heures, à l'expiration desquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à discuter les articles de la capitulation, qui fut signée & conclue le 19 Octobre.

Capitulation de York-Town &amp; de Gloucester.

DE LA  
A midi  
américain  
de deux  
heures,  
battant  
drapeau  
même à  
nemies l  
Town, p  
térieur  
ces deux  
de trou  
Matelots  
tout cal  
quarante  
seau de  
brûlé. V  
avoient  
nombre  
gate de  
portante  
fut peu  
combiné  
monta to  
hommes,  
que d'en  
des Angl  
sans y co  
Soldats q  
telots &



A midi les troupes françoises & américaines, avoient pris possession de deux redoutes; & sur les deux heures, la garnison défila tambour battant, portant en faisceaux ses drapeaux & ses armes. Il en fut de même à Gloucester; les troupes ennemies l'évacuèrent ainsi que York-Town, pour être conduites dans l'intérieur du pays. Il se trouva dans ces deux postes six mille hommes de troupes réglées, quinze cens Matelots, cent soixante canons de tout calibre, huit mortiers, environ quarante bâtimens, dont un vaisseau de cinquante canons qui fut brûlé. Vingt bâtimens de transport avoient été coulés bas, & de ce nombre étoit la Guadeloupe, frégate de vingt-quatre canons. L'importante expédition de York-Town fut peu meurtrière pour l'armée combinée. L'état des morts s'y monta tout au plus à soixante-dix hommes, & celui des blessés n'étoit que d'environ deux cens. La perte des Anglois fut au moins le double, sans y comprendre les Officiers & Soldats qui s'égarèrent, & les Matelots & habitans de la ville qui

1781.

Pertes respectives des Anglois & des Alliés.

1781. périrent aux deux attaques de York-Town & de Gloucester.

Traitement  
fait à l'armée  
prisonnière.

Le Comte de Cornwallis avoit demandé que les garnisons de ces deux places fussent envoyées aux parties de l'Europe auxquelles elles appartenoient respectivement, avec promesse de ne point servir contre la France, l'Amérique ou leurs alliés, jusqu'au moment d'un échange régulier. Cet article ne fut point accordé, & le Général Washington décida que l'armée prisonnière seroit dispersée dans la Virginie, le Maryland ou la Pensylvanie. Les termes de la capitulation furent d'ailleurs à peu près tels que les avoit proposés le Général anglois. L'armée eut tous les honneurs accordés à la garnison de Charles-Town. Les Officiers gardèrent leurs épées, & conservèrent ainsi que les Soldats toutes leurs propriétés. Quant aux procédés & au traitement particulier qu'ils éprouvèrent dans le commerce des François, ils furent si décens, si parfaitement honnêtes, que Lord Cornwallis dans sa lettre à Sir Henry Clinton, ne put s'empêcher de rendre ce témoignage à la

DE  
la g  
» les  
» obli  
» l'int  
» pren  
» offre  
» tout  
» pass  
» de l  
» je l'e  
» sur l  
» brita  
» de l  
» ques  
La le  
avoit é  
parti su  
qui fut  
néral a  
mes d'é  
compte  
dépêch  
York, D  
n'a jama  
York-T  
vorable  
fiance  
il n'au  
de ce p  
» l'arriv  
Tom

la générosité de ses vainqueurs : 

---

» les prévenances & les attentions 1781.  
 » obligeantes des Officiers françois,  
 » l'intérêt affectueux qu'ils ont paru  
 » prendre à notre situation, leurs  
 » offres généreuses & pressantes,  
 » toute leur conduite à notre égard  
 » passent réellement les expressions  
 » de la reconnoissance, & feront,  
 » je l'espère, une juste impression  
 » sur la sensibilité de tout Officier  
 » britannique, lorsque la fortune  
 » de la guerre fera tomber quel-  
 » ques François en son pouvoir ».

La lettre d'où ce détail est tiré, avoit été confiée à un Aide de Camp, parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre qui fut laissé à la disposition du Général anglois avec cinquante hommes d'équipage, dont il devoit tenir compte en cas d'accident. Dans ses dépêches au Commandant de New-York, Lord Cornwallis déclare qu'il n'a jamais considéré le poste de York-Town sous un jour bien favorable, & que s'il n'eût eu la confiance d'être puissamment secouru, il n'auroit jamais tenté la défense de ce poste. « Informé, dit-il, de » l'arrivée de Washington à Wil-

Que Lord  
Cornwallis  
comptoit sur  
les renforts  
envoyés de  
New-York.

1781.

» liamsbourgh, ou j'aurois tâché de  
 » gagner New-York par des mar-  
 » ches rapides du côté de Gloucester ;  
 » ou, malgré l'inégalité du nombre,  
 » j'aurois attaqué les troupes alliées  
 » en pleine campagne ; il n'étoit pas  
 » impossible que la fortune secondât  
 » l'effort de mes braves Soldats de ce  
 » côté-là. Mais votre Excellence  
 » m'assuroit du concours de la flotte  
 » & de l'armée pour me tirer de ce  
 » mauvais pas, & je n'osai pren-  
 » dre sur moi de hasarder aucune  
 » de ces tentatives périlleuses. Vo-  
 » tre lettre du 24 Septembre me  
 » donnoit avis, que le secours seroit  
 » voilé le 5 Octobre ; en consé-  
 » quence je me retirai dans l'inté-  
 » rieur des ouvrages, me flattant  
 » avec raison de prolonger la dé-  
 » fense jusqu'à l'arrivée des secours  
 » attendus ».

Des tenta-  
 tives avant la  
 capitulation.

Après avoir détaillé & la vio-  
 lence de l'attaque & l'inutilité de  
 la plus brave résistance, Lord Corn-  
 wallis ajoute que se voyant réduit  
 à la cruelle extrémité ou de se ren-  
 dre, ou de chercher son salut dans la  
 fuite, il avoit préféré ce dernier parti,  
 & fait préparer seize gros bateaux

DE

pour  
 tems  
 des tr  
 ver ai  
 ceptic  
 charg  
 habita  
 lades  
 remet  
 Washi  
 objet.  
 bien p  
 majeure  
 sieurs  
 sième  
 dix he  
 bateau  
 mais s  
 une te  
 de Co  
 vèrent  
 passage  
 l'on ne  
 troupe  
 rejoig  
 beauc  
 ouvrag  
 en rui  
 de les  
 génieu

pour la nuit du 18 au 19 Octobre, tems marqué pour l'embarquement des troupes. Il se flattoit de sauver ainsi toute son Infanterie, à l'exception d'un foible détachement chargé de la capitulation pour les habitans de la ville, pour les malades & pour les blessés. On devoit remettre de sa part au Général Washington une lettre relative à cet objet. Toutes les mesures étant bien prises, l'Infanterie Légère, la majeure partie des Gardes, & plusieurs compagnies du vingt-troisième régiment s'embarquèrent à dix heures du soir, & la moitié des bateaux vint débarquer à Gloucester; mais sur ces entrefaites, il survint une tempête qui déranger le projet de Cornwallis. Les bateaux dérivèrent jusqu'au bas de la rivière; le passage fut jugé impraticable, & l'on ne songea plus qu'à ramener les troupes qui étoient à Gloucester. Elles rejoignirent dans la matinée, sans beaucoup de perte. Cependant les ouvrages de York Town tomboient en ruine, & il n'y avoit pas moyen de les réparer. L'opinion des Ingénieurs & des principaux Officiers

1781.

b

1781.

de l'armée étoit que si le feu des ennemis continuoit quelques heures de plus, ce seroit un coup de désespoir de vouloir soutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dyssenterie faisoit de grands ravages dans l'armée angloise, & les fatigues d'un service sans relâche avoient épuisé la vigueur des troupes qu'épargnoit la maladie. Ces considérations déterminèrent le Général à ne pas courir les risques d'un assaut, qui, vu le nombre des ennemis & la foiblesse de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein succès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont huit mille étoient François. Quant au poste de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, exposé de toutes parts à l'enfilade; le terrain en étoit si désavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'y protéger la marine, pour justifier les ouvrages qu'on y avoit construits à tant de frais.

Que Clin-  
son eut tort  
de craindre  
pour New-  
York,

Il suit de cet exposé, que le poste de Cornwallis à York-Town ne fut pas du choix de ce Géné-

DE  
ral ;  
porte  
les s  
& to  
furen  
abanc  
dont  
ves à  
les c  
tifier  
sans c  
on  
n'éto  
armée  
Wash  
même  
de Ne  
ton n  
deux  
pour  
mais  
à lui  
circo  
de N  
les A  
parer  
ral d  
tendi  
d'une  
attaq

ral ; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y  
porter de Charles-Town , & que  
les secours tant de fois annoncés  
& toujours retenus par Clinton ,  
furent un autre ordre de ne point  
abandonner ce poste. L'habileté,  
dont il avoit donné des preuves  
à Cambden , autorise toutes  
les conjectures qui servent à jus-  
tifier Cornwallis. Il dut voir , &  
sans doute il vit que la place , dont  
on lui confioit la défense ,  
n'étoit pas tenable contre la forte  
armée de MM. de Rochambeau &  
Washington. Elle ne l'eût point été,  
même avec les renforts attendus  
de New-York ; & la faute de Clin-  
ton ne fut pas d'avoir rappelé les  
deux mille hommes embarqués  
pour aller secourir York-Town ;  
mais d'avoir pu croire que c'étoit  
à lui qu'on en vouloit dans cette  
circonstance. Assurément le poste  
de New-York étoit le dernier , dont  
les Américains songeassent à s'em-  
parer. Quoi qu'il en soit , ce Géné-  
ral donna dans le piège qu'on lui  
tendit ; il s'occupa de la défense  
d'une place qu'on ne devoit point  
attaquer , & tranquille sur le sort

1781.

de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sçut qu'après l'événement, que la jonction des troupes combinées avoit coupé la retraite à ce Commandant, & par conséquent livré cette armée à la discrétion de l'ennemi.

Mouvement  
tardif de ce  
Général pour  
secourir  
York-Town.

Cependant le Général Clinton, honteux de sa méprise, se mit en devoir, mais trop tard, d'en prévenir les funestes effets. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même & dirigea sa route vers York-Town; mais il en étoit encore bien éloigné, lorsqu'il apprit que l'armée angloise avoit mis bas les armes. Ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer, & jamais le débarquement des renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais ce débarquement pouvoit avoir lieu, sans qu'il fût possible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le tems de fortifier. Toute cette opération n'étoit donc qu'une

DE

vaine  
suites  
ton,  
ou m  
mis e  
tir de  
& tar

La  
eût aj  
re de  
mond  
situati  
que. S  
ruinés  
Nord  
portar  
wallis  
& les  
mées  
ment  
nicatio  
Savan  
à tom  
mier a  
toute  
des  
ne fit  
rieurs  
dont  
n'eût



vaine parade qui auroit eu les suites les plus fâcheuses pour Clinton, si l'Amiral françois plus actif ou moins occupé ailleurs, s'étoit mis en mesure pour le faire repentir de cette démarche infructueuse & tardive.

La défaite du Général anglois eût ajouté, sans doute, la gloire de la France dans cette partie du monde; mais n'eût guère empiré la situation de l'Angleterre en Amérique. Ses affaires étoient absolument ruinées & dans les Provinces du Nord & dans celles du Midi. En se portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des armées américaines; par ce mouvement il se coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah, & exposoit ces Places à tomber entre les mains du premier assaillant. L'événement fit voir toute l'imprudence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres supérieurs, mais de ces ordres mêmes, dont l'exécution la plus heureuse n'eût procuré que de foibles avan-

1781.

A quels dangers se traitent d'exposer les provinces méridionales.

1781.

tages dans la Virginie , & devoit nécessairement entraîner de grands désastres dans les Provinces méridionales. Le tort de Cornwallis , en quittant ces Provinces , fut d'avoir trop compté sur la victoire , & de n'avoir point établi de Gouvernement civil dans la Caroline. Faute de Loix qui les protégeassent , les Royalistes n'osèrent se montrer , dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & son armée. A mesure qu'il s'avançoit vers le nord , la crainte dût soumettre à la domination américaine tous ceux que la crainte en avoit détachés , & un grand nombre de ceux que l'ambition enchaînoit encore au parti de la Couronne. Dans le Sud de l'Amérique ce parti s'affoiblit au point de n'avoir , pour ainsi dire , une existence imposante , que dans les districts de Charles-Town & de Savannah ; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois ainsi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur désastre de York-Town , ou peu de mois avant ce grand événement.

La  
Floride  
les Es  
qu'auff  
Améri  
l'invest  
de tout  
fut d'au  
entraîn  
Provinc  
tails de  
fervero  
de Pen  
mes d  
le 8 M  
tranché  
unieme  
des tro  
Sainte  
semaine  
pensé p  
livres st  
tions. L  
deux m  
ter be  
s'endoie  
tude d  
dispers  
rendus  
Plusieu

DE LA DERN. GUERRE. 153

La prise de Pensacola dans la Floride occidentale, avoit été pour les Espagnols, un triomphe presque aussi décisif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'investissement de Cornwallis & de toute son armée. Cette conquête fut d'autant plus importante, qu'elle entraîna la reddition de toute la Province. Sans entrer dans les détails de cette expédition, nous observerons que la place & les forts de Pensacola se rendirent aux armes de Sa Majesté Catholique le 8 Mai, après douze jours de tranchée ouverte, & le soixante-unieme depuis le débarquement des troupes espagnoles à l'isle de Sainte-Rose. En moins de six semaines, les Anglois y avoient dépensé plus de soixante douze mille livres sterling au travail des fortifications. La garnison étoit d'environ deux mille hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, dispersés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Plusieurs de ces Sauvages échap-

1781.

Prise de  
Pensacola par  
les Espagnols.

1781.

pèrent ; mais toute la garnison fut faite prisonnière , ainsi que le Major-Général Campbell qui commandoit les forces de Sa Majesté Britannique dans la Floride occidentale. Dans ses dépêches à Lord George Germaine , cet Officier observe que dans la matinée du 8 Mai , une bombe ayant éclaté près du magasin de la redoute avancée , mit le feu à la poudre qui étoit en dedans , & que bientôt le corps de cette redoute ne fut plus qu'un monceau de ruines. L'explosion fit perdre la vie à cinquante-six hommes & en blessa vingt-quatre. Les Espagnols voulant profiter de ce désastre , firent une première tentative pour livrer l'assaut ; mais ils furent repoussés , & l'ennemi eut le tems d'enlever ses blessés. Un second assaut ne réussit pas mieux , & les assiégeans s'en tinrent au feu de leur mousqueterie , qui fut si constant & si vif , que le Général Campbell n'ayant aucune espérance d'être secouru , & ne pouvant se flatter de tenir encore longtems , ne crut pas devoir prodiguer , en pure

perte ,  
 ves sol  
 une ca  
 bora u  
 le fort  
 suspens  
 ceptée  
 jor-Gé  
 verneu  
 ticles ,  
 firent  
 lation  
 espagno  
 fication  
 9 , il f  
 sacola.  
 te de la  
 vrés que  
 Sa Maj  
 rapport  
 assiége  
 de sept  
 fans y  
 de quin  
 six frég  
 Le Maj  
 l'aveu  
 avoient  
 entrepr  
 Quoi qu

perte, le sang & la vie de ses braves soldats : dans l'espérance d'obtenir une capitulation honorable, il arbora un pavillon parlementaire sur le fort George, & proposa une suspension d'hostilités, qui fut acceptée du Général Galvez. Le Major-Général Campbell & le Gouverneur Chester dressèrent des articles, dont quelques-uns souffrirent difficulté. Enfin la capitulation fut ratifiée par le Général espagnol, avec quelques modifications; & dans la soirée du 9, il se mit en possession de Pensacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain aux troupes de Sa Majesté Catholique. Suivant les rapports britanniques, la force des assiégeans ne consistoit pas en moins de sept mille huit cents hommes, sans y comprendre les équipages de quinze vaisseaux de ligne, de six frégates & de plusieurs floops. Le Major Campbell ajoute que, de l'aveu des Officiers espagnols, ils avoient une artillerie suffisante pour entreprendre le siège de Gibraltar. Quoi qu'il en soit, leur perte ne

1781.

1781.

fut que de trois cens hommes, y compris les blessés. Celle des Anglois eût été encore moins considérable, sans l'explosion du magasin à poudre qui leur tua, comme on l'a dit, cinquante-six Soldats, & leur en blessa vingt-quatre.

Prise de  
Saint-Augustin.

D'autres conquêtes signalèrent les armes espagnoles dans cette partie de l'Amérique. Une des plus importantes fut la prise de Saint-Augustin, capitale de la Floride orientale. Le Général Galvez en fit l'investissement avec une flotte de onze vaisseaux de guerre, & d'environ cinquante bâtimens de transport, sur lesquels il y avoit quatre mille hommes. La place n'étoit défendue que par trois cens Anglois, & cette foible garnison n'avoit pas l'espérance de se voir renforcée. Ce fut le 18 Août que les Espagnols effectuèrent leur débarquement. Ils ne pouvoient choisir, pour cette expédition, un moment plus favorable que celui où les François occupoient toutes les forces des Anglois dans les Provinces méridionales, & les mettoient par conséquent dans l'impos-

DE D  
sibilité  
secour  
les cin  
promp  
tin. C  
Georg  
Les de  
Bourb  
proche  
tems  
& de  
on de  
chaine  
vinces  
supéri  
causoi  
Qu  
à ses  
la Con  
s'étoie  
aupar  
de Sa  
nemen  
quifiti  
premi  
de Sa  
une g  
bloit  
mais  
la pla

sibilité de faire passer le moindre secours dans la Floride : toutes les circonstances nécessitoient la prompte reddition de Saint-Augustin. Cette conquête rapide mit la Géorgie dans un danger extrême. Les deux branches de la Maison de Bourbon se trouvoient par-là rapprochées au point d'agir en même-tems dans les Provinces du Sud ; & de la jonction de leurs forces, on devoit conclure la ruine prochaine des Anglois dans ces Provinces, sur le sort desquelles la supériorité des seuls François leur causoit déjà tant d'inquiétude.

Quoique moins importante, quant à ses effets, la prise du fort de la Conception, dont les Espagnols s'étoient emparés quelques tems auparavant, fut pour les armes de Sa Majesté Catholique un événement tout aussi glorieux que l'acquisition de Saint-Augustin. Ce premier fort, situé sur la riviere de Saint-Jean, étoit défendu par une garnison nombreuse, qui sembloit devoir le rendre imprenable ; mais après une vigoureuse défense, la place se rendit aux troupes es-

1781.

Les Espagnols avoient pris le fort de la Conception.

1781. pagnoles de la province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans, & les Anglois y perdirent environ quatre cens hommes, tant sur mer que sur terre.

Projets  
échoués de  
Johnstone sur  
Buenos-Ay-  
res.

Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique, eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions angloises; mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes; elle fut du moins y rendre inutiles les vains projets de la témérité britannique. Ceux du Commodore Johnstone sur Buenos-Ayres, n'avoient point eu d'exécution; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein, le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de manière à faire repentir les Anglois de leur imprudence, s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata. Jus-

DE  
qu'à  
bonne  
& de  
de c  
Au  
pagn  
l'Am  
dome  
allarm  
posse  
de bri  
avoit  
le pe  
espagn  
des In  
les au  
de c  
Il éto  
tour  
sidéra  
douta  
armée  
quelq  
atroc  
préte  
briga  
& l'o  
Cusc  
des t  
les c



qu'à la fin de la campagne, cette bonne contenance du Gouverneur & de ses troupes écarta l'ennemi de ces parages.

---



---

 1781.

Au défaut des Anglois, les Espagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domestique, dont la révolte les allarma quelque tems sur leurs possessions dans le Pérou. Un chef de brigands appelé Tupac-Amaro, avoit conçu le projet de soulever le peuple contre l'administration espagnole; il se disoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de souveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à rassembler autour de lui une armée, plus considérable par le nombre, que redoutable par le courage. Avec cette armée, il avoit pourtant dévasté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien sa prétendue origine. Pour arrêter ses brigandages, on mit sa tête à prix, & l'on fit avancer de Lima, de Cusco & des autres places du Pérou, des troupes & des milices, sous les ordres du Maréchal-de-Camp

Conspira-  
tion dissipée  
dans le Pé-  
rou.

1781.

Don Joseph Delvalle. Le 9 Mars, cet Officier, avec dix-sept mille hommes, s'étoit mis à la poursuite des révoltés qui occupoient alors une colline escarpée auprès d'un village que Tupac appelloit sa capitale. A l'approche des Espagnols il abandonna ce poste, & rangea son armée en bataille dans la plaine; elle ne put résister au premier choc des troupes réglées. Les débiles indiens se retirèrent en désordre, & plusieurs se noyèrent dans une riviere profonde & rapide qu'ils voulurent traverser à la nage. Tupac fut moins heureux, il la passa sur son cheval; mais à peine étoit-il sur le bord opposé, qu'il fut arrêté par un Cacique de sa faction & livré aux Espagnols. Si la déroute de son armée n'eût pas été complete, la prise du Chef auroit achevé de la dissiper. On s'empara du Village, chef-lieu des révoltés; on y trouva six pieces de canon, sans compter celles que Tupac avoit laissées dans le champ de bataille. Ils étoient d'un calibre plus fort que ceux de l'armée

DE

espagn  
pliquet  
avoit é  
lieues  
Gouve  
fance.  
cle de  
voir de  
sieurs  
malles  
tenoien  
belles  
les not  
les age  
En en  
Tupac  
pendre  
Leur  
cipaux  
Cusco  
différé  
pour  
soulèv  
Qu  
fût d'  
autres  
penda  
la rel  
vec c  
Ce fu

espagnole, & l'on ne sauroit expliquer comment cette artillerie avoit été transportée à quatre cens lieues dans les terres, sans que le Gouvernement en eût eu connoissance. La femme, les enfans, l'oncle de Tubac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que plusieurs caisses d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correspondance des rebelles, & qui donnèrent toutes les notions qu'on pouvoit désirer sur les agents secrets de la conspiration. En entrant dans la capitale de Tupac, Don Joseph Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, sa famille & ses principaux Officiers furent envoyés à Cusco, où leur supplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce soulèvement.

Quoique la déroute des Indiens fût d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Espagne pendant la campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celle des victoires postérieures. Ce fut pour cette ville un sujet de

1781.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la cour de France.

Nouvelles circonstances de l'affaire d'York - Town

fêtes & d'actions de grâces , qui signalèrent la joie & la pieuse reconnaissance des Espagnols.

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes sur les Anglois , la France éprouvoit les mêmes transports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Duplessis Pascaut venoient d'arriver à Brest le 15 Novembre, sur la frégate la Surveillante , commandée par M. de Caillart ; ils apportoient les dépêches des Généraux de l'armée victorieuse à York-Town. Elles confirmèrent les rapports jusqu'alors incertains de cette heureuse expédition , & détailloient plusieurs circonstances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée. On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes , afin de terminer promptement un siège , qu'il étoit essentiel de ne pas conduire jusqu'à l'entrée de l'hiver ; que le Baron de Viomenil , & M. Forbach de Deux-Ponts , Mestre-de-Camp du régiment de ce nom , s'étoient

DE

partic  
attaqu  
premi  
avoit  
dier p  
voyan  
il retir  
second  
froid.  
eut au  
des p  
du G  
de-Ca  
ciers f  
de par  
entrep  
Marqu  
suivi,  
wallis  
& néc  
dans  
çois,  
glois  
plus  
qui ,  
déplo  
d'un  
On a  
la fin  
toute

particulièrement distingués à cette attaque. Celui-ci ayant fauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le suivre, & le voyant tomber mort à ses pieds, il retira sa main & la présenta à un second avec le plus grand sang-froid. Le Vicomte de Damas eut aussi la gloire d'y pénétrer un des premiers, & ce fut à l'insçu du Général, dont il étoit Aide-Camp. Mais de tous les Officiers françois, celui qui eut le plus de part au succès de cette grande entreprise, fut, sans contredit, le Marquis de la Fayette. Il avoit suivi, pas à pas, le Général Cornwallis, l'avoit harcelé sans relâche, & nécessité sa perte en l'acculant dans York-Town. Aussi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faisoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un Grand-Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la simplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïsme. Lord

1781.

Cornwallis , forcé d'admirer les qualités de ce Guerrier aimable , avoit demandé comme une grace de traiter avec M. de la Fayette , & de ne remettre ses armes qu'à lui. Le modeste Héros s'y refusa , & renvoya le Commandant Anglois au Général Washington , qui lui accorda une capitulation honorable. Elle l'auroit été davantage , si dans cette circonstance , les vainqueurs ne s'étoient crus obligés de rappeler aux Anglois , la rigueur qu'ils avoient mise dans la capitulation de Charles-Town. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau à Sa Majesté , exprimoient la satisfaction de ce Général , dans le témoignage qu'il rendoit , & de la bravoure des Soldats françois , & de la valeur éclairée des Officiers qui les commandoient sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un accueil d'autant plus flatteur , de la part de Sa Majesté , qu'il étoit fondé sur les exploits brillants de cet Officier , dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

Le su  
rique é  
paix , &  
vue , qu  
de cett  
tout n  
Après e  
mens ,  
chevêqu  
combien  
& la va  
rendu d  
le Roi d  
tion de  
chanté d  
de Notr  
jours a  
Séjour ,  
travailla  
eut une  
néraux  
les vain  
furent p  
motion  
publicqu  
& ce q  
ce qui  
mier G  
à vaju  
de Ro

Le succès de nos armes en Amé-  
 rique étoit un acheminement à la  
 paix, & ce fut sous ce point de  
 vue, que les opérations heureuses  
 de cette campagne flattèrent sur-  
 tout notre auguste Monarque.  
 Après en avoir retracé les événe-  
 mens, dans sa lettre à M. l'Ar-  
 chevêque de Paris, & reconnu  
 combien l'habileté des Généraux  
 & la valeur des Troupes avoient  
 rendu cette campagne glorieuse ;  
 le Roi ordonna des Prieres en ac-  
 tion de graces, & le *Te Deum* fut  
 chanté dans l'Eglise Métropolitaine  
 de Notre - Dame de Paris. Peu de  
 jours après, M. le Marquis de  
 Ségur, Ministre de la Guerre,  
 travailla avec Sa Majesté ; & il y  
 eut une promotion d'Officiers-Gé-  
 néraux des Armées de terre, où  
 les vainqueurs de Cornwallis ne  
 furent pas oubliés ; mais cette pro-  
 motion ne devoit point être rendue  
 publique avant la fin de l'année ;  
 & ce qu'on fut alors, ou plutôt  
 ce qui se débita, fut que le pre-  
 mier Gouvernement qui viendrait  
 à vaquer, étoit promis au Comte  
 de Rochambeau, & qu'en atten-

1781.

*Te Deum*  
 en action de  
 graces du  
 succès de nos  
 armes en  
 Amérique.

Promotion  
 d'Officiers  
 Généraux.

1781.

dant, Sa Majesté lui accordoit un traitement de vingt huit mille livres de pension ; que le régiment du Roi, Dragons, alloit passer au Vicomte de Noailles, par la démission du Marquis de la Fayette, à qui la France, en le rappelant à son service, réservoit le même grade que celui dont il jouissoit dans l'Armée des Etats-Unis ; que le Chevalier de Châtellux obtiendrait un Gouvernement, en récompense de sa campagne d'Amérique ; que M. de Charlus, fils du Marquis de Castries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie, & que le Prince de Broglie devoit le remplacer en Amérique, avec le grade de Colonel ; on faoit partir, avec le même titre, le Vicomte de Ségur, fils puîné du Ministre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des Officiers françois se dispoient à venir jouir de leurs triomphes au sein de la Patrie, & que leurs successeurs désignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne pro-

chaine  
de nou  
La fré  
d'amen  
de Lav  
bach-D  
quels t  
lit ces  
apport  
levés à  
wallis,  
homma

Les  
Grasse,  
étoient  
jour au  
fait un  
la Chet  
alors o  
troupes  
& l'Am  
propos  
l'entrée  
née du  
loigna  
me on  
fut par  
Comte  
avec te  
tourner



chaine sembloit nous promettre de nouvelles moissons de lauriers. La frégate l'Andromaque venoit d'amener à Brest MM. de Charlus, de Laval, de Damas & de Forbach-Deux-Ponts. On conçoit avec quels transports la France accueillit ces jeunes Héros. Ce dernier apportoit quelques drapeaux enlevés à l'Armée de Lord Cornwallis, & dont le Congrès faisoit hommage à Louis XVI.

Les dépêches du Comte de Grasse, confiées à l'Andromaque, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légère apparition devant la Chesapeak. La flotte françoise alors occupée à rembarquer ses troupes & son artillerie, s'embossa, & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'attaquer; il se tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain, & le 29 il s'éloigna de manière que le soir même on l'avoit perdu de vue. On fut par l'Andromaque, que M. le Comte de Grasse alloit appareiller avec toutes ses forces, pour retourner aux Antilles; que le Com-

1781.

Apparition  
de l'Amiral  
Graves de-  
vant la Che-  
sapeak.

1781.

te de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette se proposoit d'aller rejoindre le Général Greene, pour resserrer Charles-Town & même l'attaquer, s'il voyoit jour à quelque succès dans cette tentative.

Victoire  
du Général  
Greene.

Le Général américain en avoit préparé le succès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une victoire signalée où les Américains se couvrirent de gloire. Ils n'étoient que neuf cens hommes de troupes réglées, & environ douze cens miliciens. L'Armée angloise, nouvellement renforcée par un détachement de la garnison de Charles-Town, se montoit à dix-huit cens hommes de troupes européennes. Ce fut à seize lieues de cette capitale que se livra la bataille. Les Anglois s'étoient arrêtés à Eutaw's-Springs (les Sources-d'Eutaw), où ils se proposoient d'établir un poste fixe. L'Armée de Greene étoit à sept milles du camp ennemi; elle se mit en marche à quatre heures du matin. Quatre bataillons de milice des deux Carolines

ro  
fr  
to  
tr  
du  
tro  
les  
cai  
les  
rie  
les  
qu'  
il y  
dat  
cain  
qu'a  
men  
tant  
avan  
de r  
mon  
elle  
de la  
les S  
se ba  
qui a  
leure  
feu  
l'enne  
égale  
To

rolines composoient sa ligne de front, & la seconde ligne consistoit en trois petites brigades de troupes continentales. La Légion du Lieutenant-Colonel Lée, & les troupes de l'Etat qui couvroient les deux flancs de l'Armée américaine, rencontrèrent à quatre milles du camp, un parti de cavalerie & d'infanterie ennemies qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de Soldats tués ou blessés. Les Américains pressèrent leur marche jusqu'à deux milles; le feu recommença, & la milice le soutint avec tant de vigueur, que les postes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle se vit au moment de plier à son tour; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline septentrionale, dont les Soldats enrôlés depuis un mois, se battirent avec une opiniâtreté qui auroit fait honneur aux meilleures troupes de vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé; l'ennemi y répondoit avec une égale précision & la même intré-

1781.

1781.

pidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois, s'avancent sous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une grêle de balles qui pleuvent de tous côtés; ils bravent tous les obstacles, & ce choc violent se termine par la déroute des Anglois. Ils faisoient encore quelque résistance sur la gauche; le Colonel Washington, qui commande le corps de réserve, s'y porte avec tant d'impétuosité, qu'il n'a pas le tems de rallier sa troupe. Une division de l'Armée vaincue, s'étoit jetée dans une maison de brique, située près des Sources, qui couvroient son arrière-garde. Une autre troupe avoit pris poste dans un jardin palissadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les derniers efforts pour en déloger les Anglois; mais il eut son cheval tué sous lui, reçut deux blessures & fut fait prisonnier. On essaya de forcer la maison avec quatre canons de six livres de balle; & tout le fruit de cette tentative fut d'exposer au feu des Anglois un

D  
gra  
Sol  
ces  
cru  
fon  
mor  
mi  
cor  
ava  
retr  
délo  
gagn  
cup  
qu'u  
bata  
Mari  
déta  
avec  
pour  
voyés  
retar  
se re  
troup  
charg  
de co  
nemis  
du 9  
& dix  
& env  
brisés

grand nombre d'Officiers & de Soldats , employés au service de ces pièces. Le Général Greene ne crut pas devoir pousser plus loin son avantage , du moins pour le moment. Il prévoyoit que l'ennemi ne pourroit tenir ses postes encore longtems , & qu'il seroit plus avantageux de l'attaquer dans sa retraite , que de s'opiniâtrer à le déloger. L'Armée continentale regagna donc le terrain qu'elle occupoit dans la matinée , ne laissant qu'un fort piquet sur le champ de bataille. Le lendemain le Général Marion & le Colonel Lée , furent détachés du côté de Charles-Town avec la cavalerie de la Légion , pour intercepter les renforts envoyés au secours de l'ennemi , ou retarder sa marche , s'il tentoit de se retirer , & donner ainsi aux troupes américaines le tems de charger l'arrière-garde angloise , & de completer sa défaite. Les ennemis se retirèrent dans la soirée du 9 , laissant plus de soixante & dix de leurs blessés en arriere , & environ mille fusils qu'ils avoient brisés ou cachés dans les Sources

1781.

d'Eutaw. L'Armée de Greene se mit à leur poursuite ; mais ils précipitèrent leur marche & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut sur-tout redevable de la victoire à l'usage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes ; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient justifier, en criant aux ennemis : *Souvenez-vous de Camden.* Cependant la victoire de Greene lui coûta cinq ou six cens hommes, y compris les blessés & les Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ six cens prisonniers ; & toute l'Armée britannique seroit tombée entre leurs mains, sans la maison de brique où elle s'étoit en partie retranchée, & dont la force & la position avantageuse sauvèrent un tiers de cette Armée. Les suites de sa défaite dans les Provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux seules posses-

sions de Charles-Town & de Savannah. Les désastres de l'ennemi dans ces Provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Greene. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état d'effectuer des échanges pour tous les prisonniers américains faits à Cambden & à Charles-Town, & il lui en restoit environ 1500, contre lesquels les Anglois n'avoient point d'échange à proposer.

Les prospérités soutenues des armes américaines dans les Provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la résolution d'après laquelle le Président fit passer au Général Greene les remerciemens des Etats-Unis, en reconnoissance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes les opérations militaires. Les mêmes témoignages furent transmis à tous les Officiers de l'Armée victorieuse à York-Town; & ce fut au nom de cette auguste assemblée, que le Commandant en chef les félicita sur l'heureux événement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Was-

1781.

Washington remercie les troupes victorieuses, au nom du Congrès.

1781. hington, dans l'expression de la reconnoissance des Etats, dont il étoit l'interprète.

Expression de sa reconnoissance envers Sa Majesté Très-Chrétienne.

» Les preuves généreuses que Sa Majesté Très-Chrétienne a données de son attachement à la cause de l'Amérique, doivent, en détrompant les esprits les plus abusés, les convaincre des conséquences heureuses & décisives de cette alliance, & inspirer à tous les Citoyens des Etats-Unis les sentimens d'une gratitude inaltérable. Une flotte la plus nombreuse, la plus puissante qui ait encore paru dans ces mers; une Armée d'un choix distingué tant pour les Officiers que pour les Soldats, sont des gages signalés de l'affection de notre auguste allié: c'est au concours de ces forces puissantes, qu'est dû le succès éclatant que nous venons d'obtenir ».

Eloges des Officiers français & américains.

Le Général adresse ensuite ses remerciemens aux Chefs de l'Armée, dont il nomme les principaux. Il se répand en éloges sur M. le Comte de Rochambeau, dont les conseils & l'assistance l'ont puis-

I  
far  
fai  
fa  
de  
ma  
M  
de  
dar  
la  
la  
frin  
Gâ  
tro  
enl  
lors  
fut  
O  
pai  
aux  
mé  
col  
me  
pos  
tran  
tale  
lon  
dév  
trav  
fin  
Off



samment secondé : il le supplie de faire passer les témoignages de sa reconnoissance aux Officiers des corps réunis sous son commandement, & particulièrement à MM. de Viomenil, de Chatellux, de Saint-Simon & de Choisi, qui dans l'affaire d'York-Town ont eu la plus grande part au succès de la cause commune. Il les prie d'offrir en son nom, aux régimens de Gâtinois & de Deux-Ponts, les trois pièces d'artillerie qu'ils ont enlevées à la pointe de l'épée, lors de l'attaque de la redoute qui fut emportée dans la nuit du 14 Octobre. Le Général américain, paie ensuite le même tribut d'éloge aux Majors-Généraux de son Armée; & MM. de la Fayette, Lincoln & Struben reçoivent des remerciemens pour les bonnes dispositions qu'ils ont faites dans les tranchées. Il rappelle ensuite les talens & l'activité que les Colonels du Portail & Kerveller, ont développés dans la conduite des travaux confiés à leur direction. Enfin, il associe à sa gloire tous les Officiers & Soldats qui ont eu

1781.

quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique soit générale parmi les troupes , il ordonne qu'on mette en liberté tout Soldat emprisonné pour des fautes excusables.

Que les Anglois risquent une nouvelle campagne.

Cette allégresse , premier fruit , d'un triomphe décisif , passa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine , & fut regardée comme un présage heureux de la paix glorieuse , qui devoit cimenter son indépendance. Tandis qu'elle jouissoit , par anticipation , des avantages d'une révolution prête à se consommer ; & que la France voyoit dans un avenir prochain , la grande portion de gloire qui devoit lui revenir de cet heureux dénouement , l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'espérance que dans son désespoir. La catastrophe tant de fois annoncée , étoit désormais inévitable même aux yeux de ses Ministres ; mais la fierté britannique se refusoit à cet aveu , & pour l'é luder encore une année , les Anglois se soumi rent à tous les désastres d'une nouvelle campagne.

Dans son discours adressé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majesté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux événemens de la guerre en Virginie, & des funestes résultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la nécessité de la paix, elle y prépara la nation à l'imposition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour disposer la Chambre des Pairs à seconder les intentions de Sa Majesté, & leur faire adopter l'esprit de ce discours, Lord Southampton proposa l'adresse de remerciement. Cette motion délicate, dans la circonstance présente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de sa harangue.

» J'ai l'honneur de parler à des Pairs de la Grande-Bretagne, & aucun de vous n'ignore que l'abattement dans l'infortune, est étranger au caractère anglois; que dans toutes les périodes de la monarchie, le courage bri-

1781.  
Sa Majesté  
Britannique  
dispose le  
Parlement à  
seconder ses  
vues.

Discours de  
Lord Southampton  
tendant au  
même objet.

1781.

» tannique, s'est élevé au-dessus  
 » des revers ; telle est du moins  
 » l'idée que nos peres en ont donnée  
 » à tous les peuples leurs contem-  
 » porains. L'exemple de nos peres  
 » doit nous apprendre qu'il n'est de  
 » remedes aux grandes calamités,  
 » que la vigueur & la persévé-  
 » rance. Il fut un tems où la gloire  
 » de la Grande-Bretagne fut obscur-  
 » cie par des nuages passagers ; mais  
 » elle en sortit plus resplendissante,  
 » & bientôt on la vit briller d'un  
 » nouveau lustre. Je ne me le diffi-  
 » mule pas, Mylords ; nos der-  
 » niers revers dans la Chésapeak  
 » sont un coup terrible pour l'An-  
 » gleterre ; mais nous trouvons  
 » une sorte de consolation dans la  
 » conduite irréprochable de Lord  
 » Cornwallis. On doit sur-tout ap-  
 » plaudir à l'humanité qui lui fit  
 » attacher assez de prix à la con-  
 » servation des braves Sujets de  
 » Sa Majesté, pour sacrifier à cette  
 » considération le prestige d'un peu  
 » de gloire que lui promettoit une  
 » résistance d'ailleurs inutile. Lord  
 » Cornwallis ne fut pas moins grand  
 » dans sa décadence, qu'il l'avoit été

» dans ses victoires. Ce n'est pas,  
 » je le répète, que l'événement ne  
 » soit en lui-même infiniment triste;  
 » mais, gardons-nous, Mylords,  
 » dans cette circonstance critique,  
 » de laisser échapper des mouve-  
 » mens indignes de notre caractère.  
 » Songez, Mylords, que tout l'Em-  
 » pire britannique a les yeux fixés sur  
 » vous, & qu'il réglera sa conte-  
 » nance sur la vôtre; songez que  
 » l'Europe entière, que les deux  
 » Mondes vous observent, que  
 » l'on jugera partout de la situation  
 » de l'Angleterre, par l'impression  
 » qu'aura faite sur vous l'événe-  
 » ment fâcheux qui vient de vous  
 » être communiqué du haut du  
 » trône. Un grand peuple qui pa-  
 » roîtroit consterné à la face de  
 » l'Univers, perdrait aux yeux de  
 » ses ennemis la grandeur qui lui  
 » reste; & la présomption que leur  
 » inspireroit un spectacle si nou-  
 » veau, leur tiendrait lieu peut-  
 » être de la supériorité qu'ils ré-  
 » clament & que nous leur con-  
 » testons. Combien d'autres objets  
 » qui concourent d'ailleurs à calmer  
 » en nous le sentiment de ce revers!

1781.

» local ! Quoi de plus triste que  
» la situation où se trouvoient nos  
» affaires de l'Inde à la fin de la  
» dernière session ! Quoi de plus  
» consolant que notre situation ac-  
» tuelle dans cette partie du mon-  
» de ! La même révolution peut  
» s'opérer en Amérique. Peut-être,  
» Mylords , qu'envisageant diffé-  
» remment les choses , quelqu'un  
» de vous proposera d'y renoncer à  
» la guerre; mais les motifs qui vous  
» ont fait rejeter cette proposition,  
» ne sont pas moins puissans au-  
» jourd'hui qu'ils ne l'étoient au-  
» trefois ; plus les liens se conso-  
» lideroient entre la France & l'A-  
» mérique , plus la confédération  
» qui les unit deviendrait allar-  
» mante pour la Grande-Bretagne.  
» Voudriez-vous abandonner , à la  
» merci de cette confédération ,  
» votre commerce , votre marine ,  
» tranchons le mot , l'existence po-  
» litique de l'Angleterre ? Il n'est  
» plus tems de se le dissimuler ; la  
» perte , ou ce qui revient au mê-  
» me , l'indépendance de l'Améri-  
» que , entraîneroit rapidement la  
» perte de la Jamaïque & de nos

» autres isles, dans les Indes occi-  
 » dentales ».

1781.

Lord Walsingham, chargé de se-  
 conder la motion de Lord Sout-  
 hampton, s'étendit beaucoup plus  
 que ce dernier, sur la nécessité de  
 pousser vigoureusement la guerre  
 d'Amérique; & voici dans quels  
 termes il développa cette grande  
 question.

Lord Wal-  
 singham se-  
 conde la mo-  
 tion.

» S'il étoit possible que le Parle-  
 » ment refusât d'adopter l'esprit de  
 » ce discours ( de Sa Majesté ),  
 » que résulteroit-il, Mylords? L'in-  
 » dépendance immédiate de l'Amé-  
 » rique. Que résulteroit-il de cette in-  
 » dépendance? Que les Américains,  
 » croyant en être redevables à la  
 » nation Françoisse, contracteroient  
 » avec elle des engagemens solem-  
 » nels, &, dans la chaleur de la re-  
 » connoissance, stipuleroient que  
 » pour le débit des productions de  
 » l'Amérique, la France auroit tou-  
 » jours la préférence; ensorte que  
 » les productions du sol américain  
 » ne nous viendroient que par le  
 » canal de la France. Qu'arrive-  
 » roit-il delà? La chose du mon-  
 » de la plus naturelle; la France  
 » ayant à sa disposition toutes les

Discours à  
 ce sujet.

---

---

1781.

» productions nécessaires à l'en-  
» tretien de notre marine, ne  
» manqueroit pas d'anéantir notre  
» existence navale. Dans les cir-  
» constances présentes, faire la paix  
» avec les Américains, c'est renon-  
» cer à notre existence politique,  
» c'est compromettre même notre  
» existence physique. Car enfin,  
» l'Amérique une fois perdue, les  
» isles des Indes occidentales nous  
» échappent nécessairement; & si  
» nous perdons encore cette fé-  
» conde source de nos richesses,  
» je ne vois pour la nation, que  
» l'indigence qui touche de si près  
» à l'anéantissement des individus  
» qui la composent. Si nous por-  
» tons les yeux sur nos acquisitions  
» territoriales dans l'Inde, je vois  
» qu'en renonçant à la guerre d'A-  
» mérique, ces possessions devien-  
» nent plus que précaires. Crai-  
» gnons que graduellement dépouil-  
» lés de tout ce qui constituoit la  
» grandeur de cette nation florif-  
» sante, une fausse démarche ne  
» nous conduise au fond de l'aby-  
» me qui engloutit autrefois les na-  
» tions imprudentes que nous pre-  
» nons encore pour modeles; imi-



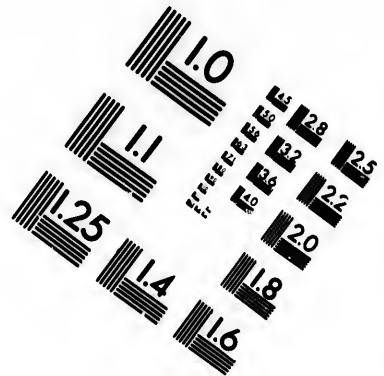
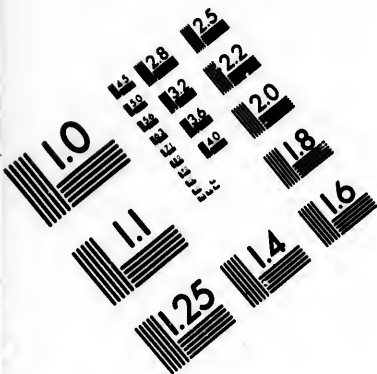
» tons-les en tout , excepté dans  
 » les fautes qui les ont fait dispa-  
 » roître de la surface de la terre ».

1781.

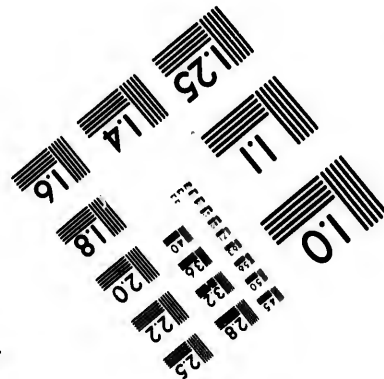
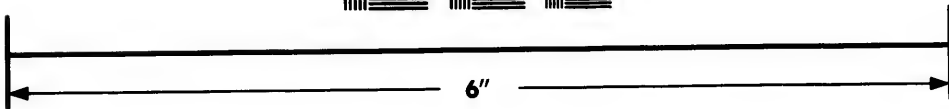
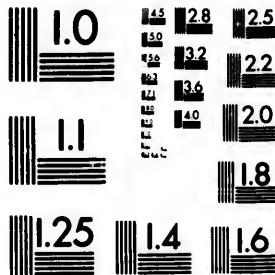
» J'en conviendrai comme le  
 » noble Lord , dont j'ai l'honneur  
 » de seconder la motion ; c'est un  
 » coup affreux que celui qui nous  
 » prive à la fois d'un excellent Gé-  
 » néral , d'excellens Officiers , de  
 » sept mille hommes d'excellen-  
 » tes troupes ; ce coup renverse  
 » toutes les mesures qu'on avoit  
 » prises pour étouffer la rébellion.

» Je conviendrai de même que ja-  
 » mais combinaison aussi formidable  
 » ne s'est formée contre l'existence  
 » politique de la Grande Bretagne ;  
 » mais plus cette confédération est  
 » redoutable , plus cette Chambre  
 » & l'Empire en général doivent  
 » redoubler d'efforts pour décon-  
 » certer le complot connu des Puif-  
 » sances alliées. Je dis le complot  
 » connu , parce qu'on n'ignore pas  
 » les vues particulières de chacun  
 » des membres de la confédéra-  
 » tion. La France y joue le pre-  
 » mier rôle ; l'ambition la plus illi-  
 » mitée fut toujours le caractère  
 » distinctif de cette nation. Elle a





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15  
12  
18  
20  
22  
25

10  
15

1781.

» cru le moment favorable pour  
» satisfaire sa passion dominante ;  
» prouvons lui qu'elle s'est abusée.  
» L'autre branche de la Maison de  
» Bourbon n'est guère moins am-  
» bitieuse ; elle s'est flattée de re-  
» couvrir la Jamaïque & Gibralt-  
» ar ; il n'en falloit pas davantage  
» pour l'embarquer dans la que-  
» relle ; détrompons de même cette  
» Puissance. Quant aux Hollandois ;  
» la France a fait luire de l'or à  
» leurs yeux, ils ont été éblouis.  
» D'ailleurs ils ont embrassé la plus  
» étrange des chimères ; ils se sont  
» persuadés que leur commerce s'en-  
» richiroit de nos pertes, qu'ils de-  
» viendroient, à la place des An-  
» glois, le premier peuple mar-  
» chand de l'Univers. Cette confi-  
» dération sordide leur a fait violer  
» les engagemens sacrés qui les at-  
» tachoient à notre fortune ; ils ont  
» grossi le nombre de nos enne-  
» mis, en adoptant leurs principes,  
» & l'ambitieux projet, sinon d'a-  
» néantir, au moins d'affoiblir no-  
» tre importance politique, & d'é-  
» clipser cette splendeur qui depuis  
» si longtems offusquoit leurs re-

» gards. Ce projet étant connu,  
 » souffrirons-nous, Mylords, qu'il  
 » soit mis à exécution? Adoptons,  
 » sans balancer, l'esprit que respire  
 » le discours qui vient d'être pro-  
 » noncé sur le trône; consacrons  
 » nos sentimens patriotiques, en les  
 » consignans dans une adresse res-  
 » pectueuse, conçue dans les ter-  
 » mes que Sa Majesté daigne em-  
 » ployer elle-même pour rassurer  
 » son Parlement & son Peuple? A  
 » quoi nous meneroit une conduite  
 » différente? Irons-nous à la face  
 » de nos ennemis prendre des ré-  
 » solutions timides, qui non-seule-  
 » ment déceleroient de la foiblesse,  
 » mais encore de l'impuissance? Eh!  
 » pourquoi nous livrer à l'abatte-  
 » ment? Notre situation est-elle  
 » donc si désespérée? Nos yeux,  
 » il est vrai, ne peuvent s'arrêter  
 » qu'avec douleur sur la Chesapeake;  
 » mais portons-les sur l'Inde, &  
 » contemplons avec satisfaction la  
 » face riante que nos affaires vien-  
 » nent de prendre dans cette con-  
 » trée. Les conquêtes passagères  
 » d'Ayder-Aly, jettoient la conf-  
 » ertation dans les établissemens

1781. » anglois ; qu'arrive-t-il ? Sir Eyre-  
 » Cooté entre en campagne , &  
 » l'on voit Ayder disparoître ; il  
 » abandonne ses conquêtes avec  
 » plus de précipitation qu'il ne les  
 » a faites ; il ne reste de lui dans les  
 » contrées qu'il a parcourues , que  
 » les vestiges de ses dévastations  
 » (1). Mais quelque difficile que  
 » puisse être d'ailleurs notre posi-  
 » tion ; plus elle est critique , plus  
 » j'y vois la nécessité de concourir  
 » unanimement au développement  
 » de nos ressources , de notre éner-  
 » gie , & , j'ose dire encore , de toute  
 » notre grandeur ».

Amende-  
 ment proposé  
 à l'adresse de  
 remercie-  
 ment.

On vient de voir que l'adresse  
 de remerciement étoit en bonnes  
 mains ; mais le Duc de Richmond  
 & le Comte de Shelburne s'étoient  
 chargés des propositions d'amende-  
 ment , & il suffit de les nommer ,  
 pour faire connoître à quelle forte  
 partie les Lords Southampton &  
 Walsingham avoient affaire. Quoi  
 qu'il en soit l'amendement pro-

---

(1) On verra tout-à-l'heure combien  
 est exagéré ce tableau de la nouvelle si-  
 tuation des Anglois dans l'Inde.

posé par le Comte de Shelburne  
étoit conçu en ces termes.

1781.

— » Et nous nous applique-  
» rons, sans délai, avec des cœurs  
» unis, à proposer, digérer & met-  
» tre aux pieds de Sa Majesté, des  
» conseils faits pour exciter les ef-  
» forts, diriger les armes, & capter  
» la confiance de tous ses sujets ».

Comme le second paragraphe  
de l'adresse, portoit que l'ambition  
des Puissances ennemies, pro-  
longeoit la guerre qu'elle avoit  
occasionnée, le Duc de Richmond,  
releva cette assertion, en disant,  
que ce n'étoit point à l'ambition  
des ennemis qu'il falloit s'en pren-  
dre de tous ces malheurs, mais à  
l'incapacité des Ministres qui seuls  
avoient comblé la mesure des ca-  
lamités de la patrie. » Nous de-  
» vons, ajouta-t-il, la triste & hon-  
» teuse situation de nos affaires à ce  
» système non moins insensé que bar-  
» bare, qui, dès l'aurore du règne  
» de Sa Majesté, établit une dis-  
» tinction odieuse, entre un sujet  
» du Roi & un ami du Roi, com-  
» me s'il étoit impossible d'improu-  
» ver les mesures du Gouverne-

Le Duc de  
Richmond  
s'en prend  
aux ministres  
de tous les  
malheurs de  
la guerre.



1781.

» ment, sans être personnellement  
 » l'ennemi de Georges III. La pro-  
 » position du noble Comte me pa-  
 » roît mériter les applaudissemens  
 » de la Chambre ; rien n'est plus  
 » vrai, Mylords, votre premier  
 » devoir est de défendre les droits  
 » du peuple, & de suggérer des avis  
 » salutaires à la couronne ; mais  
 » le premier avis à donner, le seul  
 » qui puisse rendre les autres salu-  
 » taires, c'est de rétablir la cons-  
 » titution dans la pureté de ses prin-  
 » cipes, & de faire en sorte que le  
 » peuple soit véritablement repré-  
 » senté dans la Chambre des Com-  
 » munes ; ce que vous savez n'être  
 » pas, du moins dans la propor-  
 » tion d'un sur sept, suivant l'es-  
 » prit de la constitution, qui en-  
 » tend que le peuple soit ainsi re-  
 » présenté. Si vous pouvez ré-  
 » former cet abus, on peut encore  
 » espérer de voir cette nation re-  
 » couvrir une partie de sa gran-  
 » deur ».

La majorité  
 se déclare  
 pour l'adres-  
 se. Vaine pro-  
 testation des  
 opposans.

Le noble Duc finit par seconder  
 dans les formes, la motion du Comte  
 de Shelburne, & les débats s'en-  
 gagèrent entre les deux partis ;

mais une majorité considérable s'étoit déclarée pour l'adresse, & une vaine protestation fut toute la ressource des opposans. Et qu'auroient-ils ajouté à la force des objections de Shelburne, contre cette adresse anti patriotique ! Son discours rassembloit tout ce qu'un Citoyen Homme-d'Etat, peut imaginer de raisons pour détourner sa patrie de l'abyme où des guides aveugles & pervers, sembloient vouloir la précipiter. Comme ce discours a d'ailleurs le mérite de présenter un état bien rapproché des frais énormes de la guerre britannique depuis le commencement des hostilités, le Lecteur nous saura gré sans doute de mettre sous ses yeux ce tableau progressif de la ruine des Anglois, jusqu'à cette époque.

» Je conçois, dit Lord Shelburne, comment un Prince, jeune encore, dont la sensibilité égale le courage, dont l'ame généreuse, élevée, ouverte aux sentimens de l'honneur & à ceux de la commisération, plus touché peut-être des calamités de son

1781.

Discours de Shelburne sur la nécessité de renoncer à la guerre d'Amérique.

1781.  
 Suite du même discours.

» peuple , que de ses infortunes  
 » personnelles ; comment un  
 » grand Monarque qui s'est vu  
 » naguère le premier du monde ,  
 » voyant l'édifice de ses prospé-  
 » rités & de sa gloire s'écrouler  
 » avec une rapidité , dont notre  
 » histoire n'offre point d'exemple ;  
 » je conçois , dis-je , comment un  
 » Prince , dans toutes ces circonf-  
 » tances , peut dérober à l'œil de  
 » ses Sujets , sous le voile du sou-  
 » rire , les angoisses de son ame ;  
 » & dans le moment où son peu-  
 » ple partage les calamités qui s'ac-  
 » cumulent autour du trône , il  
 » daigne , pour ainsi dire , le con-  
 » soler , en lui donnant la sérénité  
 » de son front pour exemple de  
 » la contenance qu'il lui conseille ,  
 » & des sentimens à l'adoption des-  
 » quels il l'invite. Mais comme il  
 » est de notoriété universelle que  
 » les discours prononcés sur le trô-  
 » ne , sont les discours des Minis-  
 » tres ; ce qui paroîtroit intéressant  
 » dans la bouche du Prince , est  
 » au moins déplacé dans la leur.  
 » Ils ont profité de la connoissance  
 » qu'ils avoient des sentimens in-

» times de Sa Majesté, pour fa-  
 » briquer un discours qui flattât 1781.  
 » ces sentimens. En cela, ils ont Suite du même discours.  
 » mal consulté l'histoire, qui au-  
 » roit pu leur apprendre que dans  
 » tous les tems & dans tous les  
 » pays, le caractère d'un mauvais  
 » Ministre fut de ne savoir pas  
 » résister à l'influence que sup-  
 » pose, dans les Conseils, la con-  
 » noissance des sentimens du Maî-  
 » tre. D'ailleurs, à quoi tend ce dis-  
 » cours? Quelle en est la teneur?  
 » En nous annonçant la résolution  
 » prise de continuer la guerre, on  
 » nous promet la continuation, le  
 » complément de nos infortunes!  
 » Quel est l'objet de l'adresse à la-  
 » quelle on nous propose de souf-  
 » crire? d'obtenir notre assenti-  
 » ment, de nous engager à consa-  
 » crer par notre approbation so-  
 » lemnelle, une résolution qui doit  
 » combler la mesure de nos cala-  
 » mités. On a pris soin, il est vrai,  
 » de nous présenter une espèce de  
 » compensation pour les revers,  
 » dont on ne pouvoit éluder l'aveu;  
 » on nous a parlé de la face riante  
 » que prenoient nos affaires dans  
 » l'Inde. J'avouerai que je ne com-



» tenu aux frais de la Grande-Bre-  
 » tagne ; Gouvernement, Etablis-  
 » sement militaire & civil, rien n'y  
 » existeroit, si le trésor de notre  
 » Isle n'avoit plus de ressources que  
 » celui du Bengale ; ainsi je ne vois  
 » pas que l'Inde offre de grands  
 » adouciffemens aux revers que  
 » nous déplorons ailleurs. Eh ! de  
 » quel côté pouvons-nous attendre  
 » des adouciffemens ?

» Il y a treize ans que nous  
 » sommes engagés dans cette dé-  
 » plorable guerre, qui vient de  
 » nous enlever pour la seconde fois  
 » une armée entiere : je dis treize  
 » ans ; car je me souviens qu'en  
 » 1768, on délibéra sur la propo-  
 » sition de faire passer deux Régi-  
 » mens au Général *Gade*. Mon  
 » avis fut qu'on les envoyât, en  
 » laissant à la discrétion du Géné-  
 » ral d'en faire usage s'il le jugeoit  
 » nécessaire, ou de les renvoyer,  
 » s'il pouvoit se passer de leur ser-  
 » vice. L'opinion de mes Collegues  
 » étoit que dans tous les cas il fal-  
 » loit retenir les Régimens en Amé-  
 » rique ; le nombre l'emporta, &  
 » je prédis alors tous les événe-

1781.

Suite du même discours.

mens funestes qui ont résulté de  
 1781. cette première mesure. En 1775,  
 Suite du même discours. l'affaire de Lexington & de Ban-  
 ker's-Hill, fut le signal du car-  
 nage : c'est-à-dire, qu'il y a sept  
 ans que les malheureux sujets de  
 cet empire divisé, n'ont cessé de  
 s'entr'égorger. Quel fruit a-t-on  
 recueilli de l'effusion de tant de  
 sang, de la profusion de tant de  
 trésors? Qu'a-t-on gagné à tout  
 cela? Rien! Nos pertes sont im-  
 menses, & notre situation est plus  
 critique aujourd'hui qu'elle ne  
 l'étoit au commencement de la  
 guerre. De quatre-vingt mille  
 hommes transportés successive-  
 ment en Amérique, un seul n'en  
 est pas revenu; & pour prix de  
 cent millions sterling, follement  
 prodigués dans l'exécution de  
 plans mal dirigés, sans liaison  
 & sans objet, il ne nous reste  
 pas même l'espérance de voir la  
 dette nationale se borner au point  
 qui touche immédiatement à la  
 banqueroute forcée. Dès 1775,  
 on vota pour ce malheureux ser-  
 vice, deux millions sterling.  
 Quel bien résulta-t-il pour la

DE LA DERN. GUERRE. 195

» Grande-Bretagne de l'emploi de  
» cette somme ? Un bien de compa-  
» raison ! On fut moins malheureux  
» cette première année que les années  
» suivantes ; parce que l'on paya  
» moins, on fut moins écrasé. En  
» 1776, cinq millions furent votés ;  
» qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires  
» prirent en Amérique une face  
» plus défavorable, plus allar-  
» mante que l'année précédente.  
» L'année d'après, même somme  
» de cinq millions, même emploi,  
» même fruit ; vous observâtes que  
» vos succès faisoient un progrès  
» régulier dans l'ordre rétrograde.  
» En 1778, le fardeau fut doublé  
» tout - à - coup ; il ne fallut pas  
» moins de dix millions sterling.  
» Pour cette fois, vous eûtes quel-  
» que chose pour votre argent ; vous  
» vîtes arriver la capitulation de  
» Saratoga. L'année suivante, il  
» falloit deux millions de plus pour  
» mettre un terme à la guerre ;  
» vous en votâtes douze. La Fran-  
» ce récompensa vos largesses en  
» vous déclarant la guerre ; & vous  
» perdîtes quelques-unes de vos  
» Îles des Indes occidentales. En

1781.

Suite du même discours



1780, encore douze millions.  
 1781. L'Espagne saisit ce moment pour  
 vous fournir l'occasion de les  
 employer, & se joignit à la Fran-  
 ce. L'année d'après, même som-  
 me de douze millions. Cette an-  
 née fut marquée par la perte du  
 seul allié naturel que vous euf-  
 siez, par celle de Tabago, & récem-  
 ment enfin par la captivité d'une  
 brave armée, & de son brave  
 Général. Comme l'armée de Sa-  
 ratoga, elle a été sacrifiée à l'im-  
 péritie, aux projets vagues & mal  
 concertés de l'administration ac-  
 tuelle. Les mêmes fautes, le mê-  
 me défaut de combinaison, de  
 liaison & d'ensemble dans les vues,  
 ont occasionné la catastrophe du  
 Général Burgoyne & celle du  
 Comte de Cornwallis. Jamais l'ad-  
 ministration n'a eu sous les yeux  
 un plan régulier & général; jamais  
 ses vues n'ont pu s'étendre au-  
 delà des détails d'une expédition  
 particulière. Faute de pouvoir  
 embrasser un grand plan, on dis-  
 persa les troupes qui, rassemblées,  
 auroient formé un corps d'armée  
 formidable, au progrès duquel

» les Américains n'avoient point de                       
 » forces égales à opposer. Quelle 1781.  
 » a été la distribution des troupes suite du  
 » pendant tout le cours de la cam- mé disco  
 » pagne ? A New-York treize-  
 » mille hommes , nombre à peine  
 » suffisant pour la défense de la  
 » place, & pour la sûreté de cette  
 » division principale de l'armée ;  
 » cinq mille à Charles-Town dans  
 » une situation si resserrée , & tel-  
 » lement circonscrits, qu'aucun Offi-  
 » cier n'osoit s'éloigner à un mille  
 » de l'enceinte. Lord Cornwallis  
 » en avoit sept mille en Virginie ;  
 » mais disposés de manière qu'ils  
 » n'avoient pu faire corps, jusqu'au  
 » moment où l'ennemi les força  
 » de se réunir pour capituler.

» Si de l'Amérique où nos dé-  
 » sastres se sont accumulés par  
 » l'impéritie de l'administration, nous  
 » portons les yeux sur les Indes  
 » occidentales, nous y verrons en-  
 » core des désastres toujours occa-  
 » sionnés par des fautes. La plus  
 » grave de toutes est l'habitude où  
 » nous sommes de ne jamais de-  
 » vancer les François, & de les  
 » suivre partout ; ainsi nous arri-

1781. » vous toujours trop tard ; & si  
 Suite du même discours. » nous persistons dans cette conduite , prenons y garde , Mylords , nous trouverons partout une Chésapeak. Nous la trouverons à la Barbade , nous la trouverons à la Jamaïque , devant chacune de nos Isles , devant Plymouth , & jusques dans la Tamise.

» Je n'ai encore taxé l'administration que d'incapacité ; mais ne pourroit-on pas l'accuser de brigandage & de perfidie ? Sa conduite à l'égard de la Hollande ne justifieroit-elle pas ce reproche ? N'y a-t-il pas une mauvaise foi marquée dans l'affectation avec laquelle on a déguisé aux Etats-Généraux des ressentimens prétendus qui n'ont éclaté qu'au moment d'une surprise aussi honteuse qu'inutile. Il me semble que si je prenois sur moi de jouer le personnage de brigand , je voudrois être un brigand habile ; je voudrois acheter par l'éclat du succès, la honte de la perfidie. Supposant la même émulation dans le Cabinet ; lors-

» que les Ministres ont parlé de  
 » rompre avec la Hollande , je  
 » m'attendois à leur voir prendre  
 » l'isle de Ceilan ; point du tout,  
 » c'est de Saint-Eustache qu'ils se  
 » sont emparés. Lorsqu'on m'annon-  
 » ça cette prise, je m'écriai que  
 » c'étoit la plus grande des inepties  
 » qui caractérisent la conduite de  
 » cette guerre ; & je ne prévoyois  
 » pas que tout ce qu'on alléguoit,  
 » pour justifier ce coup de main,  
 » étoit le contre-pied de la spécu-  
 » lation des Ministres. Ils avoient  
 » pris Saint-Eustache, pour ôter,  
 » disoient-ils, aux Américains, les  
 » ressources qu'ils trouvoient dans  
 » cette Isle ; & les munitions de  
 » Saint-Eustache, se vendoient à  
 » des neutres qui les achetoient  
 » pour le compte des Américains !  
 » Voilà donc évidemment la perfidie  
 » & le brigandage unis à l'igno-  
 » rance, à l'impéritie absolue ;  
 » & c'est sous la direction de cette  
 » administration absurde qu'on par-  
 » le de continuer la guerre ! Mais  
 » en supposant plus de talens &  
 » de bonne foi dans nos Ministres,  
 » une nouvelle campagne seroit-

1781.

Suite du même discours.

1781.

Suite du même discours.

» elle proposable? Où prendre des  
 » recrues pour les troupes de terre?  
 » On n'en trouve nulle part à quel-  
 » que prix que ce soit; elles sont  
 » presque aussi rares pour la marine.  
 » Et de l'argent, où prétendons-  
 » nous en trouver? Le dernier em-  
 » prunt de douze millions nous re-  
 » vient à vingt-un! Nous en avons  
 » dépensé quatre-vingt en pure  
 » perte. Avant la fin de la cam-  
 » pagne prochaine cette partie de  
 » la dette nationale monteroit à  
 » cent millions; sans aucun es-  
 » poir de rétablir la paix, nous  
 » aurions à payer le double des  
 » intérêts que nous payions avant  
 » la guerre! Et nous nous entê-  
 » terions à vouloir continuer cette  
 » guerre ruineuse!»

Le Comte de Shelburne finit par répéter son amendement, dont l'objet, comme on l'a vu, étoit de faire entendre au Roi que la Chambre desireroit l'aider de ses conseils & de ses lumières, sur le plan de conduite qu'il falloit adopter dans ces difficiles conjonctures.

Grands débats à la Chambre des Communes.

Les séances furent beaucoup plus orageuses à la Chambre des Com-

D  
 mu  
 M.  
 po  
 sa n  
 pré  
 de  
 gu  
 les  
 fing  
 l'es  
 le  
 niq  
 MM  
 qu'  
 de  
 pré  
 rep  
 cito  
 l'inc  
 les  
 cou  
 cha  
 com  
 sur  
 l'inc  
 dic  
 » M  
 » bo  
 » tr  
 » of

munes. Dans celle du 17 Novembre, M. Percival s'étoit chargé de proposer l'adresse de remerciement, & sa motion que seconda M. Ord, fut précédée, selon l'usage, d'une espèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham sur la nécessité d'adopter l'esprit de vigueur qui caractérisoit le discours de Sa Majesté Britannique. Il est bon d'observer que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre, & que dans son préambule, ce dernier avoit ôsé reprocher à *une certaine classe de citoyens* qu'il désignoit clairement, l'intention perverse d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant ses défenseurs. M. Fox chargé de proposer l'amendement, commença par féliciter le Ministère sur le choix de ses Orateurs, dont l'inexpérience excusoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir.

» Mais, ajouta-t-il, ils devoient se borner à l'apologie de leurs Maîtres, & s'interdire les réflexions offensantes sur les membres de la

1781.

Diatrise de  
M. Fox contre les Ministres.

1781.

» Chambre qui ont préféré leurs  
» concitoyens aux destructeurs de  
» la constitution. La conduite des  
» Orateurs à cet égard est d'une  
» arrogance que ne peut excuser  
» ni leur jeunesse, ni leur inexpé-  
» rience. Pour essayer leurs forces,  
» ils affectent de nous présenter le  
» discours que nous venons d'enten-  
» dre, comme l'expression des sen-  
» timens de Sa Majesté; mais heu-  
» reusement pour l'Angleterre, ce  
» n'est pas le discours du Roi, c'est  
» le discours des Ministres. Un Roi  
» capable de prononcer de lui-même  
» un pareil discours, seroit un  
» Monarque cruel, dont le cœur en-  
» durci se fermeroit au sentiment  
» de ses propres infortunes, & des  
» calamités de son peuple: non,  
» encore une fois, ce n'est point là  
» le discours de notre gracieux Mo-  
» narque, & je suis indigné, la Cham-  
» bre entière doit être indignée, de  
» l'audace des Ministres qui mettent  
» un pareil discours dans la bouche  
» de leur Souverain; qui lui font  
» dire ouvertement à son peuple  
» qu'il l'écrasera d'impôts d'autant  
» plus accablants, que le terme de

» la guerre sera plus éloigné ! Ce  
 » n'est pas le langage d'un Prince  
 » en qui nous nous plaçons à con-  
 » templer toutes les vertus qui font  
 » l'ornement du trône ! C'est le lan-  
 » gage des traîtres qui nous ont  
 » perdus, & qui ne laissent à la na-  
 » tion d'autre espérance que de les  
 » voir un jour expier sur l'échaffaud  
 » l'énormité de leurs forfaits. Ce  
 » jour n'est pas éloigné, je l'espère.  
 « — Un savant Lord ( le Lord  
 » Avocat d'Ecosse ) sourit à cette  
 » expression qui lui paroît outrée.  
 » Je ne fais si dans la chaleur du  
 » discours je me suis laissé empor-  
 » ter ! Non je n'ai parlé que d'é-  
 » chaffaud. Le noble Lord croit-  
 » il donc que les Ministres n'en ont  
 » pas assez fait pour justifier cette  
 » expression ? N'ont-ils pas ruiné  
 » nos affaires en Amérique & dans les  
 » Indes occidentales ? Ne nous ont-  
 » ils pas rendus ridicules & mépri-  
 » sables aux yeux du monde en-  
 » tier ? Sont-ils en état de porter le  
 » moindre secours à Gibraltar &  
 » au fort Saint-Philippe ? N'ont-ils  
 » pas anéanti notre commerce ? ne  
 » nous ont-ils pas fait perdre la



1781.

» domination des mers? Que leur  
 » reste-t-il à faire pour mériter l'é-  
 » chaffaud? Si le noble Lord ne les  
 » trouve pas encore assez coupa-  
 » bles, qu'il nous dise donc à quel  
 » point il faut l'être, pour obtenir  
 » cette récompense de leurs funes-  
 » tes travaux? Ce n'est pas nous,  
 » disent-ils, qui perdons l'Améri-  
 » que, c'est la supériorité de l'en-  
 » nemi qui nous l'enleve. Notre ma-  
 » rine est trop foible, dit l'un, pour  
 » protéger les opérations de nos  
 » armées; nous n'avons pas assez  
 » de troupes de terre, dit l'autre,  
 » pour faire une guerre offensive.  
 » Eh! c'est, depuis cinq ans, ce que  
 » ne cesse de leur représenter ce côté  
 » de la Chambre! on leur a dit mille  
 » fois: vous n'êtes pas en état de  
 » soutenir cette guerre. Qu'ont-ils  
 » répondu? qu'il falloit aller en  
 » avant, c'est-à-dire, se précipiter  
 » dans l'abyme qu'on leur montrait  
 » du doigt. Celui-ci, avec cinq mille  
 » hommes, se chargeoit de parcou-  
 » rir en triomphe l'Amérique d'un  
 » bout à l'autre; celui-là répondoit  
 » sur sa tête de la supériorité de nos  
 » flottes, en déclarant à la face de la

»  
 »  
 »  
 » f  
 »  
 » f  
 » r  
 » t  
 » c  
 » d  
 » q  
 » l  
 » n  
 » p  
 » n  
 » n  
 » c  
 » v  
 » p  
 par  
 rol  
 son  
 rela  
 gra  
 fav  
 Pit  
 ave  
 tem  
 just

» nation, qu'un Ministre de la ma-  
 » rine, qui négligeroit d'entretenir,  
 » en tout tems, des forces navales  
 » supérieures à celles de nos enne-  
 » mis, méritoit l'échaffaud ! Je ne  
 » fais aujourd'hui que confir-  
 » mer, au nom du peuple, la Sen-  
 » tence que ce Ministre a pronon-  
 » cée contre lui-même ! Qu'il soit  
 » donc conduit sur l'échaffaud, ainsi  
 » que ses collegues ; que le savant  
 » Lord souvie, mais que le peuple  
 » m'entende ; c'est le vœu du peu-  
 » ple que j'exprime ici. Je fais ser-  
 » ment de n'entendre à rien, de ne  
 » me prêter à rien, de ne me relâ-  
 » cher sur rien, jusqu'à ce que j'aie  
 » vu sur l'échaffaud ceux qui ont  
 » perdu la patrie ».

1781.

A peine M. Fox eut cessé de Lord North  
essaja de se  
justifier.  
 parler, que M. Minchin prit la pa-  
 role avec la même véhémence que  
 son ami, dont il seconda la motion  
 relative à l'amendement. Lord Mul-  
 grave repliqua de son mieux en  
 faveur de l'administration ; & M.  
 Pitt déclama contre les Ministres  
 avec tant de chaleur & d'empor-  
 tement, qu'il força Lord North à  
 justifier lui-même & sa conduite &

1781.

celle de ses collègues. « Duffé - je  
 » finir, dit-il, par monter sur l'é-  
 » chaffaud, dont on nous menace,  
 » j'y porterois les mêmes sentimens  
 » que j'ai constamment avoués au  
 » sujet de la guerre dans laquelle  
 » nous sommes engagés. Cette guer-  
 » re est malheureuse, mais elle n'est  
 » point injuste ; ce n'est point une  
 » guerre d'ambition, mais de né-  
 » cessité ; tous les échaffauds du  
 » monde ne me feroient pas chan-  
 » ger de langage à cet égard ».

Son élo-  
 quence & ses  
 succès dans  
 les autres  
 séances.

La séance du lendemain 28 No-  
 vembre, ne fut guère qu'une con-  
 tinuation de la première. Dans celle  
 du Mercredi 12 Décembre, Sir Ja-  
 mes Lowther fit deux motions qui  
 tendoient à prouver que les efforts  
 de la Grande - Bretagne pour ré-  
 duire les colonies américaines à l'o-  
 béissance, avoient épuisé toutes les  
 ressources, & ne pouvoient man-  
 quer de l'écraser, si elle ne se dé-  
 fendoit de la guerre d'Amérique.  
 M. Powis seconda ces motions avec  
 toute l'éloquence d'un Orateur  
 consommé, & toute la chaleur d'un  
 excellent citoyen. Il distingua dans  
 la foule des membres qui compo-

foi  
 toi  
 de  
 il i  
 lui  
 à e  
 cet  
 pas  
 en  
 avo  
 ten  
 No  
 par  
 aut  
 res.  
 & il  
 pro  
 méri  
 por  
 C  
 étoi  
 gran  
 mon  
 Lon  
 été  
 décl  
 de S  
 mièr  
 qu'il  
 une

soient la majorité, ceux qui n'étoient point dévoués au Ministère, de ceux qui lui étoient vendus; & il invita les premiers à se joindre à lui pour sauver la patrie. Il réussit à en détacher plusieurs, & dans cette occasion la majorité ne fut pas, à beaucoup près, aussi décidée en faveur du Gouvernement, qu'elle avoit coutume de l'être. On s'attendoit à quelque assaut violent; Lord North se chargea de le soutenir; il parla en Ministre habile, & déploya autant d'éloquence que de lumières. Le succès couronna ses efforts, & il n'y eut rien de changé dans le projet de continuer la guerre d'Amérique; ce point favori fut emporté de quarante voix.

Cependant le vœu de la nation étoit pour la paix, & toutes les grandes corporations firent des remontrances à ce sujet. Les cités de Londres & de Westminster avoient été les premières à s'allarmer sur la déclaration énoncée dans le discours de Sa Majesté; elles furent les premières à lui représenter le danger qu'il y avoit de persévérer dans une illusion, dont toute l'Angleterre

---

 1781.

Remontrances des cités de Londres & de Westminster.

1781.

étoit revenue, & de poursuivre une guerre injuste & dénaturée qui menaçoit le commerce britannique d'un anéantissement absolu. Les deux cités insistèrent particulièrement sur les funestes conséquences de cette guerre désastreuse. « Les » manufactures, est-il dit dans leur » pétition, languissent faute de matériaux ; leurs branches les plus » précieuses sont absolument ruinées. Les biens-fonds n'ont plus » qu'un tiers de leur valeur dans toute » l'étendue du Royaume ; le crédit » public est anéanti, & par une conséquence nécessaire, le crédit des » particuliers s'affoiblit sensiblement. Les flottes de Votre Majesté » ont perdu leur supériorité dans toutes les mers ; vos Généraux & » vos armées languissent dans une » captivité honteuse. Vos domaines » enlevés de toutes parts sont devenus la proie de l'ennemi ; le démembrement de l'Empire est un » des effets de cette guerre malheureuse ; & la nation humiliée » de nos revers, gémit sous le poids » des taxes exorbitantes qui l'accablent même au sein de la vic-

» t  
né  
Ma  
de  
les  
sur  
nat  
l'U  
con  
Co  
peu  
M  
pou  
tém  
mal  
l'aff  
  
(  
de c  
Gran  
belli  
deux  
glois  
du C  
& d  
près  
perd  
comm  
moin  
englo  
ge,  
sation

»toire». Cette requête étoit terminée par une humble prière à Sa Majesté, pour qu'il lui plût bannir de sa présence & de ses Conseils les Ministres instigateurs des mesures perverses que déplorait la nation, & se désister à la face de l'Univers entier, d'un système incompatible avec les intérêts de sa Couronne & le bonheur de son peuple.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce système qu'on étoit résolu de soutenir malgré l'épuisement de la nation, l'affoiblissement de sa marine (1),

Le Ministère, l'emportant, & la guerre se continue.

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puissances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaisseaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles du Congrès, de la France, de l'Espagne, & de la Hollande. A douze vaisseaux près, la seule Marine angloise avoit autant perdu que celles des Puissances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit eu moins de vaisseaux pris que de vaisseaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conséquent, point de compensation pour l'Angleterre dans ces pertes

1781.

Le dépérissement de ses armées, l'impuissance de les réparer, & la perspective effrayante de voir combler la mesure des calamités en perdant la Jamaïque, la seule colonie d'une importance réelle qui fut encore sous la domination de la Grande - Bretagne. On pressoit à Cadix un armement considérable de transports destinés à recevoir quatre mille hommes de troupes pour les Indes occidentales, & l'on ne doutoit pas que ce convoi escorté de six vaisseaux de ligne, n'allât joindre l'armée du Comte de Grasse. On assuroit d'ailleurs que la première expédition de la campagne prochaine, menaçoit la Jamaïque; que l'invasion de cette Isle étoit arrêtée depuis le mois de Mars dans les cabinets de Versailles & de Madrid; qu'aux trente-six vaisseaux de M. de Grasse, alloient se joindre les sept vaisseaux

---

respectives. D'un côté elles se trouvoient reparties sur quatre Puissances en état de les supporter; & de l'autre, elles étoient à la charge de la seule Angleterre, qui en étoit accablée.

D  
de  
sep  
aut  
voi  
péc  
don  
cell  
pré  
An  
men  
faire  
mai  
invi  
pou  
l'Ar  
deu  
les  
gne  
prin  
d'es  
évé  
E  
pou  
ney  
de  
Hoo  
l'Ar  
tand  
vers  
que

de M. de Vaudreuil; que Don Joseph Solano en amenoit dix-sept autres à la grande armée qui devoit effectuer cette importante expédition avec trente mille hommes, dont vingt-quatre mille étoient d'excellentes troupes. Ces formidables préparatifs, qui même aux yeux des Anglois, n'étoient point une vaine menace, auroient dû ce semble, faire tomber les armes de leurs mains. Mais leur obstination étoit invincible; mais il étoit décidé que pour affermir l'indépendance de l'Amérique, & rendre la paix aux deux mondes, il falloit braver les périls d'une nouvelle campagne. Avant que d'en tracer les principales opérations, achevons d'esquisser le tableau de quelques événemens antérieurs.

En quittant l'isle de Sainte-Lucie pour se rendre en Angleterre, Rodney avoit laissé le commandement de la flotte britannique à l'Amiral Hood, avec ordre d'aller joindre l'Amiral Graves à New-York; & tandis que cette flotte se portoit vers le continent de l'Amérique, M. de Grasse avoit appa-

1781.

Le Marquis  
de Bouillé re-  
prend Saint  
Eustache.



1781.

reillé de la Martinique le 5 Juillet, & fait route vers Saint-Domingue avec son convoi. Ces mouvemens laissoient, pour ainsi dire, sans protection les petites Antilles. Il ne restoit aux isles du vent pour toute force navale angloise & françoise, qu'un petit nombre de frégates & quelques autres bâtimens armés. La circonstance parut favorable au Marquis de Bouillé, pour aller attaquer Saint-Eustache. C'étoit une entreprise audacieuse contre laquelle la garnison de l'Isle ne croyoit pas devoir se tenir en garde, tant que les François ne seroient pas soutenus par des forces maritimes. Les huit cens hommes qui la composoit vivoient dans une telle sécurité, qu'ils laissoient sans défense leurs postes extérieurs. Le Marquis de Bouillé avoit contre lui toutes les probabilités, & cependant il réussit dans cette expédition, à laquelle il n'employa que douze cens hommes. Il étoit parti de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette, & quatre ou cinq bateaux armés. Il n'arriva que le 25 à la

D  
vue  
nav  
& l  
dev  
on  
qu'  
pilo  
arm  
mer  
rég  
lou  
bris  
nom  
Bou  
rent  
Gén  
ger.  
il n'  
mes  
poir  
des  
déri  
étoi  
roiss  
dant  
que  
prit  
cès,  
jusq  
pen

vue de Saint-Eustache, après une navigation contrariée par les vents & les tempêtes. Le débarquement devoit se faire dans la nuit même ; on y travailloit avec ardeur, lorsqu'on s'apperçut de l'erreur des pilotes qui guidoient les bâtimens armés. Un seul débarqua heureusement avec cinquante hommes du régiment de Dillon. Plusieurs chaloupes chavirèrent & vinrent se briser contre les rochers; de ce nombre fut celle du Marquis de Bouillé. Quelques Soldats périrent dans cette circonstance, & le Général courut le plus grand danger. Enfin, une heure avant le jour, il n'y avoit pas quatre cens hommes à terre, & l'on étoit sans espoir de faire débarquer le reste des troupes : les frégates avoient dérivé, les chaloupes & les canots étoient en pièces. La retraite paroissoit impossible, & le Commandant françois n'avoit de ressourcés que dans son intrépidité. Il entreprit, contre toute apparence de succès, d'attaquer & de vaincre l'ennemi jusques dans ses fortifications. Cependant à quatre heures & demie

1781.

du matin , il se trouvoit encore à deux lieues du fort & des cafernes. Sa petite troupe se mit en marche, & les Chasseurs irlandois ayant à leur tête le Comte de Dillon , arrivèrent à ces cafernes sur les six heures. Une partie de la garnison faisoit alors l'exercice sur l'esplanade ; la surprise fut complete , & les Anglois ne reconnurent l'ennemi qu'à la décharge de sa mousqueterie. Le Gouverneur Coekburn , qui se rendoit au lieu de l'exercice , fut pris au-même instant par le Chevalier o Connor, Capitaine des Chasseurs du régiment de Walsh. Pendant ce tems-là, le Chevalier de Frène , Major du régiment Royal-Comtois, marchoit droit au fort où la garnison se précipitoit en foule. Les François y pénétrèrent avec elle, & le Major fit lever le pont après eux. Dans cette position, les Anglois quoique supérieurs en nombre , perdirent la tête à la vue des ennemis enfermés & confondus avec eux dans le fort. Il falloit vaincre ou périr ; mais ne pouvant se rallier, ils prirent le parti de rendre les ar-

D  
me  
de  
de  
dér  
pas  
Ma  
les  
Sai  
deu  
& c  
neu  
en  
de  
fut  
tite  
qui  
mis  
C  
ord  
fait  
le s  
aya  
le  
d'A  
ord  
gue  
nie  
ven  
sur  
le

mes, quoiqu'ils fussent au nombre de sept cens hommes contre moins de quatre cens. Leur perte fut considérable, & cette expédition ne coûta pas dix hommes aux François. Le Marquis de Bouillé ayant rétabli les Hollandois dans la possession de Saint-Eustache, leur fit remettre deux millions qui leur appartenoient, & qui se trouvèrent chez le Gouverneur où ils étoient en séquestre, en attendant une décision de la Cour de Londres. Le Vicomte de Damas fut chargé d'aller reprendre la petite isle de Saint-Martin, & il s'acquitta victorieusement de cette Commission.

Cependant l'armée navale, aux ordres du Comte de Grasse, avoit fait voile de la baie de Chésapeak le 5 Novembre; & le 8, ce Général ayant détaché quatre vaisseaux sous le commandement du Chevalier d'Albert de Saint-Hyppolite, avec ordre de se rendre à Saint-Dominique pour le service de cette colonie, étoit remonté aux Isles du vent dans l'intention de se porter sur la Barbade. Il avoit tout à la fois le projet d'attaquer cette Isle, de

1781.

Projets de  
M. de Grasse  
contre la Bar-  
bade.

1781.

Il est con-  
sacré par les  
vents.

combattre l'Amiral Hood, & d'intercepter les convois britanniques; mais il trouva des vents si contraires, que plusieurs vaisseaux de son armée furent considérablement endommagés. Chaque instant étoit marqué par un signal de détresse, & le Général se vit bientôt forcé, sinon, d'abandonner sa première résolution, au moins d'en suspendre l'effet, & d'aller se réparer au fort Royal de la Martinique, où il mouilla le 16 Novembre.

(Continua-  
tion des mê-  
mes obstacles

A son retour de Saint-Eustache, le Marquis de Bouillé s'étant concerté avec M. de Grasse pour l'expédition de la Barbade, ils convinrent ensemble d'embarquer trois mille cinq cens hommes, & leur plan fut d'aller bloquer l'Amiral Hood qui étoit arrivé de la Nouvelle-Angleterre avec dix-huit vaisseaux. Pendant ce tems, l'escadre aux ordres de M. de Barras devoit favoriser le débarquement des troupes, dont le commandement appartenoit au brave Gouverneur de la Martinique. Les Généraux mirent à la voile le 17 Décembre, & malgré l'obstacle des courans & l'im-  
pétuosité

pétuosité du vent qui souffloit de la partie de l'est, l'armée s'engagea dans le canal de Sainte-Lucie; mais elle y trouva de si fortes brises & des grains si violens, qu'elle fut obligée de relâcher après s'être séparée du Solitaire, qui fut démâté par la tempête, & jetté sur les côtes de Saint-Domingue. Le Comte de Grasse remit à la voile le 28, toujours avec le même projet contre la Barbade; & cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Le Lion Britannique, vaisseau de transport, chargé d'une partie considérable de l'artillerie de siège, fut très-maltraité dans ses agrès & dans sa mâture; ne pouvant suivre l'armée à Fort Royal où elle entra le 3 Janvier, il se vit forcé d'aller se réparer à Saint-Eustache.

Cependant les vents contraires fermoient toujours à notre flotte le chemin de la Barbade, & les Généraux françois n'en étoient pas moins impatiens de remettre en mer. Ces contrariétés soutenues les déterminèrent à changer l'objet de leur expédition, & ils tournèrent

---



---

 1781.

Expédition  
de Saint-  
Christophe.

---



---

 1782.

1782.

leurs vues sur l'isle de Saint-Christophe, qui, placée sous le vent, n'offroit pas les mêmes difficultés à surmonter. Dans la matinée du 5 Janvier, toute l'armée partit de Fort-Royal, à l'exception de l'Hector, du Palmier, du Conquérant & du Réfléchi, qui n'étoient point suffisamment réparés; mais qui se rallièrent à la flotte dès qu'ils furent en état. Elle arriva le 11 devant Saint-Christophe. A peine eût-elle mouillé dans la rade de Basse-Terre, que les notables de l'Isle vinrent en députation pour assurer les Généraux françois de leurs dispositions pacifiques. Cependant les Anglois avoient évacué la Ville, & s'étoient réfugiés dans la forteresse de Brimstone-Hill, après avoir abandonné les batteries de la côte. Ce rocher situé à quatre lieues & demie de Basse-Terre, que l'art & la nature ont également fortifié, étoit d'un accès si difficile, que le Major-Général Fraser se flattoit de le bien défendre avec une garnison de huit cens hommes seulement. Mais les troupes débarquées au

nombre de six mille hommes , 1782.  
s'étant formées en quatre divisions,  
se mirent en marche sur les neuf  
heures du soir, pour aller investir  
Brimstone-Hill; elles avoient à leur  
tête les Marquis du Chilleau & de  
Saint-Simon, le Comte de Dillon  
& le Vicomte de Damas. Le pre-  
mier voulant prendre poste à San-  
dy-Point, où le Marquis de Bouil-  
lé devoit établir le lendemain son  
quartier-général, tourna le morne  
par sa droite, tandis que la divi-  
sion du Comte de Dillon formoit  
l'investissement à sa gauche; celles  
de Damas & de Saint-Simon inves-  
tirent le morne du côté opposé.  
On avoit projeté deux attaques,  
l'une à Sandy-Point & l'autre à la  
vieille rade. Le 13, les bâtimens  
de transport s'y rendirent avec  
toutes les munitions nécessaires  
pour un siège. Le Lion britannique  
alloit rejoindre l'armée avec la  
grosse artillerie, lorsqu'il vint  
se briser sur des rochers au-des-  
sous de Sandy - Point. Pour rem-  
placer cette perte, on dépêcha  
quelques bâtimens dans nos isles  
voisines; & toute la nuit du 13 au



---

---

1782.

14 fut employée à pêcher les canons submergés. Le Chevalier de Medine & le sieur d'Albert de Rioms, présidoient à cette opération, & ce fut à leur zèle patriotique, qu'on fut surtout redevable du recouvrement de plusieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent leur artillerie de maniere à favoriser les progrès de l'incendie, qui se répandit dans le voisinage & gagna jusqu'aux plantations. La division du Marquis du Chilleau s'étoit vue forcée d'abandonner ce poste, & d'aller camper sur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projetée du côté de Sandy-Point, & les jours suivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, les batteries de canon & les mortiers qu'on y avoit établis commencèrent à jouer sur le soir avec beaucoup d'effet. Le même jour on avoit signalé la flotte de l'Amiral Hood, qui dans l'espérance de secourir Saint-Christophe, étoit parti d'Antigues avec dix-huit

ou vingt vaisseaux de ligne, & quelques troupes de débarquement.

Pendant ce tems-là, l'escadre aux ordres du Comte de Grasse mouilloit à Basse-Terre; il se hâta de mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le 25, il y eut une espèce d'engagement entre les deux armées navales, & le lendemain deux attaques assez vives où les manœuvres de Hood furent si bien exécutées, que malgré l'infériorité de ses forces, il réussit à s'approcher de l'Isle assiégée, vint jeter l'ancre à la pointe des Salines, s'empara du mouillage même que le Comte de Grasse avoit abandonné, & parvint à s'y embosser à la vue de ce Général, dont l'escadre resta sous voile jusqu'à la fin de l'expédition.

Le 28, l'ennemi débarqua treize cens hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Basse-Terre, en opposa cinq cens tant Grenadiers que Chasseurs ou Volontaires de la Compagnie de Bouillé. Après une heure & demie de combat, la tête de la colonne angloise fut enfoncée, & les Gren-

1782.

Hood s'empara du mouillage de M. de Grasse.

Combat sur terre. Les Anglois sont forcés de se rembarquer.

1782.

diers d'Agénois soutenus des Chasseurs du régiment de Tournaine, alloient en faire un grand carnage, lorsque la troupe du Comte de Fléchin se vit au moment d'être assaillie par une autre colonne, qui l'obligea de suspendre sa poursuite & de laisser aux Anglois le loisir d'exécuter leur retraite. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le soir même de Sandy-Point, avoit rassemblé deux mille hommes à la vieille rade, & s'étant porté vers Basle-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y surprendre les ennemis dans leur poste; mais ils l'avoient abandonné, & déjà leur arrière-garde établie sur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de se rembarquer sous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes angloises tentèrent de jeter du secours dans Brimstone-Hill; elles furent aperçues & forcées de se retirer avec perte.

Effets de la  
belle manœu-  
vre de l'Ami-  
ral Hood.

Le lendemain on somma le Gouverneur de se rendre; mais quoi-  
qu'instruite de la retraite des se-

cours attendus, quoiqu'assiégée par une armée de six mille hommes, la garnison se sentoît encouragée à la vue de la flotte britannique, & l'espérance d'être secourue ne l'abandonna qu'à la dernière extrémité. Un autre effet de l'habile manœuvre de l'Amiral Hood, fut de couper toute communication entre l'escadre & l'armée françoises; &, comme on l'a vu, de mettre souvent entre deux feux les troupes du Marquis de Bouillé, sans exposer la flotte embossée à une distance qui la préservoit du feu des batteries établies sur la plage. Mais le Général françois devoit surmonter tous les obstacles; & dans la journée du 31, il fut enlever aux ennemis un riche magasin d'artillerie, & lui en brûler un autre rempli de vivres & de munitions de toute espèce. Cependant leur feu se soutenoit avec avantage, du côté de Sandy-Point; pour l'éteindre, il falloit au Marquis de Bouillé du canon supérieur à celui de ses batteries. Le vaisseau le Caton fut détaché de l'escadre françoise, & grace à la vigi-

1782.

M. de Bouillé surmonte les obstacles.

1782.

lance du Comte de Framont qui le commandoit, il vint débarquer sa grosse artillerie, dont le service bien soutenu décida la prise de Brimstone-Hill; en moins de dix jours, tout le revêtement du front d'attaque se trouva écroulé.

Capitulation  
des isles de  
Saint-Christo-  
phe & de  
Nieves.

Dans la soirée du 12 Février, le Gouverneur anglois proposa la capitulation de Saint-Christophe; elle fut signée dans la nuit même, & ratifiée le lendemain matin. La garnison composée de onze cens hommes, évacua la place sur les dix heures, sortit par la brèche avec les honneurs de la guerre, posa les armes devant nos troupes & se rendit prisonnière. La petite isle de Nièves subit le sort de Saint-Christophe, & fut comprise dans la même capitulation, dont le dix-septième & dernier article mérite une attention particulière : » Nous consentons, est-il dit dans cet article, en considération du courage & de la conduite résolue des Généraux Shirley & Frazer, qu'ils ne soient pas regardés comme prisonniers de guerre; mais que

» le premier rejoint son Gouver-  
 » nement d'Antigues, & que l'au-  
 » tre continue son service où bon  
 » lui semblera, nous estimant  
 » heureux de témoigner ainsi  
 » notre estime pour ces braves  
 » Officiers ».

1782.

Ce témoignage honorable pour  
 MM. Frazer & Shirley, fait en-  
 core plus d'honneur au Marquis  
 de Bouillé, dont il atteste la mo-  
 dération & la générosité. Ces qua-  
 lités distinctives du brave Général  
 françois, se signalèrent également  
 lors de la prise de Monferrat, qui  
 suivit de près celle de Nièves  
 & de Saint-Christophe. Une divi-  
 sion de notre armée navale, aux  
 ordres du Comte de Barras, s'é-  
 toit portée sur l'Isle angloise, avec  
 un détachement de cinq cens hom-  
 mes commandés par le Comte de  
 Fléchin. Elle se rendit aux armes  
 du Roi le 22 Février, & ce mê-  
 me jour on signa la capitulation,  
 dont le neuvième article taxoit  
 les Habitans à deux mille *moëdes*  
 payables en totalité, pour la  
 première année, au moment pré-  
 fixé de cette capitulation; mais sur

Prise de  
 Monferrat.  
 Générosité  
 du Marquis  
 de Bouillé.

1782.

les représentations de ces malheureux insulaires , le compatissant Gouverneur des isles du Vent prit sur lui de leur faire remise de la dixième partie de cette taxe , & de la repartir en quatre paiemens. Pour assurer la totalité de la somme , on étoit convenu d'envoyer des Otages à la Martinique. Ils y furent traités avec magnificence ; & peu de jours après leur arrivée , le Gouverneur leur fit signifier qu'ils étoient libres de retourner à Monferrat.

Retraite de  
l'Amiral  
Hood.

Ces deux expéditions , où furent employées nos forces de terre & de mer , n'avoient coûté que cent hommes à la France , sans y comprendre les blessés , dont le nombre ne fut guère plus considérable. Les ennemis y perdirent plus de monde , de l'aveu même de l'Amiral anglois , dont les manœuvres furent admirées dans les divers combats qu'il eut à soutenir devant Saint-Christophe. On a dit qu'il s'étoit emboffé à la vue de la place assiégée. Cette position critique sembloit devoir rendre sa retraite périlleuse ; mais au moment

de la capitulation, le Comte de Grasse étoit allé mouiller à l'isle de Nièves; & l'Amiral Hood profita de la première nuit, qui suivit la réduction de Brimstone-Hill pour lever ses ancres & gagner le port de Sainte-Lucie, où l'Amiral Rodney ne tarda pas à le joindre. Cette retraite de l'escadre britannique fut regardée comme un événement extraordinaire, & donna lieu à des observations qui déjà ont été recueillies par l'estimable auteur d'un petit ouvrage bien raisonné sur les méprises des Anglois, dans plusieurs opérations de la dernière guerre. Ces observations ne paroîtront point déplacées dans notre histoire, & l'on nous saura gré de les présenter, à quelques changemens près, sous la forme que leur a donnée M. Joly de Saint-Vallier (1).

1782.

---

(1) L'ouvrage de cet Ecrivain observateur est rempli d'excellentes vues sur les opérations de la dernière guerre; vues fines & souvent profondes, que nous avons adoptées toutes les fois que nous avons pu le faire sans déroger au caractère



1782.  
Observations  
sur cette re-  
traite.

» Une flotte emboffée a tous ses vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, & par conséquent chaque vaisseau présente le travers à l'ennemi. Dans une telle position, il faut beaucoup de tems à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever ses ancres; & cette manœuvre ne peut s'exécuter sans être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hood ait fait les préparatifs de sa retraite à l'insçu de M. le Comte de Grasse? Comment l'a-t-elle effectuée sans accident? Comment a-t-elle échappé aux trente vaisseaux de ligne qui composoient la flotte françoise? La singularité de cet événement ne justifie-t-elle pas le bon mot attribué à M. le Marquis de Bouillé? On dit qu'après la ré-

---

de l'histoire. Nous sommes aussi redevables de plusieurs détails intéressans de notre ouvrage, à M. Hilliard d'Auberteuil, dont la plume élégante s'est exercée avec succès sur les événemens relatifs à la révolution de l'Amérique.

duction du fort de Saint-Christophe , ce Général apprenant la retraite de la flotte angloise, répondit : *Cela n'étoit pas dans la capitulation.* Dans la position de l'Amiral Hood, la seule ressource qu'il paroissoit avoir pour mettre promptement à la voile, étoit de couper ses cables, & il n'eut point recours à ce moyen ! Passons à d'autres observations.

1782.

Une flotte embossée, ne peut plus manœuvrer, elle est fixe dans la place qu'elle occupe, & la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel point elle juge à propos, sans craindre d'autres obstacles que ceux qui lui sont d'abord présentés ; puisque chaque vaisseau de la flotte embossée est, pour ainsi dire, enchaîné par ses ancres. Avec une flotte beaucoup plus nombreuse que celle de l'Amiral Hood, n'étoit-il pas au pouvoir de M. le Comte de Grasse, d'occuper tout le front de l'escadre ennemie, de porter sur elle tout son feu, ou d'attaquer successivement chaque vaisseau avec des forces supérieures ; de prolonger ou renou-

Suite des observations.

tous  
: an-  
e sur  
cha-  
ers à  
tion ,  
cette  
oile ,  
coup  
cette  
r sans  
-il ar-  
Hood  
etraite  
Gras-  
ectuée  
t-elle  
ux de  
flotte  
de cet  
pas le  
arquis  
la ré-  
  
evables  
e notre  
l, dont  
e succès  
olution

1782.

veller ces attaques, jusqu'à ce que cette escadre fut prise, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille position que les Russes avoient brûlé la flotte ottomane, dans leur dernière guerre contre la Porte. Vu la supériorité de la flotte françoise, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par ses flancs, par ses derrières; le Comte de Grasse n'avoit presque rien à risquer en formant cette entreprise. On a voulu comparer sa position à celle du Comte d'Estaing devant Sainte-Lucie; mais l'Amiral Barrington, emboffé dans le port de cette Île, dont les Anglois étoient les maîtres, se voyoit protégé par les batteries qu'ils avoient construites sur le rivage; & l'Amiral Hood n'avoit aucune protection à espérer du côté de Saint-Christophe, dont les troupes étoient assiégées dans Brimstone-Hill par M. le Marquis de Bouillé. Quoi qu'il en soit, l'heureuse retraite de l'escadre angloise à Sainte-Lucie, eut des suites bien fâcheuses pour les armes de Sa Majesté ».

L'Amiral Rodney venoit d'en-  
 trer à la Barbade avec douze vais-  
 seaux de ligne. Son premier soin  
 avoit été de hâter sa jonction avec  
 l'Amiral Hood ; & la réunion  
 des deux escadres porta l'Armée  
 britannique à trente-cinq vaisseaux  
 de ligne , sans y comprendre le  
 Duke , le Vaillant & le Warrior ,  
 qui , peu de jours après , arrivè-  
 rent séparément , & la renforçè-  
 rent de deux cens trente-huit ca-  
 nons. La flotte du Comte de  
 Grasse n'étoit que de trente vais-  
 seaux ; elle attendoit à Fort-Royal  
 le moment de mettre à la voile  
 pour Saint-Domingue , où devoit  
 se rendre l'escadre espagnole , des-  
 tinée à la seconder dans l'expé-  
 dition projetée contre la Jamai-  
 que. Jusqu'à l'arrivée de Rodney ,  
 l'allarme avoit été générale parmi  
 ses Habitans , informés des pré-  
 paratifs redoutables de la France  
 & de l'Espagne. Le Lieutenant-  
 Gouverneur Campbell , s'étoit dé-  
 cidé à mettre toute l'Isle sous la  
 loi martiale ; mais elle n'en étoit  
 pas plus rassurée contre une inva-  
 sion , dont le succès étoit regardé

1782.

Allarmes  
 de la Jamaï-  
 que dissipées.

1782.

comme infaillible , par-là même qu'il alloit dépendre , en grande partie , des opérations du Marquis de Bouillé , qu'il suffisoit de nommer , pour garantir , dans l'opinion générale , la réussite de cette expédition. Les allarmes se dissipèrent enfin , lorsqu'on eut sous les yeux l'état de la flotte aux ordres de Rodney (1). On se reposa sur lui , du soin de

(1) Tel fut l'état bien constaté de cette flotte , depuis la réunion des deux armées de Hood & de Rodney.

*Ancienne escadre aux ordres du Contre-Amiral Sir Samuel Hood.*

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Prince George.	96	La Résolution.	74
Le Barfleur.	90	Le Bedford.	74
L'Alcide.	74	Le Canada.	74
Le Torbay.	74	Le Montagu.	74
La Princesse.	74	Le Saint-Alban's.	64
L'Ajax.	74	L'Intrepid.	64
Le Shrewsbury.	74	Le Prince William.	64
Le Royal-Oak.	74	Le Belliqueux.	64
Le Robust.	74	Le Prudent.	64
Le Monarch.	74	L'America.	64
Le Centaur.	74		
L'Alfred.	74		
Le Ruffel.	74		

prévenir le désastre de la Jamaïque, & voici comme il répondit, en cette occasion, à la confiance de ses concitoyens.

1782.

Cet Amiral, mouillé sur une ancre à Sainte-Lucie, avec trente-huit vaisseaux sous son commandement, épioit l'instant du départ de l'escadre françoise; & le 5 Avril, il apprit que M. de Grasse, faisoit embarquer ses troupes sur les vaisseaux de guerre, & qu'il se dispoit à mettre à la voile. Les mouvemens de son escadre furent observés avec plus d'attention; & le 8, à la pointe du jour, la fregate l'Andromaque, indiqua par

Engagement  
entre MM.  
de Grasse &  
Rodney.

*Renfort conduit par Sir George Rodney.*

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Formidable	90	Le Prothée	64
Le Namur	90	L'Yarmouth	64
L'Arrogant	74	Le Repulze	64
Le Marlborough	74	<i>Vaiff. qui ont rejoint.</i>	
L'Hercules	74	Le Duke	90
Le Conqueror	74	Le Vaillant	74
Le Fame	74	Le Warrior	74
L'Anson	74		
Le Nonsuch	64	Total	38

ême  
ande  
quis  
om-  
opi-  
cette  
dissi-  
sous  
aux  
n se  
de  
  
cette  
armées  
  
Contre-  
  
Canons  
...74  
...74  
...74  
...74  
an's 64  
...64  
liam 64  
...64  
...64  
...64  
23

1782.

un signal, que les François venoient de sortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur le champ, l'Amiral anglois fit lever l'ancre, & donna le signal de chasse-générale. Dès la pointe du jour, les deux armées furent en présence ; mais un calme les surprit sous la Dominique, & les força quelque tems à l'inaction. Le lendemain matin, les François gagnèrent le vent les premiers, & portèrent sur la Guadeloupe. La division de l'avant-garde, aux ordres du Contre-Amiral Hood, se mit bientôt à portée d'accepter le combat, que lui livra le Comte de Grasse; elle plia sous notre feu, dès le commencement de l'action qui devint très-vive sur les deux heures & demie. Cette canonnade avoit causé de grands dommages aux vaisseaux de l'avant-garde ennemie, & déséparé le Royal-Oak & le Montagu. Quoique partiel, cet engagement fut assez meurtrier, & coûta la vie à plusieurs Officiers anglois, parmi lesquels on distinguoit le Capitaine Bayne,

commandant de l'Alfred. Suivant les dépêches de Rodney, l'avant-garde françoise fut encore plus maltraitée. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la nuit du neuf au dix, sa flotte mit en panne pour se réparer, tandis que la nôtre s'élevait au vent de la Guadeloupe.

L'intention du Comte de Grasse, ne devoit point être d'engager un second combat, contre des forces aussi supérieures. Ce n'étoit pas sans peine, qu'il étoit parvenu à rallier son armée, & qu'il avoit mis en sûreté son convoi sous l'escorte du Sagittaire & de l'Expériment. Le lendemain, le Caton se trouva séparé de la flotte, on ne fait comment, & l'Amiral françois ne crut pas devoir s'occuper de la recherche de ce vaisseau; son premier soin alors fut de sauver l'armée, en évitant une nouvelle action avec la flotte angloise; dans la situation où il se trouvoit entre les Saintes & la Dominique, il étoit impossible de l'y forcer. Dans la journée du 11, notre escadre poursuivit sa route

---



---

 1782.

Que le Comte de Grasse devoit éviter un second combat.



1782.

avec toute la célérité possible ; & quoique l'Amiral anglois eût fait signal de chasse générale au vent , elle avoit gagné sur lui tant d'avance , qu'il ne pouvoit se flatter de l'atteindre ; mais un événement peu digne de l'attention du Comte de Grasse dans la circonstance , lui fit oublier que son principal objet étoit de précipiter sa marche vers Saint-Domingue.

Le vaisseau  
le *Zélé* est  
désarmé &  
séparé de la  
flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaisseau *le Zélé* avoit abordé le vaisseau Amiral *la Ville de Paris* ; il perdit dans ce choc son mât de beaupré & son mât de misaine , & fut d'ailleurs tellement désarmé , qu'il ne pouvoit plus suivre , & risquoit beaucoup d'être pris par les vaisseaux de l'avant-garde de la flotte angloise. Le Comte de Grasse l'avoit perdu de vue , & son armée étoit si fort élevée au vent , qu'il dépendoit de lui d'arriver à sa destination , & d'effectuer promptement , une jonction décisive avec la flotte espagnole. Il suffisoit pour cela , d'aban-

D  
don  
l'ab  
que  
ma  
ce  
com  
fran  
succ  
la  
éto  
à l'  
tion  
ner  
dro  
tout  
néra  
fice  
gag  
rétr  
dès-  
bat  
voi  
Ro  
méc  
de l

(1  
ang  
éga

donner le Zélé, ou même, sans  
l'abandonner, de le faire remor-  
quer par deux ou trois frégates ;  
mais encore une fois, la perte de  
ce vaisseau n'étoit rien dans la cir-  
constance où se trouvoit l'Amiral  
françois. Il n'ignoroit pas que le  
succès de la campagne dépendoit de  
la célérité de sa marche, qu'il  
étoit alors de beaucoup inférieur  
à l'Amiral Rodney, & que sa jonc-  
tion avec les Espagnols lui don-  
neroit une supériorité qui le ren-  
droit maître de la mer. Malgré  
toutes ces considérations, le Gé-  
néral ne put se résoudre au sacri-  
fice d'un vaisseau, & pour le dé-  
gager, il fit faire un mouvement  
rétrograde à toute son armée ; &  
dès-lors il ne put éviter un com-  
bat, qui, vu son infériorité, de-  
voit lui devenir fatal. Sir George  
Rodney, s'avançoit avec une ar-  
mée supérieure à l'armée françoise  
de huit ou neuf vaisseaux (1).

1782.

Imprudenc-  
ce du Comte  
de Grasse.  
Ses Suites.

---

(1) Dans son tableau des lignes de bataille  
angloise & françoise, l'Amiral Rodney  
égale nos forces aux siennes, & voici là

1782. D'ordre dans notre armée. Dès le commencement de l'action, qui se passa entre l'isle de la Dominique & les Saintes, les Anglois, selon leur usage, cher-

liste exagérée des vaisseaux françois, telle qu'il la fit passer à l'Amirauté d'Angleterre.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
La Ville de Paris.	110	Le Royal Dauphin	74
L'Auguste.....	80	Le Magnifique.....	74
Le Duc de Bourgogne.....	80	Le Réfléchi.....	74
Le Languedoc.....	80	Le Bien-Aimé.....	74
Le Saint-Esprit.....	80	Le Sceptre.....	74
La Couronne.....	80	Le Northumberland.....	74
Le Neptune.....	80	Le Conquérant.....	74
Le Triomphant.....	80	Le Marseillois.....	74
Le Zélé.....	74	Le Palmier.....	74
Le Glorieux.....	74	L'Ardent.....	64
Le Citoyen.....	74	L'Eveillé.....	64
Le Souverain.....	74	Le Caton.....	64
Le Magnanime.....	74	Le Jason.....	64
Le César.....	74	Le Fier ( armé en flûte ).....	54
L'Hector.....	74	Le Minotore, <i>id.</i>	74
Le Brave.....	74	Le Sagittaire.....	50
Le Pluton.....	74	L'Expériment.....	50
L'Hercule.....	74	Total.....	<u>38</u>
Le Scipion.....	74		
Le Bourgogne.....	74		
Le Destin.....	74		

Or de ces trente-huit vaisseaux portés dans la liste de l'armée du Comte de Grasse, il y en eut au moins neuf qui ne se trou-

chèrent à rompre notre ligne. Les premiers vaisseaux qui se présen-

1782.

vèrent point au combat du 12 Avril, Savoir :

Vaisseaux.	Canons.	
Le Saint-Esprit	80	{ Resté en carene au Fort Royal de la Martinique.
Le Zélé	74	{ Démâté par abordage avant le combat, & remorqué jusqu'à la Guadeloupe.
Le Bien-Aimé	74	{ Encore à la rade de Brest, & qui, de toute la guerre, n'avoit point paru en Amérique.
Le Caton	64	{ Ces deux vaisseaux étoient de relâche à la Guadeloupe depuis le 10 Avril. Ils en partirent le 15 pour gagner Saint-Domingue, & furent pris dans la traversée.
Le Jason	64	
Le Minotaure	74	{ Retourné en France depuis plus de six mois avec le convoi de Saint-Domingue, que commandoit M. de Boderu, Capitaine de Vaisseau.
Le Sagittaire	50	{ Ils escortoient le convoi françois lors de sa retraite à Saint-Domingue pendant le combat.
L'Expériment	50	
Le Fier	50	{ Stationné à Rochefort depuis le mois de Décembre 1781.

On regrette que l'Amiral anglois, qui avoit rendu compte de nos revers d'une manière simple & noble, n'ait pas soutenu ce caractère de modération & de véracité, dans la liste qu'on vient de mettre sous les yeux du Lecteur.

---

---

1782.

tèrent furent vigoureusement repoussés par le Sceptre & par le Glorieux ; mais ce dernier se vit bientôt démâté , par un vaisseau à trois ponts , qui malheureusement l'avoit accroché. L'ordre de bataille de notre escadre , s'étoit dérangé dans le premier mouvement du Comte de Grasse ; & notre ligne une foi rompue , les armées combattirent par pelotons & sans aucune règle. Les élémens concouroient à rendre ce désordre général ; les vents changèrent & devinrent favorables aux Anglois. Ils s'étoient acharnés contre la Ville de Paris , & sembloient n'en vouloir qu'à M. de Grasse. Il eut à soutenir , en même-tems , le feu de huit ou dix vaisseaux ; & les efforts du Pluton & du Triomphant , ne purent les détourner de leur proie & leur faire lâcher prise. L'Amiral Hood , lui-même , ne craignit pas d'abandonner sa division , pour venir prendre part avec le Barfleur qu'il montoit , à la réduction de l'Amiral françois.

Cependant le Glorieux , entièrement démâté , se voyoit au moment

(1)  
heure  
jusqu  
T

ment de succomber ; le Vicomte de Mortemar l'apperçoit au fort de l'action, & forme le hardi projet d'aller le dégager avec la seule frégate le Richmond. Il parvient à lui jeter une amarre, & commençoit à le remorquer, malgré le feu des ennemis, dont le nombre l'accabloit ; mais le Vicomte d'Escars, non moins généreux que le Commandant de la frégate, ne voulut pas que le Richmond partageât sa destinée, & il fit couper l'amarre. Le *Glorieux* fut pris ainsi que l'*Ardent*, le *César* & l'*Hector*. Le même jour attendoit la Ville de Paris, qui désarmée totalement, n'ayant plus avec elle ses deux matelots & se voyant investie de quatorze vaisseaux ennemis, fut obligée de se rendre, après un combat de onze heures & demie\*, où le Comte de Grasse avoit signalé sa bravoure. Si, à cette qualité, qui seule ne constitue pas un Général, il avoit su réunir, dans

1782.

Beaux traits  
de MM. d'Escars & Mortemar.

Prise de  
vaisseau amiral la Ville de Paris.

(1) L'action avoit commencée à sept heures du matin ; elle continua sans relâche jusqu'à six heures & demie du soir.

1782.

cette journée , la prévoyance , le sang-froid & cet esprit de combinaison qui fait éviter le danger ou qui fournit les moyens de s'en tirer , la France n'auroit pas à regretter d'avoir donné à l'Europe , le premier exemple d'un vaisseau amiral de cent dix canons , réduit à l'humiliante extrémité d'amener son pavillon. En sacrifiant le Zélé , M. de Grasse , eût donné lieu , sans doute , aux murmures de quelques spéculateurs ignorans ; mais les bons juges d'une telle conduite , auroient applaudi à la sagesse de ce Commandant.

Suites de  
cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil , le nombre des morts fut de onze cens hommes , sans y comprendre ceux des vaisseaux pris ou séparés. On comptoit parmi ces derniers , toute la division de M. de Bougainville , qui , après le désastre de l'armée , s'étoit retiré à Saint-Eustache pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans le combat , dont il fut accusé de n'avoir été que simple spectateur , ainsi que plusieurs autres Capitaines , à la négligence desquels le Général voulut s'en prendre

M. de Grasse s'en prend  
aux Officiers  
de son armée.

de sa défaite. On vit circuler des extraits de lettres, où le Comte de Grassé se plaignoit de leur déso-béissance aux signaux, & de l'abandon volontaire où ils l'avoient laissé dans sa cruelle position. Ce reproche tomba particulièrement sur les matelots de l'Amiral ; mais suivant d'autres rapports, il n'y eut que des victimes & point de coupables dans cette journée désastreuse, où huit capitaines perdirent la vie. Quant à M. de Bougainville, pour qui l'estime & l'amitié du Comte d'Estaing sont un témoignage non suspect de bravoure & de capacité, il ne mérita pas, sans doute, le reproche d'inaction, s'il est vrai, comme l'attestent plusieurs journaux de l'armée, qu'il ait sauvé le Northumberland, au moment d'une réduction forcée. De tous les Officiers de ce vaisseau, il ne restoit plus sur son bord qu'un enseigne & un auxiliaire, lorsque l'Auguste le couvrit de son feu & parvint à le délivrer. Quoi qu'il en soit des torts de l'armée ou du Général, sur lesquels un Conseil de Guerre devoit prononcer, le Marquis de



1782.

Vaudreuil, dont le Comte de Grasse avouoit alors les services & reconnoissoit l'intrépidité, recueillit les débris de la flotte, & conduisit heureusement dix-neuf vaisseaux à Saint-Domingue. Après le combat du 9, le Caton, le Jason & la frégate l'Aimable, s'étoient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer. N'étant point informés de la journée du 12, ils mirent à la voile pour Saint-Domingue, dès qu'ils furent en état de soutenir la mer; mais le Contre-Amiral Hood, qui avoit été détaché de la flotte britannique avec une escadre de six vaisseaux de ligne, rencontra les trois bâtimens françois, le 19 Avril, & les força d'amener pavillon après une légère canonnade.

Le patriotisme des François se manifesta en cette occasion.

La nouvelle de ces désastres se débitoit dans tout le Royaume, avec des circonstances plus ou moins conformes à la vérité, lorsque le Vicomte de Mortemar vint en confirmer les détails les plus importants. Il avoit rencontré le Roi sur la route de Saint-Hubert, & Sa Majesté l'ayant reconnu, le fit

monter dans son carrosse, & s'entretint avec lui pendant un quart d'heure. Elle apprit nos revers sans en être abattue, & ne vit pour l'ennemi, dans ces fâcheux événemens qu'une foible compensation de nos avantages précédens. La nation montra la même énergie que le Monarque; & dans tous les ordres de l'Etat, il se trouva des Citoyens ambitieux de réparer par le généreux abandon d'une partie de leur fortune, l'échec que notre marine venoit d'éprouver aux Antilles. On prétendit qu'à la première nouvelle de ce désastre, Monsieur & Monseigneur le Comte d'Artois avoient donné un grand exemple de patriotisme, en faisant à Sa Majesté l'hommage d'un vaisseau de cent dix canons, pour remplacer la Ville de Paris. Le Prince de Condé s'étoit chargé, disoit-on, de présenter les mêmes offres au nom des Etats de la Province de Bourgogne. Les Parisiens signalèrent sur-tout leur dévouement patriotique en cette circonstance. Le Corps-de-Ville pria M. le Lieutenant-Général de Police,

1782.

---

---

1782.

de faire agréer à Sa Majesté, la construction d'un vaisseau de rang égal à ceux que le malheur de la guerre venoit de faire tomber aux mains des Anglois. Les Receveurs généraux avoient offert six cens mille livres; & les Six-Corps des Marchands s'étoient signalés par les mêmes offres. Différentes corporations se dispuoient la gloire de ces généreux sacrifices. Les souscriptions ouvertes pour ce noble objet, suffisoient, disoit-on, à la construction de quatorze vaisseaux. Quand bien même le Gouvernement n'auroit pas jugé nécessaire d'en accepter le produit, un tel dévouement prouvoit du moins quelles devoient être un jour les ressources de la France, si le sort de la guerre continuoit d'être favorable à nos ennemis.

A la nouvelle de cette défaite, un des premiers soins de Sa Majesté fut de pourvoir à la subsistance des veuves & des enfans qui avoient perdu leurs maris ou leurs peres dans cette journée désastreuse. Le sort de ces malheureuses victimes intéressoit bien plus notre

auguste Monarque , que la perte  
des vaisseaux enlevés à notre ma-  
rine. » Ne vous laissez point abat-  
» tre , dit-il à son Ministre ; aug-  
» mentez d'activité , doublez , tri-  
» plez les moyens ; je vous four-  
» nirai les forces nécessaires. Mes  
» ennemis n'auront la paix qu'au  
» prix où j'ai voulu la mettre ....  
» On peut réparer la perte de mes  
» vaisseaux ; mais , ajouta-t-il , avec  
» émotion , où retrouver tous les  
» braves gens que j'ai perdus ».

Comme on l'a dit , Sa Majesté  
donna ses premiers soins à leurs  
familles désolées , & crut devoir  
ensuite s'occuper des récompenses  
si justement acquises à ces braves  
Officiers , qui survivoient heureu-  
sement à la défaite du Comte de  
Grasse , & dont les talens & la bra-  
voure méritoient un autre succès.  
M. le Vicomte de Mortemar fut  
le premier à recueillir le fruit de  
ses services ; & le grade de Capi-  
taine de vaisseau devint le prix de  
son héroïque intrépidité. Le Mar-  
quis de Vaudreuil avoit sur-tout  
des titres à la reconnoissance de la  
nation ; mais il en acquéroit de

1782.

Fermeté de  
Louis XVI.

M. de Mor-  
temar est fait  
Capitaine de  
Vaisseau.

1782. MM. de Vaudreuil & de Bougainville se rejoignent à Saint-Domingue.

nouveaux, en réparant autant qu'il étoit en lui, les malheurs de la journée du 12 Avril. Il avoit recueilli les débris de notre armée, & l'avoit conduite heureusement à Saint-Domingue, où il trouva les dix-sept vaisseaux de la flotte espagnole, destinée à renforcer M. de Grasse. Il y fut bientôt rejoint par M. de Bougainville, qui, après avoir réparé son escadre à Saint-Eustache, l'amena sans accident au Cap-François. Le premier soin du Marquis de Vaudreuil, fut d'envoyer en France, sous une bonne escorte, un riche convoi, dont la navigation ne fut traversée par aucun événement fâcheux.

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

Cependant l'Amiral Rodney avoit pris la route de la Jamaïque; il y arriva le 29 avec sa flotte accrue de toutes les prises qu'il avoit faites au combat du 12. Son premier soin fut de détacher le Contre-Amiral Hood pour aller observer les escadres combinées à Saint-Domingue, d'accélérer le radoub de ses vaisseaux endommagés, & de tout disposer pour une action plus décisive contre ces mêmes es-

cadres , dont il annonça la ruine dans toutes ses dépêches à l'Amirauté. Après cette grande expédition, dont le succès lui paroissoit infailible ; Rodney se proposoit de tourner ses forces contre les établissemens espagnols dans le Golfe du Mexique. Mais toutes ces menaces furent sans effet ; & pendant les trois mois que l'Amiral se tint à la Jamaïque , son armée resta dans une inaction qui laissa le tems à la flotte des Espagnols , de se retirer dans ses ports , & de mettre à couvert de toute entreprise leurs Colonies jusqu'alors exposées aux insultes de l'ennemi. Quant au Marquis de Vaudreuil , il mit à la voile longtems avant l'Amiral anglois , & loin d'éviter sa rencontre , il croisa dans ces mers , jusqu'à ce que la saison des opérations navales y fût à son terme. Des Indes occidentales , il se porta dans les mers du Nord de l'Amérique , en écarta tous les vaisseaux ennemis qui gênoient la navigation des Américains ; & ayant détaché une petite escadre pour la baie d'Hudson , il finit par mettre les François

1782.

Conduite  
plus active du  
Marquis de  
Vaudreuil.

1782.

en possession des Comptoirs britanniques établis dans cette baie. Enfin, cet habile Général vint se pourvoir à Boston de nouvelles munitions de guerre & de bouche, & regagnant les Indes occidentales, il fut y protéger nos établissemens contre les tentatives des escadres angloises, & tenir tête à l'Amiral Pigot, qui venoit d'y remplacer l'Amiral Rodney dans le commandement des forces navales de l'Angleterre.

Rappel de  
Rodney.

Les services reconnus de ce Général, ses talens & son courage également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier le pillage de Saint - Eustache. Le reproche d'y avoir connivé avec Vaughan, fut le prétexte du rappel de Rodney, dont les mœurs & les principes déplaisoient d'ailleurs à quelques Membres du Parlement. Mais toujours heureux, même dans ses disgraces, Sir George le fut assez, pour que l'ordre expédié à son successeur, ne s'exécût qu'après la journée du 12 Avril, & ce fut la plus brillante de la vie de cet Amiral.

DE  
Il se  
d'un  
faste  
pel a  
Roll  
Cha  
avo  
Geo  
rapp  
la p  
» de  
» pa  
» ra  
» de  
» gr  
» de  
» gu  
» jo  
» re  
» vo  
» l'e  
» A  
» m  
» je  
» qu  
» ti  
» re  
» je  
» b

Il se montra dans Londres couvert d'une gloire sans égale dans les fastes de la marine angloise. Ce rappel avoit paru si extraordinaire à M. Rolle, qu'il ôsa le dénoncer à la Chambre des Communes. Après avoir demandé si c'étoit bien Sir George que les Ministres ôsoient rappeler au moment qu'il fauvoit la patrie. » Qu'attendre, ajouta-t-il, » de l'administration qui se permet un » pareil traitement contre un Ami- » ral qui, dans toutes les périodes » de sa vie, s'est signalé par de » grandes actions; qui, à la gloire, » dont il s'est couvert dans les » guerres précédentes, vient d'a- » jouter dans le cours de la guer- » re actuelle, la gloire inouïe d'a- » voir enlevé seize vaisseaux à » l'ennemi, & d'avoir fait trois » Amiraux prisonniers. Je ne fais; » mais j'ai beau feuilleter l'histoire, » je ne vois aucun Amiral anglois » qui ait rendu à la patrie la moi- » tié des services que vient de lui » rendre le grand Homme, dont » je dénonce le rappel à la Cham- » bre ».

1782.

Ce rappel  
est dénoncé  
à la Chambre  
des Commu-  
nes.



Ces exagérations ne pouvoient  
 rien en faveur de Rodney, & ne  
 supposoient que beaucoup d'exalta-  
 tion & d'enthousiasme dans M. Rolle;  
 mais ce qui forme un contraste bien  
 frappant avec l'espèce d'affront qu'on  
 faisoit à son ami, c'est la dignité de  
 Pair, à laquelle il fut élevé pres-  
 qu'à l'époque de sa destitution. Le  
 titre de Baron lui fut conféré, &  
 comme ce titre, pour être soutenu  
 dignement, suppose beaucoup  
 de faste & de grandes richesses,  
 on mit en délibération à la Cham-  
 bre des Communes, si l'on n'ac-  
 corderoit pas à Sir George une  
 récompense pécuniaire & des re-  
 venus proportionnés à la représen-  
 tation exigée dans un Pair du  
 Royaume. Sir Francis Basset, au-  
 teur de la motion en faveur de  
 Rodney, crut la justifier en rap-  
 pellant à la Chambre les graces  
 accordées en pareil cas, disoit-il,  
 au Duc de Marlborough & au feu  
 Comte de Chatham. M. Fox, qui  
 ne voyoit pas les mêmes rapports  
 que Sir Francis, entre le nouveau  
 Pair & ces deux grands Hommes,

1782.

Récompense  
 pécuniaire  
 proposée en  
 faveur de  
 Rodney; il est  
 élevé à la  
 dignité de  
 Pair. Débats  
 à ce sujet.

D  
 dé  
 &  
 Gé  
 par  
 rop  
 occ  
 l'oc  
 » a  
 » a  
 » m  
 » l'  
 » fi  
 » v  
 » v  
 » re  
 » p  
 » c  
 » m  
 » p  
 » p  
 » fa  
 » p  
 » re  
 » la  
 » d  
 » su  
 » te  
 » re  
 C  
 à c

désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough étoit un Général à qui l'on ne devoit comparer personne ; que jamais l'Europe ne produisit son égal, qu'il occupoit une classe à part, & qu'il l'occupoit longtems seul. » Quant au Lord Chatham, ajouta-t-il, c'est après sa mort qu'on a songé à sa famille ; son noble désintéressement l'avoit recommandée à la confiance nationale. Si de son vivant on avoit proposé, en sa faveur, une récompense pécuniaire, il eût regardé l'auteur d'une pareille motion, comme son plus cruel ennemi. D'ailleurs cette motion est inconstitutionnelle & par conséquent reprehensible ; personne n'ignore que la dispensation des récompenses est la prérogative exclusive de la Couronne, & qu'avant d'ajouter à la fortune de l'Amiral, il faut d'abord s'assurer qu'elle est suffisante pour soutenir la dignité du nouveau titre qui fait sa récompense ».

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les impu-

---

 1782.

Le Comte de Grasse arrive à Londres, réception qu'on lui fait,

1782.

tations de rapine & d'avidité déjà faites à Sir George Rodney, lors de la conquête de Saint-Eustache. La meilleure réponse aux objections élevées contre lui dans le plus beau moment de sa gloire, étoit de montrer le Comte de Grasse au peuple anglois, & Sir George n'avoit pas négligé ce moyen de triompher de ses envieux. Il avoit fait partir le Général françois sur la flotte de la Jamaïque, qui arriva heureusement en Angleterre; ainsi que les autres convois britanniques des Indes occidentales. A la vue de cet Amiral vaincu & prisonnier, tout le peuple de Londres tressaillit de joie, & Rodney n'eut plus que des apologistes & des admirateurs dans cette Capitale. Le Comte de Grasse y reçut l'accueil le plus brillant; on lui donna des fêtes, le peuple se portoit en foule sur son passage, sa présence excita des acclamations générales, & la reconnoissance se méloit à tous ces témoignages de la satisfaction publique. Le Général françois se prêta de bonne grace à ce triomphe de la

D.  
Na  
au  
dan  
de  
sou  
fanc  
d'ap  
Dan  
adm  
M.  
serv  
on  
cop  
Cap  
Ce f  
thou  
illust  
part  
desti  
teuf  
L  
ge l  
desti  
ficie  
spéc  
Clin  
rem  
com  
brita

Nation angloise ; il fut présenté au Roi, il se fit voir à la bourse & dans les promenades, se montra de son balcon à la foule assemblée sous ses fenêtres, & sa complaisance fut toujours payée d'un cri d'applaudissement & de gratitude. Dans son enchantement, le peuple admiroit la physionomie angloise de M. de Grasse, & pour en conserver la mémoire en Angleterre, on y grava son portrait, dont les copies se répandirent bientôt de la Capitale dans toutes les Provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthousiasme britannique pour cet illustre prisonnier, lors de son départ pour la France, où on lui destinoit une réception moins flatteuse.

L'époque du rappel de Sir George Rodney, fut marquée par la destitution de plusieurs autres Officiers employés en Amérique, & spécialement par celle du Général Clinton, que Sir Gui Carleton alla remplacer à New-York dans le commandement en chef des armées britanniques. Le nouveau Gouver-

---

 1782.

Clinton ~~est~~  
remplacé par  
Carleton.

1782.

neur trouva cette Isle dans un état allarmant pour le commerce. Toute communication étoit coupée entre la Ville & les Américains, & les affaires y languissoient dans une mortelle inaction. Il n'y avoit d'activité que pour la guerre; & comme l'armée de Washington postée dans les Jerseys, paroissoit toujours menacer New-York avec ses onze mille hommes, la garnison & les habitans n'étoient occupés que des fortifications de l'Isle, & des préparatifs d'une défense honorable, quoique nécessairement infructueuse. Mais on verra dans la suite, que les instructions de Carleton portoient d'évacuer cette place en cas d'attaque, de faire la guerre en retraite avec les Américains, & d'employer les voies de modération pour disposer le Congrès à des propositions d'accommodement. L'Angleterre sentoit enfin la nécessité de la paix. Son ambition étoit de la faire partielle, & toute sa politique s'appliqua d'abord à pressentir les Etats-Unis sur leurs dispositions à cet égard; mais les offres même de l'indépen-

DE

danc  
à ce  
nou  
ce q  
dèle  
l'aur  
Le p  
déma  
qu'à  
guerr  
triom  
puiffa  
venir  
ricain  
abanc  
faitric  
alliés  
curer  
Po  
de ce  
pas b  
grès  
comm  
tannic  
fus su  
régno  
nouve  
l'harm  
depu  
guerr

dance ne pouvoient être acceptées à ce prix, & quand bien même la nouvelle République n'eût pas été ce qu'elle est, incorruptible & fidèle à ses engagements, son intérêt l'auroit détournée d'un pareil traité. Le piège étoit manifesté; par cette démarche l'Angleterre ne cherchoit qu'à se débarrasser un moment de la guerre d'Amérique, dans la vue de triompher plus aisément des autres puissances confédérées, & de venir fondre ensuite sur les Américains qui, après avoir lâchement abandonné la France leur bienfaitrice, se seroient trouvés sans alliés & sans espoir de s'en procurer.

Pour se convaincre de l'inutilité de cette tentative, Carleton n'eut pas besoin d'attendre que le Congrès se refusât avec dédain à la communication des dépêches britanniques; il avoit pressenti ce refus sur la bonne intelligence qui régnoit entre les François & les nouveaux Républicains. Jamais l'harmonie n'avoit été plus frappante depuis le commencement de la guerre. Et ce fut à cette époque

1782.

Que l'offre  
d'une paix  
séparée est un  
piège.

Autres raisons qui rendoient cette paix impossible.

1782.

d'une reconnoissance plus sentie de la part des Américains, & d'une protection non moins signalée de la part de la France, qu'on ôsa se flatter en Angleterre d'une paix séparée avec les Etats Unis! Pour mieux séduire à cet égard la crédulité du public, on fit insérer dans plusieurs feuilles que le Docteur Franklin, & MM. Adams & Laurens, négocioient cette paix à Londres; mais les Agens du Congrès, étoient alors bien loin de cette Capitale, & M. Laurens lui même, ayant obtenu son élargissement dès le mois de Janvier, venoit de partir pour Bath, dont ses Médecins lui avoient ordonné les eaux. La facilité du ministère à relâcher sur une simple caution cet ancien Président du Congrès, supposoit des vues pacifiques, & l'intention peut-être de le disposer favorablement pour l'Angleterre; mais les Commissaires du Congrès en Europe, ne devoient entamer aucune négociation à moins que l'indépendance de l'Amérique ne fût préalablement reconnue; & cette indépendance une fois admise,

DE  
ils n  
l'app  
Si  
étoit  
des A  
guer  
désol  
ne t  
L'A  
ses r  
tentr  
conc  
situa  
elle  
néral  
tée,  
aux  
Thor  
sonn  
du n  
Bens  
de l'e  
char  
petit  
la n  
maise  
cent  
roya  
ficien  
Sa

ils ne pouvoient rien conclure sans l'approbation de la France. 1782.

Si le projet de cette paix séparée étoit chimérique dans la position des Anglois, la continuation de la guerre avec les Américains étoit désormais impossible; & Carleton ne tarda pas à s'en convaincre.

Que la continuation de la guerre est impossible, malgré quelques échecs des Américains.

L'Angleterre avoit épuisé toutes ses ressources dans l'Amérique septentrionale, où ses victoires mêmes concouroient à sa ruine. Dans sa situation, quels avantages pouvoit-elle retirer du petit échec du Général Marion sur la riviere Santée, où un parti de cavalerie, aux ordres du Lieutenant-Colonel Thompson, tua, blessa ou fit prisonniers quatre-vingts Américains, du nombre desquels étoit le Major Benson? Que pouvoit-il résulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom située sur la riviere Tom, dont quinze maisons furent incendiées par les cent trente Matelots ou Soldats royalistes, aux ordres de cet Officier?

24 Février.

23 Mars.

Sans être décisive, la prise de Beaufort.

Prise de Beaufort.



1782.

Beaufort dans la Caroline méridionale, eut plus d'éclat & d'importance que les expéditions précédentes. Ce fut une surprise, dont les Royalistes durent tout l'avantage à leur bonne fortune momentanée. Le corsaire le Peacock & les goëlettes la Rose & la Retaliation, aux ordres du Capitaine Duncan M<sup>c</sup> Lean, passèrent la barre de Beaufort, dans la matinée du 4 Avril. Ce dernier navire qui, depuis quinze jours, avoit perdu ses mâts dans une tempête, étoit remorqué par le corsaire, & portoit en même-tems deux pavillons, l'un anglois & l'autre américain. Cet accident & cette feinte tournèrent à l'avantage des Royalistes, & la méprise des habitans de Beaufort fut complète. Ne doutant pas que le vaisseau remorqué ne fût une prise faite sur l'ennemi, ils dépêchèrent leurs pilotes & beaucoup de gens armés, qui se rendirent sur huit bateaux à bord du Peacock, où il découvrirent enfin l'erreur qui les avoit fait tomber dans ce piège. Le 5, vers les deux heures après-midi, le Capj-

D  
tain  
sur  
gré  
heu  
de  
gag  
vers  
sans  
ce ;  
de p  
dis  
les r  
Cap  
gros  
d'un  
& d  
dans  
ving  
role  
rem  
don  
cette  
E  
Roy  
pens  
tout  
dans  
il n  
n'eû  
véne

tainc Stewart fit passer son monde sur les bateaux américains, & malgré le feu des ennemis, il débarqua heureusement dans une Isle voisine de Beaufort. Une heure après, il gagna le continent, & s'avançant vers le fort, il en prit possession sans trouver beaucoup de résistance; la réduction de la ville suivit de près celle de la forteresse. Tandis que Stewart en faisoit enlever les munitions & les marchandises, le Capitaine M<sup>c</sup> Lean s'emparoit d'un gros navire richement chargé, d'une belle goëlette, d'un sloop & de tous les bateaux qui étoient dans le Havre. Le 10, il relachèrent vingt-six prisonniers sur leur parole, évacuèrent la Ville, & se rembarquèrent avec leurs gens, dont un seul avoit été blessé dans cette expédition.

Encore une fois, les succès des Royalistes étoient une foible compensation de leurs pertes, & de toutes les Provinces affranchies dans l'Amérique septentrionale, il n'y en avoit pas une seule qui n'eût été le théâtre de quelque événement décisif contre l'Angle-

1782.

Unanimité  
des Etats-  
Unis

1782.

terre ; pas une qu'il lui fût possible de soumettre par la force des armes , ou d'entraîner par la séduction. La grande puissance des Etats confédérés naissoit de leur unanimité ; tous sentoient alors le besoin qu'ils avoient les uns des autres , & les décisions du Congrès étoient pour chacun d'eux une loi suprême , à laquelle ils se soumettoient avec un jugement. Sans déroger tout-à-fait à ce systéme d'union générale & de soumission à la souveraineté des représentans du peuple américain , les habitans de Vermont , avoient paru vouloir en restreindre l'autorité , en réclamant un territoire , dont le Congrès avoit accordé la garantie aux Etats de New-York & de New-Hampshire. En conséquence de cette prétention , les Commissaires de ce petit Etat s'étoient permis des remontrances , dont plusieurs articles supposoient des bornes aux pouvoirs de l'assemblée de Philadelphie. » Nous voulons , est-il dit , » au troisième numero de leurs réclamations , que le Congrès re-

Que le district de Vermont paroît vouloir restreindre l'autorité du Congrès.

DE  
 » vêt  
 » pou  
 » ma  
 » mé  
 » me  
 » jug  
 » de  
 » née  
 » ne  
 » la

Le  
 Vern  
 qu'un  
 leurs  
 d'en  
 pour  
 prend  
 voien  
 parol  
 dont  
 te ; &  
 tion ,  
 ses p  
 ponsé  
 tions  
 dance  
 ritoir  
 admis  
 étoit  
 ment

» vêtu de la souveraineté, s'interpose  
 » pour prévenir l'effusion du sang ;  
 » mais nous désapprouvons que ce  
 » même Congrès siége com-  
 » me tribunal de judicature, pour  
 » juger ce différend en vertu  
 » de l'autorité qui lui en a été don-  
 » née par un acte des Etats, qui  
 » ne constituent qu'une partie dans  
 » la dispute ».

1782.

Les Commissaires de l'Etat de  
 Vermont, finissoient par déclarer  
 qu'un déni de justice, mettroit  
 leurs constituans dans la nécessité  
 d'en appeler à Dieu & au monde,  
 pour juger à qui l'on devoit s'en  
 prendre des suites fatales qui pou-  
 voient en être la conséquence. Ces  
 paroles renfermoient des menaces,  
 dont le Congrès ne tint aucun comp-  
 te ; & pour terminer cette contesta-  
 tion, il crut devoir persister dans  
 ses premières résolutions. Sa ré-  
 ponse fut donc qu'une des condi-  
 tions indispensables de l'indépen-  
 dance du peuple habitant le ter-  
 ritoire appelé Vermont, & de son  
 admission dans l'union fédérale,  
 étoit qu'il abandonnât explicite-  
 ment toute prétention aux terres

Comme  
 se termine ce  
 différend.

1782.

Que la prétendue méintelligence des Etats est une invention des Anglois.

enclavées dans les limites de l'Etat de New-Hampshire & de celui de New-York.

Ce différend entre les Vermontois & les représentans de la République, n'eut pas d'autres suites, & cependant on ne manquoit pas de répandre dans toute l'Europe, que les Commissaires de l'Etat de Vermont s'étoient abouchés avec le Général Haldimand, & qu'ils offroient de rentrer sous la domination de la Couronne Britannique. On ajoutoit que les conditions proposées par les Commissaires de cet Etat, ayant été transmises à Sir Henry Clinton, ce Général n'avoit osé déterminer un point de cette importance, & que cette grande affaire venoit d'être portée sous les yeux du Roi & de son Conseil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à son arrivée à New-York, Carleton trouva le Congrès & les Etats qu'il représentoit, parfaitement d'accord sur tous les points. Frappé de cette bonne intelligence, il désespéra du succès de ses négociations, & regretta peut-être d'avoir accepté le commandement

D  
ma  
Cli  
d'O  
reu  
An  
fire  
U  
mo  
del  
man  
mir  
C  
qu'i  
mée  
au  
tent  
bas.  
Ang  
rible  
trep  
plet  
aprè  
cand  
n'éto  
l'An  
C  
cipa  
la m  
supp  
dans  
7

mandement à la place de Sir Henry Clinton. En général, le changement d'Officiers ne produisit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où se firent aussi de grands déplacements. 1782.

Un des plus remarquables & le moins prévu sans doute, fut celui de l'Amiral Darby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine nommé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte hollandoise, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du succès de cette terrible expédition ; cependant l'entreprise de Howe échoua, & si complètement, qu'il revint un mois après, sans avoir tiré un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'administration. En effet, le

1782

Ministère venoit d'être renouvelé, & le parti de l'opposition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Disons en peu de mots comment le nouveau système avoit prévalu.

Depuis longtems la nation s'en prenoit aux Ministres de tous ses revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la prise de Saint-Christophe avoit porté le mécontentement à son dernier période, & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de soulever les esprits contre l'administration; ce fut un des effets les plus sensibles de la conquête de M. le Duc de Crillon, dont nous allons terminer l'esquisse.

Prise du  
fort Saint-  
Philippe.

Ce Général avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du siège, lorsque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent dans les premiers jours d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cens Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent brusquement, pendant la nuit, la tour dite *des Signaux*. Les quatorze Soldats qui

la défendoient, ne pouvoient opposer une longue résistance; & cette tour étoit au moment de sauter, lorsque le Duc de Crillon parut avec un détachement de mille hommes, & força l'ennemi à précipiter sa retraite. Les Anglois ne furent pas plus heureux dans une sortie qu'ils tentèrent le 23. Les troupes auxiliaires de France débarquèrent le lendemain au nombre de cinq mille hommes, & ce renfort porta l'armée combinée jusqu'à dix-huit mille. Quatorze batteries formant en tout cent vingt canons & quarante mortiers, composoient l'artillerie des assiégeans. C'en étoit assez pour faire taire le feu des Anglois. Cependant ils parvinrent à détruire une batterie de mortiers, & à couler bas un navire chargé de munitions; mais nous prîmes bientôt notre revanche, & leur enlevâmes sous le canon du fort, sept bâtimens richement chargés. L'honneur de cette expédition fut particulièrement dû aux Capitaines François Eyriés & Varage, & au Chevalier de Liniers, Officier de la marine espagnole. On a dit que les

---

---

1782.



1782.

opérations du siège devoient se prolonger bien avant dans l'hiver; en effet, la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire, prit toutes ses mesures pour l'enlever de vive force. Le 6, il ordonna l'attaque, & les assiégés se retirèrent dans leurs casernes, après avoir fait, pendant quelques jours, des sorties toujours infructueuses. Heureusement pour les Anglois qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux, & suspendit le feu des batteries; mais ce relâche ne fut que momentané. Après une interruption de trois ou quatre jours, le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funestes effets de l'artillerie espagnole fut d'incendier les magasins du fort Saint-Philippe, & de priver ainsi les assiégés des munitions nécessaires pour le service de leurs batteries. La disette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire sentir; la dyssenterie y continuoit ses progrès, & le scorbut y faisoit de cruels ravages; presque tous les malades y périssoient faute de remèdes. Ce-

pendant la garnison prolongea sa 

---

défense jusqu'au 4 Février, & dans la nuit même qui précéda cette journée, elle fit un feu vif & soutenu, qui enleva beaucoup de monde à l'armée des alliés; mais les batteries espagnoles y répondirent avec tant de vigueur & de succès, que la place se trouvant ouverte en plusieurs endroits, Lord Murray se vit réduit à la cruelle extrémité d'arborer pavillon blanc, & d'envoyer proposer une capitulation; elle fut acceptée avec des modifications. Il offroit de remettre la forteresse aux mêmes termes qu'elle s'étoit rendue au Duc de Richelieu. Les ordres de M. de Crillon portoient de faire la garnison prisonniere, & le Commandant anglois fut obligé d'en passer par cette loi de la guerre. Le lendemain matin, les troupes combinées se mirent sous les armes; les Anglois sortirent tambour battant, méche allumée, & vinrent déposer leurs armes en faisceaux à l'extrémité de l'aîle gauche de l'armée victorieuse; le Général Murray & son Etat Major fermoient la marche. Cette cé-

1782.

Capitulation

1782.

Murmures  
de la garni-  
son contre  
le Général  
Murray.

rémonie achevée, tous les Officiers se mêlèrent, & leur premier soin fut de secourir la garnison qui pleuroit de rage sur la nécessité de mettre bas les armes. Quoiqu'il ne lui restât qu'une seule bombe, & qu'elle fût réduite à quinze cens hommes, dont sept cens étoient malades ou blessés, elle reprochoit comme une lâcheté au Général, de s'être rendu avant que d'avoir épuisé sa poudre & ses boulets. Sir William Draper qui commandoit en second dans le fort Saint-Philippe, se montra l'un des plus hardis *improbateurs* de Lord Murray. Le Duc de Crillon avoit invité à dîner ce Général avec les principaux Officiers de la garnison; le seul Draper s'y refusa, prétextant sa répugnance à se trouver avec un traître. Sur ce refus, Murray présagea l'orage qui le menaçoit à son retour en Angleterre. « J'en suis certain, dit-il, » le Commandant en second va » m'accuser à Londres, & ses par- » tisans rempliront les papiers d'in- » vectives contre ma personne; ce- » pendant il y a plus de dix jours » qu'il me presse de rendre la place,

» & qu'il s'est mis en frais de me  
 » prouver que toute résistance étoit 1782.  
 » inutile ».

La mauvaise humeur de Sir William, & les murmures de la garnison du fort Saint-Philippe, annonçoient une enquête sur la conduite de Lord Murray. Mais ce n'étoit point de lâcheté qu'on pouvoit accuser ce Général, dont la réputation de bravoure étoit justement affermie depuis très-long-tems. Dans la situation où se trouvoit le fort, il étoit impossible de le sauver; & une résistance plus opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la perte des Anglois. Quant à la prévoyance du Général, il n'étoit pas aussi facile de le trouver irréprochable de ce côté-là. S'il ne dépendoit pas de lui de hâter les secours si vainement promis & si vainement attendus pendant six mois entiers, peut-être fut-il en son pouvoir de tirer un meilleur parti de sa faible garnison, en la préservant du scorbut par l'usage des viandes fraîches, dont il étoit naturel d'approvisionner le fort Saint-Philippe

Torts de  
 ce Général.

---

1782. avant l'invasion des Espagnols (1). Il eût dû prévoir cette invasion, dont il étoit menacé un mois avant leur débarquement. Peut-être aussi que le Général anglois ne mit point assez d'activité dans le service de son artillerie, lors des premières attaques de l'ennemi. Peut-être a-t-on à lui reprocher de n'avoir pas opposé assez d'obstacles à l'établissement des batteries espagnoles. Sans doute que des ordres vigoureux auroient été suivis d'une exécution prompte & décisive; la bravoure des Soldats de Murray étoit un sur garant de leur obéissance. Le Général leur rend ce témoignage flatteur dans une lettre au Ministre, que nous allons extraire comme

---

(1) Dans le *postscriptum* de sa lettre au Comte d'Hillsborough, dont nous présenterons l'extrait, Lord Murray semble avoir voulu prévenir le reproche de négligence à cet égard, en exagérant la bonté des vivres; dont la place étoit approvisionnée, dit-il, pour six mois encore, lors de la capitulation. Ce Général savoit mieux que personne que ces vivres n'étoient ni sains, ni fort abondans; &

un monument de leur intrépidité, & le complément du tableau de leur détresse, à l'époque de la prise du fort Saint-Philippe. Cette lettre est d'ailleurs une expression bien sentie de la reconnoissance du Général Murray pour tous les soins généreux du Duc de Crillon, dont elle atteste l'humanité.

1782.

» MY LORD, j'ai l'honneur d'in-  
 » former Votre Seigneurie que le  
 » fort Saint-Philippe s'est rendu à  
 » Sa Majesté Catholique le 5 Fé-  
 » vrier, & je me flatte que l'Eu-  
 » rope entière n'en sera pas moins  
 » disposée à reconnoître l'héroïsme  
 » de mes braves compagnons. Le  
 » scorbut le plus invétéré qui ja-  
 » mais ait infecté l'espèce humaine,  
 » les avoit réduits à six cens soixan-  
 » te hommes en état de servir, & dans  
 » ce nombre cinq cens étoient plus  
 » ou moins affectés de cette cruelle  
 » maladie. Encore trois jours d'u-

Lettre de  
 ce Général,  
 qui atteste  
 l'humanité  
 des vain-  
 queurs.

son assertion démentie par le témoignage de tous ses Officiers ne le justifie pas à cet égard; mais il n'en est que plus vrai qu'il fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une résistance aussi meurtrière qu'inutile.

1782.

» ne résistance téméraire, & c'en  
» étoit fait de toute la garnison.  
» Mais tel étoit le rare courage des  
» Soldats du Roi, qu'ils dissimuloient  
» leurs souffrances afin de pouvoir  
» continuer leur service & ne point  
» aller à l'hôpital; plusieurs ont été  
» trouvés morts en faction. Peut-  
» être n'y eut-il jamais de spectacle  
» plus touchant & plus noble que  
» celui de la garnison de Saint-Phi-  
» lippe, marchant au milieu des ar-  
» mées espagnoles & françoises. Elle  
» n'étoit alors composée que de six  
» cens Soldats moribonds, de deux  
» cens Matelors, de cent vingt hom-  
» mes du corps de l'Artillerie Roya-  
» le, de vingt Corfes & de vingt-  
» cinq tant Grecs que Turcs, Mau-  
» res ou Juifs. Les deux armées  
» disposées sur deux lignes, s'éten-  
» doient du Glacis jusqu'à George-  
» Town, où nos bataillons mirent  
» bas les armes, en déclarant qu'ils  
» ne se rendoient qu'à Dieu seul;  
» ils se flattoient que les vainqueurs  
» ne mettroient pas leur gloire à  
» prendre un hôpital. A la vue de  
» l'affreuse détresse où se trouvoient  
» nos gens, les Espagnols & les

» François ne purent arrêter leurs  
 » larmes. L'humanité du Duc de  
 » Crillon en fut sensiblement tou-  
 » chée, & ses soins compatissans ont  
 » passé mes espérances. Nous avons  
 » aussi de grandes obligations au  
 » Baron de Falkenhaye, Comman-  
 » dant des troupes françoises, ainsi  
 » qu'au jeune Marquis de Crillon,  
 » dont l'humanité s'est également  
 » signalée dans cette occasion ».

1782.

Le Général Murray termine sa lettre par un état des morts, qu'il porte à cinquante-neuf tant Officiers que Soldats, & des blessés qu'il fait monter à cent cinquante hommes. Le nombre des canons trouvés dans le fort étoit d'environ trois cens, & celui des mortiers de quarante-neuf. Mais dans le nombre de ces pièces, il y en avoit plusieurs hors d'état de servir.

La conquête du Port - Mahon flatta d'autant plus le Roi d'Espagne, qu'elle s'étoit faite sans une grande effusion de sang. L'armée combinée n'avoit perdu que cent quatre-vingt-trois hommes. On y comptoit, à la fin de l'expédition, environ deux cens quatre-vingt ma-

Le Duc de Crillon est désigné pour commander au siège de Gibraltar.



1782.

lades ou blessés; mais dans ce nombre, vingt seulement étoient en danger. Un succès aussi brillant & aussi peu coûteux ranima l'ardeur des Espagnols, & fit desirer à toute la nation qu'on profitât de cette effervescence pour tenter une plus grande entreprise. La Cour se rendit aux vœux de toute l'Espagne, & le siège de Gibraltar fut résolu. Quoique le Commandant en chef ne fut pas encore nommé, il étoit aisé de prévoir sur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées espagnoles, & c'étoit une forte présomption en sa faveur. En effet, Sa Majesté devoit le charger de cette grande expédition; il eut ordre de faire partir son armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laisser à Mahon qu'un seul régiment d'Infanterie, & deux ou trois cens Dragons. Le commandement de Minorque avoit été donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier, & dont le premier soin fut de raser les fortifications de l'Isle.

Nouveaux  
murmures  
contre les  
Ministres  
d'Angleterre

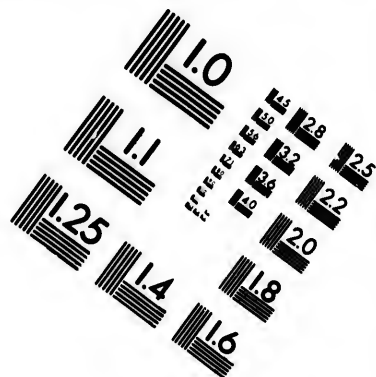
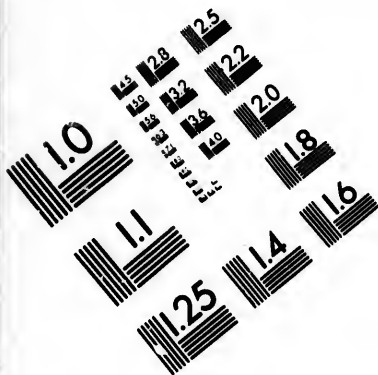
La prise du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup

non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. A la nouvelle de cet événement, la nation ne mit plus de bornes à ses murmures contre les Ministres. Elle accusoit Lord North, elle accusoit ses collègues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes qu'ils avoient faites depuis le commencement des hostilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le dessein pervers & combiné de sacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs constitutifs du Gouvernement britannique. L'expulsion des Ministres & la paix avec les Etats-Unis furent deux points sur lesquels les vœux de l'Angleterre parurent se réunir. En conséquence de ces dispositions, dont la Chambre des Communes se montra la fidèle interprète dans la séance du 22 Février, le Général Conway fit la motion suivante.

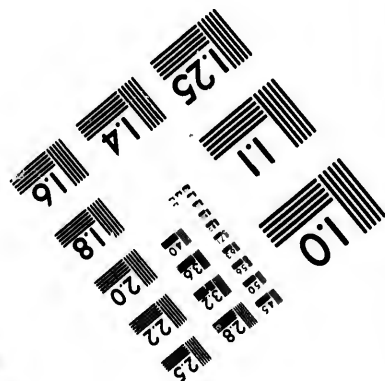
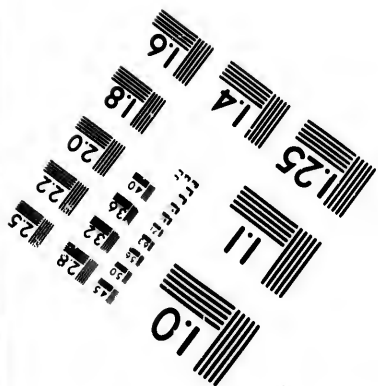
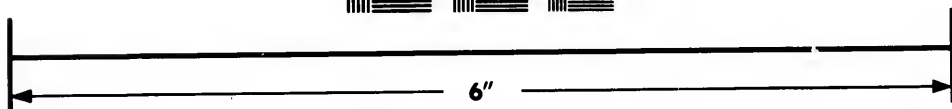
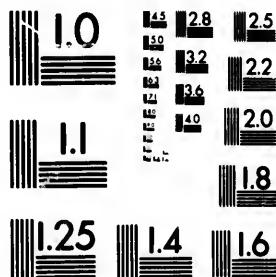
„ Qu'il soit présenté à Sa Majesté

Motion du  
Général Con-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17

1782. » une humble adresse, pour la sup-  
 way, pour » plier instamment de prendre dans  
 que la guerre » sa considération royale les grandes  
 d'Amérique » & fréquentes calamités qui ont ac-  
 soit disconti- » compagné la guerre actuelle, & les  
 nuée. » pesans fardeaux qu'elle a accumu-  
 » lés sur son peuple loyal & affec-  
 » tionné ; de prêter gracieusement  
 » l'oreille aux humbles prières &  
 » avis deses fidèles Communes, afin  
 » que la guerre soit discontinuée sur  
 » le continent de l'Amérique sep-  
 » tentrionale, & que par une heu-  
 » reuse réconciliation avec les Co-  
 » lonies révoltées, la tranquillité  
 » publique soit rétablie : grande fin  
 » à laquelle les fidèles Communes  
 » de Sa Majesté sont prêtes de don-  
 » ner, avec le plus vif empresse-  
 » ment, toute l'assistance qui est en  
 » leur pouvoir ».

Cette motion fut combattue par le nouveau Secrétaire d'Etat au département de l'Amérique. Voici la substance des objections contenues dans son discours.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion. » La guerre d'Amérique, dit M. Welbore-Ellis, m'a toujours paru juste dans son principe ; mais en la regardant comme telle, je ne

» me suis jamais flatté de voir les Co-  
» lonies ramenées à l'obéissance par la  
» force des armes ; toutes mes espé-  
» rances étoient fondées sur le grand  
» nombre d'amis que nous avions  
» dans le Nouveau Monde. Sui-  
» vant mon opinion , leur donner un  
» appui étoit un sûr moyen de faire  
» triompher le parti attaché au Gou-  
» vernement britannique ; à mes  
» yeux , l'unique objet de cette  
» guerre fut d'assurer & de hâter  
» ce triomphe. Rien n'est changé,  
» ajouta-t-il , ni dans le nombre, ni  
» dans la disposition de nos partisans  
» en Amérique ; mais les événe-  
» mens, je ne crains pas de l'avouer,  
» me forcent d'envisager les choses  
» sous un point de vue moins fa-  
» vorable , & j'ai beaucoup rabattu  
» de l'espérance qui m'a longtems  
» fouri. Jamais on n'eut tant de rai-  
» sons de desirer la paix ; mais le  
» moyen de l'obtenir n'est pas de  
» retirer nos troupes du continent  
» de l'Amérique, & d'affranchir ses  
» habitans des calamités de la guer-  
» re. Ce parti avilissant, en nous  
» mettant à la merci des Rebelles,  
» nous donneroit une paix bien

1782.

» précaire ; encore est-il douteux  
 » qu'il nous la procurât. Quand on  
 » parle de la *guerre d'Amérique* ,  
 » il me semble qu'il y a abus dans  
 » les termes , & qu'elle seroit mieux  
 » nommée guerre françoise , puis-  
 » que l'armée de Washington & les  
 » autres troupes continentales , sont  
 » nourries , vêtues & soudoyées par  
 » la France , & que par conséquent  
 » c'est la France & non l'Améri-  
 » que que nous combattons dans  
 » le nouveau continent. La guerre  
 » dont il s'agit dans la motion de  
 » l'honorable Général, est donc très-  
 » improprement nommée guerre  
 » d'Amérique. Mais quelles sont  
 » les vues de l'administration rela-  
 » tivement à cette guerre améri-  
 » caine ou françoise ? Je les trouve  
 » indiquées dans la diminution des  
 » troupes votées pour le service de  
 » l'année courante en Amérique ;  
 » rien ne prouve mieux , ce me  
 » semble , que les opérations mili-  
 » taires y doivent être moins éten-  
 » dues cette année que les années  
 » précédentes ». Le nouveau Minis-  
 » tre conclut en disant , qu'il refusoit  
 sa voix à la motion du Général  
 Conway.

D  
 rep  
 qu'  
 c'é  
 à la  
 cut  
 le p  
 me  
 cha  
 à  
 Vir  
 en  
 les  
 ple  
 déj  
 rati  
 roit  
 gue  
 un  
 de t  
 voi  
 que  
 ten  
 ma  
 inc  
 exc  
 Gé  
 cu  
 En  
 plu



Dans la même séance, M. Adams représenta fortement à la Chambre, qu'approuver l'adresse proposée, c'étoit porter une atteinte directe à la prérogative du pouvoir exécutif; & Lord North déclara que le plan des opérations étoit absolument changé pour la campagne prochaine; qu'on ne songeoit point à remplacer l'armée perdue en Virginie, & qu'on ne feroit passer en Amérique d'autres troupes que les recrues nécessaires pour compléter les corps qui s'y trouvoient déjà; qu'au lieu d'étendre les opérations de la guerre, on ne s'attacheroit qu'à les resserrer; & que cette guerre purement défensive, seroit un acheminement à la paix, objet de tous ses vœux. On recueillit les voix, & la majorité ne l'emporta que d'une seule, au grand mécontentement de Lord North, dont la mauvaise humeur s'exhala en propos incivils qu'il fallut réparer par des excuses. Il prévint que la motion du Général seroit encore mieux accueillie dans la séance prochaine. En effet, elle passa le 27 Février à la pluralité de deux cens quarante voix

1782.

Cette motion  
passée  
avec des modifications.

1782.

contre deux cens neuf; mais avec des modifications qui sembloient accorder quelque chose à Lord North, & restreindre la demande du Général à la cessation de la guerre offensive. Voici la nouvelle forme sous laquelle cette motion avoit été fournie à la considération de la Chambre des Communes.

» Résolu, que l'opinion de cette  
 » Chambre est que la continuation  
 » ultérieure d'une *guerre offensive*  
 » sur le continent de l'Amérique  
 » septentrionale, dans la vue de ré-  
 » duire à l'obéissance les Colonies  
 » révoltées, ne peut qu'affoiblir les  
 » efforts de l'Angleterre contre ses  
 » ennemis européens; que dans les  
 » circonstances présentes, elle ne  
 » peut qu'ajouter à cette inimitié si  
 » fatale aux intérêts de la Grande-  
 » Bretagne & de l'Amérique; &  
 » en empêchant une heureuse récon-  
 » ciliation entre les deux partis, frus-  
 » trer les vœux de la majorité de  
 » la chambre, & le desir ardent,  
 » dont elle est pénétrée, de nous  
 » rendre les bénédictions de sa  
 » tranquillité publique».

Sa Majesté

Le Vendredi premier Mars, deux

cens membres des Communes se rendirent au Palais de Saint-James, & présentèrent leur adresse à Sa Majesté qui, l'ayant reçue des mains de l'Orateur, y fit la réponse suivante.

1782.

Britannique  
répond à l'adresse de la  
Chambre des  
Communes.

« MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES. Rien ne me touche de plus près que le bonheur de mon peuple : vous pouvez être assurés qu'en conséquence de votre avis, je prendrai les mesures qui me paroîtront tendre le plus directement à rétablir entre la Grande-Bretagne & ses Colonies l'harmonie si essentielle à la prospérité de l'une & des autres ; & que mes efforts seront dirigés de la manière la plus efficace contre nos ennemis européens, jusqu'à ce qu'on puisse obtenir une paix compatible avec les intérêts & le bien-être permanent de mon Royaume ».

Le Lundi suivant, l'Orateur rendit compte à la Chambre de la réponse faite à son adresse, & le Général Conway fit une seconde motion qui tendoit à déclarer ennemi de l'Etat quiconque oseroit suggérer à S. M. de continuer en Amérique

Nouvelle  
motion &  
nouvelle  
adresse sur le  
même sujet.

1782.

une guerre *offensive*. Cette motion passa ainsi que l'adresse de remerciement au Roi, dont on convint unanimement. Les députés de la Chambre se rendirent en conséquence au Palais de Saint-James, au milieu d'un concours de peuple qui s'y portoit en foule, pour féliciter S. M. d'une résolution qu'elle étoit forcé d'adopter.

Pour l'autoriser à conclure la paix ou du moins à suspendre les hostilités en Amérique, il falloit un bill, & telle est la substance de celui qui fut présenté à la Chambre des Communes.

Bill présenté à la Chambre des Communes.

« Comme il est essentiel aux intérêts de la Grande-Bretagne & des Colonies de l'Amérique, que la paix & le commerce soient rétablis entre elles; pour manifester le desir sincere qu'ont Sa Majesté & son Parlement de mettre fin aux calamités de la guerre, *qu'il soit statué* par la très-Excellente Majesté du Roi, & par les Lords & Communes assemblés en ce Parlement, que la loi autorise Sa dite Majesté à traiter & conclure une paix ou trêve avec lesdites Colonies. *Qu'il soit de plus statué,*

DE  
 » qu'  
 » les  
 » d'a  
 » dre  
 » à c  
 » que  
 L  
 desu  
 gues  
 plus  
 aisé  
 roien  
 qui g  
 mois  
 prop  
 sur l  
 de l'  
 à un  
 faute  
 des  
 depu  
 Fran  
 bon  
 pou  
 foul  
 histo  
 que  
 C  
 en l  
 wic

» qu'en vertu de cet acte, elle aura  
 » les pleins pouvoirs & autorité  
 » d'annuler, révoquer ou suspen-  
 » dre tout autre acte du Parlement  
 » à ce contraire en quelque maniere  
 » que ce puisse être ».

1782.

L'opposition avoit enfin pris le dessus. Lord North & ses collègues se voyoient délaissés de leurs plus zélés partisans, & il étoit aisé de prévoir qu'ils ne braveroient pas longtems encore l'orage qui grondoit sur leurs têtes. Dès le mois de Janvier, M. Fox avoit proposé une enquête solennelle sur la conduite du premier Lord de l'Amirauté; ce qui donna lieu à une récapitulation de toutes les fautes des Ministres dans l'emploi des forces navales de l'Angleterre, depuis son agression contre la France. Cette récapitulation est bonne à suivre, ne fut-ce que pour réveiller l'attention sur une foule d'événemens épars dans cette histoire, & peut-être oubliés de quelques-uns de nos lecteurs.

Récapitulation des fautes du Ministre, dans l'emploi des forces navales.

Ce fut à l'époque de cette guerre en Europe, que le Comte de Sandwich prononça les paroles mémo-

---

---

1782.

rables & sentencieuses qui l'obligoient sur sa tête, à ne laisser, dans aucun cas, à la Maison de Bourbon, la supériorité des forces navales. Suivant M. Fox, cette déclaration téméraire avoit endormi la nation dans une sécurité funeste. Elle vit sans inquiétude les préparatifs de la France, sur-tout depuis qu'on eût désigné l'Amiral Keppel pour commander les vingt-six vaisseaux qui, disoit-on en pleine Chambre, n'attendoient à Portsmouth qu'un Amiral pour mettre à la voile. Mais à son arrivée, au lieu de cette forte escadre, il ne trouva que six vaisseaux en état d'appareiller. Les lenteurs furent extrêmes, & la plus belle partie de la campagne de 1777 se passa dans l'inaction. Cependant, on ne cessoit de répéter au Ministre, que la France pressoit son armement avec une célérité allarmante pour l'Angleterre. Ainsi la négligence de Sandwich fit perdre aux Anglois une si belle occasion d'étouffer à son berceau la marine renaissante des François. « Etoit-il » allié à la Maison de Bourbon, » s'écrie M. Fox, étoit-il à ses

» gages? Dans l'un ou l'autre cas  
 » pouvoit-il mieux la servir? Mais  
 » qu'il ait été soudoyé par elle ou  
 » par la Grande - Bretagne, peu  
 » importe, puisque l'effet a été le  
 » même ».

1782.

Une autre imprudence qui caracté-  
 ralise la conduite de cette pre-  
 mière campagne britannique, est le  
 parti qu'on avoit pris d'envoyer en  
 Amérique tout ce qu'on avoit de  
 frégates; de sorte que, pour donner  
 la chasse à de simples navires, on s'é-  
 toit vu forcé d'employer des vais-  
 seaux de ligne; mais lorsqu'il fut ques-  
 tion de former une escadre pour l'A-  
 miral Keppel, il fallut rappeler ces  
 vaisseaux qui, ayant plus ou moins  
 souffert dans leur croisière, avoient  
 besoin d'être réparés avant de s'in-  
 corporer dans l'armée navale; faute  
 de prévoyance & d'activité, on perdit  
 ainsi tous les frais de cette campagne.

Suite de  
 la récapitu-  
 lation.

Ce même systéme de lenteur &  
 d'inaction parut être celui de l'An-  
 gleterre dans les campagnes sui-  
 vantes. La jonction & la séparation  
 des escadres françoises & espagnoles  
 ne fut jamais troublée par la moi-  
 ndre tentative de la part des Anglois.

1782.

Habiles à poursuivre une flotte après sa sortie ou lors de sa retraite, ils ne furent presque jamais ni la prévenir ni l'atteindre. Leurs plus heureux succès furent ordinairement des coups de la Providence qui se plaisoit quelquefois à réparer les fautes de l'administration. En 1778, il s'agissoit de gagner les François de vitesse aux Indes occidentales, & de leur disputer la supériorité du nombre. En conséquence on fait partir une forte escadre sous le commandement de l'Amiral Rodney; mais avec ordre de toucher auparavant à Gibraltar; c'étoit manquer l'objet qu'on avoit principalement en vue. Cette fausse mesure réussit aux Anglois; ils prirent & coulèrent bas neuf vaisseaux de l'escadre de l'Angara. « Mais en » cette occasion, dit M. Fox, ne » remercions que la Providence; » c'est la seule alliée qui nous reste. » Quels succès, ajoute-t-il, ont-eu » les deux campagnes suivantes ? » Quels fruits a recueilli la nation » des sommes immenses qu'elle a » prodiguées dans l'espoir de sou- » tenir ou de réparer l'honneur de  
son



» son pavillon? Revers sur revers,  
 » fuite sur fuite. Les clameurs d'un  
 » peuple entier & la retraite succes-  
 » sive des Amiraux dégoûtés d'un  
 » service ingrat qui peut compro-  
 » mettre leur gloire; tout proclame  
 » les hautes vues du premier Lord  
 » de l'Amirauté. Mais semblable à  
 » ces conquérans célèbres dans  
 » l'histoire qui puisoient de nou-  
 » velles ressources dans leurs dé-  
 » faites mêmes, le Comte de Sand-  
 » wich trouve que l'Angleterre n'a  
 » point assez de trois ennemis, il  
 » en provoque un quatrième, & de  
 » concert avec ses Collegues, il dé-  
 » clare la guerre à la Hollande. Ce  
 » fut par cet acte de démence que  
 » se termina la campagne de 1780.

1782.

La campagne suivante fut encore  
 plus féconde en revers, toujours  
 imputés à la confiance aveugle, à  
 la négligence, à l'incapacité des  
 Ministres d'Angleterre. A cette  
 époque, ils avoient porté jusqu'à  
 quatre le nombre des Puissances  
 armées contre la Grande-Bretagne,  
 sans avoir pu lui ménager un seul  
 allié; & par une inconséquence di-  
 gne de leur politique, la même ad-

1782.

ministration qui avoit provoqué les Hollandois avec des forces supérieures, (1) ne leur opposa qu'une faible escadre après la déclaration de guerre. Mais dans cette circonstance, la Providence vint encore au secours des Anglois, & pour me servir des expressions de M. Fox, prit en main le gouvernail du Berwick, & le conduisit à Dogger-Bank pour soutenir les efforts de l'Amiral Parker qu'on avoit négligé de renforcer, & dont les talens & la valeur ne purent terminer cette affaire d'une manière glorieuse pour la nation. Pendant ce tems-là, l'Amirauté mal informée envoie en croisière l'Amiral Darby, & impute à de fausses terreurs la prudente retraite de ce Général qui n'avoit pourtant que ce moyen d'éviter les flottes combinées; lui donne un démenti formel sur l'apparition de

---

(1) On se rappelle qu'avant la déclaration de guerre entre les deux Puissances, le Commodore Fielding avoit été détaché avec plusieurs vaisseaux de force, pour intercepter un Convoi hollandois, protégé par un seul vaisseau de ligne.

ces flottes; & par de faux avis envoyés à Bristol, rassure les négociants de cette ville, qui, sur la foi de l'Amirauté, alloient expédier leurs vaisseaux, & les jeter au milieu des escadres ennemies, si une lettre de Lord Shuldham ne fut arrivée à tems pour détourner ce malheur. Et ce qui prouve le défaut d'harmonie entre les divers départemens de l'administration; c'est qu'à cette même époque, Lord Stormont faisoit informer le commerce d'Irlande que les flottes des alliés se portoient sur les côtes de ce Royaume.

1782.

Malgré les fastueuses promesses de l'Amiral Rodney, les opérations de la marine angloise n'étoient ni plus heureuses, ni mieux combinées dans les Indes occidentales. De foibles canonnades entre les escadres respectives, des simulacres de combats, & la perte réelle de quelques isles britanniques, furent tout ce que produisirent les rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occasion de réparer ses disgrâces, s'offrit encore une fois à l'Angleterre. On équipoit à Brest

1782.

une escadre destinée à renforcer la flotte française des Antilles. De deux choses l'une ; ou le premier Lord de l'Amirauté ignoroit la force de cet armement , ou il en étoit informé. Dans la première supposition, la négligence de Lord Sandwich fut inexcusable, & dans la seconde, il fut également reprehensible d'avoir détaché des forces inférieures contre cette escadre, tandis qu'il en avoit de supérieures à sa disposition. D'ailleurs pourquoi les instructions de l'Amiral Kempenfelt l'obligeoient-elles de revenir avec quinze prises, quand il pouvoit s'emparer de tout le convoi français ?

Si toutes les fautes imputées à Lord Sandwich étoient constatées, elles motivoient suffisamment l'enquête proposée par M. Fox ; mais le premier Lord trouva pour ce moment, des apologistes zélés dans le Capitaine John Luttrell, & dans Lord Mulgrave, qui reprochèrent à M. Fox de n'avoir appuyé sa motion d'aucunes raisons solides, &, à ce défaut, de l'avoir noyée dans un torrent d'invectives

Chefs d'accusation produits contre Lord Sandwich.

& de calomnies. L'enquête n'en fut pas moins fixée au 7 Février. En la bornant à la campagne de 1781, M. Fox produisit quatre chefs d'accusation contre le premier Lord de l'Amirauté.

1782.

1°. D'avoir souffert que le Comte de Grasse fit voile pour les Indes occidentales, sans prendre la moindre mesure pour intercepter son escadre dont il connoissoit la destination & l'infériorité, pour la devancer aux Antilles, & pour assurer à l'Amiral Hood la supériorité qu'y cherchoient les François. De cette négligence criminelle du Comte de Sandwich, s'enfuirent la perte des isles angloises, & la capitulation de York-Town.

2°. D'avoir laissé prendre à M. de la Motte-Piquet le convoi de Saint-Eustache, dont Sir George Rodney avoit annoncé l'arrivée, & qu'il étoit possible de sauver en rappelant l'Amiral Darby de sa croisière inutile sur la côte d'Irlande. A cette même époque, on attendoit une flotte de la Jamaï-

1782. que, dont on ne daigna pas se mettre en peine. Heureusement qu'elle fut rencontrée par une frégate qui l'avertit du danger qu'elle couroit. Le convoi de Saint-Eustache n'eut pas le même bonheur, il fut enlevé par la faute de l'administration.

3°. D'avoir tendu un piège aux Négocians de Bristol, en faisant écrire au Maire de cette ville que la flotte combinée n'étoit point dans la Manche, & que celle de l'Amiral Darby n'avoit relâché à Torbay, que pour faire de l'eau. Lord Sandwich écrivoit une fausseté, puisqu'il n'ignoroit pas que l'Amiral avoit assigné une toute autre raison à sa retraite précipitée.

4°. Le quatrième chef d'accusation portoit sur la conduite de la guerre avec la Hollande. Selon M. Fox, de toutes les absurdités de l'administration, la plus absurde fut la manière de s'embarquer dans cette guerre. On supposa d'abord que les Hollandois étoient absolument dénués de défense; & que le parti des Anglois n'attendoit qu'un effort vigoureux

pour devenir le parti dominant dans la République. On imaginoit d'après cela, que Lord Sandwich alloit envoyer une escadre puissante au Texel, pour y foudroyer la marine naissante des Hollandois; mais, pour attaquer leurs vaisseaux, il attend qu'ils soient en pleine mer, & tout le monde fait quelles ont été les suites de cette opération.

1782.

Cette enquête sur la conduite des affaires navales s'évanouit comme les autres, & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix; mais dans cette occasion, le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de voix, & il étoit aisé de voir que l'opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine, étoient l'objet de violens débats, toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février, M. Hufsey, accusant l'indolence de l'Amirauté, lui reprocha de laisser dépérir la marine, & de tromper la nation sur l'état effectif

L'enquête  
n'a pas lieu.  
& les reproches continuent.

1782.

de la puissance navale, en produisant des listes sans fin de vaisseaux qui n'existoient nulle part. « N'est-il pas honteux, ajouta-t-il, qu'à près tant de millions prodigués, notre marine royale se borne à quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne. Et tandis qu'on s'endort en Angleterre, que rien ne finit dans nos bassins & sur nos chantiers, les François se livrant à toute l'activité de leur caractère, construisent, équipent, réparent des vaisseaux avec une célérité qui tient du prodige ». A ce sujet, il raconta qu'un Anglois de ses amis, tout récemment venu de Brest, lui avoit dit, qu'ayant témoigné à un Officier de ce Port quelque desir d'en visiter l'Arsenal, cet Officier s'y étoit prêté de la meilleure grace, en lui disant : « Pendant la dernière guerre nous n'admettions aucun étranger, parce que nous rougissions de notre nudité ; mais à présent il n'en est pas ainsi, nous nous plaçons à montrer nos richesses ». Mon ami, continua M. Hussey, suivit son introduc-



teur, parcourut tout, vit tout, & fut enchanté, étonné de tout ce qu'il vit; mais rien ne le surprit comme un vaisseau de soixante-quatorze canons qu'on alloit mettre à flot, & dont la quille n'étoit posée que depuis trois mois. Lord Howe dit qu'il n'en croyoit rien; & M. Hussey offrit de présenter son ami qui affirmeroit le fait à la barre de la Chambre.

1782.

Quoique dans l'opinion de beaucoup de gens, Lord Howe fût désigné successeur du Comte de Sandwich, il n'en désapprouva pas moins le projet d'une motion tendante à déplacer le premier Lord de l'Amirauté; il fit entendre qu'aucun des aspirans à ce poste difficile, ne lui paroissoit en état de le remplir. Il n'excepta ni Lord Mulgrave ni l'Amiral Keppel, qui, disoit-on, avoient de grandes prétentions au ministère de la marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit point ses idées sur le choix du successeur, pourvu que la succession fût ouverte; & il convoqua solennellement, pour le vingt Fé-

Lord Howe  
se déclare  
pour le Comte  
de Sand-  
wich.

1782. vrier, une assemblée générale des Communes.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, est dénoncé à la Chambre des Pairs.

Tandis qu'on travailloit dans cette Chambre à l'expulsion d'un Ministre encore en exercice, on s'occupoit à la Chambre Haute de la destinée d'un Ministre déplacé, à qui Sa Majesté Britannique venoit d'accorder les honneurs de la Pairie. Quoiqu'assez étrangères aux affaires publiques, les tracasseries suscitées en cette occasion à Lord Germaine, nous ont paru mériter un moment l'attention du lecteur.

Le bruit s'étoit répandu que l'Ex-Ministre alloit passer à la Chambre des Pairs avec le titre de Vicomte de Sackville. Dès que ce bruit se fut confirmé, le Marquis de Carmarthen crut devoir dénoncer à la Chambre ce projet de la Cour; voici la substance de sa motion: « *Résolu*, qu'il est dé-  
 » rogatoire à l'honneur de cette  
 » Chambre, qu'une personne con-  
 » vaincue du crime énoncé dans la  
 » sentence d'un Conseil de guerre,  
 » soit appelée à la dignité de Pair  
 » du royaume ».

Le délit constaté par cette sentence, n'étoit rien moins qu'un acte de défobéissance aux ordres du Prince Ferdinand de Brunswick, lors de la bataille de Minden ; en conséquence de cet acte, Lord Germaine avoit été déclaré incapable de remplir aucun poste militaire, & le feu Roi biffa son nom sur la liste de ses Conseillers privés. Toute l'Europe impartiale avoit fixé son jugement sur l'affaire de Minden, & sur la sentence qu'on vouloit faire revivre ; d'ailleurs, la protection, dont le Roi actuel honoroit le Vicomte de Sackville, sembloit, pour me servir de ce terme, avoir passé l'éponge sur un monument de *l'irascibilité* de son ayeul. Cependant une partie de la Chambre s'obstinoit à regarder cette sentence comme une flétrissure ; & l'objet de la première motion du Marquis de Carmarthen avoit été de sauver un outrage à la dignité de la Pairie. Sa précaution ayant été infructueuse, il se présenta le 18 Février, avec une seconde motion, tendante à censurer les Mi-

1782.

Sur quel délit est fondée cette dénonciation.

1782.

nistres de Sa Majesté, qui lui avoient fait consommer cet outrage. Le Comte d'Abingdon seconda la motion du Marquis, & motiva son approbation dans un discours, dont voici le résumé.

Discours du  
Comte d'Abingdon con-  
tre Lord Ger-  
maine.

« La Chambre des Pairs est le Conseil héréditaire de la Couronne ; elle a des droits primitifs indépendans de la Couronne & du peuple ; un de ces droits est d'exclure un Pair, dont l'admission répugne à Vos Seigneuries. Il est vrai que la création des Pairs est la prérogative exclusive de la Couronne ; mais dans ce double sens, que la couronne est la source des *honneurs* & non pas de la *honte*. Ce sont les principes sur lesquels j'établis que l'admission de Lord Germaine à la Pairie, n'est pas moins une tache imprimée à l'honneur de cette Chambre, qu'un outrage fait au peuple en général. C'est une tache pour la Pairie, de nous associer un homme avec lequel tout soldat, homme d'honneur, refuseroit de s'associer ; c'est un outrage fait au peuple, que d'élever au-dessus de ses concitoyens, un homme qui

n'a d'autres titres à cette distinction que d'avoir perdu l'Angleterre. Mais en cela même, il n'a fait que remplir les vues du Cabinet; il reçoit le prix de son obéissance à des ordres pervers; & c'est pour moi une nouvelle raison d'appuyer la motion du noble Marquis ».

1782.

Le Vicomte de Sackville étoit présent à cette séance; il ne resta point sans réponse, & voici les principaux moyens qu'il fit valoir dans sa défense.

Après avoir établi que la dispensation des honneurs est une prérogative incontestable de la Couronne, toutes les fois qu'ils sont conférés à des personnes compétentes pour les recevoir, le nouveau Pair se mit en devoir de prouver sa compétence, en rappelant à la Chambre les circonstances dans lesquelles il fut jugé par un Conseil de guerre. « Quels » tems, s'écria-t-il, nous rappelle » cette motion? Des tems de fac- » tions & de clameurs suscitées » contre moi. Il eût de fait que je » fus condamné sans être entendu,

Défense de  
ce Lord.

1782.

» & puni avant qu'on m'eût fait  
» mon procès. Dépouillé, sur de  
» simples rumeurs, de tous mes ti-  
» tres militaires, en butte aux  
» traits de la calomnie, & victime  
» dévouée à l'animosité de mes  
» ennemis, j'avois tout à craindre  
» d'une enquête ; cependant je  
» pris sur moi les conséquences,  
» je sollicitai cette enquête, &  
» sommai mes accusateurs de com-  
» paroître. Qui pouvoit m'inspirer  
» cette fermeté dans ces circonf-  
» tances périlleuses, si ce n'est la  
» conviction intime de mon inno-  
» cence ? Je savois que la sentence  
» que je sollicitois seroit exécutée,  
» fût-elle capitale ; j'avois la mort  
» devant les yeux, & je n'en per-  
» séverai pas moins. Je me tairai  
» & sur le Conseil de guerre &  
» sur ses procédés ; mais je dois  
» vous rappeler l'impression que  
» fit cette sentence passionnée à  
» laquelle je m'étois soumis. Quatre  
» ans après je fus appelé au Con-  
» seil privé, & ensuite au Ministère.  
» Je crus voir dans ces distinc-  
» tions qui m'étoient accordées,  
» la cassation de la sentence. J'en

» ai joui dix ans, sans qu'on ait  
 » prétendu qu'elle me rendoit in-  
 » compétent pour les emplois que  
 » je remplissois. Il y a plusieurs an-  
 » nées qu'il plut à Sa Majesté de  
 » m'élever au poste éminent de  
 » Secrétaire d'Etat, & personne ne  
 » m'a reproché mon incompétence  
 » pour cette haute dignité. Com-  
 » ment se peut-il faire que la sen-  
 » tence en question me rende in-  
 » compétent aujourd'hui pour oc-  
 » cuper un siège dans cette Cham-  
 » bre ? Selon l'esprit de la consti-  
 » tution britannique, les dignités  
 » de Conseiller privé & de Secr-  
 » taire d'Etat sont supérieures à  
 » celle même de la Pairie. Ce fait  
 » posé, comment se peut-il que je  
 » n'aie point été incompétent pour  
 » remplir ces premiers postes, &  
 » que je le sois pour occuper un  
 » siège parmi vous ? »

1782.

Il y eut pour & contre la mo-  
 tion du Marquis de Carmarthen  
 de longs débats, où la cause du  
 Vicomte de Sackville fut vivement  
 attaquée par Lord Derby, & non  
 moins vivement défendue par Lord  
 Walsingham ; mais le Duc de

Le Duc de  
 Richmond  
 éclaircit l'é-  
 tat de la ques-  
 tion.

1782.

Richmond présenta l'état de la question sous un point de vue qui laissoit sans réplique les plus ardens apologistes du nouveau Pair. Et d'abord, il examina l'étendue de la prérogative royale au sujet de la Pairie, & fit voir que depuis Edouard III jusqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite sans le consentement du Parlement; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative exclusive; que dans ces derniers tems, elle en a joui sans réclamations, & que c'est un principe admis aujourd'hui, que la création des Pairs appartient incontestablement à la Couronne. Cette partie de la question étoit décidée par l'admission même de ce principe. Mais dans le cas présent, étoit-il convenable de faire usage de la prérogative? Suivant le Duc de Richmond, cette nouvelle question restoit indécidée jusqu'à qu'on eût éclairci un point qui ne l'avoit pas encore été depuis 1759, époque de la sentence qui flétrit l'honneur du Vicomte de Sackville. Ce point à éclaircir est l'in-



tervalle qui sépara le moment où Lord Germaine reçut du Prince Ferdinand l'ordre d'avancer avec la cavalerie, & le moment où il arriva au théâtre de l'action, qui n'étoit éloigné que d'un mille. « J'étois présent, continue le Duc » de Richmond, & j'ai vu une » heure & demie s'écouler entre » la réception de l'ordre & l'arrivée de la cavalerie. Le noble » Lord a donné pour excuse, qu'il » avoit reçu deux ordres contradictoires. Quoi qu'il en soit, le » fait est qu'il n'obéit ni à l'un ni » à l'autre; il ne s'ébranla qu'à » près une heure & demie. L'action continuoit; elle étoit terminée lorsqu'il arriva. Une double imprudence me frappe dans le Conseil qu'ont donné les Ministres du Roi d'élever le noble Lord à la Pairie: premièrement, cette mesure peut encourager la défobéissance & l'indiscipline dans nos armées; en second lieu, elle doit indisposer de plus en plus les Américains, qui, sans doute, n'apprendront pas avec indifférence, qu'on vient d'élever aux

1782.

Imprudence du Ministère dans cette conjoncture.

» honneurs de la Pairie, le Ministre qui déploya contr'eux toutes les fureurs d'une guerre atroce ».

On sentoit dès-lors en Angleterre la nécessité de conclure la paix avec ses anciennes Colonies ; & cette observation justifie le nouveau trait qu'on vient d'ajouter au tableau des inconféquences britanniques. Suivant le nouveau plan du Ministère, c'en étoit une bien maladroite de paroître récompenser Lord Germaine. Dans cette circonstance, la Chambre devoit adopter la motion du Marquis de Carmarthen ; cette motion fut pourtant rejetée à la pluralité de quatre-vingt-treize membres contre vingt-huit. Parmi ces derniers, il s'en trouva neuf qui firent la protestation suivante. « Que l'élévation du noble Lord » à la Pairie, est une mesure également funeste aux intérêts & à » la gloire de la Couronne ; injurieuse pour la mémoire du feu » Roi, ainsi que pour toutes les » branches survivantes de l'illustre » maison de Brunswick ; contraire » à tout principe de discipline mi.

» litaire, & particulièrement à la  
 » dignité de cette Chambre, dont  
 » l'inclination & le devoir furent  
 » dans tous les tems, de transmet-  
 » tre sans tache à la postérité la  
 » gloire de la nation britannique ».

1782.

Si l'opposition voyoit avec peine l'admission de Lord Germaine à la Pairie, elle avoit la satisfaction de voir un autre Ministre à la tête des affaires de l'Amérique. La retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville, paroïssoit d'ailleurs un acheminement à l'expulsion de ses anciens Collegues. Ce premier triomphe remporté sur l'administration, encourageoit les efforts du parti contraire, & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Communes dans les débats élevés contre Lord Sandwich, laissoit présager la chute prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ses partisans devenoit chaque jour plus sensible, & il étoit nécessaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-ministérielle jouïssoit d'avance & sans inquiétude, du triomphe qu'elle

Que les inculpations contre le Ministre en général retombent indirectement sur Lord North.

1782.

s'étoit assuré de ce côté-là. Elle tourna désormais ses principales batteries contre le Ministre des Finances, bien persuadée que la chute de Lord North entraîneroit celle des autres Ministres. Ce fut dans cette vue que, sans attaquer aucun Membre de l'administration en particulier, toutes les mesures proposées à la Chambre des Communes furent dirigées contre le Ministère en général. Comme chef de l'administration, Lord North se trouvoit ainsi chargé de toutes les inculpations; ne s'adresser directement à personne, c'étoit s'adresser indirectement au premier Ministre.

Quoi qu'il en soit, dans la séance du Vendredi 8 Mars, à laquelle furent invités tous les Membres de l'opposition, sans excepter ceux que leurs infirmités dispensoient de s'y rendre ordinairement, Lord George Cavendish mit sous les yeux de la Chambre les observations les plus alarmantes sur la position de l'empire britannique. Il résulta de ce tableau, que depuis 1775, les frais

de la guerre se montoient à cent millions sterling, sans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & l'aliénation de toutes les Puissances de l'Europe. Il chercha la source de ces calamités, & la trouva dans la négligence & l'incapacité des Ministres. Ce fut la matière de quatre motions, dont la première relative à l'emploi des cent millions sterling, fut débattue dans cette séance. La quatrième étoit une inculpation directe contre le Ministère. On recueillit les voix sur cette motion, & il ne s'en fallut que de six qu'elle ne passât; elle eût entraîné l'expulsion générale de tous les Membres de l'administration; mais cet événement ne fut que différé. Les motions devoient se renouveler sous d'autres formes, & le Vendredi 15 Mars, Sir John Rous les reproduisit en ces termes.

» Résolu, que cette Chambre  
 » prenant en considération les ca-  
 » lamités graves & multipliées qui  
 » ont résulté de la guerre; &

1782.

Motion tendante à l'expulsion des Ministres.

1782.

» considérant que malgré l'immen-  
 » sité des sommes votées à la  
 » concurrence de plus de cent  
 » millions sterling, la nation a  
 » perdu en Amérique treize Pro-  
 » vinces ; celle de la Floride oc-  
 » cidentale ; les isles de la Domi-  
 » nique, de la Grenade, de Saint-  
 » Vincent, de Tabago, & l'isle  
 » de Minorque en Europe, où  
 » nous sommes en guerre avec la  
 » France, l'Espagne & la Hollan-  
 » de, sans avoir pu nous procurer  
 » un seul allié qui nous assiste ;  
 » que cette Chambre enfin, por-  
 » tant le regard de l'effroi sur les  
 » dangers de toute espèce qui  
 » nous enveloppent de tous côtés,  
 » ne peut continuer de placer sa  
 » confiance dans l'administration  
 » actuelle ».

Récrimina-  
 tion en faveur  
 du Ministère.

Cette motion fut secondée par  
 M. Harrison, qui récapitula tous  
 les chefs d'accusation tant de fois  
 rebattus contre les Ministres, &  
 particulièrement contre Lord  
 North, auquel il reprocha les  
 taxes oppressives sur lesquelles il  
 venoit d'asseoir le payement de  
 l'intérêt d'un nouvel emprunt de

treize millions cinq cens mille livres sterling. Il finit par demander aux Ministres, comment avec la conviction de leur incapacité, ils avoient le front de conserver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onslow prirent en main la défense de l'administration actuelle, & rejetèrent sur l'opposition, tout le blâme qu'elle vouloit faire retomber sur le Gouvernement. Ce dernier remontant à la source des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire, mesures dangereuses adoptées par l'administration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham lui-même, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique, guerre inévitable, dont la justice ne seroit pas contestée si le succès l'eût couronnée. « Cette guerre » fut malheureuse ! à qui s'en prendre ? Aux discours inflammatoires » prononcés dans cette Chambre, » aux démarches non moins funestes des Sénateurs britanniques. » Tandis que leurs émissaires al-

1782. » loient en France, pour y faire à  
» la Cour de Versailles & aux  
» Agens de l'Amérique insurgen-  
» te, le tableau exagéré de notre  
» foiblesse, les murs de cette Cham-  
» bre retentissoient des éloges de  
» la rébellion, dont on exaltoit la  
» magnanimité ! Eh, ce sont, les  
» panégyristes de la révolte qui ôsent  
» aspirer aux premières places de  
» l'administration ! Si le succès  
» couronnoit leur ambition & ses  
» intrigues, comment pourroient-  
» ils se refuser à l'indépendan-  
» ce de l'Amérique ? Comment,  
» après avoir reconnu au com-  
» mencement de la guerre, la  
» légitimité de ses prétentions à  
» cet égard, ôseroient-ils les lui  
» contester au moment de la paix ?  
» Il résulte de ces observations,  
» ajouta le Colonel, que la guerre  
» d'Amérique est l'effet d'une cause  
» antérieure à l'existence de l'ad-  
» ministration actuelle ; & que le  
» mauvais succès de cette guerre,  
» est l'ouvrage de l'opposition ;  
» j'en conclus qu'il n'y a point de  
» raisons de retirer sa confiance  
» aux Ministres.



M. Adams se montra l'un des plus zélés panégyristes de l'administration, & se mit en devoir de prouver que les revers de l'Angleterre étoient absolument indépendans de la conduite de ses Ministres. Pour cet effet, il rappella l'affaire d'Ouessant, comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités déployées sur la Grande-Bretagne; & pour disculper le Gouvernement, il fut obligé de convenir de la supériorité de l'escadre de Keppel sur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers. Quant aux frais immenses de cette guerre, objet des reproches le plus fréquemment renouvelés contre l'administration, il observa que toute guerre est nécessairement dispendieuse; & que la dernière l'avoit été infiniment plus que celle-ci. De grands triomphes l'avoient signalée à la vérité; mais suivant M. Adams, ces triomphes mêmes furent préjudiciables à l'Angleterre, en ce qu'ils suscitèrent contre elle la jalousie de l'Europe entière. « Consultez, dit-il, les fastes de l'Histoire, & vous

1782.

Quelles sont, suivant M. Adams, les premières causes des calamités de l'Angleterre.

Qu'on en trouve la source dans ses prospérités antérieures.

1782.

» trouverez que toutes les nations  
» qui, comme la Grande-Bretagne,  
» ont porté, dans certaines périodes,  
» la gloire de leurs armes à ce  
» point d'éclat & de renommée,  
» son devenues par-là même, chez  
» tous leurs voisins, un objet d'alarme  
» & d'envie pour les nations contemporaines ; vous  
» verrez Louis XIV, avec les plus  
» grands Ministres qui jamais ayent  
» illustré le règne d'aucun Prince,  
» embarqué seul dans la guerre de  
» la succession, sans pouvoir engager  
» une autre Puissance dans sa querelle.  
» L'Autriche nous offre aussi des exemples  
» de cet abandon général. Je n'ai jamais  
» lu que l'Autriche, je n'ai jamais lu que  
» la France & Louis XIV lui-même, ayent  
» blâmé leurs Ministres de n'avoir pu former  
» d'alliance ; ces nations & leurs Princes  
» en sentoient l'impossibilité. Pourquoi  
» les Ministres britanniques seroient-ils  
» traités avec moins d'impartialité ? C'est  
» tout aussi légèrement qu'on leur impute  
» les désastres de la guerre actuelle, & qu'on at-

» tribue au célèbre Pitt les succès  
» brillans de la guerre précédente.  
» Ces succès étoient dus aux me-  
» sures d'une administration anté-  
» rieure, qui, avant de déclarer  
» la guerre à la France, avoit  
» anéanti le commerce de cette  
» nation, & l'avoit mise ainsi dans  
» l'impossibilité d'équiper ses vais-  
» seaux de guerre. Ce coup, dont  
» la France ne put se relever dans  
» tout le cours de la guerre, ne  
» fut point l'ouvrage de Lord  
» Chatham : il fut en profiter ;  
» mais la gloire en appartient à ses  
» prédécesseurs. N'en doutez pas,  
» Messieurs, le parti visiblement  
» intéressé au déplacement des Mi-  
» nistres actuels, n'a d'autres vues  
» que de frayer un chemin à son  
» ambition ; il vous propose une  
» résolution qui, si vous l'adop-  
» tiez, couronneroit toutes ses in-  
» trigues. Mais avant de vous dé-  
» terminer, considérez, je vous  
» prie, quelles seroient les *nou-*  
» *velles* mesures des hommes *nou-*  
» *veaux* qui se présentent. Trouve-  
» rez-vous en eux de meilleurs  
» Ministres que ceux qui gouver-

1782.

» nent actuellement ? Je laisse à  
 » votre équité le soin de répondre  
 » à cette question».

Lord North  
 se désiste au  
 nom de tous  
 les Ministres.

Les Membres de l'opposition ré-  
 plièrent avec plus ou moins de  
 force, aux apologistes du Ministère,  
 & ce ne fut que par des ré-  
 pétitions de tout ce qu'ils avoient  
 déjà dit. Lord North repoussa leurs  
 attaques avec les mêmes armes,  
 dont on l'a vu s'escrimer en vingt  
 autres occasions. Enfin, cette lon-  
 gue séance se termina sans rien dé-  
 cider ; mais la motion deux fois  
 annoncée vainement, devoit se  
 renouveler avec plus de succès le  
 mercredi suivant. Tous les Mem-  
 bres du parti anti-ministériel, se trou-  
 vèrent à la Chambre pour y se-  
 conder de leur suffrage le Comte  
 de Surrey, qui étoit chargé de  
 la motion. Il se mit en devoir de  
 prononcer son discours, & Lord  
 North qui se voyoit personnelle-  
 ment menacé, se leva au même  
 instant, dans l'intention de prévenir  
 une décision du Parlement. Il avoit  
 reçu de l'Orateur le signe d'appro-  
 bation, qui désigne en pareil cas,  
 la préférence que la Chaire donne

30 Mars.

à l'un des concurrens. Le côté de la Chambre qui s'appelloit encore l'opposition, protesta contre cette partialité de l'Orateur, & prétendit que la motion du Comte de Surrey étant annoncée dans les formes parlementaires, c'étoit à lui d'ouvrir la séance. De leur côté, les partisans de l'administration faisoient beaucoup de bruit, & Lord North essayoit en vain de se faire entendre. M. Fox rétablit le calme en faisant une motion tendante à ce que le Comte de Surrey fût entendu sur le champ. Cette motion devint l'objet de la première discussion, & mit enfin Lord North en état de parler sans contrevenir à l'ordre. On ne s'attendoit pas au discours qu'il alloit prononcer, & l'étonnement de nos lecteurs égalera peut-être la surprise de l'assemblée qui l'entendit.

Quoi qu'il en soit, il porta la parole au nom de tous ceux qui avoient part au ministère, & dit : » L'honorable Membre qui » vient de faire une motion, a cru » ce moyen nécessaire pour appai-

1782.

» ser le tumulte de cette Cham-  
» bre ; il en étoit un plus simple ,  
» il suffisoit de m'écouter. On au-  
» roit su du premier mot , que loin  
» de venir souffler , je viens étein-  
» dre le feu de l'effervescence ,  
» donner l'exemple de la modéra-  
» tion , inviter à l'harmonie & tra-  
» vailler au rapprochement des  
» partis. . . . . Quoique l'effet des  
» motions précédentes ne se soit  
» pas étendu jusqu'à une résolu-  
» tion , par laquelle il auroit été  
» constaté que la Chambre avoit  
» retiré sa confiance aux Minis-  
» tres alors existans , j'avouerai  
» que le nombre des Membres dis-  
» posés à souscrire à cette résolu-  
» tion est si considérable , que mê-  
» me en conservant la majorité ,  
» j'ai senti immédiatement après la  
» décision , que le bien du service  
» de Sa Majesté exigeoit qu'il y  
» eût un changement dans l'admi-  
» nistration de son Royaume : or ,  
» comme on a répété mille fois  
» que l'entêtement avec lequel je  
» m'opiniatris à rester en place ,  
» s'opposoit à la formation d'un  
» nouvel arrangement , je suis si

» convaincu de la nécessité, que  
 » dans la crainte d'y apporter le  
 » plus léger obstacle, je me rends  
 » expressément ici pour déclarer  
 » que la personne, dont l'ordre de la  
 » Chambre ne me permet pas d'ar-  
 » ticuler le nom, ( LE ROI ) s'est  
 » déterminée à éloigner immédia-  
 » tement de ses conseils, l'admi-  
 » nistration qui existoit hier, & que  
 » je suis autorisé à déclarer que  
 » cette administration n'existe plus  
 » dans le fait, que les Membres  
 » qui la composoient, continuent  
 » de remplir les devoirs attachés à  
 » leurs départemens respectifs, jus-  
 » qu'à ce que le nouvel arrange-  
 » ment soit fixé; ce qui sera, je  
 » l'espère, l'affaire de deux jours  
 » au plus; mais qu'ils n'existent  
 » plus comme Ministres, & qu'ils  
 » doivent être considérés; à cet  
 » égard, comme s'ils étoient à mille  
 » lieues de la Cour ».

1782.

Lord North finit par remercier la  
 Chambre des marques de bien-  
 veillance & de l'appui constant  
 qu'il en avoit reçus avant son  
 Ministère. Il déclara lui devoir,  
 & ne devoir qu'à elle, l'honneur

Ses remer-  
 ciemens à la  
 Chambre.

---

---

1782.

qu'il avoit eu de présider à l'un des premiers départemens de l'administration.» C'est dans l'enceinte de ces » murs , ajouta-t-il , que je me suis » fait connoître; c'est la conduite que » j'ai tenue dans cette Chambre qui » m'a recommandé au Souverain. Je » ne puis qu'être douloureusement » affecté, en voyant une partie con- » sidérable de cette Chambre me » retirer la confiance, dont elle m'a » honoré si longtems ; mais cette » sensation douloureuse n'affoiblit » point en moi le sentiment de la » reconnoissance..... Il est aisé » de me trouver un successeur qui » ait, dans un plus haut degré que » moi, les talens nécessaires pour » remplir dignement les devoirs » attachés au poste que je quitte; » il ne le fera pas également de » trouver un Ministre plus zélé, » & qui ait plus à cœur les intérêts » de l'Angleterre..... Quels que » puissent être les Membres qui » composeront la nouvelle admi- » nistration, Dieu m'est témoin de » la sincérité des vœux que je » forme pour le succès de leurs » opérations. Dans le cas où la



» motion, dont l'inutilité me pa-  
 » roît démontrée, auroit un objet  
 » plus étendu que l'éloignement  
 » des Ministres, celui, par exem-  
 » ple, de me faire rendre compte  
 » de mon administrarion, je suis  
 » prêt de comparoître à la barre  
 » de la Chambre, je suis prêt de  
 » subir toute espèce d'enquête qu'il  
 » lui plaira d'instituer».

1782.

Lord North termina la séance  
 par une motion d'ajournement jus-  
 qu'au Lundi suivant ; motion à  
 laquelle la Chambre acquiesça.  
 Cependant il s'écoula deux ou trois  
 jours, sans que le Cabinet de Saint-  
 James laissât rien transpirer qui  
 indiquât la retraite effective des  
 Membres de l'administration. Il  
 circuloit de faux bruits, tous  
 plus allarmans les uns que les au-  
 tres ; on affuroit d'une part, que  
 les chefs de l'opposition désunis  
 par la diversité des intérêts, ne  
 s'accordoient pas entr'eux sur le  
 choix des Sujets qu'ils devoient  
 proposer à Sa Majesté. D'un autre  
 côté, on prétendoit qu'il n'avoient  
 point été consultés sur ce choix, &  
 les ex-Ministres étoient soupçonnés

Soupçons  
 contre la  
 bonne foi de  
 Lord North.

---

---

1782.

de tromper la Chambre, & den'avoir demandé le dernier ajournement, que pour gagner du tems, & l'employer à concerter les moyens de rester en place. On indiquoit quelques-uns de ces moyens, & entr'autres celui d'un message royal, en vertu duquel le Parlement devoit être aussitôt dissous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuse qu'on s'étoit faite de la véracité de Lord North, sembloit justifier ces derniers soupçons. On avoit du patriotisme de ce Ministre une idée toute aussi peu flatteuse ; & l'on ne doit pas dissimuler que Lord North, grand financier, orateur subtil, adroit courtisan, travailleur infatigable & fécond en ressources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre, par son obstination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la constitution britannique. Avec de grands talens, il avoit conduit la nation au bord de l'abîme où elle sembloit devoir s'engloutir. Il étoit naturel qu'ayant perdu complètement la confiance des Anglois, le caractère attribué à Lord North

leur inspirât de la défiance sur la sincérité de sa déclaration ; mais il n'en est pas moins vrai , que le Chancelier travailloit secrettement à former une nouvelle administration , & que ce grand ouvrage étoit si fort avancé dans la journée du 24 Mars , que le Procureur-Général annonça pour le surlendemain une révolution ministérielle , conforme au vœu de la nation britannique. En effet , le Roi abandonné de ses Conseillers , ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ses sujets , dont il avoit trop longtems dédaigné les remontrances & les réclamations , que de choisir ses nouveaux Ministres parmi ceux-là mêmes qui avoient gagné les suffrages du peuple , en s'opposant avec chaleur aux mesures de la Cour.

En conséquence de cette résolution , le Mercredi 27 Mars , le Roi étant présent en son Conseil de Saint-James , Sa Majesté déclara Lord Camden , Président du Conseil-Privé ; Charles Fox , Augustus Keppel , John Dunning

Choix des  
nouveaux  
Ministres.

1782.

Edmond Burke, en furent nommés Conseillers, ainsi que Lord John Cavendish, déjà Chancelier & sous-Trésorier de l'Echiquier. Le sceau-privé fut confié au Duc de Grafton; & le même jour, Charles Fox & le Comte de Shelburne, prirent place comme Secrétaires d'Etat, adjoints au Marquis de Rockingham, désigné Lord de la trésorerie, & qui fut mis à la tête des affaires le 30 du même mois. Il fut aussi nommé Trésorier de l'Echiquier, conjointement avec Lord John Cavendish, George Spencer, communément appelé Lord Vicomte Althorpe, James Grenville & Frédérik Montagu, Ecuyers. L'Amiral Keppel, prêta serment comme premier Lord de l'Amirauté; il eut pour adjoints, Sir Henri Harland, Baronet, le Vice-Amiral Hugh Pigot, William Ponsoby, plus connu sous le titre de Lord Vicomte Duncannon, John Townshend, Charles Brett, & Richard Hopkins. Isaac Barré obtint la place de Trésorier de la marine; le Duc de Richmond prit celle de Grand-Maître de l'Ar-

tillerie , & le Général Conway fut nommé Commandant en chef de toutes les forces de terre. 1782.

Cette révolution subite plongea les Anglois dans une espèce de délire ; le choix des nouveaux Membres combloit les vœux de la nation ; mais aucun d'eux n'étoit plus selon le cœur du peuple que M. Fox, & pour s'en convaincre, il suffit de revenir sur quelques circonstances de son élection. Huit ou neuf mille habitans de Westminster , étoient allés prendre le Ministre candidat à son hôtel , précédés d'une banniere & de deux étendards , qui avoient pour inscriptions : L'HOMME DU PEUPLE. UNE PAIX HONORABLE OU UNE GUERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ ET INDÉPENDANCE. Deux cens carrosses marchaient à la file, suivis de tous les Electeurs à pied. Lorsque le Ministre candidat fut arrivé à l'amphithéâtre avec son Comité, le Sieur Byng prononça un long discours où il fit honneur à cette multitude assemblée , du retour des Communes au sentiment de leurs devoirs , à ce cri de la

Circonstances de l'élection de M. Fox.

1782. vertu , qui leur fit porter jusqu'au pied du trône, & les griefs de la nation & les souffrances d'un peuple accablé sous les vexations de l'ancien ministère. Ce fut aux réclamations des nobles Electeurs , à la persévérance de leurs gémissens , qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux mains de ces personnages éminens qui , Ministres du peuple, s'honoreroient de ne le point être de la tyrannie. Le Sieur Byng prévint l'assemblée , que les effets de la glorieuse révolution ne pouvoient se faire sentir dans ces momens de crise , où toutes les difficultés sembloient se réunir pour justifier le découragement ; mais il ôsa répondre que ces obstacles , ouvrage de l'ancienne administration , seroient écartés par les lumières , le patriotisme & les sages mesures des nouveaux administrateurs. » Considérons, ajouta-t-il, » l'état de détresse & de confusion » dans lequel se trouve l'Empire, » au moment où ils ont le courage » d'en prendre le gouvernement ; » & s'ils ne remplissent pas à l'instant même , tout ce que leur

» haute réputation nous fait at-  
 » tendre d'eux, n'accusons que les  
 » circonstances dans lesquelles  
 » cédant aux instances du peuple,  
 » ils entrent dans la sombre carrière  
 » où leurs vertus doivent rétablir  
 » la lumière. Les jours de corrup-  
 » tion & de méfintelligence se font  
 » dissipés, & nous tirons de la ré-  
 » volution présente cet avantage  
 » précieux, que nous allons voir  
 » ce que cette malheureuse terre  
 » n'a pas vu depuis longtems, une  
 » alliance parfaite entre la nation  
 » & ses Ministres ».

1782.

Ce discours terminé, M. Fox  
 s'avançant au milieu des acclama-  
 tions de la multitude, la haran-  
 gua dans les mêmes termes que  
 M. Byng. Il fit de grands remer-  
 ciemens au peuple, & lui promit  
 de régler sa conduite, dans le  
 Ministère, sur les principes qu'il  
 avoit toujours professés, n'étant  
 que simple Membre des Commu-  
 nes. — Ici les acclamations re-  
 doublèrent, & l'élection du nou-  
 veau Ministre fut confirmée sans la  
 moindre opposition. Alors le peu-  
 ple s'en empara, & l'ayant placé

1782.

dans un fauteuil , quatre Irlandois le portèrent en triomphe sur leurs épaules , le promenèrent dans les rues , & le déposèrent dans une taverne , où il dîna avec un grand nombre des Electeurs.

Représen-  
tations du  
Duc de la  
Vauguyon  
aux Etats-  
Généraux.

Le premier acte du nouveau Ministère , fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis de l'Amérique , & d'accepter enfin de bonne foi la médiation des Puissances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Galitzin , Envoyé Extraordinaire de l'Impératrice de Russie , venoit de présenter aux Etats-Généraux un mémoire , par lequel M. Fox leur faisoit passer au nom de Sa Majesté Britannique , l'offre d'une amnistie & d'un traité de paix , formé sur le modele de celui de 1674. Si l'offre étoit sincère , la Grande-Bretagne faisoit à la République de Hollande , une concession qui sembloit devoir applanir toutes les difficultés ; mais , sur ces entrefaites , M. le Duc de la Vauguyon , notre Ambassadeur à la Haye , crut devoir rappeler à Leurs Hautes Puissances , qu'en



acceptant la médiation de la Russie , elles avoient mis pour condition préliminaire à toute espèce de traité , la reconnoissance de la liberté illimitée des mers , & rejeté d'avance toute espèce d'engagement incompatible avec la neutralité ; que par une seconde résolution , elles avoient autorisé le Prince , auquel l'administration de leurs forces navales étoit confiée , à proposer au Roi un concert d'opérations offensives & défensives. L'Ambassadeur observa que depuis le commencement des hostilités entre la Hollande & Grande-Bretagne , Sa Majesté s'étoit abstenue d'inviter Leurs Hautes-Puissances , à se concerter avec elle sur les mesures à prendre contre l'ennemi commun ; mais , que si l'intérêt de la République la déterminoit à ce parti , elle devoit savoir que toute combinaison de forces deviendroit illusoire , si elle n'avoit pour fondement la certitude que , de part ni d'autre , on ne pourroit se désister d'aucun plan d'opérations navales une fois arrêtées. Il finit par demander sur

1782.

Réponse de  
Leurs Hautes  
Puissances.

ce point aux Etats - Généraux ,  
une explication amicale & précise.

La réponse de Leurs Hautes-  
Puissances fut de remettre sous les  
yeux de notre Ambassadeur , leur  
résolution du 4 Mars , dont la  
substance étoit que la médiation de  
Sa Majesté l'Impératrice de Rus-  
sie , ne devoit apporter aucun re-  
tardement aux opérations militaires  
de la République de Hollande ,  
& que les négociations relatives à  
la paix ne suspendroient , en au-  
cune manière , les armemens en-  
trepris pour la juste défense des  
Provinces Unies. En conséquen-  
ce de cette résolution , Son Altesse  
Sérénissime le Prince d'Orange &  
de Nassau , étoit requise de con-  
venir , le plutôt possible , avec la  
Cour de France , des mesures à  
prendre de part & d'autre , pour  
concerter les opérations navales de  
la campagne prochaine , de manière  
à forcer l'ennemi d'accepter des  
conditions de paix équitables. Leurs  
Hautes-Puissances , après s'être éten-  
dus sur les témoignages de la  
bienveillance de notre auguste  
Monarque , dont elles avoient

reçu des preuves réelles dans les Indes orientales & occidentales, & particulièrement à Saint-Eustache, finissoient par s'engager à regarder comme stable & sacré, tout plan de mesures navales, arrêté contre l'ennemi commun de la France & de la Hollande, & à ne s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable de Sa Majesté Très-Chrétienne.

En se liant ainsi avec la France, les Etats mettoient un obstacle invincible à la paix séparée que la nouvelle administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Les nouveaux Ministres avoient beau protester contre la démarche frénétique de leurs prédécesseurs, qui s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avec les alliés naturels de la Couronne; toute sincère qu'elle étoit, cette déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnoissance des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap, Saint-Eustache, Démérariy, l'Entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient pour la France des

---

 1782.

Qu'une paix  
séparée entre  
l'Angleterre  
& les Etats  
de Hollande  
& d'Améri-  
que est im-  
possible.

1782.

otages qui devoient la rassurer contre la défection des Hollandois. D'ailleurs, quels dédommagemens n'eût-il pas fallu à cette Puissance, pour toutes les pertes qu'elle avoit essuyées depuis que, par l'injuste agression des Anglois, elle se voyoit en butte à tous les fléaux de la guerre? Le projet d'une paix séparée avec la République de Hollande, paroissoit chimérique à tous les bons spéculateurs, & particulièrement à ceux de l'Angleterre. Une telle paix n'étoit pas moins difficile à conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. De ce que les Anglois étoient las de faire la guerre dans cette partie du monde, il ne s'en suivoit pas que les Américains se lassassent d'une indépendance qu'avoient cimentée leurs victoires; & si la paix que les nouveaux Ministres leur proposoient, étoit fondée sur cette indépendance, que diroient les ex-Ministres? Que diroit l'ombre du grand Chatham, cette ombre tutelaire de la nouvelle administration? Cette paix si difficile à terminer étoit cependant deve-

nue nécessaire depuis la catastrophe d'York-Town, & sur-tout depuis que la souveraineté des nouveaux Etats-Unis étoit avouée & reconnue de Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'alliance & de commerce entre les deux Républiques. 1782.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de se concilier avec l'Irlande, qu'avec le Congrès & les Etats-Généraux. L'Etat de com-  
Difficulté de se concilier avec l'Irlande.

motion où se trouvoit ce Royaume, ressembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme & la soumission, les nouveaux Ministres se voyoient forcés d'accorder sans restriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main; cette mesure justifiée par la nécessité, ne donnoit pas à l'Europe une idée imposante de la vigueur du nouveau Ministère. Quoi qu'il en soit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvelés d'une manière bien allarmante pour les Anglois; elle paroissoit aspirer à l'indépendance absolue, & si la

1782.

Comment  
les troubles  
renaissent  
dans ce  
Royaume.

paix générale ne les eût traversées, il est probable que ses prétentions auroient eu leur effet.

On se rappelle qu'à la fin de 1780, le Parlement britannique jugea convenable d'affranchir ce Royaume de quelques entraves, qui gênoient l'industrie de ses habitans. Ce bienfait fut reçu d'abord avec les démonstrations de la reconnaissance ; mais cette liberté partielle accordée au commerce, n'eut pas des effets aussi prompts qu'on s'en étoit flatté. Au lieu de chercher dans la nature des choses, la cause de cette lenteur ; le peuple Irlandois crut la trouver dans les loix angloises, dont la modification, restriction, ou ampliation, est toujours au pouvoir du corps législatif. Il regarda ce que l'Angleterre venoit de faire pour lui, comme l'effet d'une condescendance momentanée ; il l'accusa de n'avoir fait que suspendre l'exercice d'un prétendu droit, qui n'étant qu'assoupi, pouvoit se réveiller d'un moment à l'autre. Cette inquiétude préoccupoit tous les esprits, lorsqu'un Membre des

Communes propofa en Parlement un acte déclaratoire des droits de l'Irlande. Le Vice-Roi d'alors élu-  
 da l'effet de cette propofition, & tâcha de perfuader que la Grande-Bretagne alloit renoncer irrévocablement à l'exercice du droit qu'on prétendoit lui contester. Sur ces entrefaites, le Comte de Carlifle fut nommé à la Vice-Royauté d'Irlande. Lorfqu'il y arriva, la feflion du Parlement étoit finie, & la difcuffion de ces grands intérêts fe trouva fufpendue ; le Vice-Roi s'occupa d'arrangemens économiques.

Cependant on craignoit pour l'Eté fuivant, une defcente des François fur les côtes de ce Royaume ; l'allarme étoit générale dans toute l'Irlande, lorfque les corps de Volontaires vinrent offrir leurs fervices au Lord Lieutenant. Le dévouement qu'ils montrèrent en cette occafion, leur mérita des remerciemens de la part du Roi d'Angleterre. Les Irlandois paroiffoient raffurés fur les difpofitions de la Grande-Bretagne ; en effet, plusieurs actes émanés du Par-

Prétentions  
des Irlandois

1782.

lement britannique sembloient justifier leur sécurité. Vers le milieu de la session de 1781, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carlisle fut transgressée au préjudice de l'Irlande. Il s'éleva de toutes parts des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne signifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La réplique fut que pour faire planche, on commence toujours par des tentatives peu importantes; mais qu'il étoit évident par le fait, que l'Angleterre n'avoit pas renoncé à la prétention d'imposer des loix à l'Irlande; & dès ce moment, on prit des mesures efficaces pour faire respecter ses droits. Ce fut à cette époque que se tint la fameuse assemblée de Dungannon. (1) De

---

(1) Ville du comté de Tyrone, dans la Province d'Ulster, où les Volontaires d'Irlande, assemblés par députés le 15 Février de cette année, prirent diverses résolutions, & entr'autres celles de ne plus reconnoître pour les représentans du peuple, les Membres du Parlement qui ôseroient déroger aux instructions de leurs  
tous



tous côtés on vit pleuvoir des adresses, & en moins de quinze jours l'incendie devint général. Les motions déclaratoires des droits de l'Irlande se succédoient avec rapidité; pour en retarder l'effet, on objecta que des milliers d'individus ne jouissoient de leurs propriétés, qu'en vertu d'actes émanés du Parlement britannique. Voulant obvier aux inconvéniens, sans renoncer à l'indépendance législative, les Irlandois proposèrent un bill tendant à donner force de loix irlandaises à toutes celles qui regardoient les propriétés & le commerce de l'Irlande. » Nous adoptons, est-il dit dans le préambule de cet acte, toutes les loix que vous avez faites pour nous dans les tems de troubles & de rebellion; mais observez qu'à l'avenir, nous entendons être nos propres législateurs ».

On écrivit sur le champ aux Ministres du Roi, pour leur faire

---

Constituans, & de rejeter toute loi émanée d'une autre autorité que celle du Roi, des Lords & des Communes d'Irlande.

1782.

sentir la nécessité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre; on finissoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureusement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponse de  
M. Fox au  
discours de  
M. Eden,  
Envoyé d'Ir-  
lande à la  
Chambre des  
Communes.

M. Eden étoit parti d'Irlande en même-tems, pour aller exposer la situation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre; ce qu'il fit en des termes peu mesurés qui lui attirèrent une réponse amere de la part de M. Fox, dont le département embrassoit ce qu'on appelle le *ménagement* de la Chambre des Communes. Telles furent les principales réflexions du Ministre sur le discours de M. Eden, & sur la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande.

Que cette motion ne tend à rien moins qu'à la révocation de l'acte, passé dans la sixième année du règne de George I; révocation équivalente à une renonciation expresse, de la part de l'Angleterre, au droit de suprématie sur l'Irlande, à l'abandon formel de ses titres les plus chers & les plus précieux,

à la désunion complete des deux ~~\_\_\_\_\_~~  
Royaumes. 1782.

Qu'en s'adressant d'abord aux Ministres du Roi, comme la bien-séance l'exigeoit, M. Eden auroit su qu'ils avoient donné l'attention la plus sérieuse à la situation allarmante de l'Irlande, & que le 8 d'Avril de ce jour, ( 8 Avril ) il ne devoit s'écouler qu'un petit nombre d'heures, avant qu'ils proposassent les moyens de concilier à l'Angleterre, l'affection du peuple Irlandois.

Que tous les Ministres sont persuadés que l'Irlande a de justes droits au redressement de ses griefs; mais que la motion relative au bill, ne paroît pas bien adaptée aux circonstances; & que sans la rejeter, on croit devoir l'é luder ouvertement en appelant une autre question.

Cependant la Chambre des Communes d'Irlande s'assembla le 15 Avril, pour délibérer sur un message, par lequel Sa Majesté Britannique recommandoit à cette Chambre, de prendre l'objet des troubles & des allarmes de ce Royaume, dans la plus sérieuse

Message du  
Roi tendant  
à concilier les  
deux Royau-  
mes.

1782.

considération , & d'arranger les choses de maniere à concilier les intérêts de l'Irlande & ceux de la Grande-Bretagne.

M. John Hely Hutchinson, porteur de ce message, promit, en sa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer les droits si longtems négligés de ce Royaume, pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration solennelle, fût énoncé en des termes affectueux pour la Grande-Bretagne, & qu'il exprimât, d'une manière bien sentie, la soumission & la fidélité des Irlandois envers Sa Majesté Britannique. Lorsque ce Ministre eut cessé de parler, & qu'on eut fait la lecture d'une adresse de remerciement au Roi pour son gracieux message, M. Gratham prit la parole, fit un magnifique éloge de l'Irlande, retraça les progrès de sa révolution, & dit à quel prix les Irlandois mettoient leur soumission & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractérise ce discours, offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas désavoués.

» Quoi qu'assez jeune encore ,  
 » dit M. Gratham , j'ai vu la pre-  
 » miere enfance de l'Irlande , j'ai  
 » suivi ses progrès. Au fortir du  
 » berceau , je l'ai vu courir aux  
 » armes , & des armes à la liber-  
 » té. Les François ne l'épouven-  
 » tent plus , elle voit les Anglois  
 » sans effroi , elle ne se craint plus  
 » elle-même. Ses enfans ne sont  
 » plus les jouets d'un pouvoir ar-  
 » bitraire , les victimes de la cu-  
 » pidité , la proie de la misère ,  
 » un assemblage révoltant de Pro-  
 » testans oppresseurs , & de Ca-  
 » tholiques opprimés. L'Irlande  
 » sera désormais une terre d'union ,  
 » que vont cimenter la force & la  
 » puissance ; elle va prendre enfin  
 » le rang que lui ont assigné la na-  
 » ture & la providence. Bien dif-  
 » férente en ce point de la plu-  
 » part des autres nations , c'est  
 » pour se réintégrer dans ses droits  
 » primitifs , qu'elle éprouve une  
 » révolution. La Suede a perdu  
 » sa liberté ; l'Angleterre s'ache-  
 » mine à sa décadence ; le souve-  
 » nir d'un grand nom , & d'une  
 » haute puissance , est tout ce qui

1782.

Beau dis-  
 cours de M.  
 Gratham sur  
 la révolution  
 d'Irlande.

/32.

» refte aux autres Empires. Les  
 » Irlandois font le feul peuple du  
 » monde qui ait fu recouvrer fa  
 » constitution primitive , le feul  
 » qui doive fes prospérités à fa  
 » vertu. Les paffions fubitement  
 » exaltées , ont produit quelque-  
 » fois la renaissance de la liberté ;  
 » l'ancienne Rome dut cette révo-  
 » lution heureufe à l'aventure de la  
 » fille de Virginius ; mais l'histoire  
 » ne fournit point d'exemple d'une  
 » nation qui laffe d'un long efcla-  
 » vage , ait ôfé réclamer fes droits ,  
 » & rendre libre la terre qu'elle  
 » honoroit. Sous le regne de Char-  
 » les I. , on voulut élever un  
 » trône à la liberté ; mais on lui  
 » associa la sombre intolérance. Il  
 » n'en est pas ainfi parmi vous ,  
 » & les Protestans du Nord font  
 » devenus les defenfeurs des Catho-  
 » liques du Sud ; les Presbytériens  
 » de Bangor prêchent l'humanité ,  
 » en faveur des uns & des autres ;  
 » vous ne trouvez partout que des  
 » Chrétiens tolérans , que des Ir-  
 » landois freres . . . . Et ce n'est  
 » point à l'Angleterre que nous  
 » fommes redevables de la restau-

» ration de nos droits ; nous la  
 » devons au courage , à la noble  
 » fierté d'un peuple libre : fierté  
 » d'autant plus naturelle à ce peu-  
 » ple dévoué , qu'il n'est point de  
 » monumens qui lui retracent les  
 » faits héroïques de ses braves an-  
 » cêtres ; mais au lieu de trophées,  
 » le ciel lui donna des vertus ».

1782.

Ici , M. Gratham récapitula  
 tous les efforts du peuple Irlan-  
 dois , & justifia les entreprises des  
 Corps Volontaires.

» Si l'Angleterre , ajouta - t - e  
 » il , est favorablement disposée  
 » pour l'Irlande , elle n'a rien  
 » à craindre de ses Volontaires ar-  
 » més ; ils sont prêts à verser leur  
 » sang pour aider l'Angleterre.  
 » L'Irlande n'est pas seulement liée  
 » à la Couronne britannique par  
 » l'allégeance ; leur premier lien est  
 » dans la liberté. Mais si la Couron-  
 » ne est un grand point d'union ;  
 » une grande charte est quelque  
 » chose de plus encore. Nous pou-  
 » vons trouver un Roi partout ;  
 » la constitution qui nous plaît ,  
 » nous ne pouvons la trouver qu'en  
 » Angleterre. Ce sont des chartes

1782. » & non le droit de conquête qui  
 » nous lient; la liberté est le cen-  
 » tre de cette union, une parfaite  
 » égalité doit la caractériser. Eh !  
 » comment nous contester nos pré-  
 » tentions, dans un moment où la  
 » Grande-Bretagne vient de passer  
 » un acte qui rend la liberté à l'A-  
 » mérique. Nous avons une confi-  
 » titution à réclamer; nous avons  
 » une charte qui nous déclare li-  
 » bres; l'Amérique n'a rien de tout  
 » cela. Nous n'avons pas versé une  
 » goutte de sang anglois, l'Amé-  
 » rique en a versé des torrens. Elle  
 » seroit libre & l'Irlande ne le se-  
 » roit pas ! Non, je connois trop  
 » bien le peuple d'Irlande, & sa  
 » bravoure me répond de son  
 » émancipation. »

Il propose  
 une adresse.  
 Son objet.

M. Gratham finit par énoncer les conditions auxquelles l'Irlande promettoit son appui au Duc de Portland, le nouveau Gouverneur de ce Royaume. Les principales étoient, que l'appel en dernier ressort fût rendu à la Chambre des Pairs d'Irlande; que le pouvoir des Conseils-Privés y fût aboli, & que le bill contre la mu-



tinerie fut révoqué. Dans la mo-  
 tion qui termina cette séance, M.  
 Gratham, proposa une adresse de  
 remerciement à Sa Majesté, pour  
 son *gracieux* message. Le second  
 objet de l'adresse proposée, étoit  
 d'exposer au nom du peuple, que  
 la Couronne d'Irlande est une Cou-  
 ronne impériale; que ce Royaume  
 est un Royaume distinct, dont le  
 Parlement constitue le corps légis-  
 latif; que le Roi, les Lords & les  
 Communes d'Irlande, ont seuls le  
 droit de faire des loix qui l'assu-  
 jettissent; que les prétentions du  
 peuple Irlandois sont de partager  
 la liberté de l'Angleterre, de su-  
 bir sa destinée, de combattre, de  
 triompher ou de succomber avec  
 elle.

1782.

Il nous reste à considérer com-  
 ment les nouveaux Ministres ac-  
 cueillirent ces prétentions que l'an-  
 cienne administration avoit éludées,  
 jusqu'au dernier moment de son  
 existence politique. Pour terminer  
 cette esquisse du tableau de la ré-  
 volution de l'Irlande, l'ordre des  
 tems nous ramène à la Chambre  
 des Communes d'Angleterre. Dans

Comment  
 ces préten-  
 tions furent ac-  
 cueillies en  
 Angleterre.

---

---

1782.

la séance du 17 Mai, M. Fox rappella l'humble soumission avec laquelle l'Irlande avoit d'abord sollicité le redressement de ses griefs, & comment les Ministres & le Parlement s'étoient concertés pour rejeter le vœu modeste de ce Royaume. Après un an de supplications toujours infructueuses de la part des Irlandois, la crainte d'une invasion leur mit les armes à la main. Ils étoient disposés à les tourner contre les ennemis de l'Empire britannique; mais la descente n'eut pas lieu, & les braves Volontaires sentirent que des armes devenues inutiles pour la défense de leur Pays, pouvoient être employées au recouvrement de ses droits; c'étoit un acte de patriotisme substitué à un autre. Ils parlèrent si haut que le Ministère se vit forcé de leur accorder quatre fois plus qu'il ne leur avoit refusé. En changeant de ton, l'Irlande fit changer la face des affaires. Cependant l'administration se croyoit toujours en droit d'opprimer & de tyranniser les sujets du Roi d'Angleterre, qui avoient le mal-

heur de vivre en Irlande ou au-delà de l'Atlantique ; les notions étranges que les Ministres s'étoient faites de la constitution, les portoit à concentrer en Angleterre tout ce qui restoit de liberté britannique. Après avoir démontré l'injustice & le danger d'un pareil système, & fait voir que le droit de la Grande-Bretagne à l'exercice de législation suprême sur toutes les dépendances de l'Empire, étoit moins un droit positif qu'un symbole de suprématie, M. Fox proposa la révocation du statut de la sixième année du règne de George I. statut en vertu duquel l'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des loix pour l'Irlande. Ce fut la matière d'une motion qui ne trouva point d'opposans. La proposition de rétablir dans ce royaume la juridiction des appels, fut aussi généralement adoptée ; ces deux points de la contestation étoient les seuls sur lesquels la Chambre eût droit de prononcer. Les autres points regardoient la Couronne, & devoient être décidés entr'elle & le Parlement

1782.

irlandois. M. Fox se contenta d'observer que la loi de *Poyning*, qui donnoit au Conseil Privé d'Irlande le droit d'annuller tout acte de ce Parlement, avant de le transférer en Angleterre, étoit une loi odieuse qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également nécessaire au Ministre, fut le droit que s'étoit attribué le Conseil Privé d'Angleterre, de viser les bills passés au Parlement d'Irlande, & de les renvoyer dans un état de mutilation, qui souvent en détruisoit l'objet essentiel. M. Fox conclut, en disant que les Irlandois usoient de leur droit lorsqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres législateurs; & que les y rétablir, lui paroissoit le seul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de présenter à Sa Majesté, une adresse qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre.

Et qu'on  
accorde aux  
Irlandois.

Peu de jours après cette séance, le Duc de Portland reçut l'ordre de

se rendre au Parlement d'Irlande ; & le 27 Mai, il fit part aux deux Chambres assemblées, des *gracieuses* dispositions de Sa Majesté Britannique, & de son consentement royal à tous les actes qui auroient pour objet d'empêcher la suppression ou l'altération des bills émanés de ce Parlement. Il ajouta que l'intention du Roi étoit de borner au terme de deux ans la durée de l'acte relatif à la mutinerie ; & que S. M. ne mettoit à ses bienfaits, auxquels son Parlement de la Grande-Bretagne se prêtoit de la meilleur grace, d'autres conditions que la stabilité de l'Irlande dans la résolution patriotique de partager la destinée de l'Angleterre, d'exister ou de tomber avec la nation britannique.

Les Communes étant rentrées dans leur Chambre, M. Gratham qui, peu de jours auparavant, avoit refusé les honneurs d'une statue qu'on vouloit lui décerner, proposa de signaler cette époque fortunée par un retour de générosité, qui cimentât la réconciliation des deux Royaumes. » Votons, dit-il, une

1782

M. Gratham propose de voter cent mille livres sterling pour les besoins des deux Royaumes.

1782.

» somme de cent mille livres ster-  
 » ling ; que cette somme soit  
 » employée à lever vingt-mille ma-  
 » telots , à réparer les bassins &  
 » les chantiers , à construire des  
 » vaisseaux , à protéger le com-  
 » merce naissant de l'Irlande. Ajou-  
 » tons ainsi de nouvelles forces au  
 » boulevard naturel de l'Angle-  
 » terre ».

Que la con-  
 tinuation de  
 la guerre pou-  
 voit amener  
 l'affranchisse-  
 ment de l'Ir-  
 lande.

Dans l'adresse de remerciement proposée à la Chambre, M. Gratham assuroit Sa Majesté, au nom du peuple Irlandois, qu'il ne s'éleveroit plus de questions constitutionnelles entre les deux nations. Cette partie de l'adresse donna de l'inquiétude à ceux des Membres qui regardoient comme possible un changement dans les idées de l'administration actuelle de la Grande-Bretagne. Ils témoignèrent quelque desir de voir supprimer ces assurances ; mais leurs objections n'entraînèrent point de débats sérieux ; l'adresse passa sans restriction, & les Membres de la Chambre s'encouragèrent mutuellement à faire un voyage dans leurs terres, pour y réveiller l'ardeur martiale chez

ceux de leurs vassaux, qu'ils jugeroient propres à remplir l'objet des cent mille livres sterling, votées pour la levée des vingt mille matelots. Malgré ces belles apparences, l'Irlande n'étoit pas sans inquiétude sur la sincérité des Anglois, dans la renonciation à leurs anciens droits sur ce Royaume. L'événement fera voir qu'ils étoient disposés à faire revivre leurs prétentions abandonnées, & que l'ambition de l'Irlande devoit s'étendre un jour à l'indépendance absolue, dégagée de toute connexion étrangère au commerce; mais la paix générale vint arrêter l'effort de cette nation, & rendre à la Grande-Bretagne son premier ascendant sur l'Irlande, à qui il n'a manqué, pour opérer le grand ouvrage de son affranchissement, que de s'aviser plutôt de cette courageuse tentative. Encore une année de guerre, & l'Empire britannique se voyoit peut-être borné en Europe aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse.

Quoi qu'il en soit, les dispositions du peuple Irlandois

Nouveaux motifs pour l'Angleterre

sembloient être un motif bien  
 déterminant pour le nouveau Mi-  
 nistère de hâter l'instant d'une  
 paix générale. Mais l'épuisement  
 de la Grande-Bretagne, fut une  
 raison plus décisive encore de  
 mettre un terme à la guerre. Si  
 la défaite de M. de Grasse, étoit  
 glorieuse pour la marine angloise,  
 les avantages de ce triomphe n'a-  
 voient point répondu à son éclat.  
 La prise de l'isle Turk, la prin-  
 cipale des isles Lucaies, dont les  
 François s'emparèrent, sans qu'il  
 fut au pouvoir des Anglois de la  
 reprendre malgré la supériorité de  
 leur escadre, suivit de près la mal-  
 heureuse journée du 12 Avril,  
 & fut une des opérations de cette  
 campagne, qui prouva l'ascendant  
 du Marquis de Vaudreuil sur l'A-  
 miral Pigot. Dans cette même  
 campagne & presque à la même épo-  
 que, les Espagnols s'étoient ren-  
 dus maîtres de l'isle de la Provi-  
 dence; & ces deux expéditions  
 terminèrent la guerre dans les In-  
 des occidentales. Les hostilités  
 étoient au moins suspendues dans  
 l'Amérique proprement dite.

1782.  
 de conclure  
 une paix gé-  
 nérale.



Comme on l'a vu, Sir Guy Carleton y remplissoit bien moins les fonctions de Général que celles de Négociateur. La guerre ne se faisoit pas avec beaucoup plus de vigueur en Europe, au moins de la part de l'Angleterre. Le Parlement & les Ministres y paroissoient plus occupés de réformes économiques que d'opérations militaires.

1782.

Le 2 Mai, Lord *John Cavendish*, Chancelier de l'Echiquier, présenta de la part du Roi à la Chambre des Communes, un message, par lequel il demandoit l'avis & l'assistance de cette Chambre, relativement à la liste civile, dont Sa Majesté vouloit acquitter la dette & supprimer les abus, sans charger son peuple de nouvelles impositions. La réforme projetée dans les finances publiques, ne se borroit pas à cet objet; on fit des enquêtes pour constater les diminutions survenues dans les différentes branches du revenu public, & les meilleurs moyens de rétablir l'ordre, tant dans la manière de former les emprunts, que dans l'administration & la per-

Réformes  
économiques  
en Angleterre.

1782.

ception des taxes. La seule branche de réforme dans l'établissement civil, offroit une perspective économique d'environ soixante douze mille livres sterling par année ; ce qui devoit suffire pour liquider avec le tems la dette contractée par la liste civile. L'exécution de ce plan entraînoit l'abolition d'un grand nombre de places & d'offices abusifs dans le service de Sa Majesté Britannique. L'opération n'en fut pas moins approuvée dans les Chambres par ceux mêmes qu'elle dépouilloit d'une partie de leurs revenus ; tous déclarèrent qu'ils en faisoient volontiers le sacrifice au bien public. Le nouvel ordre établi n'avoit pu s'appliquer à la formation de l'emprunt de dix huit millions sterling, ouvert dans les premiers jours de Février ; mais il fut observé exactement dans la perception des impôts, qu'on porta cette année encore plus loin que les années précédentes. En simplifiant l'administration des taxes, on ajoutoit à leur produit ; mais tout considérable qu'il put être, ce produit ne

devoit point suffire aux frais d'une campagne active ; & dans le nouveau plan économique , une grande partie des impositions fut destinée à l'acquit des dettes accablantes de l'état , qu'il étoit impossible de libérer.

1782.

Cependant , on fit quelques préparatifs de guerre plus imposans que réels. Dès les premiers jours de Mai , on avoit distribué des camps & rassemblé les troupes qui devoient servir sous les ordres du Lieutenant - Général Haviland & du Major-Général Craig , à qui la défense des côtes étoit spécialement confiée , soit à Torbay , soit dans le district de Plymouth ; mais ces troupes réglées & toutes celles qu'on eût pu ramasser à cette époque , se trouvoient insuffisantes pour garantir l'intérieur du Royaume d'une invasion étrangère. D'ailleurs les fortifications des meilleures places avoient été si fort négligées sous l'ancien Ministère , qu'elles étoient pour la plupart hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse ; & ce qu'il y avoit de plus allarmant , les vaisseaux anglois

Que les forces militaires y sont insuffisantes.

1782. alors en Europe, étoient dans la proportion d'un contre trois, avec ceux des Puissances confédérées.

Projet d'y  
lever des  
corps dans  
chaque ville.

Pour suppléer à cette foiblesse, le plan de la nouvelle administration fut d'armer le peuple & de lever des corps dans les différentes villes du Royaume. En conséquence de ce plan, le Comte de Shelburne écrivit au Lord-Maire de la cité de Londres, une lettre où se trouvoient développées les intentions de Sa Majesté sur le nouveau moyen d'augmenter les forces domestiques de la nation. Suivant le projet, soumis aux observations de ce premier Magistrat de la Capitale, chaque Ville de la Grande-Bretagne devoit fournir un bataillon ou seulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers seroient choisis parmi les Gentils-hommes du voisinage. Les armes destinées à ces compagnies bourgeoises, ne devoient leur être délivrées que pour le tems des exercices; & il étoit enjoint au Major de Ville & aux autres Officiers, de veiller à ce qu'elles

fussent déposées chaque soir dans les magasins établis à cet effet. Dans le nouveau plan, les levées de chaque Ville, n'étoient obligées à aucun service extérieur, hors le cas d'invasion ou de rebellion, qui seul leur imposoit la loi de se transporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majesté de les employer; & dans ce cas, elles étoient soumises à la discipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la solde du gouvernement.

1782.

Le projet indiqué dans la lettre du Comte de Shelburne, avoit été proposé au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes. Dans la séance du 10 Mai, le sieur Parker-Cooke fit des observations sur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce sujet, & la témoigna en ces termes à la compagnie.

Objections  
contre ce  
projet

» Je ne doute pas des bonnes  
» intentions du Ministère, dans les  
» nouvelles mesures indiquées pour  
» la défense du Royaume; mais à la  
» première vue de ce plan minif-

1782.

» tériel , je me suis senti frappé  
» d'une terreur involontaire. Si le  
» patriotisme des Ministres actuels  
» me rassure , l'avenir m'épouvan-  
» te. Je vois résulter de ces in-  
» tentions patriotiques , des consé-  
» quences funestes pour la liberté  
» du peuple. Rappelions - nous ,  
» Messieurs , les sages précautions  
» de nos ancêtres , pour écarter  
» jusqu'à l'idée d'un gouvernement  
» militaire ; ayons , à cet égard , le  
» même éloignement pour tout ce  
» qui paroît tendre le moins du mon-  
» de à quelque changement dans  
» la constitution britannique. Je  
» ne vois rien qui justifie l'empref-  
» sement avec lequel on paroît  
» vouloir embrasser une mesure  
» faite pour donner de l'ombrage  
» à la nation , & dont la nouveauté  
» sembloit exiger la concurrence  
» du Parlement. J'espère qu'à l'a-  
» venir , le Ministère , dont je res-  
» pecte les intentions , voudra bien  
» ne plus recourir à des mesures  
» d'une espèce si neuve , si déli-  
» cate , si allarmante , sans de-  
» mander le consentement & l'as-  
» sistance de cette Chambre ».

M. Fox entreprit de justifier les Ministres , & dit , qu'ils n'avoient dans la circonstance présente ni le droit ni l'intention de rien exécuter , sans la participation du Parlement. Il fit voir ensuite que le plan en question n'avoit d'autre objet , que de mettre sur pied une Milice nationale ; & quant au danger de cette mesure , il répondit sur sa tête de la fidélité du peuple anglois ; il prit sur lui le crime ainsi que la peine , si jamais les nouveaux corps abusoient de la confiance du gouvernement. Il s'appliqua sur-tout à démontrer la nécessité du nouveau plan. » Supposons , » dit-il , une invasion ; quelles forces ne faudroit-il pas employer » à la protection de Ports-Mouth , » de Plymouth , de Chatham , & » de la Capitale même de cet empire ? Toutes les troupes du » Royaume ne suffiroient pas à défendre une si vaste circonférence ; » & quel moyen de protéger l'intérieur du Royaume , si ce n'est » de créer une force locale , & » répandue par-tout où doit se » porter le danger ! Cette mesure

1782.

Son utilité,

1782.

» est allarmante , sans doute , &  
 » c'est un bien qu'elle le soit ; elle  
 » ouvrira les yeux du peuple sur  
 » le danger de sa situation. Dans  
 » chaque ville , chaque habitant  
 » sera frappé du péril qui menace  
 » ses foyers , s'il ne les protege  
 » les armes à la main. L'exécu-  
 » tion de ce plan éveillera la na-  
 » tion , animera son courage , ap-  
 » prendra à nos ennemis qu'il n'est  
 » pas un seul Anglois qui ne soit  
 » déterminé à mourir plutôt que  
 » de renoncer à son indépendan-  
 » ce ».

Ce discours du Ministre ramena tous les Membres de la Chambre à son opinion , & le nouveau plan de défense fut approuvé de M. Cooke lui-même , qui retracta de bonne foi sa motion.

Que les me-  
 naces de  
 guerre de la  
 part des An-  
 glois ne sont  
 plus qu'une  
 feinte.

M. Fox avoit dit , à la fin de son discours , que si l'instant de la paix étoit encore éloigné , ce n'étoit pas faute d'intentions pacifiques chez les Ministres de Sa Majesté ; mais qu'ils ne voyoient pas de plus sûr moyen d'avancer cet instant , qu'un redoublement d'activité dans les efforts de la guerre,



guerre. Cette résolution courageuse ne pouvoit se réaliser, & n'étoit sans doute qu'une feinte, aussi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maison de Bourbon : cérémonie, jusqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix universelle plus supportables, le Ministère britannique employoit toutes les petites ruses qu'il jugeoit capables de faire croire à une paix séparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Espagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne; on débitoit que, suivant les derniers arrangemens du Ministère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte*, de la Manche. Tout le monde savoit que cette *grande flotte* ne pouvoit se porter à plus de vingt-trois ou vingt-quatre vaisseaux de ligne, & que par conséquent, ces menaces aboutiroient à l'inaction de la Ma-

1782.

1782.

Inaction de  
l'Amiral  
Howe. Sa  
retraite sur  
les côtes d'Ir-  
lande.

rine britannique pendant tout le cours de la campagne.

Si l'on excepte la prise de deux vaisseaux de guerre qui faisoient partie de l'escorte du nombreux convoi sorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renforcer nos armées de l'Inde, vaisseaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces très-supérieures, ainsi que de six transports du même convoi, toutes les opérations de cette campagne se bornèrent, du côté des Anglois, à des tentatives ou plutôt à des apparences d'expédition, dont l'effet ne suivit jamais les préparatifs. On a déjà parlé de l'inaction de l'Amiral Howe, parti d'Angleterre dans l'intention de brûler la flotte hollandoise, & qui, après un mois de séjour au Texel, en revint sans avoir détruit une seule chaloupe. Il ne fut guère plus entreprenant contre les flottes combinées, dont la jonction s'effectua sans le moindre obstacle de la part de l'ennemi. Ces flottes réunies se trouvant de beau-

coup supérieures à celle de Howe, balayèrent l'Océan, & forcèrent l'Amiral à se retirer sur les côtes d'Irlande, où peu s'en fallut qu'une grande partie de son escadre ne tombât au pouvoir des alliés.

1782.

Nous attendions alors des Indes occidentales les convois, dont le retour fut heureusement protégé par nos escadres. Ceux des Anglois rentrèrent aussi sans accident dans les ports d'Irlande, & ce fut, pour l'Angleterre, une faveur bien signalée de la fortune. Si les flottilles combinées les eussent aperçus, il est probable qu'un grand nombre de ces bâtimens n'auroit jamais revu les ports britanniques; mais elles se disposoient à quitter l'Océan, & l'attention des Chefs se portoit alors vers la Méditerranée, où ils alloient se rendre pour garder le détroit, & intercepter les secours envoyés à Gibraltar, dont le blocus étoit au moment de se changer en siège. Avant que d'esquisser le tableau de cette dernière expédition de la campagne, & par conséquent de la guerre

Que le blocus de Gibraltar va se changer en siège.

en Europe, remontons à quelques  
 1782. détails préliminaires de ce grand  
 événement.

Détails pré  
 liminaires.

Le blocus de Gibraltar se con-  
 tinuoit depuis trois ans, avec une  
 lenteur désespérante pour les trou-  
 pes espagnoles & françoises, qui  
 se consumoient, sans rien terminer,  
 devant cette forteresse imprenable.  
 Le Général Elliot avoit encore plus à  
 souffrir de cet interminable blocus,  
 dont l'opiniâtreté réduisoit sa foi-  
 ble garnison aux plus rudes extré-  
 mités de la disette. Cette inaction  
 des alliés étoit d'autant plus  
 allarmante pour le Gouverneur,  
 qu'elle avoit l'air du calme qui  
 précède la tempête. Leurs ouvra-  
 ges avancés se trouvoient alors à  
 un degré de perfection qui ne lais-  
 soit plus attendre de préparatifs pour  
 un assaut général. M. Elliot voulant  
 prévenir cette catastrophe, ou du  
 moins l'éloigner, avoit projeté de  
 brûler ces ouvrages; il prit ses me-  
 sures en conséquence, & dans la  
 nuit du 26 au 27 Novembre 1781,  
 il détacha de la garnison, sous la  
 conduite du Brigadier - Général  
 Ross, deux régimens & huit com-

Projet  
 d'une sortie.  
 Combien elle  
 est funeste  
 aux alliés.

pagnies de Grenadiers. Ils étoient  
 formés en trois colonnes compo-  
 sées d'un corps avancé, d'un par-  
 ti de Pionniers & d'Artilleurs,  
 d'un corps d'appui & d'un corps  
 de réserve à l'arrière-garde. Les  
 Pionniers de la colonne gauche,  
 étoient des Matelots tirés des vais-  
 seaux de Sa Majesté Britannique.  
 L'ordre portoit d'attaquer les bat-  
 teries élevées du côté de la porte  
 de terre; & cette expédition eut  
 tout le succès qu'on s'en étoit pro-  
 mis. La foible garnison qui défen-  
 doit ces postes, n'étoit point en état  
 de résister longtems; elle fut mas-  
 sacrée en grande partie. Le reste  
 fut pris ou mis en fuite, & les  
 ouvrages écroulés devinrent la  
 proie des flammes. En moins d'une  
 demi-heure, le feu démonta trois  
 batteries de six canons & deux  
 batteries de dix mortiers, dévora les  
 fascines, les épaulemens, toutes les  
 lignes d'approche & de communi-  
 cation. Six mortiers furent détruits,  
 & vingt-huit canons furent en-  
 cloués. Pour arrêter les progrès  
 de ce désastre, on avoit dirigé, mais  
 trop tard; contre les assaillans,

1782.

1782.

toute l'artillerie du fort de Sainte-Barbe. Cette expédition fut exécutée en moins d'une heure & demie. Les troupes sorties de Gibraltar à trois heures du matin, étoient rentrées dans ce fort avant cinq heures ; & ce qu'il y eut de plus heureux pour les Anglois, il n'en coûta que dix hommes à la garnison. Ses blessés au nombre de quarante-trois, l'étoient si légèrement, que, suivant la relation du Général Elliot, aucun d'eux ne paroissoit être en danger. Un Volontaire du régiment d'Arragon avoit pris & désarmé un Soldat anglois ; ce fut le seul prisonnier que firent les Espagnols. On apprit de lui que la sortie du 27 Novembre avoit été dirigée & même entreprise, sur les avis & les renseignements d'un Caporal & d'un Soldat déserteurs des Gardes Wallones; qu'ils avoient guidé les Anglois dans leur marche nocturne, & leur avoient indiqué l'endroit qu'ils pouvoient attaquer sans risque.

Dommmages  
séparés. Ten-  
satives moins

Tout le mois de Décembre fut employé à réparer les dommages de la journée du 27 Novembre,

& tout le camp de Saint-Roch s'y porta avec une activité qui ne se rallentit pas un instant, malgré le feu de la Place constamment dirigé sur les travailleurs. De leur côté, les Anglois continuoient leurs ouvrages avec une ardeur qui n'étoit pas toujours couronnée par le succès. Les travaux de la forteresse furent vingt fois interrompus par notre feu. Dans la journée du 25 Janvier, ils redoublèrent le leur, & toujours infructueusement contre les nouveaux ouvrages de la batterie de Saint-Charles, que les bombes & les carcasses enflammées ne purent endommager. Enfin, les assiégés tentèrent une seconde sortie; mais on étoit sur ses gardes, & ils rentrèrent précipitamment dans leurs lignes, avant de s'être exposés au feu de l'artillerie espagnole.

Cependant on manquoit de vivres à Gibraltar, & rien n'étoit plus difficile que de ravitailler cette Place. Trois bélandres osèrent le tenter, & l'une fut prise le 11 Janvier, par deux felouques en station à Tanger. Les deux autres

1782.  
heureuses des  
assiégés.

Difficulté  
de ravitailler  
Gibraltar. Le  
scorbüt y fait  
de grands ra-  
vages.

---

---

1782.

parurent le 16, au Sud de la pointe de Carnero ; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques canonnières, qui leur en fermèrent le passage. Cette division soutenue de quelques chebecs & frégates sortis d'Algézire, donna la chasse aux deux bélândres & les poursuivit jusqu'à ce qu'on les eût absolument perdu de vue. Mais deux frégates angloises & de petites barques de Portugal entrèrent dans le port à la faveur de la brume, avec les provisions dont elles étoient chargées. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs Soldats attaqués du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit favorisé les ravages parmi les troupes de Gibraltar. Cette cruelle maladie enlevoit chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un Soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience, l'escadre angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un



renfort de nouvelles troupes. On se proposoit, à leur arrivée, de faire une sortie générale contre les lignes espagnoles. Enfin, l'on fut que le Gouverneur Elliot se disposoit à renvoyer sur les deux frégates pourvoyeuses, les soixante prisonniers faits dans la journée du 27 Novembre.

Quoique chargés de munitions de guerre & de bouche, les dix-sept navires entrés dans le port de Gibraltar depuis le commencement de Février jusqu'à la mi-Mars, ne suffisoient point à son approvisionnement, & ne pouvoient suppléer longtems à la consommation journalière. C'étoit donc un sûr moyen de réduire la Place, que de s'en tenir au blocus, & de s'attacher uniquement à couper les communications avec Gibraltar ; mais ce moyen trop lent pour l'impatience des troupes, ne paroissoit point assez glorieux au Conseil de Madrid, où l'on ne comptoit pour rien l'acquisition de Gibraltar, si l'on n'y joignoit la gloire de l'avoir emporté de vive force. Toutes les mesures furent dirigées en

1782.

Que la garnison de Gibraltar n'est point effrayée par toutes les menaces d'un siège, dont elle prévoit l'issue.

1782.

conséquence sur ce plan de conquête, & tous les préparatifs annoncèrent désormais le projet bien formé d'un assaut aussi meurtrier qu'infructueux. D'après ces mesures, on frêtoit à Cadix, pour le compte de Sa Majesté Catholique, tous les gros bâtimens employés au commerce des Indes; on les radouboit de manière à foutenir le plus grand feu. Leur destination étoit de faire les approches du môle neuf & de la pointe d'Europe. On faisoit passer à Algézire des trains de la plus grosse artillerie; & dès les premiers jours de Mars, on y comptoit déjà un grand nombre de chaloupes & de bateaux chargés de mortiers, & de canons du plus fort calibre. Malgré tous ces apprêts menaçans, on fut par les déserteurs anglois, que la garnison de Gibraltar s'étoit rassemblée au point d'attendre avec impatience, l'instant d'un assaut, dont elle prévoyoit l'événement.

Quoique le vœu général de la nation espagnole, fut pour le siège de Gibraltar, il s'y trouvoit cependant des spéculateurs prévoyans qui en re-

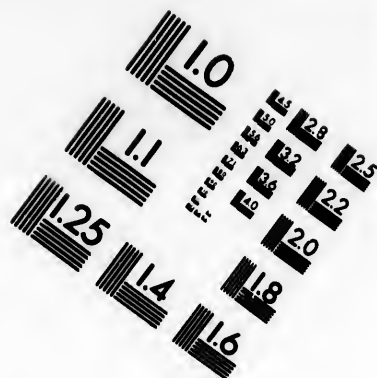
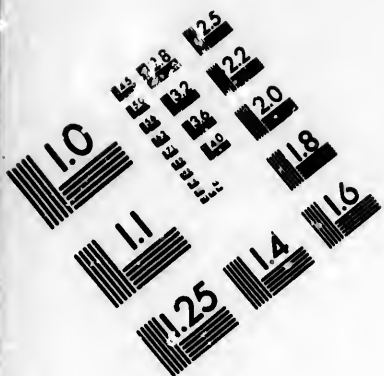
Que cette  
grat de entre-

doutoient le danger, & tout le monde ne s'accordoit pas encore sur la réalité de cette entreprise. Quelques-uns la croyoient différée jusqu'à l'issue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le succès eût, sans doute, remis les Espagnols en possession de Gibraltar, sans répandre tout le sang que devoit coûter l'attaque régulière de cette place inaccessible. Mais le retard de cette grande entreprise tenoit à d'autres obstacles; & si le vœu des Espagnols & le choix non déclaré du Monarque, appelloient le Duc de Crillon à l'honneur de la diriger, la bienséance & les égards dus à ses concurrents, exigeoient qu'on ne précipitât point sa nomination. Don Martin Alvarez, Commandant du Blocus, avoit sur-tout des prétentions à faire valoir contre le vainqueur de Minorque; les services de cet Officier espagnol, étoient appuyés de recommandations très-puissantes auprès du Roi d'Espagne. Sa Majesté Catholique devoit consulter dans ce choix, & son inclination naturelle, & les intérêts de la nation espa-

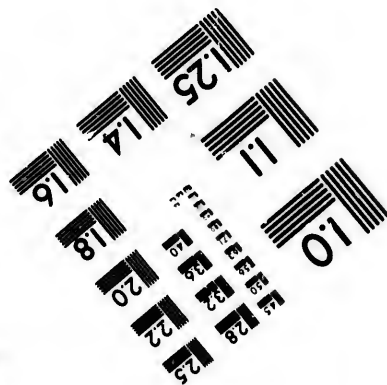
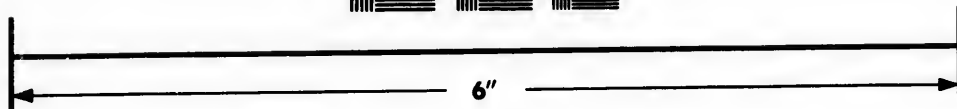
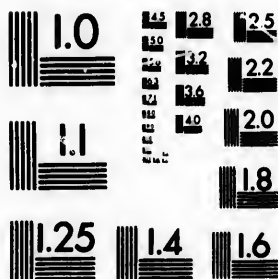
1782.

prise est différée. Cause de ce retard.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



---



---

 1782.

Le Duc de Crillon est nommé pour la diriger.

Divers plans d'attaque. Celui de M. d'Arçon est préféré.

gnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon ; mais sa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelonne, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au Château d'Aranjuez, où il eût de fréquentes conférences avec le Roi & ses Ministres, toutes relatives au siège de Gibraltar. On y discuta les divers plans d'attaque, tant de fois remis sous les yeux de la Cour, depuis quinze années. Parmi tous ces projets, on avoit sur-tout distingué celui de M. de Valliere, Lieutenant Général au service de la France ; celui de M. Gauthier, Constructeur à Cadix ; celui du Directeur du génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint-Roch. M. d'Arçon en avoit un cinquième à proposer ; & il se tint un Conseil des Ministres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres présentoient séparément. Le Duc de Crillon l'adopta sans restriction, &

M. d'Arçon eut ordre de partir le 21 Avril pour Algéze. Il y fut devancé par les bâtimens chargés de batteries destinées à l'attaque des Môles, & qu'on avoit fait escorter par cinq vaisseaux de ligne, dont la mission étoit de croiser vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent soixante-seize canons de fonte au camp de Saint-Roch; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algéze, les bâtimens de Cadix, qui devoient être disposés en batteries flottantes; mais on avoit beau hâter les immenses préparatifs de cette audacieuse expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le siège qu'à la fin du mois d'Août.

La présence du Capitaine Général n'étoit point encore nécessaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouissoit des hommages rendus à l'un des grands noms que notre histoire a consacrés; hommages si flatteurs, quand on les

1782.

Hommages  
rendus aux  
talens du  
Duc de Cril-  
lon.



1782.

doit sur-tout, à l'éclat des vertus qui sont l'unique appui des grands noms. Cet avantage ne fut point contesté à l'illustre descendant de l'ami de Henri IV, & la voix des Souverains se mêla dans cette occasion aux acclamations de leurs sujets, pour célébrer les talens & l'héroïsme de ce digne héritier d'un grand homme. On se rappelle avec attendrissement les paroles flatteuses que notre auguste Monarque adressa au jeune Comte de Crillon, qui lui fut présenté immédiatement après la conquête de Minorque. On a lu avec une égale émotion celles que le Roi d'Espagne avoit adressées au Duc lui-même, à son retour de cette grande expédition; on ne fera pas moins ému à la lecture de cette lettre que Sa Majesté Impériale lui écrivit dans les mêmes circonstances :

Lettre de  
l'Empereur  
au Duc de  
Crillon.

» MON GÉNÉRAL, tant que j'ai  
» vu Votre Excellence lutter seu-  
» le contre les difficultés qu'o- en-  
» contre ordinairement dans toutes  
» les Cours, dès qu'on veut bien  
» faire & se montrer supérieur à la  
» multitude, ... je me suis conten-

» té d'adresser des vœux au Ciel ,  
 » pour que les deux Souverains ,  
 » que vous avez l'honneur de ser-  
 » vir & que j'aime avec la plus  
 » grande tendresse , comme amis &  
 » comme alliés, reconnussent les ta-  
 » lens de Votre Excellence , &  
 » prononçassent enfin, *je le veux* ,  
 » sans vous refuser aucun des  
 » moyens nécessaires pour agir ef-  
 » ficacement. Mais à présent que  
 » Votre Excellence a terminé glo-  
 » rieusement son entreprise , que  
 » par vos sages dispositions , le  
 » fort Saint-Philippe & toute l'Isle  
 » de Minorque se trouvent au pou-  
 » voir du Roi, & que Votre Ex-  
 » cellence a eu assez d'empire sur  
 » elle-même, pour laisser crier &  
 » douter, & assez de patience pour  
 » vaincre, en épargnant le sang des  
 » hommes qui vous étoient con-  
 » fiés, & qui sont toujours d'un prix  
 » inestimable ; à présent, dis-je ,  
 » ce n'est plus le tems de me bor-  
 » ner au silence ; & je suis en état  
 » de rappeler à Votre Excellence,  
 » le Comte de FALKENSTEIN,  
 » à qui elle fit la faveur de montrer  
 » une partie de l'Espagne & d'être

1782. » son bon Compagnon, tant à che-  
 » val qu'en *Colleras* (1). Depuis ce  
 » moment, M. le Duc, il ne m'est  
 » pas resté le moindre doute sur  
 » votre zèle à entreprendre, & sur  
 » votre valeur à exécuter des cho-  
 » ses où les autres ne trouveroient  
 » que des difficultés. Agréées mes  
 » plus sincères félicitations. Quoi  
 » qu'en cette occasion vous en re-  
 » ceviez beaucoup, parce qu'en  
 » effet vous les méritez, j'espère  
 » que vous ne serez pas indifférent  
 » à ce témoignage, de la part d'un  
 » étranger qui se tient à quatre  
 » cens lieues de Votre Excellence,  
 » & qui fait profession d'estimer  
 » l'honneur, la valeur & le patrio-  
 » tisme: je prie Votre Excellence,  
 » en conservant son souvenir, de

---

(1) On appelle ainsi en Espagne, les at-  
 telages des mules qui portent de gros *col-  
 liers*. M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne,  
 lors du passage de l'Empereur dans cette  
 ville. Sa M. I. voulut mettre le pied en  
 Espagne; mais elle n'avoit point d'at-  
 telage; M. de Crillon lui prêta le sien &  
 l'accompagna jusqu'à Saint Sébastien. C'est  
 à ce petit voyage, que l'Empereur fait al-  
 lusion dans sa lettre.

» me croire toujours , mon cher                       
 » Général , votre très affectionné                      1782.  
 » JOSEPH «.

Cependant on faisoit au camp de Saint-Roch tous les travaux nécessaires pour se garantir d'une surprise. De nouveaux secours étoient entrés dans Gibraltar, & le Commandant du blocus craignoit une sortie des assiégés ; le projet en avoit transpiré jusqu'au camp, & don Alvarez y préparoit les troupes, en donnant toutes les nuits de fausses allarmes, pour qu'au premier signal, on les trouvât disposées à une vigoureuse défense. Pendant tout le mois d'Avril, les travaux du camp n'eurent d'autre objet, que d'éviter cette surprise. On garnit de canons tous les endroits par où l'ennemi pouvoit diriger ses approches ; & l'on augmenta de six pieces la batterie de Saint-Martin, qui enfiloit la Porte-de-terre. Graces à ces précautions, la sortie n'eut pas lieu ; mais les assiégés s'en dédommagèrent en redoublant leur feu, qui devint si vif, qu'ils tiroient jusqu'à cinq cens coups de canon par heure. Une de

Feu violent  
de la part des  
assiégeans &  
des assiégés.

1782.

ces vigoureuses canonnades tua dans un seul jour quarante hommes aux Espagnols, & leur en blessa davantage ; les Ingénieurs, D. Joachim Villanueva & D. Matthias Octavede Tolede, furent du nombre des premiers. Le feu des Espagnols ne faisoit pas de moindres ravages dans la place où le scorbut exerçoit les siens avec une telle furie, qu'il y avoit peu de Soldats qui n'en fussent plus ou moins affectés. La Garnison qui d'abord avoit paru braver les menaces de l'ennemi, commençoit à ressentir la crainte, à la vue des formidables apprêts d'un siège, dont MM. de Crillon & d'Arçon alloient avoir la conduite. Trente mille hommes d'excellentes troupes, devoient seconder les efforts de ces Chefs redoutables. On voyoit arriver de toutes parts, au camp de Saint-Roch, des transports d'artillerie & de munitions de guerre ; mais rien ne dut effrayer le Gouverneur & la Garnison de Gibraltar, comme les redoutables machines, dont M. d'Arçon fut l'inventeur. Je veux parler de ces batteries flottantes

Effets des  
batteries flot-  
tantes exagé-  
rés.

qu'on disoit être à l'épreuve du canon & de la bombe, dont l'explosion terrible devoit mettre en cendre tous les ouvrages de Gibraltar, & réduire cette place à subir le sort de la forteresse de Saint-Philippe. On verra tout-à-l'heure, que les effets de ces machines fulminantes étoient exagérés dans l'opinion publique. Quoi qu'il en soit, le Prince de Nassau qui devoit en commander une, étoit parti le 6 Mai, accompagné d'une nombreuse jeunesse, dont l'intrépidité brûloit de se signaler dans le service périlleux de ces flottantes citadelles.

Le reste du mois fut employé au transport des troupes; & dans les premiers jours de Juin, on comptoit plus de vingt mille hommes devant Gibraltar. Cent bâtimens & neuf ou dix bataillons étoient arrivés de Minorque avec des munitions de toute espèce. La joie, l'abondance, & la santé régnoient dans le camp de Saint-Roch qui offroit par-tout l'aspect d'une ville. Les troupes y avoient construit de petites maisons de bois, dont la distribution régulière for-

1782.

Que le Prince de Nassau doit commander une de ces machines.

Que le camp de Saint-Roch est l'image d'une ville.

1782.

moit des espèces de rues. Celles qu'habitoient les Officiers étoient bâties en briques, & chacune avoit un petit jardin où l'on cultivoit des fleurs & des légumes.

Observa-  
toire d'où  
l'on voit ce  
qui se passe à  
Gibraltar.  
Arrivée du  
Duc de Cril-  
lon.

Le 18 Juin.

Depuis l'arrivée du renfort de Mahon, le feu de la place assiégée s'étoit beaucoup ralenti, & celui des Espagnols devenoit chaque jour plus violent. Le 11, une bombe lancée de la cinquième batterie, alla tomber sur un des ouvrages de la place, y fit un ravage affreux, & tua ou blessa soixante-dix Soldats. On avoit élevé sur la rive gauche du Guadron un observatoire d'où l'on pouvoit apprécier les effets de cette explosion. C'étoit de-là qu'on appercevoit toutes les manœuvres de la garnison de Gibraltar, & qu'on s'assura du nombre de ses défenseurs, alors porté à six mille cinq cents hommes. De cet observatoire, on vit la pompe funèbre du Chevalier Grimm, premier Ingénieur de la place, & qui avant sa mort, avoit tout disposé pour une vigoureuse résistance. Mais le Duc de Crillon venoit d'arriver au Camp, & sa présence animoit tous les ou-

vrages. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siège, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc. On prétendit que Sa Majesté Maure avoit demandé de se trouver à cette grande expédition, au succès de laquelle il voulut concourir en faisant passer huit mille bœufs à notre Camp.

On y attendoit un témoin plus cher aux assiégeans, & dont la présence auroit décidé le succès du siège, pour peu qu'il y eût eu de possibilité dans la réussite. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, où il devoit séjourner quelque tems, & de-là se rendre devant Gibraltar, accompagné du Prince de Nassau qui avoit quitté l'armée pour y reparoître incessamment avec Son Altesse Royale, & comme on l'a dit, y prendre le commandement d'une batterie flottante. Le 12 Juillet, il y en avoit déjà trois d'armées, & quatre devoient l'être avant le 16. On avoit porté jusqu'à dix le nombre de ces terribles machines qu'on croyoit à l'épreuve de tout le feu des ennemis, &

1782,

Que M. le Comte d'Artois est en route pour se rendre au camp.



1782.

Construc-  
tion des bat-  
teries flotan-  
tes.

dont l'idée appartenoit à M. d'Arçon. Arrêtons un moment l'attention du lecteur sur la construction de ces formidables citadelles.

Dix vaisseaux du plus fort échantillon avoient été rasés, & recouverts d'un épais doublage à l'épreuve du canon. Un talus en madriers revêtu de lames de fer s'élevoit sur le premier pont, & ce talus d'inégale hauteur en avoit beaucoup plus du côté qui présentoit les batteries; les bombes ne pouvant s'y arrêter, devoient tomber immédiatement dans la mer. L'autre côté du talus étoit à-peu-près disposé de la même manière; mais comme l'effort des batteries ne portoit que sur un des bords, on avoit lesté en plomb, le bord opposé; ce qui donnoit à ce premier pont une forme inclinée. Sur les deux autres ponts étoient placées vingt-sept pièces d'artillerie, partagées en deux batteries, l'une de treize & l'autre de quatorze canons. A la poupe de chaque bâtiment, on s'étoit ménagé trois grandes ouvertures pour le service des munitions. Ces dix bâtimens fixés sur deux ancres, pré-

sentoient ensemble, & d'un seul côté, quatorze cens quatre-vingt-six bou-  
ches à feu.

1782.

Quant aux ouvrages de terre, le Duc de Crillon étoit allé les visiter avec M. de Lascy, Général de l'Artillerie; il les trouva formidables, & s'en promit de grands effets contre la place assiégée. Jusqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé de ce côté-là tous les travaux de la garnison. Informé de la construction des batteries flottantes, il tourna son attention vers ces fulminantes machines, & fit creuser dans le roc, de profondes cavités à l'instar de ces vastes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'isle de Malthe. Il se proposoit, disoit-on, d'en faire usage, non pour lancer des bombes; mais pour répandre au loin, & particulièrement sur les batteries, un déluge de pierres & d'autres matieres destructives, qui couvrant la mer l'espace d'un quart de mille, n'auroient pas manqué de couler bas les vaisseaux, ou d'écraser les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à-l'heure, qu'on devoit op-

Premières  
dispositions  
du Gouver-  
neur Elliot  
contre les  
batteries  
flottantes.

1782. **poser à ces châteaux flottants des moyens de défense encore plus efficaces.**

**M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon visitent les ouvrages de terre. Satisfaction des Princes.**

Cependant, M. le Comte d'Artois étoit arrivé au Camp dans la matinée du 15 Août; son premier soin fut d'aller examiner les travaux. Il étoit accompagné du Duc de Crillon, du Baron de Falkenayn, du Comte de Lascy & des principaux Officiers de la tranchée. Cette visite dura près de deux heures, & pendant tout ce tems, l'ennemi suspendit son feu qui recommença dès que Monseigneur se fut retiré. Le lendemain, Son Altesse Royale vint jouir du même spectacle avec M. le Duc de Bourbon, qui, sous le nom de Comte de Dammartin, étoit venu partager la gloire & les périls de cette grande entreprise. La curiosité des Princes fut pleinement satisfaite à la vue de la parallèle de cinq cens toises, qui tirée des travaux extérieurs de la place, réunissoit les deux mers en forme de cercle. On élevoit dans toute son étendue des batteries de canons & de mortiers, qui, au nombre de deux cens vingt pièces, étoient destinées

destinées à battre les fortifications de l'ennemi. L'armée françoise occupoit la droite de cette parallèle, & les Espagnols devoient s'étendre sur la gauche; mais avant que de les suivre dans leurs diverses opérations, il est nécessaire d'en faire connoître le théâtre.

La baie de Gibraltar, dont la direction est sur le Nord, peut avoir cinq lieues de profondeur du côté de l'Est. son entrée est fermée par un rocher, & à l'Ouest, elle a un cap qu'il faut doubler pour entrer dans l'Océan. Au fond de la baie est la ville d'Algésire, située vis-à-vis celle de Gibraltar. Le camp de Saint-Roch s'étendoit dans les sables à neuf cens toises environ de la place bloquée; les forts de Saint-Philippe & de Sainte-Barbe terminoient les lignes espagnoles. Le rocher de Gibraltar peut avoir trois quarts de lieue de long sur un quart de largeur, & mille pieds dans sa plus haute élévation. Le côté de l'Est opposé à la place, offre dans toute sa longueur un rocher vif & coupé à pic; ce qui le rend inattaquable. L'extrémité du Sud,

1782.

Situation de Gibraltar. Que l'art & la nature le défendent également.

---

---

1782.

qu'on nomme la Pointe d'Europe, se termine par un plateau d'environ vingt pieds au-dessus de la mer, & dont le pourtour est aussi d'un roc vif taillé au ciseau, pour en rendre l'accès plus difficile; il étoit couronné par une batterie à barbette de dix pièces de gros calibre. Le plateau qui va en s'élargissant à mesure qu'il s'éloigne de la mer, est commandé par une esplanade où des troupes peuvent se déployer. Comme la pente en est assez douce, les Anglois l'ont entouré d'un mur de quinze pieds d'élévation & d'une égale épaisseur. Sur ce plateau, ils avoient fait un camp retranché qui devoit être leur point de résistance, dans le cas où les assiégeans supérieurs en force les auroient obligés à se replier. De ce poste, ils communiquoient à un terrain irrégulier sur lequel ils faisoient camper leurs troupes, & qui est séparé d'environ un quart de lieue de la ville de Gibraltar. Cette ville qui s'étend le long de la mer, a beaucoup de surface & peu de profondeur. Elle est fermée au Sud par un simple mur, & par un parapet de quin-

ze pieds d'épaisseur, garni de batteries de distance en distance. Sur toute cette étendue, les Anglois avoient jeté en avant & jusqu'à la mer, trois ouvrages considérables. Le premier qui est au Nord, a cent toises de long, & se nomme le vieux Môle; on venoit d'y élever une batterie formidable contre les ouvrages de Saint-Roch. Au milieu étoit le Môle des chaloupes, dont la batterie protégeoit le mouillage. Le Môle neuf paroissoit le plus foible des trois ouvrages. En avant du premier Môle, étoient une courtine & deux bastions qui terminoient le glacis & le chemin couvert. Cet ouvrage défendoit l'approche d'une langue de terre comprise entre le rocher & la mer, par laquelle on arrive à la place. Le côté du Nord qui faisoit face aux lignes espagnoles, étoit le point d'attaque le plus formidable qu'il y eut en Europe. Dans cet endroit, le rocher s'éleve à sa plus grande hauteur, & les Anglois l'avoient garni de batteries qui, plongeant sur celles des Espagnols, y faisoient pleuvoir une grêle de

1782.

bombes & de grenades. Depuis trois ans, on s'obstinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là, & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entreprise.

Plan d'attaque de M. d'Arçon.

Dans le plan adopté par M. d'Arçon, les probabilités n'étoient pas contre la réussite de l'expédition. Suivant ce plan, la grande attaque devoit se faire du côté de la mer; celle de terre n'étoit qu'accessoire, & n'avoit d'autre objet que de diviser les feux de l'ennemi. Après avoir achevé la parallèle, dont on a fait mention, on se proposoit de faire jouer les batteries distribuées dans toute son étendue, d'écraser celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas situé entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raison de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, la marine espagnole devoit travailler à l'emboisement des batteries flottantes, dont les feux seroient d'abord dirigés sur les Môles & vers la Pointe d'Europe. A ces batteries, se join-

droient les vaisseaux de ligne, environ vingt chaloupes canonnières, & des bombardes emboffées de l'autre côté du rocher. Si le feu des assiégeans parvenoit à faire taire le feu de la place, les batteries flottantes devoient s'approcher à la distance nécessaire pour battre en brèche, & faciliter un assaut qui ne pouvoit manquer d'être sanglant.

En attendant une attaque générale, il se faisoit de part & d'autre, un feu plus bruyant que meurtrier. Jusqu'au 27 Août, les assiégés avoient suspendu le leur, toutes les fois que les Princes étoient allés à la tranchée. Ce jour-là, ils tirèrent sur M. le Comte d'Artois, & si juste, qu'un boulet vint mourir à six pieds, & un autre à dix pieds de Son Altesse Royale. M. le Duc de Bourbon étoit à ses côtés, lorsqu'une grenade éclata à trente pas de Leurs Altesse. Le Duc de Crillon leur représenta le danger qu'il pouvoit y avoir à se tenir dans la tranchée. *A quoi serois-je bon ici, lui répondit M. le Comte d'Artois, si je ne ve-*

Danger que  
bravent M. le  
Comte d'Ar-  
tois & M. le  
Duc de Bour-  
bon.



1782.

Heureux  
essai des bat-  
teries flottan-  
tes. Elles ga-  
gnent leurs  
différentes  
stations.

nois pas encourager ces braves tra-  
vailleurs?

Dans les premiers jours de Sep-  
tembre, les ouvrages touchoient à  
leur perfection, tant pour l'attaque  
de terre, que pour celle de mer.  
Les batteries flottantes venoient  
d'être achevées; & l'essai qu'en fit  
M. d'Arçon, répondit parfaitement  
aux espérances de cet habile Ingé-  
nieur. Enfin le jour fut indiqué  
pour une attaque générale, & dans  
la matinée du 9, l'artillerie de  
terre commença à faire feu sur  
la place. Les trois jours suivans, on  
s'en tint à cette première attaque,  
& ce fut avec un succès qui sembloit  
promettre la réduction de Gibraltar,  
à la première explosion des batte-  
ries flottantes. Le 13, le vent se  
trouvant favorable, elles levèrent  
l'ancre sur les sept heures du matin,  
& vinrent prendre leurs stations  
vis-à-vis les môles & le camp éta-  
bli à la pointe d'Europe. La *Pastora*  
de vingt-quatre canons, comman-  
dée par D. B. Moreno, marchoit  
en tête de l'avant-garde; elle étoit  
suivie de la *Tallapiedra* de vingt-

trois canons, aux ordres du Prince de Nassau. Malgré le feu vif & constant de toutes les batteries de l'ennemi, ces deux vaisseaux parvinrent à s'emboffer à cent quarante toises de la place; & sur le champ, ils dirigèrent leurs bordées contre Gibraltar. Les huit autres batteries flottantes se rendirent successivement à leurs diverses stations; ce fut avec la même célérité qu'elles s'amarrèrent, & se mirent en devoir de foudroyer le rocher assiégé. Pendant ce tems, les lignes espagnoles & françoises continuoient leur feu, dans l'unique vue, comme on l'a dit, de partager l'attention & les forces de l'ennemi. On s'étoit proposé de faire avancer plusieurs divisions de barques canonnières; mais la violence du vent ne permit pas d'exécuter cette mesure convenable à la circonstance. Il entroit aussi dans ce plan d'attaque de faire approcher des vaisseaux de ligne, pour opérer une diversion vers la Pointe d'Europe; d'autres obstacles s'opposèrent également à l'exécution de ce projet. Ainsi toutes les batteries de l'ennemi qui n'étoient

1782.

Double attaque de Gibraltar. Obstacles des vents.

1782.

Nouvelles  
dispositions  
du Gouver-  
neur. Effet  
des boulets  
rouges lancés  
contre les  
batteries flot-  
tantes.

pas employées du côté de la terre, le furent sans interruption, contre les batteries flottantes.

Cependant le feu se soutenoit de part & d'autre avec une égale vivacité, & pendant quelques momens, celui des Espagnols parut avoir l'avantage. Les batteries angloises furent réduites au silence, & le Gouverneur Elliot sembla se résigner au sort dont on l'avoit menacé; mais sur les quatre heures du soir, il fit de nouvelles dispositions, & des canons placés dans le roc, commencèrent à lancer des boulets rouges, qui tous portoient sur les batteries flottantes. Les précautions qu'on avoit prises dans leur construction, n'empêchèrent point les boulets d'y pénétrer, & de porter l'incendie dans l'intérieur de ces épaisses machines. On l'éteignit à différentes reprises; mais la répétition du même accident suspendit les manœuvres, &, à l'approche de la nuit, la batterie commandée par le Prince de Nassau, reprit feu avec une telle fureur, qu'il n'y eut plus moyen d'en arrêter les progrès. Se voyant au moment de sauter, il fit

jeter les poudres à la mer, & transporter les blessés à terre. Il veilla de son mieux au salut du reste de l'équipage, & n'abandonna son vaisseau qu'à minuit, après avoir bravé, pendant huit heures consécutives, le feu de six mille boulets rouges. La majeure partie de ces boulets avoit été dirigée contre lui & contre Don B. Moreno, qui subit le même sort que le Prince de Nassau; tous deux se virent réduits à cette extrémité, de se sauver à la nage. Les autres batteries se trouvèrent bientôt dans la même situation que les deux premières. Elles sautèrent en l'air, à l'exception de trois qui brûlèrent jusqu'à la flottaison.

Grace à la vigilance de MM. de Crillon & de Cordova qui firent mettre en mer toutes les chaloupes qu'on put rassembler, une grande partie des équipages échappa à ce désastre; mais ce ne fut pas sans exposer beaucoup ceux qui furent détachés pour les secourir. A l'affreuse clarté qui regnoit dans cette nuit, l'ennemi pouvoit donner à ses coups une direction sûre, & plusieurs de ces braves tant François qu'Espagnols,

1782.

Suite de ce  
désastre.  
Morts & prisonniers.

1782.

périssent en cette occasion victimes de leur généreux dévouement. D'ailleurs l'ennemi avoit fait sortir un grand nombre de barques canonnières, & d'autres navires armés, pour se saisir des troupes qui restoient sur les batteries flottantes avant leur submersion. Cinq ou six cens hommes furent faits prisonniers de cette maniere, & dans le nombre, il se trouvoit plusieurs blessés qui tous eurent à se louer des bons traitemens & de l'humanité du Général Elliot. Les Gazettes britanniques portèrent à deux mille le nombre des morts du côté des assiégeans, & les relations espagnoles le bornèrent à moins de cent. L'état des blessés & des prisonniers n'est guère plus exact de part & d'autre; & s'il faut réduire la liste des papiers anglois, il faut ajouter à celle qui se trouve inférée dans la Gazette de Madrid. Tout calculé, la perte des François & des Espagnols, dans cette nuit défastreuse, peut être évaluée à huit ou neuf cens hommes. Celle des Anglois, dans la même nuit, n'a jamais été bien constatée.

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur de nos troupes, & l'on se promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impossible avec le concours des élémens; & malheureusement ils ne devoient point favoriser ce projet. Cependant, Gibraltar avoit plus que jamais besoin d'être ravitaillé, & l'on venoit de prendre d'assez bonnes mesures pour empêcher l'Amiral Howe d'y faire passer son convoi. Deux jours avant la malheureuse tentative des batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute son armée, aux six vaisseaux de ligne qui croisoient depuis longtems dans la baie d'Algésire. Cette armée supérieure à celle de l'Amiral de huit ou dix vaisseaux, étoit un épouvantail bien fait pour justifier les lenteurs de Howe qu'on affectoit d'attribuer, en Angleterre, à la contrariété des élémens. Mais il est probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de secourir Gibraltar. Dès le premier

1782.

La mission de l'Amiral Howe étoit-elle de secourir Gibraltar?

1782.

Septembre, la flotte britannique se trouvoit en état de faire route vers le détroit ; le vent étoit favorable, & ne cessa point de l'être jusqu'au 17. Avec un pareil vent, l'Amiral devoit arriver en dix jours à Gibraltar ; mais il n'y avoit pas un moment à perdre, & trois jours de retard pouvoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le siège de la place se continuoit avec la plus grande vigueur, & l'on s'attendoit, à chaque instant, à la voir foudroyer par les batteries flottantes. Cependant l'Angleterre se conduisit en cette circonstance, comme s'il n'eût été question que de gagner du tems, & que son salut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral se porta dans les dunes, sous prétexte d'observer les Hollandois qui ne faisoient aucun mouvement. Après une absence de quelques jours, il reparut à Plymouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork sur les côtes d'Irlande. Après tous ces délais volontaires, la flotte angloise fut re-

DE  
tard  
les  
tion  
Où  
la h  
Sui  
de  
cap  
ign  
voi  
les  
bli  
bra  
les  
vit  
qu  
l'A

31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50

tardée par de véritables obstacles ; les vents changèrent, & sa navigation devint très-laborieuse. Le 9 Octobre, l'Amiral étoit à peine à la hauteur du cap Saint - Vincent. Suivant sa relation, il s'étoit flatté de rencontrer l'ennemi devant le cap Marie, comme s'il eût pu ignorer ce que tout le monde savoit, que depuis près d'un mois, les flottes combinées avoient établi leur station dans la baie de Gibraltar. Quoi qu'il en soit, voici les principales circonstances du ravitaillement de cette place, telles que les présente le rapport de l'Amiral Howe.

» Dans la matinée du 11, j'entrai,  
 » dit-il, dans le détroit, & sur le soir, il  
 » s'offrit pour les vaisseaux d'appro-  
 » visionnement, une occasion très-  
 » favorable de gagner le mouillage  
 » de leur destination, sans être mo-  
 » lestés par l'ennemi ; mais faute  
 » d'attention à quelques circonstan-  
 » ces relatives à la navigation, des  
 » trente-un navires qui, pendant la  
 » traversée, avoient marché de con-  
 » serve avec la flotte, quatre seu-  
 » lement remplirent leur objet. Ce-

1782.

Ravitaille-  
 ment de Gi-  
 braltar. Rela-  
 tion de l'A-  
 miral Howe.



1782.

» pendant, il s'étoit élevé dans la  
» nuit du 10, une tempête qui avoit  
» fort maltraité les escadres com-  
» binées. Deux vaisseaux à deux  
» ponts s'étoient échoués sur le  
» rivage; un troisième perdit son  
» mât de mizaine & son beaupré;  
» un quatrième fut pris, après avoir  
» été jeté aux pieds des ouvrages  
» de la place; deux autres étoient  
» sortis de la baie gouvernant du  
» côté de l'Est. Dans la soirée du  
» 13, l'ennemi fit un mouvement  
» avec le reste de ses forces, pour  
» empêcher que les autres navires  
» d'approvisionnement n'entraffent  
» dans Gibraltar. La flotte britan-  
» nique étoit alors formée en ordre  
» de bataille à la hauteur de Fange-  
» rolle; il parut s'y porter avec l'in-  
» tention de la combattre; mais sur les  
» neuf heures, il prit le parti de ferrer  
» le vent, amures à babord. Le  
» lendemain matin nous étions au  
» Sud, à six ou sept lieues des en-  
» nemis; le vent passa bientôt à l'Est,  
» & nous fîmes cette occasion de  
» faire avancer les autres navires  
» avitailleurs; le 18, ils mouillèrent  
» tous dans la baie Rosia. Les trou-

» pes distribuées sur les vaisseaux  
» de guerre débarquèrent en même  
» tems, avec des munitions de toute  
» espèce. Lorsque j'eus pourvu am-  
» plement à tous les besoins de la  
» garnison, je voulus profiter du  
» vent pour regagner la côte de  
» l'Est à travers le détroit ; mais le  
» 19, au point du jour, nous dé-  
» couvrîmes à peu de distance au  
» Nord-Est, les forces combinées de  
» l'ennemi, & dans ce moment nos  
» vaisseaux se trouvoient également  
» éloignés des Points d'Europe & de  
» Ceuta, de manière qu'ils man-  
» quoient d'un espace suffisant pour  
» se former en ordre de bataille, ce  
» qui nous mit dans la nécessité de  
» passer le détroit, & de fuir devant  
» l'Amiral espagnol. Le lendemain  
» matin, les escadres combinées for-  
» tes de quarante - cinq ou de qua-  
» rante-six vaisseaux de ligne, con-  
» servoient encore l'avantage du  
» vent qui venoit de tourner au  
» Nord. La flotte britannique s'é-  
» tant formée pour les recevoir,  
» leur laissa le choix des distances.  
» Au coucher du soleil, elles com-  
» mencèrent leur canonnade; jusqu'à

1782.

» dix heures du soir, elle continua  
» de toute l'étendue de leur ligne,  
» mais avec très-peu d'effet. Nous  
» rendîmes feu pour feu, autant  
» que nous le permettoient les dis-  
» tances, qui n'étoient point à notre  
» disposition. Pendant toute la nuit,  
» notre flotte porta les mêmes voi-  
» les qu'au premier moment de la  
» canonnade; mais l'ennemi serra le  
» vent, & les deux armées se trou-  
» vèrent bientôt séparées... Quel-  
» ques-uns de mes vaisseaux ayant  
» plus souffert dans la journée du  
» 20, qu'on ne l'avoit cru d'abord,  
» il fallut deux jours pour les ré-  
» parer. Le calme qui régna pen-  
» dant tout ce tems, ne permettoit  
» point de tirer avantage de l'oc-  
» casion qui se présentoit de pour-  
» suivre l'ennemi. On le vit pour la  
» dernière fois le 21, portant au  
» large vers le Nord Nord-Ouest,  
» amures tribord. Je regrette, con-  
» tinue l'Amiral Howe, qu'en  
» serrant le vent le plus près possi-  
» ble, il ait empêché le plein effet  
» des efforts animés des Officiers &  
» Matelots de la flotte à mes or-  
» dres; & si je m'interdis les éloi-

»ges dûs aux Officiers à pavillon,  
 »c'est pour leur épargner un sou-  
 »venir désagréable, & ne point  
 »mettre sous leurs yeux la retraite  
 «d'un ennemi qui leur avoit ôté le  
 »moyen de remplir l'objet de leurs  
 »stations, en repoussant une at-  
 »taque plus sérieuse.

1782.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaise foi dans cette relation, à laquelle il convient d'opposer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux tant François qu'Espagnols des opérations de l'armée combinée. En voici l'extrait tel que la gazette de France a cru pouvoir l'adopter, sans compromettre sa vé- racité ordinaire.

Autre rela-  
 tion extraite  
 de la Gazette  
 de France.

»Le 20 Octobre, l'armée com-  
 »binée de France & d'Espagne, qui  
 »chassoit depuis deux jours celle  
 «d'Angleterre, se trouva, sur les  
 »cinq heures & demie du soir, à  
 »portée d'engager un combat à la  
 »sortie du détroit. Notre ligne qui  
 »avoit été formée par rang de vi-  
 »tesse, n'étoit que de trente-deux  
 »vaisseaux contre trente-quatre;  
 »douze autres de nos vaisseaux n'a-

1782.

»voient pu joindre. L'Invincible  
 »quemontoit le Comte de la Motte-  
 »Piquet, commença le feu à la dis-  
 »tance de deux cables; il étoit suivi  
 »du Guerrier, commandé par le  
 »sieur du Pleffis Pascaut; du Dicta-  
 »teur, par M. de la Clue; du Suffi-  
 »fant, par M. de Castelet; du Ro-  
 »buste, par le Marquis de Nieul,  
 »& du Saint-Isidro, vaisseau espa-  
 »gnol. Le feu soutenu de cette di-  
 »vision obligea le vaisseau de tête  
 »de la ligne angloise d'arriver. L'In-  
 »vincible eut alors à combattre con-  
 »tre trois vaisseaux à trois ponts;  
 »mais il fut si bien secondé par le  
 »Guerrier & les vaisseaux qui le  
 »suivoient, que les ennemis cédè-  
 »rent insensiblement & cherchèrent  
 »à s'éloigner. Le feu s'étoit éten-  
 »du jusques vers le centre de la li-  
 »gne. Le vaisseau le Majestueux,  
 »commandé par le Vicomte de Ro-  
 »chechouart, arriva vent arrière  
 »sur les ennemis, & combattit lui  
 »seul si vigoureusement contre trois  
 »vaisseaux à trois ponts, que ses  
 »adversaires furent obligés de s'é-  
 »loigner. Plusieurs vaisseaux de l'ar-  
 »mée venoient alors à toutes voiles,

DE

» pou  
 » com  
 » dem  
 » cess  
 » qui  
 » voi  
 » non  
 » seau  
 » de  
 » plu  
 » dit  
 » dr

D

& c  
 Ho  
 de r  
 n'av  
 l'A  
 Gé  
 les  
 éto  
 l'A  
 de  
 co  
 pl  
 se  
 d  
 ta  
 n  
 d

» pour soutenir le Majestueux. Le  
 » combat dura jusqu'à dix heures &  
 » demie. Don Louis de Cordova fit  
 » cesser le feu , parce que l'ennemi  
 » qui s'étoit toujours replié , se trou-  
 » voit alors hors de la portée du ca-  
 » non. Le lendemain matin , les vais-  
 » seaux anglois les moins éloignés  
 » de la flotte combinée , en étoient à  
 » plus de quatre lieues , & l'on per-  
 » dit toute espérance de les rejoin-  
 » dre.

---

 1782.

De tout ce qu'on vient d'exposer ,  
 & des rapports même de l'Amiral  
 Howe , on peut conclure , en forme  
 de récapitulation , que jamais succès  
 n'avoit été plus embarrassant pour  
 l'Angleterre , que ne le fut celui du  
 Général Elliot à Gibraltar. Toutes  
 les forces navales de la nation  
 étoient , pour ainsi dire , confiées à  
 l'Amiral , & ces forces se trouvoient  
 de beaucoup inférieures aux flottes  
 combinées. Cependant , il n'y avoit  
 plus moyen de reculer , & il falloit  
 se montrer dans le détroit , au risque  
 de voir la flotte & le convoi bri-  
 tanniques , tomber aux mains de l'en-  
 nemi ; ce qui n'eût pas manqué  
 d'arriver , si par un événement im-

Observations  
 sur les ma-  
 nœuvres des  
 deux armées.

1782.

prévu, un coup heureux de la fortune ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction qui sauva la flotte britannique dans cette premiere circonstance. Un vent d'Ouest la jetta dans la méditerranée, & une partie du convoi se trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar; mais la situation de Howe n'en fut pas moins critique. Les vaisseaux de Cordova venoient d'être réparés, & il paroissoit impossible que l'Amiral pût regagner l'Océan. Les élémens vinrent encore à son secours, & le tirèrent une seconde fois d'affaire. La flotte combinée se mit à la poursuite avec trente-deux vaisseaux, les seuls qui eussent entièrement réparé les dommages du dernier ouragan. Elle atteignit près du cap Spartel sur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaisseaux de l'Amiral qui se voyoit alors supérieur à Don Louis de Cordova. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat auquel l'armée britannique se re-

DE  
fusa de  
ter le  
nemie  
retira  
dere,  
fita d  
l'Océ  
& ne  
fut i  
gnol  
nem  
ne c  
How  
cett  
supp  
avo  
d'ab  
com  
per  
no  
20 C  
dit  
ar  
le  
co  
H  
se  
d

fusa de tout son pouvoir. Pour éviter le choc de l'avant-garde ennemie, l'arrière-garde angloise se retira précipitamment aux Isles Maderes, (1) & le reste de la flotte profita du vent, qui la pouffoit dans l'Océan, garda toutes ses voiles, & ne se battoit qu'en retraite. Il fut impossible aux escadres espagnole & françoise d'attirer l'ennemi dans une affaire générale. On ne conçoit pas comment l'Amiral Howe a pu s'attribuer l'honneur de cette journée; comment il a pu supposer que la flotte combinée avoit serré le vent dans la crainte d'aborder la flotte britannique; comment il ose avancer qu'il a perdu l'occasion de remporter sur nous une victoire complete.

» Si, comme le remarque un Observateur, bon critique de

Suite des observations.

(1) Dans sa relation, l'Amiral Howe ne dit rien de cette retraite précipitée de son arrière-garde; mais à la rentrée du Parlement, l'Amiral Johnstone s'en plaignit comme d'un fait incontestable. Lord Howe n'osa le nier, & toute l'Angleterre se tut sur ce fait, qu'il étoit de sa gloire d'anéantir, si la chose eût été possible.



1782.

» plusieurs opérations de cette  
» guerre, la flotte combinée a  
» raccourci de voile; c'est qu'elle  
» se préparoit à combattre avec  
» vigueur, & qu'elle ne vouloit  
» pas que le vent l'emportât au-  
» delà de la ligne ennemie. Si  
» l'Amiral Howe se fut propo-  
» sé d'engager une action, & le  
» moment étoit favorable, puisqu'il  
» se trouvoit supérieur en forces,  
» c'étoit à lui à raccourcir de voile,  
» afin de ne pas s'éloigner; car il  
» voyoit très-bien qu'en gardant  
» toutes ses voiles, il évitoit néces-  
» sairement la flotte combinée. Il y  
» a plus, si l'Amiral eût été dans  
» l'intention de combattre, non-seu-  
» lement il eût raccourci de voiles,  
» mais abattu toutes ses voiles pen-  
» dant la nuit; c'étoit l'unique moyen  
» de ne pas s'écarter de la flotte  
» ennemie, & de se trouver le len-  
» demain à portée de renouveler  
» l'engagement; mais il a conservé  
» toutes ses voiles pendant la nuit,  
» comme il avoit fait pendant le  
» combat... & s'est trouvé le lende-  
» main... hors de portée de la flotte  
» combinée. D'après cette conduite

» constatée par la relation de l'Amiral  
 » lui-même, n'est-il pas évident qu'il  
 » a évité le combat avec toute la cé-  
 » lérité possible..., si l'on excepte,  
 » continue l'Observateur, le rap-  
 » port de l'Amiral Parker, lors du  
 » combat de *Dogger-Banc*, telles  
 » ont été les relations des Ami-  
 » raux anglois pendant toute cette  
 » guerre ».

1782.

Il conclut de toutes les manœuvres de l'Amiral Howe, que l'intention de l'Angleterre n'a jamais été de secourir Gibraltar. En effet, on est tenté de le croire, lorsqu'on fait attention aux lenteurs de l'Amiral qui seroit arrivé un mois trop tard pour sauver la place, si la fortune avoit secondé les efforts des assiégeans.

Tandis que la guerre déployoit en Europe ses dernières fureurs devant Gibraltar, les Puissances belligérentes sembloient être d'accord pour s'interdire ailleurs toute espèce d'hostilité. Depuis le 26 Juin, que dix-huit bâtimens de la flotte de Québec furent pris à la hauteur d'Ouessant par l'escadre combinée aux ordres de l'Amiral Don Louis

Dix-huit  
 bâtimens an-  
 glois pris à la  
 hauteur  
 d'Ouessant.

1782,

de Cordova, & conduits à Brest sous l'escorte du Lion, vaisseau de soixante-quatre canons détaché de cette escadre, il ne se passa rien d'important sur nos mers jusqu'au 12 Décembre, époque d'un combat assez vif où le Médiateur resta vainqueur d'une petite escadre de cinq vaisseaux aux ordres de M. de Folligné, Capitaine de brûlot, du département de Rochefort. Cette expédition de Sir James Luttrell, commandant du vaisseau britannique, offre des singularités qui méritent attention.

Combat du  
vaisseau an-  
glois le Me-  
diator contre  
cinq bâti-  
mens.

Le Capitaine anglois se trouvant à la hauteur du Ferrol, reconnut cinq voiles sous le vent du Médiateur. Il se disposoit à leur donner la chasse ; mais il s'apperçut bientôt qu'elles se formoient en ligne de bataille, & qu'elles diminoient de voiles pour l'attendre. Le plus en avant des cinq vaisseaux étoit l'Eugénie, frégate de trente-six canons, commandée par le Capitaine Baudin ; assez près de la frégate, étoit un bricq de quatorze canons, portant pavillon américain, & à côté de celui-ci, un vaisseau à deux ponts,

ponts, armé en flûte & appelé la ~~\_\_\_\_\_~~ Ménagère, que commandoit M. de Foligné. Immédiatement après, suivit l'Alexandre de vingt - quatre canons, aux ordres du Capitaine Grégory, Irlandois de nation. A côté de ce vaisseau, étoit le Dauphin Royal de vingt-deux canons, destiné pour les Indes orientales. A l'exception du bricq américain, tous ces bâtimens étoient chargés au compte du Roi de France, & spécialement pour le Port-au-Prince. Le Médiateur continua d'approcher l'ennemi; & bientôt il fut à portée de la Ménagère, dont il reçut quelques boulets. Le Capitaine Luttrell se mit à courir des bordées; à dix heures & demie, il se jeta sur l'arrière-garde de l'escadre, & trouva le moyen d'en séparer le bricq & le Dauphin Royal qui s'éloignèrent à toutes voiles. S'étant porté sur les trois vaisseaux, il fut par une manœuvre habile, écarter l'Alexandre de ses conserves, & se placer de manière à combattre des deux bords. Dans cette position, la première bordée qu'il tira sur le vaisseau séparé, le

1782.

1782.

força d'amener pavillon. Après une légère canonnade, la Ménagère & l'Eugénie forcèrent de voiles, & profitèrent du vent. Le Médiator aborda sa prise, lui signifia l'ordre de le suivre ou de gouverner pour l'Angleterre, & se mit à la poursuite de la Ménagère, dont l'Eugénie venoit de se séparer. A cinq heures & demie du soir, MM. Luttrell & de Foligné recommencèrent à se tirer réciproquement des bordées. La canonnade dura jusqu'à neuf heures, & devint si vive, que le Médiator eut une de ses vergues & son mât de grand perroquet emportés par le feu de l'ennemi. Le vaisseau anglois joignit enfin l'arrière de la Ménagère à la portée du pistolet, & mit la barre au vent pour lui donner une bordée entière de ses canons chargés à boulets ou à grappe. M. de Foligné s'en étant aperçu, crut devoir amener pavillon, & sur le champ, le Médiator discontinua son feu. Il étoit alors à cinq milles de l'entrée du Ferrol, où l'on devoit avoir entendu le bruit de la canonnade. Sir James Luttrell se hâta

de gagner la partie de l'Ouest avec sa nouvelle prise. Sur les onze heures du soir, il fut joint par l'Alexandre, & quoiqu'assez maltraités, les trois vaisseaux se trouvèrent en état de faire petite voile. A la pointe du jour, ils découvrirent l'isle Sisfarga, à une distance d'environ cinq ou six lieues; ils apperçurent aussi dans un grand éloignement, le Dauphin Royal & le bricq américain qui étoient désarmés. Le premier gouvernoit vers la terre, & le bricq sembloit diriger sa marche du côté de Bordeaux. Le Capitaine anglois ne crut pas devoir donner chasse à ces deux vaisseaux. Il avoit déjà fait passer cinquante hommes sur la Ménagère & vingt sur l'Alexandre; il ne lui en restoit plus que cent quatre-vingt-dix. En se dégarnissant davantage, il eût exposé le Médiateur à un péril manifeste, & favorisé le projet du Capitaine Grégory qui avoit comploté de faire soulever les prisonniers. Le signal d'alarme convenu étoit de tirer dans la Sainte-Barbe un canon de dix-huit. Le 14 Décembre, sur les dix heu-

1782.

Complot  
du Capitaine  
Gregory con-  
tre le Media-  
tor.

1782.

res du soir, Sir James Luttrell sentit une secousse terrible qui paroissoit venir de quelque grande explosion, & aussitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait sauter un côté du vaisseau; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant la Sainte-Barbe étoit embrasée, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre le feu. Il étoit aisé de convaincre Gregory qu'on trouva habillé ainsi que ses complices, quoiqu'ils eussent feint d'aller se coucher; ils furent mis aux fers en attendant un autre châtiment, & tout fut réparé en moins de vingt quatre heures. Quoique fort maltraité dans les agrès & dans la mâture, le vaisseau du Capitaine Luttrell avoit conservé tout son équipage, & il n'y eut que dix morts & seize blessés sur l'Alexandre & sur la Ménagère.

Les troupes  
du Colonel  
Brown sont  
mises en dé-  
route près de  
Savannah.

On a dit que l'armée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainsi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet, les grandes opérations militaires y furent suspendues à l'instant des

premières ouvertures de paix, & dès le commencement de la campagne, les Anglois parurent s'y refuser constamment à toute affaire décisive. Il n'y eut entr'eux & les Américains que de foibles chocs où ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Le Général Wayne, informé qu'un détachement considérable s'étoit mis en marche de Savannah, sous les ordres du Colonel Brown, partit le 24 Mai du camp d'Ebenezer, avec les Dragons de White & l'Infanterie de Posey, dans l'intention de couper l'ennemi & del'enlever, s'il étoit possible. Après une marche pénible, son avant-garde arriva sur le minuit dans la route d'Ogechée, environ à quatre milles au Sud - Ouest de Savannah. Il y surprit les Anglois; & comme la réussite dépendoit du moment, quoique très-inférieur en forces, le Général américain ne crut pas devoir attendre son arrière-garde. Il ordonna la charge; & au même instant, sa petite troupe marcha vers l'ennemi à pas redoublés, & la bayonnette au bout du fusil. Cette manœuvre hardie déconcerta



---

---

1782.

les Anglois , qui , après une résistance confuse & mal ordonnée , se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante , & firent beaucoup de prisonniers , parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-Colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown , ne permit pas d'en assigner la perte avec précision ; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute , mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée , le Général américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison angloise. Elle n'accepta point ce défi , & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant pas de l'attirer en rase campagne , effectua sa retraite en bon ordre , & regagna le camp d'Ebenezer , où il arriva

sans autre perte que cinq morts & deux ou trois blessés.

1782

Le début des mêmes troupes dans l'affaire du 23 Juin, fut moins glorieux pour les Américains; mais, comme on le verra tout-à-l'heure, la victoire ne fut retardée que par une méprise. Un parti de cent soixante Indiens égarés dans une nuit très-sombre, tomba par hasard sur l'arrière-garde du camp américain, & crut n'avoir rencontré qu'un simple piquet. Dans cette confiance, il chargea les troupes de Wayne, qui persuadées qu'elles avoient affaire à toute la garnison de Savannah, lâchèrent pied sur le champ & s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Indiens restèrent maîtres du camp américain, & s'y livrèrent au pillage avec la sécurité d'un ennemi supérieur en force. Mais le Général Wayne, s'étoit apperçu de sa méprise; il rallia sa petite armée, & vint fondre à son tour sur les Indiens qui se virent forcés d'abandonner leur butin. Cette action fut peu meurtrière; mais le lendemain matin, ils osèrent recommencer l'attaque, & furent repoussés avec beaucoup de

Méprise du  
Général  
Wayne répa-  
rée.

1782.

perte. Pendant ce dernier choc, il y avoit eu une espèce de combat singulier entre le Général anglois & le chef de la troupe ennemie qui se nommoit Emistefeco. Wayne eut son cheval tué sous lui, & la victoire alloit se décider pour son adversaire; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorsqu'un de ses dragons s'élança le sabre à la main, & fit sauter la tête du guerrier indien.

Foibles  
échecs des  
Américains.

La guerre de terre se réduisoit d'ailleurs sur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques escarmouches peu meurtrières entre des partis américains & royalistes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille ennemie avoit pris possession du bac de Cumbahée, & débarqué trois cents hommes sur la rive opposée de la rivière. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de se procurer des vivres & quelque fourrage. Le Brigadier Gist informé de leur débarquement, détacha contre eux le Major Call avec un régiment de dragons qui avoit ordre de les attaquer le lendemain à la pointe du

jour. Il établit en même tems un poste à Cheaw-Neck, d'où il se promettoit de molester les navires de l'ennemi. Le Colonel Laurens eut la conduite de cette opération dans laquelle il perdit la vie, faute d'être secouru par le Brigadier général qui n'arriva qu'après le combat, mais assez à tems, pour couvrir la retraite de l'Infanterie américaine. Elle vint se former à trois cens pas du champ de bataille, & se disposoit à charger les ennemis une seconde fois. Leur position se trouva si favorable, que le Brigadier Gist ne jugea pas à propos de renouveler l'action. Les trois cens hommes débarqués d'un autre côté, avoient gagné leurs bateaux, lorsque le Major Call se présenta pour les combattre. Ainsi les Américains échouèrent dans ces deux tentatives, où ils perdirent quelques Soldats.

Le Brigadier général Marion fut plus heureux dans l'affaire du 29, où il mit en déroute un parti anglois qui étoit venu l'attaquer près de Watboo. Le Capitaine Robert Gillis périt dans cette action, qui

1782.

Avantages  
du Brigadier  
Marion près  
de Watboo.

1782.

fut d'ailleurs peu meurtrière, ainsi que les autres expéditions de terre, qui dans cette campagne, eurent pour théâtre l'Amérique septentrionale. La plus importante &, sans contredit, la plus courageuse, fut celle de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Navigation  
périlleuse de  
M. de la Pey-  
rouse dans la  
baie d'Hud-  
son.

Ce Capitaine, non moins brave guerrier que hardi navigateur, fit voile du Cap François le 31 Mai avec le Sceptre de soixante-quatorze canons, & les frégates l'Astrée & l'Engageante de trente-six, commandées par le Chevalier de l'Angle & le sieur de la Jaille. Il avoit embarqué deux cens cinquante hommes d'Armagnac & d'Auxerrois, quarante hommes d'Artillerie, deux mortiers, trois cens bombes & quatre canons. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 17 Juillet, qu'il découvrit l'Île de la Résolution; mais à peine eût-il fait vingt lieues dans le détroit d'Hudson, que les obstacles de tout genre vinrent l'arrêter dans sa marche. Ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, & peu s'en fallut que le Sceptre n'y perdit son

gouvernail; une brume épaisse y masquoit tous les objets. Enfin le 30 Juillet, on découvrit le Cap Walsingham, & M. de la Peyrouse se crut à la veille d'arriver au fort de Prince-Wales, où il se proposoit de commencer ses attaques; mais le 3 Août, il se vit de nouveau enclavé dans les glaçons, & il crut un moment avoir manqué la saison d'opérer. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât à l'année suivante l'expédition projetée contre les établissemens anglois dans cette baie. Enfin le tems s'éclaircit, & l'obstacle des glaces devint moins insurmontable. Le 8, l'escadre s'approcha très-près du fort; tout fut disposé pour la descente. On mit les chaloupes à la mer, & le détachement aux ordres du Major Rostaing débarqua sans obstacle à trois quarts de lieue de Prince-Wales. Il envoya sommer la place de se rendre, & sur le champ, le gouverneur en fit ouvrir les portes. Cependant l'artillerie de ce fort, bâti en pierres de taille, se trouvoit dans le meilleur état possible. Les magasins étoient couverts de plomb, & remplis de

1782.

Prise du fort  
Prince-Wales

1782.

— marchandises, qui toutes furent brûlées, à l'exception de quelques pelletteries qu'on embarqua sur l'Astrée.

Suite des  
opérations de  
M. de la Peyrouse.

Le 11, M. de la Peyrouse mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établissemens anglois dans la baie d'Hudson; mais il se présenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte est semée d'écueils; on n'avoit point de cartes, & les prisonniers anglois refusoient d'y suppléer. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers, que l'escadre parvint à la vue de l'embouchure du Nelson; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Des bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière des Hayes sur laquelle se trouve le fort d'York, dont l'approche est impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé exact des sondes, le Commandant fit ses dispositions pour la descente, & ne voulut se fier qu'à lui du succès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi,

il se mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui devoit les commander après le débarquement, & jusqu'à l'entière réduction de la forteresse.

L'Isle des Hayes sur laquelle est situé le fort, divise une grande rivière, qui, d'un côté, prend le nom de cette Isle, & de l'autre celui de Nelson. Tous les moyens de défense étoient sur la rivière des Hayes, où se trouvoit un vaisseau de la compagnie d'Hudson de vingt-six canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les bancs sont très-multipliés, & les courans on ne peut plus impétueux. Il y avoit d'ailleurs à craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne restassent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyrouse se détermina donc pour la rivière Nelson, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec ses deux cens cinquante hommes de troupes, ses mortiers, ses bombes, ses canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée

---

 1782,

Obstacles à vaincre pour arriver au fort d'York; Coups de vent terribles;



1782.

de la rivière, il s'avança dans son canot avec le Chevalier de Langle, le Major Rostaing & le sieur de Monneron, Capitaine du Corps-Royal du Génie. Il fonda l'espace d'une lieue, & découvrit que le Nelson étoit inabordable; environ cent toises de vase molle en défendoient absolument les approches. Il fallut rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux brasses & demie se trouvèrent à sec sur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle proposa de franchir cette vase, & de gagner à pied le bord de la rivière: cet avis fut suivi. Les troupes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux genoux, & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, abordèrent un vaste marais qu'il fallut traverser sans tenir de route certaine. La troupe vint camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyables difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit, un vent impétueux qui fit craindre pour les vaisseaux

mouillés en pleine côte, dans un  
 parage où le fond quoique de vase  
 est semé de rochers qui coupoient  
 les cables. La descente étant faite,  
 M. de la Peyrouse se crut obligé de  
 rejoindre sa division exposée au  
 danger le plus imminent. Il laissa  
 le commandement des chaloupes  
 au Chevalier de Langle, & regagna  
 le bord de la mer. La tempête  
 continuoit encore, & il ne put s'em-  
 barquer que le lendemain. A peine  
 arrivé à bord de son vaisseau, il  
 fut accueilli d'un second coup de  
 vent qui fit perdre deux ancres à  
 l'Astrée & deux à l'Engageante. Si  
 la tempête eût duré quelques heu-  
 res de plus, cette dernière frégate  
 étoit submergée avec ses trois cens  
 hommes d'équipage.

Cependant la troupe aux or-  
 dres de M. de Rostaing, étoit ar-  
 rivée devant le Fort, dans la ma-  
 tinée du 24. Les portes s'ouvrirent  
 à la première sommation du Com-  
 mandant François. Ses instructions  
 portoient de brûler la place & tous  
 ses magasins, & de se rembarquer  
 en toute diligence, suivant le de-  
 sir de M. de la Peyrouse, dont le

1782.

Prise du fort  
 d'York. Fin  
 de l'expédi-  
 tion de M. de  
 la Peyrouse.

1782.

mouillage n'étoit plus tenable , & qui n'attendoit que le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces mesures furent déconcertées par un nouveau coup de vent , qui fit perdre à l'Engageante sa troisième ancre , sa chaloupe & la barre de son gouvernail. Le Sceptre fut aussi très-maltraité dans cette tempête. Le beau tems reparut enfin , & M. de Rostaing en profita pour s'embarquer avec sa troupe & ses prisonniers, parmi lesquels on comptoit les trois Gouverneurs , de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établissement dépendant d'York, qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la division. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution d'épargner un magasin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans les bois, le moyen de subsister jusqu'à l'arrivée des secours envoyés d'Angleterre. Le dommage que souffrit la Compagnie d'Hudson, lors de cette expédition de M. de la Peyrouse, est évalué environ douze

millions ; & ce fut , sans contredit , la plus importante de toute la campagne d'Amérique , sans excepter les affaires navales , dont une mérite particulièrement l'attention de l'histoire. En voici le récit extrait d'une lettre du Capitaine Elphinston , Commandant d'une division de l'Escadre aux ordres de l'Amiral Pigot.

Le 12 Septembre , le vaisseau le Warwick s'étoit emparé , dans le voisinage de la DélaWare , d'un bâtiment françois , qui montoit vingt-deux canons & cent quatre hommes d'équipage ; c'étoit la Sophie qui , partie de Bayonne avec un chargement considérable pour Philadelphie , venoit d'être séparée des frégates françoises , l'Aigle & la Gloire. Elles avoient à leur bord un grand nombre de passagers de distinction , des effets d'un grand prix , & une somme considérable. Informé de ces détails , le Capitaine Elphinston n'oublia rien pour se rendre maître des frégates ; & d'abord , il fit passer aux Capitaines du Lion & de la Vestale , l'ordre de gagner la DélaWare & d'empê-

---

 1782.

La frégate  
l'Aigle  
échouée &  
prise dans la  
Delaware.

1782.

cher les vaisseaux françois d'y pénétrer ; mais on reconnut le lendemain matin qu'ils étoient entrés dans la rivière. A la faveur du vent qui venoit de tourner à l'Est , le Warwick & la Vestale se virent en état de les doubler ; & le canal que cherchoit M. le Comte de la Touche , lui étant coupé , l'unique ressource de ce Commandant , fut de s'ouvrir un passage à travers les bancs de sables , où des vaisseaux de ligne ne pouvoient le suivre sans courir le plus grand risque. Cependant , le Capitaine du Warwick osa le tenter , & bientôt les bas fonds l'obligèrent de jeter l'ancre. La frégate françoise mouilla en même-tems ; & jusqu'au 15 , on ne fut occupé de part & d'autre qu'à jeter & lever l'ancre , à sonder & chercher les meilleures eaux. Sur les six heures du soir , le Warwick se vit dans l'impossibilité d'avancer ; mais au même instant , on apprit que la frégate l'Aigle venoit d'échouer , & qu'elle étoit absolument immobile. A l'exception du Warwick , tous les vaisseaux de la division angloise furent bientôt à

portée de foudroyer la frégate échouée, qui n'avoit pas un canon qui put atteindre l'ennemi. M. de la Touche se vit dans la nécessité d'amener pavillon, après avoir essuyé plusieurs bordées de la Vestale. Il n'y eut ni péril, ni gloire pour les Anglois, dans l'acquisition de la plus belle frégate, qui jamais fut sortie des mers d'Europe. Avant de se rendre, le brave Capitaine avoit su ménager aux Officiers passagers le moyen d'échapper à la captivité. On distinguoit parmi eux, le Baron de Vioménil, Commandant en chef de l'armée françoise en Amérique; le Vicomte de Laval-Montmorency; le Duc de Lauzun & le Vicomte de Fleury. Ils gagnèrent la côte & parvinrent à sauver une grande partie du trésor confié aux frégates l'Aigle & la Gloire (1). Pour dégager des sables ce premier vaisseau, il fallut un travail incroyable,

1782.

---

(1) Voici comme s'exécuta le transport des richesses, dont les frégates étoient chargées. Dès que M. le Baron de Vioménil se vit débarqué sur la rive droite de

1782. auquel furent employés tous les équipages de la division angloise.

la Déla ware , son premier soin fut de renvoyer les chaloupes avec une invitation aux Capitaines de l'Aigle & de la Gloire , de lui faire passer tout l'argent confié aux deux vaisseaux. Graces à l'activité de MM. de la Touche & de Vallongue , cet envoi s'effectua ; mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés. Deux cens réfugiés avoient formé le projet d'enlever cet argent. Ils s'avancèrent sur des chaloupes , & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent dans leur dessein ; mais la bonne contenance des Officiers françois chargés de l'opération , & l'audace du sieur Gourgues qui s'étoit jeté à la mer avec les canots de l'Aigle , déconcertèrent les deux cens réfugiés. Quoiqu'ils n'eussent pas vingt hommes à combattre , ils virèrent de bord & s'éloignèrent. L'argent fut envoyé à Philadelphie sous l'escorte des Aides-de-Camp & de six Officiers , tant du Corps Royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun , commandés par M. Sheldon , à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conservation de ces précieuses finances de l'armée françoise en Amérique , à MM. de Chabannes , de Montesquieu , de Loménie , de Melfort , de Brentano , de Ricé , de Talleyrand , de Lameth , de Fleury , de Vaudreuil , de Monmort , de Viomenil fils , de Tisseul , de Laval , de Ségur &

DE  
Il y  
la  
truit  
tout  
port  
neau  
de f  
l'enn  
te à  
trois  
la G  
confé  
la D  
celle  
dans  
bâtim  
Le

e Br  
harg  
MM.  
a Lu  
quiffa  
ette  
rand  
a sag  
péra  
née.  
ont  
enil  
G

tous les  
angloise.

Il y avoit à peine deux ans que la frégate l'Aigle étoit construite; on l'avoit doublée en cuivre tout récemment. Elle étoit du port d'environ douze cens tonneaux, & ses canons étoient de fonderie angloise. Ce fut pour l'ennemi, une acquisition équivalente à celle d'un vaisseau de ligne du troisième rang. Comme la frégate la Gloire, tiroit moins d'eau que sa conserve, elle parvint à remonter la Delaware, sans autre perte que celle des ballots qu'il fallut jeter dans la rivière, pour alléger le bâtiment.

1782.

Les opérations britanniques fu-

Les Anglois  
prennent les  
forts Dalling  
& Black-River.

fut de ren-  
invitation  
la Gloire,  
confié aux  
activité de  
longue, cet  
fut pas sans  
ens réfugiés  
ever cet ar-  
chaloupes,  
suffissent dans  
ntenance des  
l'opération,  
es qui s'étoit  
de l'Aigle,  
ns réfugiés.  
t hommes à  
d & s'éloi-  
à Philadel-  
le-Camp &  
s Royal de  
de Lauzun,  
qui ce ri-  
confié. On  
la confér-  
ces de l'ar-  
à MM. de  
e Loménie,  
Ricé, de  
Fleury, de  
Viomenil  
e Ségur &

de Broglie. Ces deux derniers étoient chargés des dépêches de la Cour pour MM. de Rochambeau, de Vaudreuil & de la Luzerne. Le Duc de Lauzun seconda puissamment le Baron de Viomenil dans cette circonstance décisive; & l'on dut en grande partie à l'activité de son zèle, & à la sagesse de ses conseils, le succès des opérations qui sauvèrent le trésor de l'armée. *Les détails renfermés dans cette note, sont extraits d'une lettre du Baron de Viomenil, au Marquis de Ségur, Ministre de la Guerre.*



1782.

rent encore moins hostiles dans les Indes Occidentales, que dans l'Amérique proprement dite. Celles de terre s'y bornèrent à quelques tentatives assez heureuses, dont l'objet fut de protéger les Indiens de Musquito, & d'écarter les Espagnols des établissemens anglois du cap *Graces à Dieu*. Dans la nuit du 23 Août, le Capitaine John Campbell avoit emporté d'assaut le Fort d'Alling, où soixante-cinq Espagnols furent tués sur la place, & le reste de la garnison blessé, fait prisonnier, ou mis en fuite. Les Anglois y prirent six pièces de campagne tant de fer que de bronze, plusieurs drapeaux & d'abondantes provisions. Ce succès joint à celui de quelques escarmouches, prépara la conquête de Black-River, l'une des principales stations de l'ennemi. En effet, quatre-vingt Chasseurs Américains aux ordres du Major Campbell, cinq cens hommes libres de la côte, & six cens Indiens de Musquito qui avoient choisi pour Commandant le Lieutenant-Général Despard, arrivèrent le 30

D  
dev  
don  
se  
con  
huit  
Gua  
mes  
à co  
rés  
d'Or  
pédi  
se m  
On y  
bon  
cinq  
tions  
négl  
posé  
dans  
dut  
meu  
née  
ordr  
maï  
drap  
au  
Blac  
trans  
aux  
niqu

devant le fort de Black-River, dont le Gouverneur fut sommé de se rendre avec la garnison. Elle consistoit en vingt-sept Officiers & huit cens Soldats du régiment de Guatimala, qui mirent bas les armes comme prisonniers de guerre, à condition qu'ils seroient transférés au port de Saint-Fernandez d'Omoa, de la manière la plus expéditive. L'artillerie de Black-River se montoit à vingt-quatre canons. On y trouva mille mousquets, d'abondantes munitions, & quatre ou cinq drapeaux; mais les fortifications de la place avoient été négligées, & la garnison n'eût opposé qu'une résistance infructueuse; dans sa position, le Commandant ne dut pas courir les risques d'un assaut meurtrier. Cette expédition terminée, les Chasseurs d'Odell reçurent ordre de se rembarquer pour la Jamaïque, où ils arrivèrent avec les drapeaux espagnols, enlevés tant au Fort d'Alling qu'au Fort de Black-River. Ces drapeaux furent transférés en Angleterre, & mis aux pieds de Sa Majesté Britannique.

~~1782.~~  
 1782.  
 Combat du  
 Scipion & du  
 London.

Quoique fans autre effet qu'une canonnade vive & meurtrière, la rencontre des vaisseaux de ligne le London & le Scipion, fut un événement remarquable dans ces mers, vu l'inaction des forces navales à cette période de la guerre. Les deux vaisseaux s'étoient reconnus dans la matinée du 17 Octobre, environ à six lieues de l'Isle de Zacheo. Ils s'approchèrent mutuellement, se disposèrent au combat, & commencèrent à se canonner sur les huit heures du soir. L'action fut des plus animées pendant quarante minutes; elle s'engagea de si près, que le Scipion & le London s'abordèrent de l'avant & de l'arrière. S'étant dégagés, ils renouvelèrent le combat à plus de distance, & le soutinrent quelque tems avec une égale ardeur; mais ils étoient si maltraités, qu'il fallut mettre fin à cette terrible canonnade. A dix heures & demie, les deux vaisseaux prirent le large chacun de leur côté. De l'aveu du Capitaine Kempthorne, Commandant du London, son vaisseau fut presqu'entièrement désarmé par le

DI  
 le fe  
 mes  
 quat  
 telon  
 seau  
 souff  
 Ang  
 s'att  
 com  
 prêt  
 bre  
 dent  
 mais  
 vigu  
 des.  
 au m  
 pe  
 n'en  
 théâ  
 Juill  
 que  
 tanni  
 bour  
 reufe  
 blisse  
 passa  
 be q  
 paix  
 T  
 & fu  
 T

le feu du Scipion, & sa perte en hommes ne se montoit pas à moins de quatre-vingt tant Officiers que Matelots, y compris les blessés. Le vaisseau françois avoit beaucoup moins souffert; mais, suivant l'usage des Anglois, le Capitaine Kempthorn s'attribua tout l'honneur de ce combat. Quoi qu'il en soit de ses prétentions, l'affaire du 17 Octobre mit fin dans les Indes Occidentales aux hostilités, qui désormais ne devoient se continuer avec vigueur, que dans les grandes Indes. On a vu que la guerre étoit au moins suspendue tant en Europe qu'en Amérique. L'Afrique n'en fut jamais un des principaux théâtres; mais depuis le mois de Juillet de l'année précédente, époque de quelques entreprises britanniques contre le fort Vredenburg, & de la revanche plus heureuse des Hollandois contre l'établissement de Sacconde, il ne se passa rien dans cette partie du globe qui dût éloigner le retour d'une paix désirée.

Tout s'arrangeoit en Europe, & sur-tout en Amérique, pour

*Tome III.*

1782.

Prise du fort Sacconde en Afrique, par les Hollandois.

Evacuation de Charles-Town.

1782.

cet heureux événement ; mais rien n'annonçoit les dispositions de l'Angleterre à cet égard , comme l'ordre en partie exécuté d'évacuer Charles-Town , Savannah , & tous les autres postes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effet de cette résolution fut retardé quelque tems , du moins à Charles-Town , par la députation des Loyalistes , qui , s'étant rendus chez le Général Leslie , implorèrent son assistance pour qu'on différât une évacuation , qui mettroit en danger leurs propriétés & leurs personnes. L'humanité du Général lui fit écouter favorablement ces représentations , & il les transmit à Guy-Carleton , qui , touché de la position critique de ces infortunés , accorda leurs demandes , en attendant de nouvelles instructions d'Angleterre. Le Conseil de Saint-James n'eut point égard aux allarmes des Loyalistes , & le Général Leslie reçut un second ordre d'évacuer Charles-Town , après en avoir détruit les fortifications. La Garnison de cette place étoit de quatre ou cinq mille hommes , dont le transport à New-

York ne laissoit aucun poste aux Anglois entre la Floride & la Caroline méridionale. Cette Province se vit ainsi démembrée de la Couronne britannique ; ce qui fut imputé, comme une honte, au gouvernement par tous ceux qui ne voyoient pas dans cette conduite un acheminement à une paix nécessaire & forcée.

L'évacuation de Savannah antérieure à celle de Charles-Town, avoit déjà excité des murmures parmi les frondeurs de la nouvelle administration. En conséquence de cette mesure tendante à la pacification de l'Amérique, plus de sept mille hommes étoient sortis de la Géorgie, & dans ce nombre, on comptoit deux mille blancs & tous les riches habitans de la Province. Ces derniers furent transportés avec leurs effets, d'abord à l'Isle de Tybée, & puis à la Jamaïque, où l'on transféra plus de quinze cens esclaves. Trois mille autres nègres s'embarquèrent pour Saint-Augustin ; & les Indiens, au nombre de trois cens, suivirent la garnison dans la Floride orientale. A la vue des troupes britanniques,

1782.

Evacuation  
de Savannah.  
Désespoir des  
Loyalistes de  
la Géorgie.

1782.

Les Loyalistes de cette Province résolurent, dans leur désespoir, de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne. Ils pressentoient la réconciliation des Puissances désunies, & le malheur qui devoit résulter pour eux de ce rapprochement. Aliénés par la terreur & voulant se soustraire à leur destinée, ils se portèrent en foule sur un terrain naturellement fortifié, en se promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats-Unis.

Mécontentement de ceux de New-York. Leurs représentations.

A cette même époque, le bruit se répandit que dix mille habitans de Long-Island & de New-York se dispoient au soulèvement, si l'on attentoit à leur liberté; mais ce bruit n'avoit d'autre fondement que la désertion de quelques miliciens de New-York qui s'étoient réfugiés dans le Kings-County en Long-Island; où ils prétendoient échapper à l'obligation de toute espèce de service, tant pour le Roi que pour le Congrès. Le mécontentement des Loyalistes étoit d'ailleurs à son comble, mais sans aucun signe de rébellion. Ceux de

New-York informés des propositions d'indépendance faites aux treize Provinces-Unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement; la consternation se peignoit dans leur mémoire adressé aux négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy-Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté Britannique, pour qu'un traité funeste à la gloire de la Grande-Bretagne, ne se consommât point dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. S'il falloit les en croire, la supériorité navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique; leurs armes victorieuses dans l'orient, obtendoient les plus brillans avantages; le commerce national, sa force & ses ressources, s'élevoient en proportion de l'abaissement du commerce des Puissances confédérées. » Ce n'est pas » le moment, ajoutoient-ils, de » reconnoître l'indépendance de

1782.



1782.

ces Provinces ; l'heure de la  
 victoire est , sans contredit ,  
 la plus convenable pour traiter  
 de la paix ; mais c'est la moins  
 propre au démembrement d'un  
 empire..... Si le grand évé-  
 nement de l'indépendance des Co-  
 lonies est déterminé , si notre  
 infortune est à son comble &  
 que nous devons être à jamais  
 privés de la protection de Sa  
 Majesté Britannique , il ne nous  
 reste plus qu'à supplier vos Ex-  
 cellences d'employer toutes les  
 considérations de l'humanité pour  
 assurer nos propriétés & nos  
 personnes , plus solidement que  
 ne le feroient les simples formes  
 d'un traité ; de mettre sous les  
 yeux de notre gracieux Souve-  
 rain , la détresse de notre situa-  
 tion ; & de solliciter en notre  
 faveur , une retraite sûre où nous  
 puissions nous sauver de la rui-  
 ne & du désespoir , sous lesquels  
 nos personnes dévouées ne  
 peuvent autrement manquer de  
 succomber ».

Propositions  
 de Guy Car-  
 leton aux ré-  
 fugiés dans  
 les lignes de  
 New-York.

La réponse des Commissaires ,  
 à cette adresse des Loyalistes , ne

fut ni prompte ni satisfaisante, & le mécontentement des Réfugiés qui servoient dans les lignes britanniques de New-York, se manifesta d'abord par des actes de désespoir. Ils déchirèrent leurs uniformes, & les foulèrent aux pieds, en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cause royale, ils se voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie irritée. Les murmures de cette classe de Loyalistes devinrent si bruyans, que, pour les appaiser, Sir Guy - Carleton jugea convenable de leur faire les propositions suivantes. 1°. De rester à New-York & de tenter de se réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De passer en Europe sur des transports du gouvernement. 3°. D'aller cultiver les terres qui leur seroient concédées dans la Nouvelle-Ecosse (1).

---

(1) Plusieurs Loyalistes acceptèrent cette offre, & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture; mais il avoit été réglé qu'on n'accorderoit point à une seule personne plus de 1000 acres. John Parr,

1782.

4°. De s'enrôler, à leur choix, dans les régimens de Cavalerie où d'Infanterie britanniques. Telle fut l'option offerte à ces Américains infidèles à leurs pays, & justement punis d'avoir fondé l'espoir de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets ambitieux, & déjà un traité secret & provisionnel en assuroit l'infaillible retour.

Traité de  
paix provi-  
sionnel entre  
les Anglois  
& les Amé-  
ricains.

Le Jeudi 5 Décembre, Sa Majesté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres assemblées, qu'elle avoit pris toutes les mesures nécessaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'usant de ses pouvoirs

nommé Capitaine-Général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les Emigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appelé *Shelburne*. Ils y félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrain confié à leur industrie.

dans toute leur étendue, elle avoit offert de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit convenu d'articles provisionnels, dont le plein effet alloit dépendre du succès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France, & les autres Puissances belligérantes; qu'après le triomphe de ses armes à Gibraltar, elle pouvoit, sans compromettre la dignité de sa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangement avec ces Puissances; mais que si des changemens imprévus dans leurs dispositions, frustreroient son attente, elle se flattoit de trouver son peuple & son Parlement disposés à seconder les plus vigoureux efforts dans la poursuite ultérieure de la guerre.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich fit à l'occasion de cette adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois; il

1782.

Forfantes  
ries déplacées  
de Lord  
Sandwich

1782.

rencherit encore sur la hauteur qu'on a dû remarquer dans le discours de Sa Majesté Britannique. Il rappella les triomphes de Rodney & du Général Elliot, & toutes les prétendues victoires de la Grande-Bretagne, comme autant de titres qui devoient laisser aux négociateurs britanniques, le choix & la disposition des termes du traité.

Que le traité provisionnel, suivant Lord Stormont, peut devenir funeste à l'Angleterre.

Le Vicomte de Stormont envisagea la position des Anglois sous un point de vue moins favorable.

» Ne voit-on pas, s'écria-t-il, dans  
 » cette convention provisionnelle  
 » faite entre nos Commissaires &  
 » ceux de l'Amérique, les traces  
 » d'une conduite *imbécille*, & ré-  
 » préhensible ? Cette convention  
 » ne porte-t-elle pas que, sans  
 » conditions ou stipulations quel-  
 » conques, l'Amérique sera indé-  
 » pendante au moment où il plai-  
 » ra à la France de mettre un ter-  
 » me à la guerre ? Cette conven-  
 » tion dite provisionnelle n'est-elle  
 » pas irrévocable ? N'est-elle pas  
 » une renonciation, de notre part,  
 » au point contesté entre les Puif-  
 » sances belligérantes ? Enfin, n'a-

» vous-nous pas accordé l'indépen-  
 » dance de l'Amérique, sans nous ré-  
 » server le droit de rétracter cette  
 » concession. Que la France, l'Es-  
 » pagne & la Hollande nous fassent la  
 » guerre, n'importe sous quel prétex-  
 » te, l'Amérique n'en est pas moins  
 » indépendante; nous avons reconnu  
 » sa souveraineté en traitant avec  
 » elle. Voilà donc un traité fait sans  
 » équivalens; voilà donc la Gran-  
 » de-Bretagne livrée au juste mé-  
 » pris de l'Europe entière, pour  
 » avoir abandonné le plus respec-  
 » table de ses droits ».

Mais le Vicomte de Stormont se  
 débattoit sur un point encore indécis,  
 savoir : si l'indépendance de l'Amé-  
 rique étoit effectivement reconnue  
 par le traité provisionnel; ou bien si  
 ce traité ne devoit avoir d'effet que  
 dans le cas où la négociation en-  
 tamée avec la France, aboutiroit à  
 une paix générale. Interrogé sur ce  
 point, le Comte de Shelburne ré-  
 pondit qu'il avoit fait serment  
 de tenir secrets les conseils du Roi  
 son maître; & il se contenta d'affir-  
 mer qu'un traité provisionnel quel-  
 conque étoit signé & scellé, que

1782.

Si le traité  
 avec les Etats-  
 Unis est irré-  
 vocable ou  
 condition-  
 nel! Discré-  
 tion du Mi-  
 nistère sur ce  
 point.

1782.

dans peu de jours, il seroit mis sous les yeux de la Chambre, & qu'il seroit tems alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la discrétion du Ministère, & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie essentielle de la constitution britannique, étoit de confier au Roi seul le pouvoir de faire la paix; ce qui remplissoit divers objets importants, & entr'autres celui du secret si nécessaire à la conduite des négociations. Il convint que sa qualité de Ministre le rendoit responsable des suites du traité en question; mais il demanda que jusqu'à nouvel ordre, on le laissât conduire à cet égard les affaires du Gouvernement, sans troubler des opérations qu'il n'étoit pas tems de soumettre à la censure du Parlement. Plusieurs membres de la Chambre haute persistèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu secret, dont quelques-uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du discours même de Sa Majesté Britannique qui, disoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte ir-

révocable & consommé. Le silence des Ministres excita de plus longs débats à la Chambre des Communes.

1782.

Dans la séance du 11 Décembre, il y fut question de voter cent dix mille hommes pour le service de l'année 1783. A cette proposition, des voix s'élevèrent dans plusieurs parties de la Chambre; on demandoit à quoi bon des préparatifs de guerre, si l'on devoit avoir la paix, si le traité provisionnel alloit mettre un terme aux hostilités. Plusieurs membres concluoient de leur incertitude à cet égard, qu'avant de rien entamer relativement aux subsides, il falloit éclaircir le mystère de la convention provisionnelle si diversement interprétée dans les deux Chambres. Lord North entreprit de satisfaire la Chambre sur ce point, & tel fut le précis de ses conjectures à ce sujet.

Le traité est provisionnel, & ne doit avoir son effet qu'après la conclusion d'un autre traité entre la France & l'Angleterre. Les Ministres ont raison de ne point communiquer au Parlement la première

Grands débats à ce sujet, dans la Chambre des Communes.

Que suivant Lord North, le traité n'est pas irrévocable.



1782.

convention, avant de savoir à quoi s'en tenir sur le sort des négociations ultérieures. La conduite des Ministres est sage & mesurée, & je les approuve en bon citoyen; mais de tout ceci, je conclus que l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique n'est reconnue que conditionnellement, puisqu'elle dépend de telles circonstances données, qui sont en elles-mêmes des conditions: sans cela, tous les raisonnemens fondés sur l'imprudence qu'il y auroit à divulguer le traité provisionnel, pendant qu'on est en négociation pour une paix générale, tomberoient absolument d'eux-mêmes. D'ailleurs, pourquoi l'Angleterre accorderoit-elle aux Etats-Unis des conditions avantageuses, dont ils jouiroient à la conclusion de la paix, dut la guerre se prolonger encore dix ans? Cette longue période ameneroit peut-être une infinité d'événemens qui placeroient la Grande-Bretagne & l'Amérique dans une position tout-à-fait différente de celle où nous les voyons maintenant; & ce qu'il est prudent d'accorder aujourd'hui,

pourroit devenir une concession folle à tout autre époque. Ces considérations me portent à croire que la reconnaissance provisionnelle de l'indépendance de l'Amérique est nécessairement conditionnelle & révocable.

Mais l'interprétation de Lord North, ne détruisoit pas celle du Chancelier de l'Échiquier qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que suivant sa manière de concevoir le traité provisionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue sans conditions, & que par conséquent elle ne pouvoit se révoquer. De cette contradiction dans la manière d'envisager le traité, plusieurs membres concluoient qu'avant de voter des subsides, il falloit exiger des Ministres un éclaircissement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, que la mort du premier Ministre le Marquis de Rockingham son ami, avoit rendu trop foible pour qu'il put réaliser au Conseil les vues de domination qu'on l'accusoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en soit, dès le mois de Juillet de cette année, il avoit donné

1782.

L'avis de plusieurs Membres est qu'avant de voter des subsides, on exige un éclaircissement sur ce point.

Tel est l'avis de M. Fox,

1782.

Incertitude  
sur les vraies  
causes de la  
démission de  
cet Ex-Mi-  
nistre.

la démission de sa place de Secrétaire  
d'Etat, pour redevenir simple mem-  
bre de la Chambre des Communes,  
où il ne manqua pas de siéger du côté  
del'opposition. On chercha les raisons  
de sa retraite subite, & l'on crut les  
trouver dans la promotion du Comte  
de Shelburne qui venoit d'être mis à la  
tête de la trésorerie. L'ex-Ministre ne  
pouvoit convenir d'un pareil motif,  
& tels furent ceux qui, s'il falloit l'en  
croire, avoient justifié sa démission.  
« On vient d'accuser, dit-il,  
» à la Chambre des Communes, les  
» membres du nouveau Ministère  
» de ressembler à leurs prédéces-  
» seurs, à ces anciens Ministres  
» de discordante mémoire, dont j'ai  
» tant de fois dénoncé la méfintel-  
» ligence ; & j'observerai à ce sujet,  
» que je ne les blâmois pas d'être  
» divisés entre eux, mais d'avoir la  
» bassesse de rester en place, mal-  
» gré leurs divisions. J'ai particu-  
» lièrement blâmé le noble Lord  
» qui gouvernoit alors les Finances,  
» de la constance avec laquelle il  
» tenoit son poste, quoique l'unani-  
» mité fut bannie de l'administration,  
» & qu'il se vit forcé d'adopter des

» mesures qu'il reprouvoit dans sa  
 » conscience. Après m'être si long-  
 » tems & si ouvertement expliqué  
 » sur ce point; que devois-je faire,  
 » lorsque je me suis trouvé dans  
 » une situation pareille? Me retirer;  
 » & c'est ce que j'ai fait, au mo-  
 » ment où j'ai vu mes collègues di-  
 » visés sur des points importants,  
 » Je devois ce sacrifice à mon pays,  
 » puisque ma démission & celle des  
 » membres (1) qui voyoient comme  
 » moi, pouvoient seules rétablir dans  
 » le cabinet l'harmonie si nécessaire  
 » dans les circonstances présentes....  
 » J'aurois cru trahir l'Angleterre si,  
 » ne pouvant réunir les sentimens  
 » & les ramener à des principes con-  
 » formes au vœu unanime du peu-  
 » ple, j'avois continué d'agir avec  
 » des Ministres qui violoient, ou  
 » étoient sur le point de violer les  
 » clauses les plus sacrées du pacte  
 » en vertu duquel ils étoient en pla-  
 » ce. On a prétendu que ma dé-

1782.

---

(1) Lord John Cavendish, Chancelier  
 de l'Echiquier, avoit donné sa démission  
 à la même époque, & pour les mêmes  
 raisons que M. Fox.

1782. » mission étoit une affaire de pique ;  
 » qu'ayant succombé dans l'essai (1)  
 » que j'ai voulu faire de mon influen-  
 » ce & de mon pouvoir, je me suis  
 » retiré l'ennemi de tous les mem-  
 » bres de l'administration actuelle. Je  
 » n'en veux point aux Ministres, &  
 » je ne suis ennemi que de leur  
 » conduite ».

De l'admini-  
 stration de  
 M. Fox.

Quoi qu'il en soit des vrais motifs de la brièveté de son ministère, nous allons hasarder nos conjectures sur quelques détails de l'administration de M. Fox, & dévoiler en peu de mots, quelques méprises de sa politique, tant au Parlement que dans le Cabinet de Saint-James.

Après avoir invektivé les Ministres dans les termes les plus durs, &

(1) On prétendit que cet essai avoit doublement manqué: que M. Fox ayant besoin d'un homme sans conséquence à la tête des finances, avoit proposé le Duc de Portland; mais que la place étoit déjà donnée au Comte de Shelburne; qu'ensuite il avoit demandé la nomination du Secrétaire d'Etat qui devoit remplacer le Comte de Shelburne, & qu'à cet égard, il avoit encore été prévenu. Que tout cela fût vrai ou faux, M. Fox ne pouvoit pas en convenir.

les avoir menacés de leur faire perdre la tête sur un échafaud, M. Fox s'étoit engagé vers la fin de 1781, à réparer tous les désordres de leur administration, si on vouloit se fier à lui de la conduite de la paix avec les Américains. Cette assertion faite en plein Sénat, & pour ainsi dire à la face de l'Univers entier, accrut le nombre de ses partisans, & le fit regarder comme le sauveur de la patrie. On ne douta pas qu'il n'eût en sa disposition, un moyen honorable pour l'Angleterre, de la réconcilier avec ses anciennes Colonies. L'Opposition triompha, & les anciens Ministres furent éloignés. Il étoit naturel que M. Fox obtint une des premières places de la nouvelle administration. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & par la cession que lui en fit Lord Shelburne, il se trouva encore chargé de toute la partie des négociations du Sud. Ainsi M. Fox se vit placé au centre de toutes les relations politiques de l'Angleterre avec les Puissances étrangères. C'étoit le moment de réaliser ses magnifiques

1782.

de pique ;  
l'essai (1)  
on influen-  
je me suis  
les mem-  
ctuelle. Je  
nistrés, &  
e de leur

vrais mo-  
ministère,  
s conjectu-  
de l'admi-  
& dévoiler  
es méprises  
Parlement  
aint-James.  
les Minis-  
tus durs, &

et essai avoit  
M. Fox ayant  
séquence à la  
posé le Duc  
place étoit déjà  
urne ; qu'en-  
nomination du  
remplacer le  
à cet égard, il  
Que tout cela  
ne pouvoit pas

1782.

promesses ; mais à peine eût-il mis la main à ce grand ouvrage, qu'il y vit des difficultés insurmontables. Il comprit qu'il s'étoit trop avancé, & qu'une paix également avantageuse pour les deux nations étoit une entreprise où devoient échouer sa politique & ses talens. Il fallut rétracter sa première assertion, & trancher le mot sur la nécessité de reconnoître l'indépendance des Etats-Unis ; mais, pour adoucir ce que cette proposition avoit de trop révoltant, il ajouta qu'on mettroit à cette reconnaissance des conditions d'où il résulteroit beaucoup d'entraves pour la navigation des Américains, & les plus grands avantages pour le commerce de la Grande-Bretagne en Amérique. L'accord de cette indépendance & des bornes à laquelle on vouloit la restreindre, impliquoit même dans les termes, & ce n'étoit pas à l'époque d'une défaite aussi ruineuse que celle de Lord Cornwallis, qu'on pouvoit se flatter d'imposer des loix aux Américains. M. Fox en vit l'impossibilité. Sa ressource fut d'exagérer aux yeux de la nation, la foiblesse de l'Angleterre & la

I  
for  
d'e  
con  
per  
diti  
la  
bli  
il,  
gén  
no  
l'av  
Gr  
de  
l'in  
ce  
po  
l'A  
un  
con  
ric  
fic  
Mi  
tifi  
Ad  
gra  
gu  
fan  
ne  
ré

force des Puissances confédérées, d'en conclure la nécessité d'accorder aux Etats-Unis une indépendance complete & sans conditions, & de se reposer enfin sur la gratitude des nouveaux Républicains, qui sans doute, ajoutoit-il, ne seroient pas insensibles à la *générosité* des Anglois & la reconnoitroient par des sacrifices. De l'aveu de M. Fox, le salut de la Grande-Bretagne, alloit dépendre de cette prompte concession de l'indépendance américaine; & dans ce cas, on ne voit point en quoi pouvoit consister la *générosité* de l'Angleterre. Cette concession étoit un acte de nécessité absolue, & par conséquent, elle n'exigeoit des Américains ni reconnoissance ni sacrifices.

Jusqu'ici la conduite du nouveau Ministre n'avoit rien opéré qui justifiat le déplacement des anciens Administrateurs; aussi trouva-t-il de grandes oppositions parmi ses collègues. Sa proposition de reconnoître, sans dédommagement, la souveraineté des Etats-Unis en Amérique, révolta jusqu'à ses partisans les

1782.

Mauvaise  
politique de  
ce Ministre.



1782.

Ses effets,  
tant en Amé-  
rique qu'en  
Europe.

plus enthousiastes. Il quitta brusquement le Conseil, & comme on l'a vu, il donna pour prétexte de sa retraite, le défaut d'unanimité dans les opinions ministérielles. D'autres opérations du Ministère de M. Fox prouvent également qu'il n'y soutint point l'idée qu'on s'étoit faite de ses lumières & de sa politique. Lors de sa promotion, l'Angleterre se trouvoit dans les circonstances les plus fâcheuses; elle venoit de perdre toute l'armée de Cornwallis, Saint-Christophe n'étoit plus aux Anglois, & la Jamaïque se voyoit menacée. Dans cette conjoncture, le Général Carleton fut envoyé en Amérique avec ordre de se mettre à la merci des Américains, ou ce qui revient au même, de s'interdire à leur égard toute espèce d'hostilité. Cette prétendue modération fit sur eux l'impression qu'elle devoit faire. Ils y virent de l'impuissance ou de la mauvaise foi, & n'en furent que plus disposés à regarder les propositions de paix séparée, comme un piège de la part de l'Angleterre, qui cherchoit à les désunir pour mieux les actabler. Ce piège étoit grossier

& ne réussit pas mieux à M. Fox en Europe qu'en Amérique. Sa démarche avoit été regardée par le Congrès comme une insulte faite à la bonne-foi des Etats; il en fut révolté au point de rejeter les offres de la Grande-Bretagne, sans daigner prendre communication des dépêches du Général Commissaire. La politique de M. Fox produisit le même effet dans les Cours des autres nations alliées, & la défiance que sa conduite ministérielle avoit inspirée, fit soupçonner de l'astuce dans toutes les négociations britanniques jusqu'à la conclusion de la paix générale.

1782.

Ces Puissances y travailloient de la meilleure foi; mais sans ralentir les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Espagne & la France n'avoient rien négligé pour terminer celle-ci à l'avantage de la confédération; & les succès momentanés de la Grande-Bretagne ne causèrent point de véritables alarmes, parce que nos forces navales se maintenoient constamment dans cet état de supériorité qui, malgré les efforts ruineux de l'Angleterre,

Que les négociations de la paix ne ralentissent point les préparatifs de la campagne.

1782.

laissoit, pour ainsi dire, à notre décision & les événemens de la guerre, & les conditions de la paix. En attendant un résultat général des négociations pacifiques, les Cours alliées se concertoient pour des opérations non moins étendues, que si les hostilités n'avoient fait que commencer.

Bonne con-  
tenance des  
Hollandois,

La Hollande venoit de conclure son traité d'alliance avec les Etats-Unis d'Amérique, & de braver les menaces des Anglois, en rejetant les offres d'une paix séparée. Avec une marine de trente vaisseaux de ligne, la République se voyoit en état de réparer ses pertes, & se proposoit de venger des insultes antérieures à la déclaration de guerre. Ce fut dans cette confiance, que les escadres du Texel se mirent en mer à différentes reprises. L'ardeur des Hollandois étoit particulièrement fondée sur la protection de la France, dont ils se promettoient l'assistance pendant tout le cours de la guerre, & dont ils attendoient les bons offices au retour de la paix générale. En effet, Sa Majesté Très-

Condition  
des secours  
promis à la  
République.

Chrétienne

Chrétienne ne devoit pas négliger les intérêts des Provinces - Unies, & M. de la Vauguyon avoit donné aux Etats Généraux des assurances à cet égard bien propres à tranquilliser Leurs Hautes Puissances. Mais ces témoignages de la bienveillance de Sa Majesté exigeoient un retour de services de la part de cette République, & l'Ambassadeur de France eut ordre de mettre à l'épreuve les bonnes dispositions de la Hollande.

1782.

On faisoit à Brest des armemens considérables, dont l'appareil menaçant n'avoit d'autre objet que de hâter les derniers triomphes de la confédération, & d'accélérer le retour d'une paix désirée de toutes les Nations belligérantes. Leurs Hautes Puissances venoient d'unir, par de nouveaux liens, leurs intérêts à ceux de la France, & devoient concourir aux moyens de faire triompher la cause commune. En conséquence de ces engagements, M. le Duc de la Vauguyon eut ordre de leur proposer, au nom de sa Cour, de faire passer à Brest dix vaisseaux de guerre équipés aux frais de la République, pour agir

La France  
demande dix  
vaisseaux aux  
Hollandois.

1782.

Cet envoi  
n'a pas lieu.

de concert avec les vaisseaux de Sa Majesté. Le mémoire de notre Ambassadeur avoit été remis le 21 Septembre à Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, & toutes les Provinces-Unies attendoient avec empressement l'effet prompt & salutaire des demandes de la Cour de France; mais l'expédition des vaisseaux n'eut pas lieu, & le mécontentement fut général dans tous les Etats de la République. Ceux de Hollande, de Frise & de Groningue se montrèrent les plus sensibles à ce manquement fait à l'auguste Chef de la confédération; ils s'invitèrent mutuellement à des recherches rigoureuses contre les coupables, & promirent d'employer le bras vengeur de la Justice sur la tête de ceux qui venoient de fouler aux pieds l'honneur de ces Provinces.

Mécontentement des  
Provinces -  
Unies.

Les griefs articulés dans la résolution des Etats de Groningue, étoient sur-tout à la charge du Vice-Amiral Artfinck, qui, en vertu d'un ordre spécial de Leurs Hautes Puissances, avoit été chargé d'expédier les vaisseaux destinés pour

Brest, & de les délivrer, avant le 8  
 Octobre, au Chef d'escadre Comte de  
 Byland. A la veille de l'expédition,  
 le Vice-Amiral avoit mandé à son  
 bord tous les Capitaines des vais-  
 seaux désignés, &, sur leur déclara-  
 tion, avoit signé un certificat par  
 lequel ils déposoient que, faute de  
 vivres & d'autres provisions né-  
 cessaires, lesdits vaisseaux étoient  
 absolument hors d'état d'exécuter  
 l'expédition projetée. « Cette né-  
 » gligence, ajoutoit les Etats, est  
 » de l'espèce la plus grave, en ce  
 » qu'elle compromet la gloire de la  
 » nation. Par elle, l'autorité suprê-  
 » me de la République est énermée;  
 » Son Altesse Sérénissime est con-  
 » trariée dans ses vues salutaires  
 » pour le bien-être de la patrie, les  
 » ordres sont rendus infructueux;  
 » toute confiance est éteinte chez  
 » l'étranger; l'état libre des Pro-  
 » vinces-Unies se trouve ébranlé ».

Ce qu'il y a de certain, c'est que  
 la plupart des vaisseaux qui, le 7  
 Octobre, n'étoient point en état de  
 se rendre à Brest, appareillèrent le  
 10 du même mois, pour aller croi-  
 ser dans la mer de Norwege.

---

 1782.

On s'en prend de ce manquement à S. A. S. le Prince Stadhouder.

Tandis que le mécontentement des Provinces - Unies s'exhaloit en des termes respectueux pour son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, des particuliers moins réservés se permettoient des libelles contre ce Prince, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié dans cette circonstance, les intérêts de la Hollande à des considérations anti-patriotiques. Dans sa réponse aux murmures des Etats de Frise, Son Altesse crut devoir écarter des soupçons injurieux, en protestant que s'il y avoit eu de la négligence de la part des Officiers chargés de l'approvisionnement des vaisseaux, ils avoient agi contre son intention, & s'étoient rendus coupables de désobéissance à ses ordres. Quoi qu'il en soit, l'escadre Hollandoise ne parut point à Brest, & personne n'imputa ce manquement à la République; mais le peu de vigueur qu'elle mit, à cette époque, dans ses opérations contre l'ennemi commun, pouvoit influencer sur les conditions qui devoient régler son partage à la fin de la guerre.

Une flotte. On alloit toucher à ce moment

desiré, & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fut dès-lors fixé; cependant les Puissances belligérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans leurs armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit, pour mettre à la voile de la rade de Brest, qu'un vent favorable, & l'arrivée de M. le Marquis de la Fayette qui, disoit-on, alloit s'embarquer avec le titre de Maréchal Général des Logis de l'armée qui devoit agir dans cette partie du monde. Cette flotte partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux de ligne, & de six frégates aux ordres de M. Vialis; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport formoient environ sept mille cinq cents hommes. Une autre escadre à-peu-près d'égale force étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing étoit allé prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral avoit pris congé de Sa Majesté dès le mois d'Octobre; il arriva le

1782.

part de Brest  
pour les An-  
tilles.

Départ du  
Comte d'Es-  
taing pour  
aller com-  
mander l'es-  
cadre de Ca-  
dix.



1782.

7 du mois suivant à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêterent quelques jours; ils avoient pour objet la création d'un nouveau corps d'Officiers tirés de la marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majesté expliquoit ses intentions à cet égard.

Création  
d'un nouvel  
ordre d'Offi-  
ciers dans la  
Marine Mili-  
taire.

» M. le Comte d'Estaing, je vous  
» ai choisi pour aller faire entendre  
» en mon nom à la Chambre du  
» Commerce de Bordeaux, la satis-  
» faction que j'ai de la fidélité & de  
» l'attachement, dont les Négocians  
» de mon Royaume se sont em-  
» pressés de me donner des marques.  
» J'attends d'eux un nouveau témoi-  
» gnage de leur zèle. Vous leur de-  
» manderez de vous indiquer ceux  
» d'entre les Officiers marchands  
» employés sur leurs bâtimens, qui  
» leur paroîtront pouvoir contri-  
» buer à soutenir la dignité de mon  
» pavillon & la prospérité de mes  
» armes dans une guerre, dont l'a-  
» vantage de mes Sujets & la liberté  
» du commerce sont l'unique objet.  
» — Je vous autorise à promettre  
» en mon nom à tous les Officiers  
» marchands qui vous seront pré-

» sentés, & que vous reconnoîtrez  
 » susceptibles des fonctions aux-  
 » quelles je les destine, un état per-  
 » manent, honorable & tous les  
 » avantages & distinctions que doi-  
 » vent attendre de leur patrie, ceux  
 » qui se sacrifient pour elle ».

1782.

Flattés de cette mission honorable, MM. de la Chambre du Commerce de Bordeaux, nommèrent un Comité maritime de six armateurs, pour travailler à cette importante affaire, & ce travail ne fut point interrompu jusqu'au départ de M. le Comte d'Estaing. Cent cinquante sujets furent désignés pour remplir les vues de Sa Majesté sur les vaisseaux de la Marine Royale. Les ports de Dunkerque, du Havre-de-Grace, de Saint-Malo, de Bayonne, &c, fournirent aussi un nombre d'habiles marins proportionné à l'étendue de chaque département. L'exécution de ce plan non moins sage que vigoureux, ne fit qu'ajouter un nouveau degré d'encouragement à la marine françoise.

A cette même époque, Sa Majesté fut informée que les Armateurs & les Capitaines éludoient sous di-

Edit du Roi  
 contre les  
 rangons.

1782. vers prétextes, les dispositions de l'arrêt qui restreignoit les rançons. Pour arrêter un abus préjudiciable, aux intéressés dans les armemens & particulièrement aux Invalides de la marine, elle crut devoir étendre la défense de rançonner, aux cas exceptés par l'Ordonnance de 1780. A dater du premier Décembre de cette année, le nouveau réglemeut fut exécuté sans restriction.

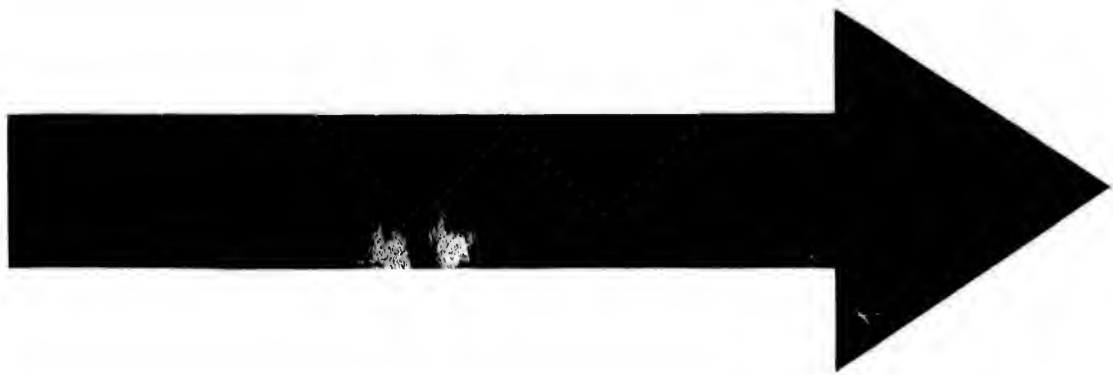
Création de dix millions de rentes perpétuelles.

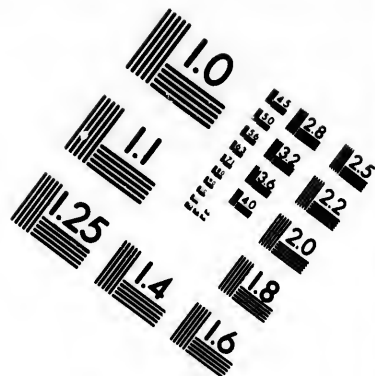
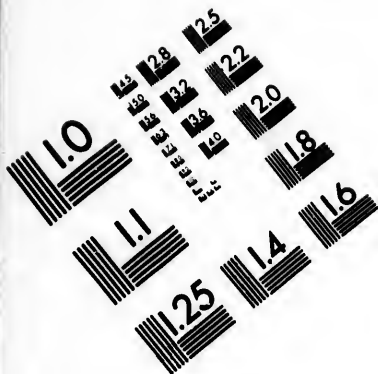
Même en dirigeant ses principales vues du côté de la paix, la France, comme on l'a dit, ne négligeoit aucune des mesures qui préparent les succès de la guerre; & comme les finances en sont le ressort le plus décisif, Sa Majesté qui s'étoit vue forcée, au mois de Juillet, d'établir un troisième vingtième sur les objets assujettis aux deux premiers, fut encore au mois de Décembre, dans la nécessité de recourir au dévouement patriotique de la classe aisée de ses sujets, pour terminer glorieusement, & selon le vœu de la nation, une guerre entreprise sous les auspices de l'honneur françois.

Ainsi fut motivé l'édit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles. 1782.

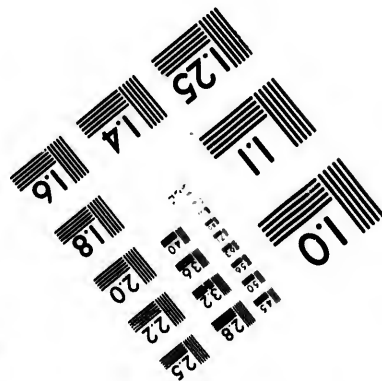
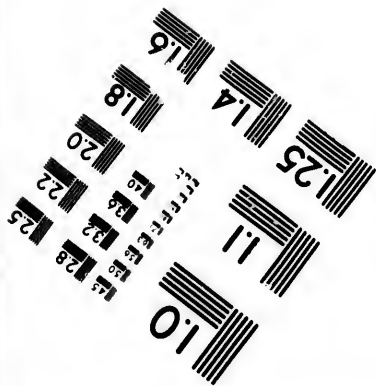
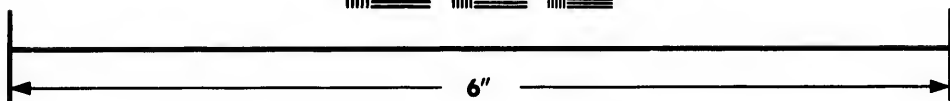
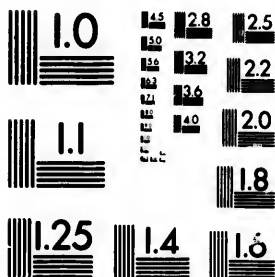
Cette sage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs de guerre qui se faisoient dans nos ports, sembloient justifier les craintes du peuple sur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne transpiroit de toutes les opérations des Cabinets respectifs ; mais on se livroit aux conjectures, & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que le Cabinet de Saint-James avoit changé de dispositions à cet égard. On assuroit qu'il venoit de s'y former deux partis ; que le Roi, Lord Shelburne, & Lord Gratham, successeur de M. Fox, avoient accepté les propositions suivant lesquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des Isles qu'on devoit lui restituer dans les Indes occidentales, & de la Guadeloupe qu'on promettoit d'y ajouter ; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Townshend persistoient à deman-

Deux partis dans le Conseil de Saint-James, relativement aux conditions de paix.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

01  
02  
03

1782.
Demandes  
exorbitantes  
des Anglois.
 der Porto-Rico. On prétendoit que dans cette conjoncture embarrassante pour le Comte de Shelburne, ce premier Ministre s'étoit vu forcé, pour échapper à la censure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Versailles, qu'outre la Guadeloupe, on laissât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la possession de Trinqueemale dans l'Isle de Ceylan. Ces demandes ne pouvoient être faites sérieusement; mais dans la position désespérée où se trouvoit l'Angleterre, pour obtenir quelque chose, elle crut devoir afficher des prétentions exorbitantes. Heureusement que nos Ministres étoient dans le secret de sa détresse. Ils savoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne, étoit portée à deux cens quarante millions sterling; ce qui formoit, suivant l'évaluation du Docteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres du Royaume. Quant aux forces navales, dont elle faisoit alors un étalage plus imposant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles se montoient encore, tant



en Europe que dans les deux Indes à plus de quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne ; mais on étoit instruit que le nombre de bras nécessaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence respectable. La guerre d'Amérique avoit mis à cet égard, la Grande-Bretagne dans une difette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution d'Amérique venoit de réduire les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacé leur existence politique, ou de se livrer à la discrétion de leurs ennemis, en faisant une paix, dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une représaille très-légitime ; mais la paix & la guerre devoient également signaler le desintéressement généreux de notre auguste Monarque, & la Grande-Bretagne trouva son salut dans la modération, qui justifie si bien l'Epigraphe qui se lit au frontispice de cet ouvrage.

A l'ouverture des négociations pour la paix, il restoit à la Marine de France & d'Espagne une su-

Les Espagnols renoncent à Gibraltar.

1782.

périorité de quarante-six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées, les conditions d'une paix devenue nécessaire pour les Anglois. Cependant la fierté britannique oppoisoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoit paroître exigeante même au bord du précipice. Dans les circonstances , il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination du Roi d'Espagne ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation, & la faime politique en attachoit si peu au recouvrement de cette place, que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point, leurs prétentions excessives donnèrent, à cet égard, une autre face aux négociations.

Lenteurs  
dans les né-  
gociations.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan, occasionna de longs débats, qui devoient enfin se terminer à l'amiable. Les Circars septentrio-

naux du Coromandel, sur lesquels portoit nos demandes, étoient des Provinces dépendantes de l'Empire Mogol; l'Angleterre les tenoit à ferme, moyennant quinze lacs de roupies par année, & ne pouvoit par conséquent en disposer en notre faveur. Ce point éclairci, il fallut recourir à d'autres compensations sur lesquelles on ne s'accorda que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtre les quatre parties du monde; on eut besoin d'une attention minutieuse pour éviter les méprises dans la discussion des prétentions respectives en tant de contrées différentes; il en résulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude sur le succès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre, & notre auguste Monarque avoit résolu de pacifier l'Europe, après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être consommé par le traité provisionnel, entre l'Angleterre & les Etats-Unis; traité bien antérieur à ceux de France, d'Espagne & d'Angleterre, mais dont la con-

clution n'eut lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre cette dernière Puissance & la Maison de Bourbon. Il est tems de faire connoître le fameux traité, dont les articles tenus secrets par les Ministres britanniques, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de fausses interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

Traité de  
paix entre  
l'Angleterre  
& l'Amérique.

*Articles abrégés du traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & les États-Unis d'Amérique.*

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des États-Unis, & renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété & droits de territoire sur lesdits États, pour lui, ses héritiers & successeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites respectives. (1)

(1) Par ces limites, qu'il seroit trop

ATR. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche sur les Bancs de Terre-Neuve & leurs environs.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obstacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différens Etats, la restitution de la propriété confisquée des sujets britanniques, des Loyalistes, &c. (1)

---

long d'assigner ici, l'Angleterre céda un immense quantité de terrain aux Etats-Unis d'Amérique, & cette cession parut trop étendue à quelques Anglois; mais pour justifier le Ministère à cet égard, il suffit d'observer que c'étoient les bornes de ce pays avant son indépendance; que les limites du Canada avoient été prodigieusement reculées par l'acte de Quebec en 1774; que cet acte étoit tyrannique & vexatoire pour l'Amérique septentrionale, & que, par conséquent, il ne pouvoit servir de base au traité de paix.

(1) Les Commissaires américains, & M. Richard Oswald, Plénipotentiaire pour Sa Majesté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyalistes, qui, faute de prévoir l'issue de cette guerre,

782.

ART. VI. Nulles confiscations ou persécutions n'auront lieu à l'avenir.

ART. VII. Les prisonniers de part & d'autre seront élargis. L'artillerie américaine ne sera pas emportée, non plus que les Nègres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés seront restitués. Les flottes & armées britanniques seront retirées de toutes les parties des Etats-Unis.

---

avoient suivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs concitoyens. Le pouvoir même du Congrès se borroit, en cette occasion, à les recommander aux différentes Provinces. Chacun des Etats qui composent l'association américaine est maître chez lui, & n'est dirigé par aucune autre Puissance dans l'exercice de la souveraineté. Il étoit convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire des Loyalistes, à la générosité des Américains, & le Gouvernement britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur; plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de se charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre des malheureux qui venoient de trahir leurs concitoyens pour lui rester fidèles.

ART. VIII. La navigation du ~~Mississipi~~ <sup>1782.</sup> sera ouverte aux deux Parties.

ART. IX. Toutes places prises de part ou d'autre, avant l'arrivée de ces articles en Amérique, seront restituées.

Le traité fut signé le 21 Janvier, & le Congrès le reçut dans les derniers jours de Mars. Toute l'Amérique belligérante accueillit cette nouvelle avec transport, & la paix fut proclamée solennellement à New-York, à Philadelphie & à la tête des armées respectives de la Grande-Bretagne & des Etats-Unis. Ce fut un jour de triomphe pour le brave Washington. Il avoit préparé son armée à cette glorieuse cérémonie, par un discours où respirent également l'héroïsme, le patriotisme & l'humanité. Un fragment de cette belle harangue où se peint l'ame du guerrier citoyen, confirmera l'idée qu'on s'est déjà faite de son éloquence naturelle quoique fière & métaphorique, mais toujours assortie aux circonstances. » La glorieuse tâche qui nous avoit fait courir aux armes,

Comment  
ce traité est  
reçu en Amé-  
rique,

du Roi d'An-  
ceux de leurs  
ême du Con-  
ccasion, à les  
es Provinces.  
nposent l'asso-  
e chez lui, &  
Puissance dans  
Il étoit con-  
rapporter dans  
générosité des  
ement britan-  
r au Congrès  
leur faveur ;  
a guerre, il  
ommagemens  
prétendre des  
e trahir leurs  
fidèles.

1783.

» est enfin remplie; la liberté de  
 » notre pays est suffisamment re-  
 » connue & solidement établie par  
 » le sourire que le ciel accorde à  
 » la pureté de notre cause, aux  
 » efforts généreux d'un peuple foi-  
 » ble, mais libre, & fait pour tou-  
 » jours l'être. La réputation de ceux  
 » qui ont persévéré, étant aujour-  
 » d'hui immortalisée par le titre il-  
 » lustre & si bien acquis d'*armée*  
 » *patriote*, il ne reste plus aux  
 » acteurs de cette scène majes-  
 » tueuse, qu'à conserver jusqu'au  
 » dernier acte, la dignité de leur  
 » caractère; à terminer le drame  
 » d'une manière qui leur attire des  
 » applaudissemens; à quitter le théâ-  
 » tre militaire avec cette même  
 » approbation des anges & des  
 » hommes, qui a couronné toutes  
 » leurs actions vertueuses ».

Le Général finit par annoncer  
 qu'il ne tolérera aucune négligence  
 des devoirs militaires, jusqu'au li-  
 cencement absolu des troupes. Il  
 promet à chaque Soldat des hon-  
 neurs & des récompenses propor-  
 tionnés à son grade, à ses services,  
 & particulièrement à sa soumission



aux loix d'une sévère discipline.

Le principal objet de ce discours, étoit de ranimer la confiance des troupes, & de les affermir contre la séduction de quelques traîtres, dont les tentatives séditieuses avoient allarmé le Congrès & les chefs de l'armée. Voici la cause ou le prétexte de cette fermentation inquiétante.

Au mois de Décembre 1782, une partie de l'armée, peu satisfaite de son traitement, avoit exposé ses griefs dans un mémoire que le Général M<sup>c</sup> Dougal & deux Officiers de l'état major, furent chargés de présenter au Congrès. Après deux mois de vaines poursuites, les Commissaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé sur ses demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'assembler le Mardi suivant, pour délibérer sur les mesures à prendre dans cette circonstance. L'invitation étoit accompagnée de cette adresse non moins éloquente que séditieuse.

» MESSIEURS, un Soldat que l'intérêt & l'affection attachent à vo-

1783.

Fermentation dans l'armée américaine.

Discours séditieux.

tre destinée, qui a souffert avec  
 1783. vous, & qui veut continuer de  
 Suite du même discours. partager votre fortune bonne ou  
 mauvaise, demande la permission  
 de vous adresser ses plaintes. Il n'a  
 pour lui ni l'âge, ni les dignités qui  
 donnent du poids aux conseils; mais  
 l'expérience marche quelquefois sans  
 la vieillesse, & la sincérité n'a pas  
 besoin de rang. Comme la plû-  
 part d'entre vous, il aima la vie  
 privée; il l'a quittée avec regret &  
 dans la ferme résolution d'y ren-  
 trer, dès que la nécessité ne lui  
 mettra plus les armes à la main.  
 Alors les ennemis de sa patrie, les  
 esclaves du pouvoir, les soutiens  
 mercénaires de l'injustice n'avoient  
 pas encore éprouvé que les  
 Américains sont aussi redoutables  
 sur le champ de bataille, que sou-  
 mis & pacifiques dans leurs remon-  
 trances. C'est avec cette perspec-  
 tive qu'il fut le compagnon de vos  
 longues fatigues, qu'avec vous il  
 brava tant de périls. Il a senti la  
 main glaciale de la pauvreté, &  
 n'a point murmuré; il a vu se déve-  
 lopper l'insolence de l'homme opu-  
 lent, sans se permettre un soupir.

Longt  
 fier à  
 espéré  
 se flatt  
 l'adver  
 que le  
 croit  
 sévéri  
 cheroi  
 seroit  
 dont l  
 soutem  
 passage  
 à une i  
 la con  
 la mod  
 l'une  
 l'autre  
 situati  
 licat,  
 droit  
 être in  
 s'accu  
 seroit  
 borne  
 velop  
 dégra  
 trer a  
 bien  
 derou  
 nous

Longtems essez crédule pour sacrifier à l'opinion, il a jusqu'à ce jour, espéré dans la justice de son pays. Il se flattoit que lorsque les nuages de l'adversité seroient dissipés, lorsque le rayon de la paix commenceroit à luire, la froideur & la sévérité du gouvernement se relâcheroient; que la reconnoissance verseroit des bienfaits sur ces hommes, dont les bras vigoureux avoient soutenu l'Etat, dans le périlleux passage de la servitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération; il est un point où l'une dégénère en crédulité & l'autre en bassesse. Telle est votre situation; amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit sans retour. Etre tranquille, être indifférent lorsque les injustices s'accumulent & pesent sur nos têtes, seroit plus que de la foiblesse. Se borner à des supplications sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractère & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Considérons le point où nous sommes, & de-là portons

1783.

Suite du même discours.

nos regards sur les expédiens qui se présentent à nous.

1783.

Suite du même discours.

Après sept ans de combats & de travaux, l'objet qui vous arma vient de vous être accordé.... Votre courage a conduit à la paix les Etats-Unis de l'Amérique, au travers d'une guerre douteuse & sanglante : il l'a fait asseoir sur le trône de l'indépendance, & le calme renaît pour le bonheur.

De qui ? Est-ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en versant sur votre retraite les larmes de la reconnoissance, en l'accompagnant du sourire de l'admiration ? Est-ce d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui donne votre valeur, & ces richesses achetées au prix de votre sang ? N'est-ce pas plutôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, insulte à vos misères ? N'avez-vous pas fait connoître au Congrès vos desirs & vos besoins ? Ces besoins & ces desirs que la gratitude & l'honnêteté devoient prévenir, & non pas éluder ! N'avez-vous pas dernièrement, dans le langage

soumi  
sa jus  
plus  
a été  
sera l  
sembl  
Si  
que l  
font  
fense  
à atte  
cris : s  
ration  
tre in  
instru  
seront  
tera c  
vaux  
servic  
firmit  
vous  
times  
retire  
aller  
misère  
vous  
la dé  
tié le  
jusqu  
l'honn  
allez

soumis d'un mémoire, demandé de la justice, ce que vous ne pouviez plus espérer de sa faveur ? Quelle a été la réponse ? La lettre qui sera le sujet des réflexions de l'assemblée vous le dira mieux que moi.

Si tel est votre traitement, lorsque les armes que vous portez sont encore nécessaires pour la défense de l'Amérique ; qu'avez vous à attendre de la paix, lorsque vos cris s'affoibliront, & que la séparation anéantira votre force & votre influence ? Lorsque ces épées, instrumens de votre gloire, vous seront enlevées ; qu'il ne vous restera d'autres marques de vos travaux, d'autres distinctions de vos services, que les blessures, les infirmités, les cicatrices ? Pouvez-vous consentir à être les seules victimes dans cette révolution, à vous retirer du champ de bataille, pour aller vieillir dans la pauvreté, la misère & le mépris ? Consentirez-vous à croupir dans la fange de la dépendance, à devoir à la pitié les misérables restes d'une vie jusqu'ici illustrée dans le champ de l'honneur ? Si vous le pouvez...., allez, emportez avec vous les

1783.

Suite du même discours.

1783.

Suite du même discours.

railleries des Torys, & les dédains des Whigs, le ridicule &, ce qu'il y a de pire, la compassion de l'Univers; allez mourir victimes de la faim, & que vos noms périssent dans l'oubli. Mais si votre courage se révolte à cette idée.... Eveillez-vous, sortez de votre léthargie, ouvrez les yeux sur votre situation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez soufferts. Si vous laissez échapper ce moment, c'en est fait de vous pour toujours; des efforts tardifs seront inutiles; vos menaces seront aussi vaines que vos supplications actuelles.

Déterminez donc, d'une manière positive, & ce que vous pouvez supporter, & ce que vous voulez souffrir: si votre résolution est en raison de vos maux, n'invoquez plus la justice; mais éveillez les craintes du Gouvernement. Laissez le ton mielleux des mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable; qu'il soit décent, mais ferme, mais animé, mais décisif; défiez-vous des hommes qui vous insinueront d'avoir plus de modération & de patience.

ce.

DE  
ce. C  
de c  
veme  
mon  
un  
point  
le Co  
Cong  
que  
vous  
peu  
corder  
vous  
préci  
desire  
le de  
prend  
rante  
hors  
lui qu  
peut  
qu'un  
défor  
la mo  
politi  
altern  
Cong  
rien r  
mes, e  
guerr  
To

ce. Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui écrivent & sentent vivement, dressent une dernière remontrance; qu'on y rappelle, dans un langage qui ne vous trahisse point par ses craintes, ce que le Congrès a promis, & ce que le Congrès a fait; qu'on y retrace ce que vous avez souffert, ce que vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées! Dites au Congrès, que vous avez été les premiers à vous précipiter dans le danger, que vous desirez en sortir les derniers; que le désespoir ne vous fera jamais prendre une résolution déshonorante; mais qu'il peut vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-lui qu'une blessure souvent irritée, peut enfin devenir incurable, & qu'une démarche indiscrete peut désormais avoir le terrible effet de la mort; que dans les événemens politiques, l'armée peut avoir son alternative. Dites aux membres du Congrès, que s'ils veulent la paix, rien ne vous séparera de leurs armes, que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites leur qu'invitant votre

1783.

Suite du même discours

1783.

Suite du même discours.

illustre chef à vous commander toujours, vous vous retirerez, sous ses auspices, dans quelque pays inhabité; que là, vous sourirez à votre tour, lorsque leurs craintes seront excitées par de nouveaux dangers.

Qu'on représente au Congrès, que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il se rendra plus respectable; que tant que la guerre continuera, vous suivrez ses drapeaux; que lorsqu'elle cessera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux sujets d'étonnement & d'admiration, le spectacle d'une armée victorieuse de ses ennemis, victorieuse d'elle-même ».

Washington  
se rassemble  
les Officiers  
de l'armée.

On ignore quels eussent été les effets de cette pièce anonyme, & le résultat de l'assemblée à laquelle les Officiers de l'Etat Major étoient invités pour le 11 Mars; mais le Commandant en chef prévint ce coup, en défendant de s'assembler au jour indiqué, & les mêmes Officiers reçurent ordre de se trouver, le Samedi suivant, aux nou-

DE  
veau  
pour  
té de  
grès  
mûre  
affor  
assem  
fidée  
& W  
une a  
ses d  
masq  
fié, c  
rende  
honor  
conju  
trie,  
nité,  
tion  
sous  
à ren  
que,  
ouvre  
vile.  
» dui  
» la  
» ra  
» rév  
» mo  
» ver



veaux bâtimens de New-Windsor, pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrès, & pour arrêter, après une mûre délibération, des mesures assorties aux circonstances. Cette assemblée du 15 Mars fut présidée par le Major général Gates; & Washington ouvrit la séance par une adresse où les intentions perverses de l'auteur anonyme étoient démasquées, où le Congrès étoit justifié, où le Commandant en chef se rendoit garant des promesses de cette honorable compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner son indignation contre l'ennemi secret, qui, sous de vains prétextes, cherchoit à renverser la liberté de l'Amérique, & qui, par une ruse infâme ouvroit la porte à une guerre civile. » La dignité de cette conduite, ajouta-t-il, fera dire à la postérité, lorsqu'elle célébrera ce glorieux événement, (la révolution de l'Amérique) si ce modèle n'eût pas existé, l'Univers n'auroit jamais su à quel

1783.

1783. » degré de perfection peut s'élever l'espèce humaine «.

Leurs résolutions patriotiques,

Ce discours eut tout l'effet que s'en étoit promis Washington. Son Excellence s'étant retirée, on forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée avoit à délibérer; & le rapport ayant été fait & sérieusement examiné, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne souilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès, & qu'elle étoit pleinement convaincue que les représentants de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'état, envers les Officiers & les Soldats.* L'assemblée témoigna, avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'adresse anonyme aux Officiers de l'armée. La proclamation de la paix

DE  
affer  
dispo  
cont  
dans  
ses  
crés.  
publ  
de  
ce  
les  
voien  
qu'ils  
le so  
press  
cidé  
geron  
bron  
C  
gout  
cime  
la Fr  
Les  
assur  
Bret  
l'a d  
pas  
de H  
cre,  
la p  
de la

affermit les Américains dans leurs dispositions patriotiques , & le contentement général se manifesta dans les fêtes militaires auxquelles ses premiers loisirs furent consacrés. Aux transports de l'allégresse publique, se mêloient des sentimens de reconnoissance pour le Prince auguste, à l'assistance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éterniser le souvenir par un monument expressif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie; une statue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déjà les prémices, avoit été cimentée à la même époque, entre la France, l'Espagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantissoient, en assurant l'existence de la Grande-Bretagne, attestoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maison de Bourbon. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la position des Anglois à l'époque de la signature de ces articles pré-

1783.

On projeto  
d'ériger à  
Philadelphie  
une statue en  
l'honneur de  
Louis XVI.

Traité de  
paix entre la  
France &  
l'Angleterre.

1783. **Préliminaires** entre leurs Majestés le Roi de France & le Roi de la Grande-Bretagne.

**ARTICLE I.** Aussitôt que les préliminaires seront signés & ratifiés, l'amitié sincère sera rétablie entre Sa Majesté Très-Chrétienne & Sa Majesté Britannique, leurs Royaumes, Etats & Sujets, par mer & par terre, dans toutes les parties du monde. Il sera donné des ordres aux armées, aux escadres, & à tous les Sujets des deux Puissances, d'arrêter toutes hostilités, & de vivre dans la plus parfaite union, en oubliant ce qui s'est passé, de quoi leurs Souverains leur donnent l'ordre & l'exemple; & pour l'exécution de cet article, il sera donné de part & d'autre, des passeports de mer aux vaisseaux qui seront dépêchés pour en porter la nouvelle aux possessions desdites Puissances.

**ART. II.** Sa Majesté, le Roi de la Grande-Bretagne conservera la propriété de l'Isle de Terre-Neuve, & les Isles adjacentes, ainsi que le tout lui a été cédé par l'Article XIII. du traité d'Utrecht, sauf

DE  
les ex  
par l  
ART  
tienne  
qui,  
entre  
& de  
de p  
vertu  
trech  
vita  
tué s  
Neuv  
tième  
trion  
pêch  
dit C  
par l  
occie  
ve,  
pellé  
quar  
minu  
A  
cois  
leur  
dess  
d'er  
d'U  
A

les exceptions qui seront stipulées par l'Article V. du présent traité.

1783.

ART. III. Sa Majesté Très-Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, jusqu'à présent, se sont élevées entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le Cap de Bonavista jusqu'au Cap Saint-Jean, situé sur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude septentrionale; au moyen de quoi, la pêcherie françoise commencera audit Cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & descendant la côte occidentale de l'Isle de Terre-Neuve, aura pour limites la place appelée Cap Baye, située par le quarante-septième degré cinquante minutes de latitude.

ART. IV. Les pêcheurs françois jouiront de la pêcherie qui leur est assignée par l'Article ci-dessus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

ART. V. Sa Majesté Britannique

1783.

cédera en plein droit à Sa Majesté Très-Chrétienne, les Isles de Saint-Pierre & Miquelon.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le Golfe de Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir conformément au cinquième Article du traité de Paris.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France, l'Isle de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera à la Grande-Bretagne les Isles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Névis & Montserrat; & les forteresses de ces Isles conquises par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, seront restituées dans la même condition dans laquelle elles étoient, lors de la conquête; il est entendu cependant, que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, sera accordé aux Sujets respectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, lesquels peuvent être

D  
étab  
d'au  
par  
dre  
dette  
se re  
son  
autre  
le c  
suite  
A  
Bret  
plein  
Chrè  
& ses  
de S  
Argu  
Brita  
de G  
cond  
arme  
fessio  
A  
garan  
jesté  
gne,  
& d  
A  
discu  
de,

établis dans lesdites Isles, & en d'autres places qui seront restituées par le traité définitif, afin de vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes, transporter leurs effets, & se retirer sans être restreints à raison de leur religion, ou aucune autre cause quelconque, excepté le cas de dettes, ou de poursuites criminelles.

1783.

ART. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en plein droit, à Sa Majesté Très-Chrétienne, la rivière de Sénégal & ses dépendances, avec les Forts de Saint-Louis, Podor, Galam, Arguin & Portendic; Sa Majesté Britannique restituera aussi l'Isle de Gorée, qui sera remise dans la condition où elle étoit, lorsque les armes britanniques en ont pris possession.

ART. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de son côté, à Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, la possession du Fort Jacques, & de la rivière Gambie.

ART. XI. Afin de prévenir toute discussion dans cette partie du monde, les deux Cours conviendront,

1783.

soit par le traité définitif, soit par un acte séparé, des limites à fixer pour leurs possessions respectives. Le commerce de la gomme se fera à l'avenir, comme les nations angloise & françoise le faisoient avant la guerre de 1755.

ART. XII. Quant au reste des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puissances continueront de les fréquenter, conformément à la coutume qui a prévalu jusqu'à présent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à Sa Majesté Très-Chrétienne tous les établissemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre présente sur la côte d'Orixa & dans le Bengale, avec liberté d'entourer Chandernagor d'un fossé pour l'écoulement des eaux; & Sa Majesté Britannique s'engage à prendre les mesures qui peuvent être en son pouvoir, pour assurer aux Sujets de la France dans cette partie de l'Inde, ainsi que sur les côtes d'Orixa, Coromandel & Malabar, un commerce sûr, libre & indépendant, tel qu'il se faisoit par la dernière compagnie fran-

DE  
goise  
le fa  
se fo  
A  
que  
titué  
Sa M  
pour  
diché  
Velan  
dépen  
quatr  
Ar  
en po  
toir d  
figuer  
l'Inde  
pesi é  
de ce  
Ar  
ce ai  
seron  
la G  
la pre  
fin, u  
sera  
en ca  
Maje  
Chrè  
donn



coise des Indes orientales; soit qu'ils le fassent comme individus, ou qu'ils se forment en compagnie.

1783.

ART. XIV. Pondichéry, ainsi que Karical, seront également restitués & garantis à la France; & Sa Majesté Britannique procurera, pour servir d'arrondissement à Pondichéry, les deux districts de Velanour & Bahour; & comme dépendance autour de Karical, les quatre Magans contigus.

ART. XV. La France rentrera en possession de Mahée & du comptoir de Surate; & les François trafiqueront dans cette partie de l'Inde, conformément aux principes établis par le XIII Article de ce traité.

ART. XVI. En cas que la France ait des alliés dans l'Inde, ils seront invités, ainsi que ceux de la Grande-Bretagne, à accéder à la présente pacification; & à cette fin, un terme de quatre mois leur sera accordé pour se décider; & en cas de refus de leur part, leurs Majestés Britannique & Très-Chrétienne conviennent de ne leur donner aucune assistance directe

1783.

ou indirecte, contre les possessions britanniques ou françoises, ou contre les anciennes possessions de leurs alliés respectifs, & leursdites Majestés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande-Bretagne, desirant donner à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve sincère de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix, conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvelera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lefdites Cours fixeront ensemble amiable-

ment un terme compétent pour la durée de ce travail.

1783.

ART. XIX. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ou par celles de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne sont pas compris dans les présens articles, seront rendus sans difficulté & sans exiger de compensation.

ART. XX. Comme il est nécessaire d'assigner une époque fixe, pour les évacuations & restitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes, il est convenu que le Roi de la Grande-Bretagne fera évacuer les Isles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt si faire se peut. Au même terme, Sa Majesté Britannique rentrera également en possession des Isles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Nevis & Montserrat; quant aux territoires, villes & comptoirs qui

1783.

doivent être cédés ou restitués dans les Indes orientales, la cession ou restitution s'en fera respectivement six mois après ladite ratification.

ART. XXI. Les prisonniers seront rendus de part & d'autre, sans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur captivité, & chaque couronne soldera respectivement, les avances qui auront été faites pour la subsistance & l'entretien de ses prisonniers.

ART. XXII. Pour ôter tout sujet de plaintes à l'occasion des prises qui pourroient être faites en mer après la signature de ces articles préliminaires, on est convenu que les vaisseaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette signature, seront restitués de part & d'autre; que le terme sera d'un mois, depuis lesdites mers jusqu'aux isles Canaries inclusivement; de deux mois, à compter depuis ces isles, jusqu'à la ligne équinoxiale; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers,

ART. XXIII. Les ratifications des présents articles seront expédiées en bonne forme, & seront échangées dans l'espace d'un mois, à compter du jour de la signature.

1783.

Fait à Versailles, le vingtième jour de Janvier mil sept cent quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.

ALLEYNE FITZ-HERBERT.

Le Ministre d'Angleterre & M. le Comte d'Aranda signèrent le même jour les articles préliminaires de la paix, entre leurs Cours respectives. De ces onze articles, quatre seulement trouveront place ici; les autres font partie du traité qu'on vient de lire.

Traité entre l'Espagne & l'Angleterre.

Le deuxième article porte que Sa Majesté Catholique conservera l'isle de Minorque.

Par le troisième, le Roi d'Angleterre cède au Roi d'Espagne la Floride orientale; & Sa Majesté Catholique conserve la Floride occidentale. Le terme de dix-huit mois est accordé aux Sujets de Sa Majesté Britannique, établis dans l'isle de Minorque & dans les deux Florides, pour vendre

1783.

leurs biens , recouvrer leurs dettes & transporter leurs effets ainsi que leurs personnes , sans être gênés à cause de la religion , & sous quelque autre prétexte que ce puisse être , hors celui de dettes & de procès criminels. Bien entendu que le Roi d'Angleterre fera transporter de la Floride orientale tous les effets qui peuvent lui appartenir , sans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte , que dans un district , dont on fixera les limites , les Sujets de Sa Majesté Britannique pourront sans être inquiétés en aucune manière , exploiter & transporter les bois de teinture ou de campêche , & pour cet effet , bâtir sans empêchement , occuper sans interruption dans un endroit convenu , des maisons & magasins nécessaires à cette exploitation ; mais par les stipulations ci-dessus , Sa Majesté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de sa Souveraineté.

Le Roi d'Espagne s'engage par le cinquième article , à restituer

DE LA  
sans exc  
vidence  
même é  
qu'elles  
armes de

Toute  
qu'on me  
du traite  
par ces  
mures d  
tion amb  
mais sat  
possession  
Saint-Ch  
d'une gra  
été enlev  
elle acqu  
précieuse  
davantage  
huit Colo  
la Grande  
important  
territoire  
égal à ce  
voient ren  
moins ce  
neaux.

Le droi  
de navigu

sans exception, les isles de Providence & des Bahamas, dans le même état où elles étoient lorsqu'elles ont été conquises par les armes de Sa Majesté Catholique.

1783.

Toute l'Europe fut émerveillée, qu'on me passe cette expression, du traitement fait à l'Angleterre par ces traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuse, exigeante & jamais satisfaite. Elle rentroit en possession de la Grenade & de Saint-Christophe, les seules isles d'une grande valeur qui lui eussent été enlevées pendant la guerre; elle acquéroit la Dominique, isle précieuse & faite pour le devenir davantage. Tout considéré, les huit Colonies à sucre qui restoient à la Grande-Bretagne, quoique moins importantes quant à l'étendue du territoire, étoient d'un produit égal à celles de la France, & pouvoient rendre, chaque année, au moins cent soixante mille tonneaux.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée.

Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains

1783.

dans le Mississipi, rendoit ce fleuve précieux aux Anglois, & devoit naturellement diriger leur attention vers la Nouvelle-Orléans, Province immense, dont ils s'assuroient la propriété.

Le Canada est une contrée de douze cens lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. L'Angleterre conserve encore les vastes possessions de la Nouvelle-Ecosse, dont le territoire de trois cens lieues sur la côte, entre la Nouvelle Angleterre & le fleuve Saint-Laurent, offre naturellement aux isles Caraïbes le grand magasin qui doit les approvisionner.

D'un autre côté, les Anglois se maintiennent toujours à Terre-Neuve dans la supériorité des pêcheries.

En Afrique, leur commerce des gommés n'a reçu aucune diminution.

Leurs possessions dans l'Inde, continuent d'être supérieures à celles des autres Etats.

La liberté de couper le bois de



campêche sur la côte d'Honduras, est un article avantageux pour la Grande-Bretagne, en ce qu'elle met sa navigation dans ces mers à l'abri des interruptions ci-devant occasionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raison ou le prétexte.

1783.

Le seul inconvénient qui pouvoit résulter de cette paix, étoit un commerce interlope entre les Etats-Unis & les planteurs des Indes occidentales ; mais cet inconvénient qui commençoit à se faire sentir avant la guerre, ne peut souffrir de grands accroissemens, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des isles Angloises appartient à des particuliers qui résident en Angleterre, ou à des négociants, dont l'intérêt est de conserver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des colons qui résidant sur les lieux, sont intéressés à se ménager des retours avec la mere contrée qui seule peut leur fournir beaucoup d'articles qu'ils ne sauroient tirer de l'Amérique septentrionale.

Sous quelque aspect qu'on envi-

sageât cette paix, les conditions  
 en étoient tolérables & souvent très-  
 avantageuses pour l'Angleterre.  
 Dans la situation, elle ne pouvoit  
 se flatter d'un traitement aussi favo-  
 rable, & ces conditions durent rem-  
 plir ses vœux & passer ses espé-  
 rances. Mais une partie de la nation  
 crut qu'il étoit de sa dignité de paroî-  
 tre mécontente, & malgré les adres-  
 ses de remerciement à Sa Majesté Bri-  
 tannique sur le bienfait de la paix,  
 quoique toutes les cités & corpora-  
 tions du royaume eussent porté dans  
 cette occasion les témoignages de  
 leur reconnoissance aux pieds du  
 trône, & que la Chambre haute eût  
 donné, par la même conduite, un  
 exemple bien manifeste de son ap-  
 probation, il s'étoit pourtant éle-  
 vé des voix dans cette Chambre  
 contre les divers traités. Une des  
 plus imposantes fut celle du Vi-  
 comte de Stormont, dont le pre-  
 mier reproche au Comte de Shel-  
 burne porta sur l'incapacité de  
 M. Oswald qu'on avoit maladroi-  
 tement opposé aux quatre pléni-  
 potentiaires du Congrès, parmi  
 lesquels on nommoit MM. Laurens

1783.

Plaintes du  
 Vicomte de  
 Stormont à  
 la Chambre  
 des Pairs.

DE  
 & Fr  
 comte  
 gent  
 consti  
 tution  
 priété.  
 » l'hor  
 » dem  
 » gne  
 » pour  
 » ils or  
 » fant.  
 » d'ex  
 » quel  
 » amis  
 » nous  
 » nos  
 » les  
 » plus  
 » n'a p  
 » grati  
 Puis  
 qualifi  
 géogra  
 ligne d  
 à jam  
 Améri  
 l'en cr  
 de-Br  
 dont

& Franklin. Suivant le noble Vicomte, le premier devoir de l'Agent britannique ou plutôt de ses constituans, étoit d'assurer la restitution complète de toutes les propriétés des loyalistes. » La justice, » l'honneur, la reconnoissance, tout » demandoit que la Grande-Bretagne protégeât ces infortunés; & » pour sa honte & leur malheur, » ils ont été le prix d'un traité flétrifiant.... L'histoire ne fournit point » d'exemple de la bassesse avec laquelle nous avons abandonné nos » amis.... Comment nous sommes-nous conduits avec les Indiens » nos fidèles alliés? Les sermens » les plus sacrés, la fraternité la plus solennellement jurée, rien » n'a pu les soustraire à notre ingratitude ».

Puis revenant à M. Oswald qu'il qualifie ironiquement de grand géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut l'en croire, ne laissent à la Grande-Bretagne que les possessions, dont la nouvelle République n'a

1783.

pas ambitionné l'acquisition. Le  
 » Vicomte de Stormont passe ensuite  
 » à l'examen des traités conclus avec  
 » les deux branches de la Maison de  
 » Bourbon, & à chaque article, il  
 » se plaint que les intérêts de l'An-  
 » gleterre ont été sacrifiés. « Ici,  
 » dit-il, c'est une étendue immense  
 » que nous donnons aux pêcheries  
 » de la France à Terre-Neuve,  
 » là, nous lui cédon Miquelon &  
 » Saint-Pierre, qui sont d'autant  
 » plus à sa bienséance, qu'étant  
 » fortifiées, ces isles commande-  
 » ront l'entrée du fleuve Saint-  
 » Laurent. D'un autre côté, c'est  
 » la liberté de s'établir dans la Nou-  
 » velle-Ecosse, que nous accordons  
 » aux Américains. Nous cédon  
 » Penobscot; nous renonçons à tout  
 » ce que nous avons de précieux  
 » dans le Canada; nous abandon-  
 » nons les Florides, dont la situa-  
 » tion, le sol & le climat étoient  
 » pour nous d'un si grand prix  
 » enfin nous rendons Sainte-Lucie  
 » dont la possession est d'une im-  
 » portance si décisive, que pour  
 » y rentrer, il n'est point de sa-  
 » crifices auxquels la France ne

I  
 » f  
 » f  
 » v  
 » p  
 » &  
 » c  
 » I  
 » a  
 » f  
 » t  
 » n  
 » le  
 » d  
 » c  
 » le  
 ver  
 gois  
 je  
 le  
 à s  
 à n  
 I  
 dit  
 Sto  
 dén  
 &  
 ave  
 pel  
 sé  
 d'é

» fût déterminée. Sur la côte d'A-  
 » frique, comme dans l'Inde, je  
 » vois toujours des cessions de la  
 » part de la Grande-Bretagne,  
 » & pas un équivalent de la part  
 » de l'ennemi. Quant au port de  
 » Dunkerque, nous devons nous  
 » attendre à voir fondre un jour  
 » ses vaisseaux de guerre sur no-  
 » tre marine marchande; & nous  
 » nous rappellerons alors les paro-  
 » les que le ministre actuel a mises  
 » dans la bouche de notre gra-  
 » cieux Monarque, & dont voici  
 » le véritable sens »: *voulant prou-  
 ver à mon frere le Roi des Fran-  
 çois, avec combien d'empressement  
 je desire son amitié, je lui ouvre  
 le port de Dunkerque comme étant  
 à sa bienveillance pour faire la guerre  
 à mes sujets bien-aimés.*

1783.

Le Comte de Shelburne répon-  
 dit aux plaintes du Vicomte de  
 Stormont, concernant la ligne de  
 démarcation entre les Etats-Unis  
 & le Canada; qu'en partageant  
 avec lesdits Etats le commerce des  
 pêcheries, l'Angleterre avoit ces-  
 sé d'exercer le monopole, crime  
 d'état, qui, tôt ou tard, ne man-

Réponse du  
 Comte de  
 Shelburne.

1783.

que pas d'être puni ; mais qu'eût-elle sacrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres sterling par année, puisqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres sterling, & qu'il lui en coûtait quatre-vingt mille pour protéger cette importation. Quant à la permission accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulièrement sur les bancs de Terre-Neuve, il prétendit, que vu leur situation, il étoit impossible de leur interdire cette pêche dans la première saison ; & que, pour la leur fermer dans la seconde, il s'agissoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre chose sur l'article des loyalistes, sinon qu'il avoit fallu sacrifier quelques victimes pour sauver la totalité de l'empire ; que toute la nation demandoit la paix, & qu'on se voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en passer par

D)  
par  
nob  
ses  
cédé  
n'av  
cutie  
ce l  
l'An  
toit  
rêt q  
& c  
faire  
fidér  
la g  
geme  
pour  
il fit  
un te  
toien  
cheur  
aux  
Miqu  
n'étoi  
bles  
les de  
fréga  
» tale  
» t-il  
• cep  
To

par les termes du Congrès. Le noble Comte observa que les clauses insérées dans les traités précédens au sujet de Dunkerque, n'avoient jamais été mises en exécution ; qu'on ne feroit jamais de ce port rien de formidable pour l'Angleterre ; que la France insistoit sur ce point, moins par intérêt que par un motif de dignité, & qu'il y auroit de la folie à faire dépendre d'une si foible considération le sort de la paix ou de la guerre. A l'égard des arrangemens pris avec cette nation pour la pêche de Terre-Neuve, il fit valoir la nécessité de mettre un terme aux querelles qui résul- toient de la concurrence des pêcheurs anglois & françois ; & quant aux isles de Saint - Pierre & de Miquelon, il prétendit qu'elles n'étoient ni l'une ni l'autre susceptibles de fortifications capables de les défendre contre la plus petite frégate. « Dans les Indes occiden- » tales, nous recouvrons, ajouta- » t-il, toutes nos possessions, à l'ex- » ception de Sainte - Lucie & de

1783.

1783. » Tabago. Il plaît au noble Lord  
 » d'attacher un grand prix à cette  
 » première isle; & le fait est qu'elle ne  
 » vaut pas mieux aujourd'hui qu'elle  
 » ne valoit en 1763. Les objections  
 » relatives à nos affaires sur la cô-  
 » te d'Afrique, n'ont guère plus  
 » de fondement. Parce que nous  
 » cédon's le Sénégal, on en con-  
 » clut que le commerce des gom-  
 » mes est perdu pour nous; mais  
 » compte-t-on pour rien la foi du  
 » Roi de France engagée à nous  
 » admettre au partage de ce com-  
 » merce? D'ailleurs, n'avons-nous  
 » pas gardé *Sénégambe*, qui est  
 » encore plus heureusement situé,  
 » Passons aux Indes orientales.  
 » Pourquoi, nous dit-on, avez-  
 » vous rendu Pondichéry aux Fran-  
 » çois? Pourquoi leur avez-vous  
 » permis de creuser un fossé au  
 » tour de Chandernagor? On en  
 » peut donner deux excellentes rai-  
 » sons. 1°. L'impossibilité de con-  
 » tinuer la guerre. 2°. La situa-  
 » tion déplorable où se trouvent  
 » les Etats britanniques dans cette  
 » partie du monde, où, selon

D  
 » l  
 » n  
 » v  
 ]  
 me  
 clu  
 tori  
 disc  
 Pitt  
 vrie  
 mur  
 cett  
 l'ép  
 gne  
 toit  
 rage  
 toier  
 sterl  
 annu  
 cens  
 trent  
 énor  
 faire  
 fister  
 paix  
 conf  
 tion  
 tagn  
 cont  
 voue



» les derniers avis, les troupes  
 » mal payées menacent de se ré-  
 » volter ».

1783.

Les objections relatives aux termes de la paix qu'on alloit conclure, furent combattues plus victorieusement encore, dans le beau discours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la séance du 17 Février à la Chambre des Communes. Il mit sous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuisement de la Grande-Bretagne à cette époque, d'où il résul-  
 toit que, non compris les arrérages de la liste civile qui montoient à deux millions & demi sterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions sept cents quatre-vingt treize mille cent trente sept livres sterling; intérêts énormes auxquels ils ne pouvoient faire face, même en laissant subsister toutes les taxes au sein d'une paix profonde; & de ce fait bien constaté, il tiroit cette induction, que pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même chose de continuer la guerre & de se dévouer à une ruine absolue. Mais,

Débats à la  
 Chambre des  
 Communes.  
 Réponse de  
 M. Pitt aux  
 objections  
 des Fron-  
 deurs.

1783.

comme le supposoient gratuitement M. Fox, Lord North & beaucoup d'autres Frondeurs de la Chambre, l'Angleterre pouvoit-elle faire une paix moins désavantageuse ? M. Pitt répond en détail à cette question, & il établit d'abord qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque : l'une, en restituant des prises, & l'autre, en faisant des concessions, suivant que les événemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes. Or, pour calculer en pareil cas la perte & le gain avec exactitude, il faut partir de la situation respective où se trouve chacune de ces parties ; & si l'on applique cette règle à la circonstance présente, on conviendra que la France, l'Espagne & les États-Unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans.

Suite des  
Débats à ce  
Sujet.

M. Pitt conclut pour l'adresse de remerciement à S. M. Britannique, relativement au bienfait de la paix qu'elle venoit de procurer à la nation. Mais Lord North que de nouveaux intérêts venoient d'associer

D  
à M  
der  
trai  
eut  
un  
glet  
met  
la C  
L  
enco  
festa  
term  
étoi  
Brita  
flori  
dont  
sur  
nemi  
mon  
illes  
dans  
Keit  
& co  
dent  
» dan  
» vai  
» de  
» pré  
» tille  
» dre

à M. Fox, se mit en devoir de fron-  
der, article par article, les nouveaux  
traités de pacification; il n'y en  
eut pas un seul qu'il ne présentât dans  
un jour très-défavorable à l'An-  
gleterre, & sa motion fut de sou-  
mettre ces traités à la révision de  
la Chambre.

L'avis de Lord Mulgrave étoit  
encore moins modéré; il mani-  
festa sa répugnance à souscrire aux  
termes d'une paix qui, disoit-il,  
étoit la honte de l'Empire  
Britannique. Il parla de l'état  
florissant des forces angloises,  
dont il affirma la supériorité  
sur les forces combinées de l'en-  
nemi dans les quatre parties du  
monde, & particulièrement aux  
îles du vent & sous le vent. Mais  
dans la séance du 21 Février, Sir  
Keith Stewart releva cette assertion,  
& commençant par les indes occi-  
dentales: » Il y avoit, dit-il,  
» dans le port de Cadix soixante  
» vaisseaux de ligne aux ordres  
» de M. le Comte d'Estaing,  
» prêts à faire voile pour les An-  
» tilles, où ils devoient se join-  
» dre à vingt-huit vaisseaux tant

1783.

» françois qu'espagnols: aviez-vous  
 » continua-t-il, la perspective d'y  
 » balancer la puissance des alliés?  
 » Quant aux Indes orientales, je ne  
 » crains pas d'avancer que six vais-  
 » seaux de ligne, & cinq ou six au-  
 » tres de moindre force, étoient au  
 » moment d'appareiller pour aller  
 » renforcer le Bailli de Suffren, & le  
 » maintenir dans sa supériorité, mê-  
 » me après la jonction de Sir Ri-  
 » chard Bickerton avec Sir Edward  
 » Hughes ». Il affirma avec la même  
 assurance, que, si la guerre eût  
 duré une année de plus, l'activité  
 des Hollandois se fut réveillée, &  
 qu'à l'ouverture de la campagne, ils  
 devoient mettre en mer cinquante-  
 deux vaisseaux à deux ponts qui,  
 joints à ce que la Maison de Bourbon  
 eût conservé de forces navales en  
 Europe, auroient écrasé l'Angle-  
 terre & son commerce. Il conclut  
 que la paix étoit indispensable pour  
 la Grande-Bretagne, & qu'elle ne  
 pouvoit l'obtenir à des termes plus  
 avantageux.

L'opinion  
 des Fron-  
 deurs pré-  
 vaut. Chan-  
 gement dans  
 le Ministère.

La majorité n'en persista pas moins  
 dans l'opinion, que les concessions  
 faites aux trois Puissances étoient

beaucoup trop étendues, même en considérant la situation relative des parties contractantes. On se fit un point d'honneur de soutenir cette motion qui devoit entraîner un changement dans le Ministère britannique : événement, dont les détails sont étrangers à l'histoire de cette paix que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février.

A cette époque, on expédia des vaisseaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la cessation des hostilités dans les différentes parties du monde ; mais l'humanité des Puissances réconciliées, eut à gémir en cette circonstance, des obstacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura plusieurs jours, força tous ces vaisseaux à relâcher plus ou moins longtems ; & ce retard pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de sang humain aux Indes orientales, où la guerre se continuoit avec une fureur égale, & des succès partagés dans tous les lieux où la terrible

1783.

Vaisseaux  
expédiés  
pour aller  
annoncer la  
cessation des  
hostilités.

1783.

influence du Bailli de Suffren ne se faisoit point sentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funestes par-tout où ce Général ne se trouvoit pas pour les protéger.

Affaires de  
l'Inde.

La conquête de Négapatam, avoit signalé, dès la fin de 1781, les armes britanniques sur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes arrivées le 16 Mai de l'année suivante, confirmèrent cette nouvelle à la Compagnie des Indes. On apprit aussi que l'Amiral ayant fait voile pour l'isle de Ceylan, avec sept vaisseaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'escadre avoit regagné la côte de Coromandel, où d'autres places s'étoient rendues à la première sommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étoit déclaré contre les Hollandois, avoit favorisé l'expédition de Trinquemale; & il est vrai que cette conquête fut moins l'ouvrage de la bravoure angloise, qu'une suite

D  
né  
tur  
l'en  
le  
qui  
voy  
la  
les  
rich  
cul  
avo  
deu  
de  
tand  
va  
part  
Am  
de  
néra  
dan  
V  
dern  
pay  
ave  
taq  
gar  
forc  
dét  
Aly  
ouv

nécessaire de la défection des naturels du pays. Ils se joignirent à l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince, qui, resserré dans sa Capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute la côte aux Hollandois, & de les laisser en possession des plus riches produits de l'Isle, & particulièrement de la canelle, dont ils avoient le commerce exclusif. Les deux expéditions de Négapatam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au Lecteur : la plupart sont tirés des relations du Vice-Amiral Sir Edward Hughes, & de Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie dans les Grandes Indes.

Vers la mi-Octobre 1781, ce dernier Général s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre britannique dans l'attaque de Negapatam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder-Aly, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, &

Disposition  
des Anglois  
pour l'atta-  
que de Né-  
gapatam.

1783.

Siège de  
cette place.

que la saison déjà fort avancée fit craindre le retour des Mouffons, l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois sur les risques de l'entreprise, & le 21 Octobre leurs troupes se présentèrent à Nagores. Le Major général les ayant fait débarquer, se mit à leur tête & les conduisit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un corps d'environ quinze cens hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, M<sup>c</sup> Coy & Henry Reynolds. L'artillerie nécessaire fut aussi débarquée le même jour; elle consistoit en seize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois donnèrent l'assaut, & emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour couvrir & défendre l'approche de la Ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie septentrionale du fort, & le 7, douze pièces de dix-huit étoient disposées pour battre la place, à cent cinquante



toises de son enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit descendu à terre, pour concerter avec le Général Munro, les moyens de pousser vigoureusement le siège. Mais avant que de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette sommation au Gouverneur Reynier Van-Uliffengen.

» MONSIEUR, connoissant la foiblesse de la Ville & de la citadelle de Negapatam, & combien la garnison est insuffisante pour les défendre contre les vaisseaux & les autres forces militaires soumises à notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, dans l'unique vue d'éviter l'effusion du sang & de prévenir les calamités, dont le habitans de Negapatam sont menacés, à vous demander la reddition immédiate de cette place à des termes raisonnables. C'est dans cette intention, que nous vous accordons deux heures, pour délibérer sur une réponse. Si vous convenez de vous rendre par capitulation, des Commissaires seront envoyés de votre part au Général dans son camp.

1783.  
Sommation  
faite au Gouverneur.

1783. » Si vous rejetez l'offre que nous  
 » vous faisons, nos batteries jou-  
 » ront contre vos murailles ; & ne  
 » vous flattez pas d'obtenir, à une  
 » époque plus reculée, les termes  
 » que nous sommes disposés à vous  
 » accorder dans ce moment-ci » .  
 » Nous avons l'honneur d'être  
 » avec beaucoup d'égards, &c.  
 » EDWARD HUGHES. HECTOR  
 » MUNRO » .

Le Gouverneur se trouvant alors  
 indisposé, le Commandant en se-  
 cond fit la réponse suivante au  
 nom de Reynier Van-Uliffengen.

Réponse  
 faite au nom  
 du Gouver-  
 neur.

» MESSIEURS, comme je suis  
 » obligé par serment & par hon-  
 » neur, de défendre Negapatam en  
 » tout ce qui dépendra de moi, je  
 » ne puis entrer dans aucun ar-  
 » rangement concernant la reddi-  
 » tion de cette place ; mais lors-  
 » que vous m'attaquerez, j'em-  
 » ployerai, comme je le dois, toute  
 » la résistance qui sera en mon pou-  
 » voir » .

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs,  
 » avec respect, &c. MOSSEL.

Sorties des  
 assiégés. Ils  
 sont forcés  
 de capituler.

Sur cette réponse, les troupes  
 britanniques procédèrent aux opé-

DE  
 ratio  
 née  
 cano  
 le le  
 qu'o  
 brèc  
 terri  
 deux  
 maje  
 mau  
 ils p  
 les  
 voyè  
 néral  
 feu c  
 mira  
 dans  
 vint  
 tion  
 ratifi  
 place  
 néral  
 L  
 fisto  
 cinq  
 régle  
 toit  
 mille  
 mille  
 pes

rations du siège ; & , dans la journée du 10, on fortifia de plusieurs canons la batterie destinée à jouer le lendemain sur le front du bastion qu'on se proposoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les assiégés firent deux sorties désespérées avec la majeure partie de la garnison. Le mauvais succès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler ; ils envoyèrent des Commissaires au Général Munro, & dès ce moment, le feu cessa de part & d'autre. L'Amiral Hughes descendit à terre, & dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui, dans l'après-midi, fut ratifiée par le Gouverneur de la place & contresignée par les Généraux britanniques.

La garnison de Négapatam consistoit en huit mille hommes, dont cinq cens Européens de troupes réglées & de milice. On y comptoit sept cens Malayes, quatre mille cinq cens Sypahis, & deux mille trois cens hommes des troupes d'Ayder-Aly, dont mille de

1783.

Garnison de  
Négapatam.

1783. Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Sypahis avoient aussi jeté leurs armes & déserté la garnison pendant la nuit du 11 au 12.

Relevé des munitions de guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle de Négapatam, lors de la reddition de cette place, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des assiégeans.

L'escadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit, à cette expédition, dix-sept Matelots & treize Soldats de marine; le nombre des blessés fut de cinquante-six hommes. La perte de l'armée de terre ne fut portée qu'à cent treize tant Indiens qu'Européens, en y comprenant les blessés & ceux qui s'égarèrent.

Importance de cette acquisition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquisition compensoit bien les frais de la conquête. A cette époque, Négapatam étoit regardé par les Généraux britanniques, comme une place, dont l'import-

tance & qui François côté de leurs opérations dans c

Quo ghés e prépar non mo embarq & les d Compa envoyé la Panth tenta d Trinque de renfo où cett des An siège, l dominat dant to il fut des M dans la qu'au la avec vaisseau

tance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'Arſenal des François & des Hollandois ſur la côte de Coromandel, & le centre de leurs opérations contre les poſſeſſions de la Compagnie angloiſe dans cette partie de l'Inde.

Quoi qu'il en ſoit, l'Amiral Hughes employa le reſte du mois aux préparatifs d'une autre expédition non moins importante. Après avoir embarqué les priſonniers militaires & les cinquante-fix Officiers de la Compagnie Hollandoiſe qui furent envoyés à Madraſs ſur le Rocheford, la Panthere & l'Active, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il ſe propoſoit de renforcer la garniſon, dans le cas où cette place ſeroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le ſiège, ſi elle étoit encore ſous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Décembre, il fut en butte aux viciffitudes des Mouſſons, & ſe vit retenu dans la rade de Negapatam, juſqu'au 2 Janvier, qu'il appareilla avec ſon eſcadre, & pluſieurs vaiſſeaux ou transports de la Com-

1783.

L'Eſcadre  
angloiſe met  
à la voile  
pour Trin-  
quemale.

1783.

Débarquement des troupes angloises. Prise du fort.

Siège du fort d'Ostenburg.

pagnie. Il arriva le 4, dans la baie de Trinquemale, où il trouva le Capitaine Montagu stationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place où il bloquoit les Hollandois avec un vaisseau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes, & toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles se formèrent sur le champ, & marchèrent vers le fort qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva presque sans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place se bornoit à dix canons de fer, & sa garnison n'étoit alors que de quatre cens hommes; mais l'ennemi venoit de rassembler ses principales forces dans le poste d'Ostenburg, sur le sommet d'une haute montagne qui commande le port. La journée du 6 fut employée à débarquer les munitions & les bagages nécessaires aux troupes nouvellement établies dans le fort de Trinquemale. Le 7, les Officiers de

DE L  
 l'Etat M  
 allèrent  
 conduit  
 demain  
 pes se p  
 cent to  
 elle en  
 possessio  
 l'attaque  
 pinion d  
 emporté  
 de rien  
 dre de  
 dant d'  
 conçue  
 celle qui  
 verneur  
 tions d'  
 l'ordre d  
 nière ex  
 sommati  
 tructions  
 Cepen  
 sistoit à  
 cette ph  
 paroissio  
 tée d'assa  
 prévalut  
 rations  
 saut fut

l'Etat Major & l'Ingénieur Geils, allèrent reconnoître le chemin qui conduit sur les hauteurs; & le lendemain, la majeure partie des troupes se porta vers un poste situé à cent toises du fort d'Ostenburg; elle en délogea l'ennemi, en prit possession & fit les dispositions pour l'attaque du fort qui, suivant l'opinion du Major Geils, pouvoit être emporté d'affaut; mais avant que de rien tenter, l'Ingénieur eut ordre de faire délivrer au Commandant d'Ostenburg une sommation conçue dans les mêmes termes que celle qui avoit été envoyée au Gouverneur de Négapatam. Les instructions d'Albertus-Homœd portoient l'ordre de ne se rendre qu'à la dernière extrémité; il répondit à la sommation conformément à ses instructions.

Cependant le Major Geils persistoit à vouloir enlever de force cette place, dont la partie basse paroïssoit susceptible d'être emportée d'affaut. L'avis de cet Ingénieur prévalut. On dirigea les opérations en conséquence, & l'affaut fut ordonné pour le 11 Jan-

1783.

Affaut du  
fort d'Osten-  
burg.

1783.

vier. Dès la pointe du jour, on fit marcher vers le fort quatre cens cinquante, tant Matelots que Soldats de marine; leurs flancs étoient couverts par une compagnie de Pionniers, & par vingt autres Matelots armés de coutelas, qui portoient des échelles d'escalade; six autres compagnies les soutenoient avec deux pièces de Campagne. Toutes les troupes suivoient, à peu de distance, ce parti qui devoit livrer l'assaut. L'attaque fut prompte & décisive, & l'ennemi se vit bientôt délogé de ses ouvrages. La réduction du fort entraîna celle des vaisseaux amarrés dans le Havre. Deux bâtimens, dont un appartenoit à la Compagnie, se trouvèrent richement chargés; les autres étoient des espèces de bateaux, dont les cargaisons avoient peu de valeur. Les Anglois perdirent dans cet assaut trois Officiers & vingt Matelots ou Soldats de marine; le nombre de leurs blessés étoit tout au plus de quarante hommes. Cette expédition fut encore moins meurtrière pour les Hollandois; mais ils

Pertes  
respectives  
des Anglois  
& des Hol-  
landois.

DE LA  
eurent à  
fidérable  
de toute  
cens pri  
miral en  
Trinquer  
à Négap  
cellent I  
Compagn  
taques d  
Coroman  
lan. C'est  
tout la  
Hollando  
fait luire  
la Comp  
pective d  
Ile si ric  
Sir Ed  
à faire v  
quemale  
tres étal  
l'isle de  
que l'esc  
vée sur  
cingla ve  
veller se  
il mouil  
Macartn  
main, q



eurent à regretter une artillerie considérable, d'abondantes provisions de toute espèce, & plus de trois cens prisonniers européens. L'Amiral en avoit fait quatre cens à Trinquemale, & plus de cinq cens à Négapatam. Le Major Geils, excellent Ingénieur au service de la Compagnie angloise, dirigea les attaques des forts tant sur la côte de Coromandel que dans l'isle de Ceylan. C'est à lui qu'appartient surtout la gloire d'avoir expulsé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque tems aux yeux de la Compagnie britannique, la perspective d'un établissement dans cette Isle si riche en épiceries.

Sir Edward Hughes se disposoit à faire voile de la rade de Trinquemale, pour aller attaquer d'autres établissemens hollandois dans l'isle de Ceylan, lorsqu'il apprit que l'escadre françoise étoit arrivée sur la côte de Coromandel; il cingla vers Madras pour y renouveler ses provisions. Le 8 Février, il mouilla dans la rade, où Lord Macartney lui fit savoir le lendemain, que trente vaisseaux ennemis

1783.

Rencontre  
des flottes  
angloise &  
françoise.

1783. étoient à l'ancre environ à vingt-huit lieues du port. Le 15, on vit paroître à quatre milles de la rade douze vaisseaux de ligne, six frégates, huit gros transports & quelques prises. Sir Edward avoit emboissé son escadre de manière à pouvoir diriger efficacement ses bordées dans le cas d'une attaque générale; mais sur les quatre heures après-midi, les vaisseaux françois gouvernèrent vers la partie du Sud, dans l'espérance d'y attirer l'ennemi. Sir Hughes les poursuivit en effet; mais à si petites voiles, que les deux armées se trouvèrent le lendemain matin à une distance de cinq ou six lieues. Dans cette marche, les vaisseaux de guerre françois avoient laissé trop en arrière les transports & les prises qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral anglois voulant profiter de cette circonstance, fit le signal de chasse générale au Sud-Ouest, atteignit les navires séparés, en prit six, parmi lesquels se trouvoit le Lauriston. Ce transport chargé d'approvisionnement de guerre, & d'environ trois cens hommes du

DE  
régim  
Négar  
prises.  
Cep  
de cet  
l'ennem  
ner au  
lendem  
n'ayan  
comb  
se for  
quatre  
de tou  
en arri  
manœuv  
qui le p  
premièr  
sur lui  
seaux d  
par le  
Général  
guer le  
mique. L  
ter ouv  
tôt gén  
centre  
posé de  
quels h  
gèrent  
grand f

régiment de Lauzun fut envoyé à Négapatam, avec les cinq autres prises. 1783.

Cependant M. de Suffren informé de cette chasse, força de voile sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-Ouest. Il l'atteignit le lendemain matin, & Sir Edward n'ayant plus d'espoir d'éviter le combat, fit le signal à son escadre de se former en ligne de tête. Sur les quatre heures du soir, l'Exeter qui de tous ses vaisseaux étoit le plus en arrière, se trouva, par une fausse manœuvre, trop éloigné de celui qui le précédoit; trois vaisseaux de la première ligne françoise portèrent sur lui, tandis que quatre vaisseaux de la seconde ligne conduits par le Héros que montoit le Général, ferroient le vent pour gagner le centre de l'armée britannique. Le feu dirigé contre l'Exeter ouvrit l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis. Il étoit composé de cinq vaisseaux contre lesquels huit bâtimens françois dirigèrent leurs bordées avec le plus grand succès. L'avant-garde de la

Combat du  
17 Février  
1782. Victoi-  
re du Bailli  
de Suffren.

1783.

ligne angloise ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les signaux, & sans un danger manifeste de se voir séparée de l'arrière-garde. Sur les six heures, le vent s'éleva du Sud-Est & l'engagement se renouvela jusqu'à la nuit, avec moins de désavantage pour l'ennemi, dont tous les vaisseaux avoient plus ou moins souffert dans ce combat. Le Superbe que montoit l'Amiral, y perdit sa grande vergue, & fut violemment endommagé dans sa mâture; lorsque les deux armées se séparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans sa cale. L'Exeter étoit presque réduit à l'état d'un vaisseau naufragé. Il avoit fait un signal de détresse, qui sans doute auroit été celui de sa perte, pour peu que l'action eût continué.

L'Amiral anglois vint se réparer à Trinquemale, d'où il fit voile pour Madras le 4 Mars, avec son escadre réduite à dix vaisseaux de ligne même avant le combat du 17 Février. Elle avoit perdu l'Annibal, vaisseau de cinquante canons, dont M. de Suffren s'étoit emparé, lors

DE  
de son  
mande  
peu d  
cadre  
Bailli  
mande  
dans  
bat qu  
les re  
préluc  
marine  
L'a  
core  
Suffren  
tre, d  
deven  
jonctio  
Sultan  
vaissea  
soixan  
réunis  
Edwar  
fort,  
drass,  
male  
lades.  
avoit  
dans  
puis le  
fut to

de son passage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves étoit mort peu de jours après l'arrivée de l'escadre françoise. Dès ce moment, le Bailli de Suffren avoit pris le commandement de nos forces navales dans les Grandes Indes; le combat qu'on vient de décrire, d'après les relations britanniques, y fut le prélude des triomphes de notre marine.

L'action du 12 Avril fut encore plus glorieuse pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu supérieur en forces par la jonction des vaisseaux de ligne le Sultan & le Magnanime. Ces deux vaisseaux de soixante-quatre & de soixante-quatorze canons, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward; qui, se fiant trop à ce renfort, discontinua sa route vers Madras, & reprit celle de Trincomale où il vint débarquer ses malades. En traversant la baie, il avoit reconnu l'escadre françoise dans la partie du Nord-Est. Depuis le 8 jusqu'au 11 Avril, elle fut toujours en vue & toujours

1783.

Combat du  
12 Avril  
1782, encore plus glorieux pour M. de Suffren.

1783.

dans la même position ; mais le 12, à la pointe du jour, elle en changea de manière à prendre le vent sur l'escadre angloise, & bientôt on la vit toutes voiles dehors, se porter avec rapidité sur l'arrière-garde ennemie. Il fallut se déterminer au combat ; & sur les neuf heures du matin, l'Amiral anglois donna le signal de former la ligne de bataille. Les manœuvres préliminaires se continuèrent de part & d'autre jusqu'à midi quinze minutes, que l'escadre françoise arriva pour engager l'action. A une heure & demie, les avant-gardes des deux armées commencèrent à se canonner, & presqu'au même instant, le Héros & l'Orient se portèrent sur le Superbe qu'ils combattirent à la portée du pistolet, l'espace de neuf ou dix minutes ; mais pour faire place aux vaisseaux de son arrière-garde, & les mettre à portée d'attaquer le centre de l'ennemi, M. de Suffren s'avança sur le Monmouth qui se trouvoit engagé, dans ce moment, avec un autre vaisseau françois, & dont le

grand

DE  
 gran  
 furen  
 de q  
 ner l  
 core  
 égale  
 deux  
 rent  
 à que  
 batail  
 dont  
 lon su  
 tres v  
 n'avoit  
 dans la  
 conser  
 & le  
 escadr  
 qu'elle  
 le com  
 nique ;  
 Edwar  
 nière à  
 cond e  
 gagna  
 de se r  
 qué ses  
 se mon  
 homme  
 relation  
 Tom

grand mâc & le mâc d'artimon furent emportés, ce qui l'obligea de quitter la ligne, & d'abandonner le combat, qui se soutint encore trois heures avec une fureur égale de part & d'autre. Enfin les deux armées se séparèrent, & vinrent mouiller chacune de leur côté, à quelque distance du champ de bataille. A l'exception du Héros, dont il fallut transporter le pavillon sur l'Annibal françois, les autres vaisseaux de M. de Suffren n'avoient pas infiniment souffert dans la journée du 12 Avril; tous conservoient leurs principaux mâts, & le 19, les dommages de notre escadre furent si bien réparés, qu'elle se vit en état de renouveler le combat contre l'escadre britannique; mais les vaisseaux de Sir Edward étoient maltraités de manière à ne pouvoir se tirer d'un second engagement. Pour l'éviter, il gagna Trinquemale où il acheva de se réparer, après avoir débarqué ses blessés & ses malades, qui se montoient à sept ou huit cents hommes. S'il falloit s'en tenir aux relations de l'Amiral Hughes, il

1783.

1783,

n'auroit péri que cent soixante Anglois dans les actions du 12 Avril & du 17 Février ; mais on fait quelle confiance il faut accorder à ces relevés infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ces deux circonstances, l'escadre françoise perdit une fois moins de monde que l'escadre britannique.

Les troupes  
d'Ayder sont  
battues par  
les Anglois.

Les Anglois soutenoient mieux l'honneur de leurs armes sur terre que sur mer, & se dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faisoient essuyer les François. Le Général Meadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec une grande partie de la flotte, ci-devant aux ordres du Commodore Johnstone. Il y débarqua environ trois mille Européens, & ce renfort balançoit au moins celui des troupes françoises nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la destination étoit d'assister le Conquérant indien. Une suspension d'hostilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie britannique, favorisoit d'ailleurs, à cette époque, le succès des expéditions projetées contre Ayder-Aly-Kan. Le Gouverneur & le Conseil

de Bombay  
tances  
mille S  
Tellich  
der ten  
tems.  
le Major  
doit la  
une fort  
cens ho  
douze c  
route. I  
beau-frè  
fugie da  
ques bra  
poursuiv  
rendit  
prisonniè  
militaire  
de rroupi  
glois cor  
ces de c  
nombre  
vaux, &  
de bouc  
triomphe  
former l  
der-Aly  
rendit à  
Général



de Bombay, profitant de ces circonstances, détachèrent aussitôt deux mille Sypahis pour aller secourir Tellicherry que les troupes d'Ayder tenoient assiégé depuis long-tems. Moyennant ce renfort, le Major Abington qui commandoit la garnison de cette place, fit une sortie vigoureuse où il tua cinq cens hommes à l'ennemi; en prit douze cens & mit le reste en déroute. Le Général Sarder Cawn, beau-frère d'Ayder Aly, s'étoit réfugié dans un fort voisin avec quelques braves Indiens; Abington l'y poursuivit, investit le fort, s'en rendit maître, fit Sarder Cawn prisonnier, & lui enleva sa caisse militaire qui contenoit trois laces de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante piéces de canon à l'ennemi, un pareil nombre d'éléphans, soixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour compléter son triomphe, le Major Abington alla former le siège de Mahé, qu'Ayder-Aly avoit fortifié; la place se rendit à la première sommation du Général anglois.

1783.

Ces revers n'abattirent point le  
 1783. courage du Héros de l'Inde, &  
 Politique lorsque Sir Eyre Coote proposa  
 d'Ayder-A- d'échanger les troupes d'Ayder fai-  
 ly. Ses triom- tes prisonnières à Négapatam, pour le  
 phes. Colonel Braithwaite qui étoit tom-  
 bé au pouvoir des Indiens avec le  
 détachement qu'il commandoit, la  
 réponse du brave Asiatique fut  
 qu'en se laissant prendre, ces lâches  
 Indiens s'étoient rendus indignes  
 de l'échange proposé. La politique  
 dicta cette réponse de l'inexorable  
 Nâbab, qui avoit encore plus à  
 cœur de multiplier les pertes de  
 l'ennemi, que de réparer les sien-  
 nés. Pour remplir cet objet, il va-  
 loit mieux garder ses prisonniers,  
 que de recouvrer quelques Sol-  
 dats d'une bravoure suspecte. Il  
 entroit dans le plan du Conqué-  
 rant indien d'épuiser les forces  
 britanniques, même par ses dé-  
 faites; mais ce fut par une vic-  
 toire qu'il les affoiblit, en battant  
 l'armée de Sir Coote dans le  
 Bengale, où il fit un grand mas-  
 sacre de cette armée. Cet évène-  
 ment réduisoit le Général Anglois  
 à la plus affreuse détresse. Les en-

DE  
 nemis  
 majeure  
 & dès  
 campa  
 de son  
 des vi  
 tillerie  
 troupe  
 posa vi  
 famine  
 tail sur  
 l'Inde  
 Après  
 Braithw  
 Février  
 der-Aly  
 ficier fr

(1) C  
 appelé  
 angloise  
 Lorraine  
 première  
 de la vie  
 l'Inde, ap  
 de Pondic  
 telligence  
 gent de  
 qui regno  
 l'Inde, le  
 des gens  
 nition qu'

nemis venoient de lui enlever la majeure partie de ses munitions, & dès le commencement de cette campagne, il se vit privé des bêtes de somme employées au transport des vivres, des bagages & de l'artillerie; ce qui tint longtems les troupes dans l'inaction, & les exposa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail sur les opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, qui fut battu le 18 Février par Tippe Saïb, fils d'Ayder-Aly, & par le fameux Lallé, Officier françois, (1) qui commandoit

Expéditions  
de Goudelour & de Pormacoli.

(1) Ce brave guerrier communément appelé Lally, suivant la prononciation angloise, naquit dans un Village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans sa première jeunesse. Il se lassa bientôt de la vie contemplative, & passa dans l'Inde, après s'être engagé dans le Régiment de Pondichéry. Il s'y distingua par son intelligence & son activité, & fut fait Sergeant de sa compagnie. Mais le désordre qui regnoit parmi les troupes françoises de l'Inde, le dépit de se voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & la punition qu'on lui infligea, pour quelques

1783. les troupes indiennes sous le Prince  
 Asiaticque; l'armée aux ordres de  
 M. du Chemin se mit en route pour  
 Coudelour, place importante qui

paroles peu respectueuses, adressées à un  
 Magistrat de Pondichéry, déterminèrent  
 M. Lallé à désertir. Il avoit débauché qua-  
 tre-vingts hommes de son bataillon, qui le  
 suivirent avec leurs armes & leurs bagages.  
 Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres  
 mécontents auxquels ils s'associèrent. Le  
 Sergent François montra tant de capacité,  
 de prudence & de bravoure, qu'il se fit  
 bientôt remarquer de son nouveau maître.  
 Il obtint le commandement de sa troupe,  
 & justifia le choix d'Ayder dans toutes  
 les occasions. Peu de tems après, le Nabab  
 déclara la guerre aux Anglois, & ce fut  
 alors que M. Lallé déploya son attachement  
 pour la France. Tout ce qu'il avoit  
 de crédit & de talens fut employé à l'avantage  
 de ses anciens compatriotes, dont il  
 se montra constamment le défenseur &  
 l'ami. La Cour de France informée des  
 bons offices de M. Lallé, non seulement  
 lui pardonna sa désertion, mais jugea con-  
 venable de lui envoyer le brevet de Lieu-  
 tenant-Colonel, & la croix de Saint-Louis,  
 qu'il reçut en 1782. Telles sont l'origine  
 & la fortune de l'Officier François, auquel  
 Ayder-Ali-Kan dû une grande partie de  
 ses triomphes & de sa gloire, pendant les  
 deux dernières guerres.

DE  
 se ren  
 d'une  
 Officie  
 à Madr  
 y être  
 nombre  
 & de tr  
 nes. L  
 torieus  
 dont e  
 capitul  
 ditions  
 les In  
 station  
 Sir Ey  
 dans c  
 pour la  
 fit des  
 menac  
 où Ay  
 menfes  
 les tro  
 cinq m  
 Sir Co  
 vançoi  
 cipita  
 l'acqui  
 moins  
 nemis  
 nate.

se rendit le 3 Avril, aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers européens furent envoyés à Madras avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également européennes. Le surlendemain, l'armée victorieuse se porta vers Pormacoli, dont elle forma le siège. La place capitula le 17, & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens vinrent prendre leur station sur les montagnes rouges. Sir Eyre Coote n'osa les attaquer dans ce poste avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui sembloient menacer le grand magasin d'Arnée, où Ayder-Aly avoit rassemblé d'immenses provisions. Le premier Juin, les troupes angloises en étoient à cinq milles, & ce jour-là même, Sir Coote fut informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées; il précipita sa marche vers le magasin, dont l'acquisition ne lui promettoit rien moins que l'expulsion totale des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà son avant-garde étoit

1783.

Le grand  
magasin  
d'Ayder  
menacé.

1783.

devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorsque l'arrière-garde fut assaillie d'une canonnade qui suspendit tout-à-coup les travaux de l'armée. Cette attaque soudaine annonçoit l'approche d'Ayder, & le Général anglois fit ses dispositions pour le combat, malgré le désavantage de sa position. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas fond, & commandée par un terrain élevé, dont les ennemis avoient pris possession. Leurs diverses attaques se réduisirent à un point déterminé, & Sir Eyre Coote saisit ce moment pour charger l'armée d'Ayder, qui ne voulut point courir les risques de ce choc dangereux. Il fit une retraite précipitée, quoiqu'assez régulière, & laissa derrière lui un canon, cinq tombereaux, & deux ou trois chariots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le magasin d'Arnée, & cet objet fut rempli le 3 Juin, sans que le Général anglois eût pu soupçonner la marche de l'armée indienne. Sir Coote garda sa position avancée, jusqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en

Il vient couvrir ce magasin.

DE L  
cherche  
camper  
tore.

Une  
mée y fu  
où six m  
Cavaleri  
pièces.  
les trou  
une fâch  
de la ca  
à la gar  
derniers  
mouvem  
cuta ; ma  
il fallut  
milles, &  
marche,  
reuse, o  
enlevèren  
ficiers &  
lui-même  
de la co  
blit au  
remettre  
au Majo  
la démi  
Hector  
barqué  
chargé

chercher une autre. Le 8, il vint camper dans le voisinage de Trivatore.

1783.

Une partie considérable de l'armée y fut attirée dans une embuscade où six mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduisit les troupes de Sir Eyre-Coote à une fâcheuse inaction pour le reste de la campagne. Le secours porté à la garnison de Villore dans les derniers jours d'Août, fut le seul mouvement avantageux qu'elle exécuta ; mais pour sauver cette place, il fallut faire plus de deux cents milles, & cette longue & pénible marche, dans une saison très-rigoureuse, occasionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Sir Eyre Coote lui-même eut beaucoup à souffrir de la contagion. Sa santé s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de son armée au Major général Stuart qui, par la démission & la retraite de Sir Hector Munro nouvellement embarqué pour l'Europe, se trouva chargé du commandement en chef

Echec de l'armée de Sir Coote. Son inaction.

Maladie de Sir Coote. Stuart prend le commandement général,

**des troupes de la Compagnie dans  
cet établissement,**

1783.

Opérations  
de terre peu  
décisives.

Pendant tout le reste de la campagne, la suite des opérations de terre fut peu décisive de la part des Anglois & des Indiens. Le 2 Septembre, le Colonel Humberstone s'étoit mis en marche de Callicut; après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois suivant, devant Palacatcherry où il fut bientôt harcelé par l'ennemi, & contraint de fuir jusqu'à Munguncottah, l'un des forts qu'il avoit enlevés dans sa première marche. Cette retraite précipitée lui coûta tous ses bagages & la majeure partie de ses provisions. La position du Colonel étoit des plus critiques; ce qui déterminâ le Gouvernement de Bombay à lui faire passer un renfort de quatre cens Européens, & de quinze cens Sypahis, auxquels devoient se joindre trois bataillons, attendus de la station du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews n'arriva point à Callicut assez à tems pour dégager Humberstone qui, se voyant au moment d'être assailli par Tipposaïb,

fit sauter  
de Mu  
fugier  
poste h  
l'armée  
mille h  
mille d'  
six mil  
Colone  
Mac-L  
l'armée  
dans ce  
fort, &  
heureux  
mandoi  
tenus p  
Tippos  
lignes c  
essuyèr  
côta c  
Le rest  
vière d  
cembre  
lacatche  
Matthew  
détache  
en dang  
rer quel  
força l'a  
porta su



fit sauter, le 12 Novembre, le fort de Mungurycottah, & vint se réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poste huit jours après, afin d'éviter l'armée indienne qui consistoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ six mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée angloise. M. Lallé l'attaqua dans ce poste naturellement très-fort, & son Entreprise ne fut pas heureuse. Les Européens qu'il commandoit, quoique vaillamment soutenus par les Indiens aux ordres de Tippo-Saïb, ne purent forcer les lignes de Panamy, & l'échec qu'ils essuyèrent en cette occasion, leur coûta cinq ou six cens hommes. Le reste des troupes repassa la rivière dans la matinée du 12 Décembre, & vint se retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa, que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il se porta sur le fort Onore, qu'il prit

1783.

Le Général  
Matthews  
prend le fort  
Onore.

1783.

Mort d'Ay-  
der Aly. Ac-  
tivité du Mar-  
quis de Bussy.

d'assaut le 5 Janvier. Trois cens hommes, la plûpart Indiens, périrent dans cette expédition.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une supériorité marquée dans cette partie de l'Inde ; mais la mort d'Ayder-Aly-Kan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'espoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus décisive avec les Indiens. Heureusement que M. le Marquis de Bussy avoit envoyé ses expéditions politiques aux différens Princes de l'Asie ; & il est à croire que, si la guerre avoit continué dans l'Inde, cet infatigable Général nous auroit ménagé de puissans alliés parmi les Nababs. Il faisoit d'ailleurs, tant à l'Isle de France qu'à l'Isle de Bourbon, tous les préparatifs militaires que pouvoient comporter les foibles moyens de ces colonies, & tâchoit de balancer par son activité, ce que la fortune avoit opposé de contrariétés & d'obstacles à l'exécution des projets, dont il étoit chargé. Disons en peu de mots quels furent ces projets & ces obstacles,

En q  
la missio  
ler att  
Ténéris  
Brest le  
cette ré  
au Cap  
& n'y  
cessaire  
cadre,  
nemens  
Avec l  
Bussy,  
s'exécu  
& il éto  
de terre  
l'Isle de  
de Juin  
avant l  
niques,  
nos op  
débarqu  
riffe, M  
ment le  
d'être  
traies,  
Kempe  
Cap de  
informé  
rangeoi

En quittant les ports de France, la mission de ce Général fut d'aller attendre à Sainte - Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Brest le 11 Décembre 1781. Après cette réunion, il devoit se rendre au Cap de Bonne - Espérance, & n'y séjourner que le tems nécessaire pour ravitailler son escadre, & se munir d'approvisionnementens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Buffy, le plan du Ministère pouvoit s'exécuter en cinq ou six mois, & il étoit probable que nos forces de terre & de mer se réuniroient à l'Isle de France, dès les premiers jours de Juin. Cette jonction effectuée avant l'arrivée des secours britanniques, eût garanti le succès de nos opérations dans l'Inde. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Buffy attendit vainement le convoi de Brest qui venoit d'être dispersé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempensfelt. Il partit seul pour le Cap de Bonne-Espérance, où il fut informé de cette dispersion qui dérangeoit ses projets ultérieurs. Il

1783.

Contrariétés  
qu'éprouve  
ce Général;

1783.

apprit aussi que M. d'Orves avoit fait une expédition pour l'Inde; & ce qui dut ajouter à sa perplexité, le Gouverneur lui fit part des avis qu'il recevoit d'Angleterre & de Hollande, & qui tous annonçoient le départ d'une escadre angloise avec cinq ou six mille hommes, dont la mission étoit de tenter une entreprise sur le Cap de Bonne-Espérance. Quoique privé des secours attendus d'Europe, & de ceux qu'il s'étoit flatté de trouver à l'Isle de France, dont les forces venoient d'être transportées dans l'Inde, le Marquis de Bussy fut obligé de laisser au Cap cinq ou six cens hommes. Il étoit nécessaire de préserver cette place importante du coup de main, dont elle étoit menacée par les Anglois, ou de leur faire acheter le succès assez cher, pour les mettre hors d'état de conserver l'égalité de forces dans les Indes. Cet arrangement pris, le Général mit à la voile pour l'isle de France avec un convoi chargé de vivres, d'agres & d'autres approvisionnemens. Il arriva le 31 Mai à Port-Louis où

il trouva occupé qu'en m Suffren se hâta de mandant escortée lustre & gate la C conserve supérieur que ceu ports d' tué leur ghes; m moins fo force de Suffren, rience & qui par miner si l'Inde: quelque omis dan nous ob à l'époc chef, d ves arri ainsi di Le 15 vale se t

il trouva le Vicomte de Souillac occupé des secours tant en hommes qu'en munitions, dont le Bailli de Suffren sollicitoit l'envoi. M. de Buffry se hâta de faire expédier à ce Commandant un convoi de neuf flûtes escortées des vaisseaux de ligne l'Illustre & le Saint-Michel, & de la frégate la Consolante. Ce renfort devoit conserver à l'escadre françoise une supériorité de trois vaisseaux, tant que ceux des Anglois expédiés des ports d'Europe n'auroient pas effectué leur jonction avec l'Amiral Hughes; mais l'espoir du succès étoit moins fondé, de notre part, sur la force de l'escadre aux ordres de M. de Suffren, que sur les talens, l'expérience & l'intrépidité de ce Général qui par ses opérations, alloit terminer si glorieusement la guerre de l'Inde: opérations décisives, dont quelques détails importans, mais omis dans les relations précédentes, nous obligent de reprendre la chaîne à l'époque du commandement en chef, dont la mort du Comte d'Orves arrivée le 9 Février, avoit, pour ainsi dire, investi M. de Suffren.

Le 15 de ce mois, notre armée navale se trouvant en vue de Madras,

1783.

Détails omis  
dans les rela-  
tions des af-  
faires navales

1783. fit route sur l'escadre angloise alors  
 du 17 Février emboffée fort près de terre. Il sur-  
 & du 12 A- vint un calme, & la position de  
 vril. l'ennemi étoit avantageuse; il y  
 auroit eu de l'imprudence à livrer  
 le combat. M. de Suffren vint mouil-  
 ler à une lieue de la flotte de Hu-  
 ghes, dont il observa les mouve-  
 mens pendant quelques heures. Sur  
 le soir, il fit signal d'appareiller, &  
 dirigea sa marche vers Pondichéry.  
 L'armée angloise avoit mis à la voile  
 presqu'au même instant; on l'apper-  
 çut au Nord-Nord-d'Ouest. Aussitôt  
 M. de Suffren marcha sur deux co-  
 lonnes, & fit signal aux vaisseaux  
 françois de se diriger de ma-  
 nière à ne pas tomber sous le vent  
 qui étoit alors Nord-Nord-Est. Les  
 précautions du Général n'empê-  
 chèrent pas que l'escadre ne se trou-  
 vât le lendemain matin entièrement  
 séparée du convoi, dont quelques  
 bâtimens tombèrent au pouvoir des  
 Anglois. Cependant l'Amiral Hu-  
 ghes, après s'être mis en panne,  
 avoit fait signal de ralliement à son  
 escadre. L'avant-garde de l'escadre  
 françoise se trouvoit alors à trois  
 lieues de l'ennemi, & l'arrière-  
 garde en étoit à cinq lieues.

DE L  
 L'oppo  
 autre o  
 avant d  
 deux ar  
 qu'à troi  
 tion cess  
 brume é  
 l'Amiral  
 riétés en  
 une vict  
 du sort  
 vint mou  
 Le prem  
 lieu, Co  
 y repa  
 gloise le  
 à la fin d  
 bâtimens  
 tèrent le  
 Aprè  
 Porto - I  
 troupes  
 transpor  
 mit à la  
 cher l'A  
 il apper  
 vaisseaux  
 Hughes.  
 babord  
 L'escadr

L'opposition des vents fut un autre obstacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat. Les deux armées n'en vinrent aux prises qu'à trois heures & demie, & l'action cessa deux heures après. Une brume épaisse favorisa la retraite de l'Amiral Hughes, & ces contrariétés enlevèrent à M. de Suffren une victoire qui pouvoit décider du sort de l'Inde. Notre escadre vint mouiller le 19 à Pondichéry. Le premier Mars, M. de Beau lieu, Commandant de la Bellonne, y reparut avec la corvette angloise le Chasseur qu'il avoit prise à la fin de sa croisière, dont quinze bâtimens enlevés à l'ennemi constatarent le succès.

Après avoir fait débarquer à Porto - Novo, les munitions & les troupes qu'il avoit à bord de ses transports, le Bailli de Suffren remit à la voile le 23, pour aller chercher l'Amiral anglois. Le 9 Avril, il apperçut dans le Nord quatorze vaisseaux; c'étoit l'escadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-Est. L'escadre françoise tint la bordée

1783.

opposée jusqu'à onze heures du matin que M. de Suffren fit signal de former l'ordre de bataille, en virant de bord sur les Anglois qui tenoient le vent, & prenoient la fuite. Nous continuâmes la chasse les deux jours suivans, toujours à une assez grande distance des vaisseaux britanniques. On s'aperçut enfin, à quelque mouvement de l'Amiral, que son intention étoit de passer en avant de l'escadre françoise pour gagner Trinquemale, ce qui détermina M. de Suffren à faire courir large dans la route du Sud-Sud-Est. Sur les sept heures du lendemain matin, il fit signal de chasse générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-Ouest & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'escadre angloise se vit tellement gênée par la terre, qu'il fallut se résoudre à combattre. Comme plusieurs de nos vaisseaux étoient alors fort éloignés, notre ligne de bataille ne se trouva formée qu'à midi, sur le même bord que les Anglois. Bientôt M. de Suffren fit signal à toute son escadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le

Bizarre  
la hanche  
la ligne  
doubler.  
essuyèrent  
britannique  
ouvrit le  
miral Hu  
combatti  
heure, a  
exemple.  
ros furent  
dépassa l'  
battre le  
en avant.  
nutes, c  
son grand  
timon; n  
un état à  
ner. Ces  
core le feu  
lorsque l'  
rent le d  
arriva en  
sous le v  
qui fut r  
sa ligne  
s'en empa  
étoit pass  
le comba



Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaisseau de guerre de la ligne ennemie, & même de le doubler. L'Arthésien & le Vengeur essuyèrent le premier feu de l'escadre britannique; mais bientôt le Héros ouvrit le sien sur le vaisseau de l'Amiral Hughes. Les deux Amiraux combattirent, pendant une demi-heure, avec un acharnement sans exemple. Mais les manœuvres du Héros furent tellement hachées, qu'il dépassa l'Amiral anglois & vint combattre le Monmouth qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaisseau fut démâté de son grand mât & de son mât d'artimon; mais le Héros étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner. Cependant il repoussoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorsque l'Orient & le Brillant vinrent le dégager. L'Amiral anglois arriva en même tems, & se porta sous le vent du vaisseau démâté, qui fut remorqué & conduit dans sa ligne au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit passé sur l'Ajax; il continua le combat jusqu'à six heures du

1783.

soir, avec un avantage qu'il se proposoit de rendre plus décisif le lendemain. A la pointe du jour, ses vaisseaux se trouvèrent mouillés à deux lieues de l'escadre angloise. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla sur les onze heures, & pendant trois jours, il louvoya devant les ennemis qui étoient emboffés sans faire aucun mouvement. Leur position avantageuse ne permettant pas de les attaquer au mouillage, notre escadre fit route vers Batacolo où elle débarqua ses blessés, (1) prit quelques rafraichissemens, & remit incessamment en mer, pour chasser l'escadre ennemie dès qu'elle sortiroit de Trinquemale. Dans la soirée du 5 Juin, l'armée françoise vint mouiller à Tranquebar, où trois vaisseaux

---

(1) Ils étoient au nombre de trois cens soixante-quatre, qui, avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat, formoient une diminution de cinq cens trois hommes, dans les équipages de l'escadre. Le Vicomte de Bourdelle & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts.

DE LA  
Hollando  
de Batav  
cargaifon  
fions de  
Suffren y  
der-Aly-  
bab lui t  
confiance  
mandoit u  
Cette inv  
Suffren à  
Goudelou  
cessaire q  
cens Eur  
pahis, de  
res de ses  
Ce fut  
gate la Be  
Général, q  
elle avoit  
britanniqu  
perdit pas  
barqueme  
trois cens  
toutes ses  
former le f  
escadre ap  
le furlend  
vaisseaux  
cette plac

Hollandois expédiés par la régence de Batavia, l'attendoient avec des cargaisons de riz & d'autres provisions de bouche. Le Bailli de Suffren y reçut des lettres d'Ayder-Aly-Kan, par lesquelles ce Nabab lui témoignoit beaucoup de confiance & d'amitié, & lui demandoit une entrevue particulière. Cette invitation déterminâ M. de Suffren à gagner le mouillage de Goudelour, où il étoit d'ailleurs nécessaire qu'il allât prendre quatre cens Européens & huit cens Siphahis, destinés à remplacer les pertes de ses équipages.

Ce fut à Goudelour que la frégate la Bellone vint donner avis au Général, que dans la matinée du 25, elle avoit été chassée par l'escadre britannique. Le Bailli de Suffren ne perdit pas un moment : il hâta l'embarquement des renforts, y joignit trois cens hommes d'artillerie, & fit toutes ses dispositions pour aller former le siège de Négapatam. Son escadre appareilla le 3 Juillet, & le surlendemain, elle apperçut les vaisseaux anglois au mouillage de cette place. Les nôtres se mirent

1783.

Combat du  
6 Juillet. Sir  
Hughesabam  
donne le  
champ de bataille.

1783.

en ligne pour approcher l'ennemi, & se formèrent, en prenant la bordée du large. Ils étoient sous le vent qui souffloit alors du Sud-Ouest, & le vaisseau l'Ajax venoit d'essuyer un grain qui lui avoit enlevé deux mâts. A l'entrée de la nuit, les deux Généraux firent mouiller leurs escadres; elles mirent sous voiles dès la pointe du jour; l'Ajax n'étoit point encore réparé. Sur les dix heures & demie, les armées s'approchèrent à la distance de deux cens cinquante toises. L'Amiral Hughes commença le combat; notre vaisseau le Brillant fut absolument désemparé. Ce vaisseau dériva, & le Héros, que montoit le Général, força de voiles pour le couvrir. Le Sphinx, serrefile du Héros n'étoit pas en meilleur état que le Brillant. Enfin les deux lignes se rompirent, M. de Suffren fit signal à l'escadre de virer vent-arrière, pour sauver la ligne à l'autre bord, & secourir le Brillant, qui ne pouvant plus gouverner, avoit pris les amures à babord. Le Sévère qui avoit eu sa vergue emportée, faisoit route sur

DE

l'escad  
anglois  
Bailli  
Sévère  
de l'esc  
longea  
plus c  
étoient  
nèrent  
Généra  
vint m  
route p  
dans la  
deux a  
souffert  
(1) n  
le prem  
de cett  
séquent

(1) La  
huit hon  
dont le  
mais la p  
considéra  
l'Amiral  
soit port  
des blessé  
cette liste  
britanniq  
de plus de

l'escadre devant le Sultan, vaisseau  
 anglois détaché à sa poursuite. Le  
 Bailli de Suffren vint dégager le  
 Sévère qui se rangea sous le vent  
 de l'escadre. Le combat se pro-  
 longea dans cette position encore  
 plus d'une heure. Les Anglois  
 étoient si maltraités, qu'ils abandon-  
 nèrent enfin le champ de bataille. Le  
 Général François ferra la côte, &  
 vint mouiller à Karical. Le 7, il fit  
 route pour Goudelour, où il arriva  
 dans la matinée du 8 Juillet. Les  
 deux armées avoient également  
 souffert dans la journée du 6 ;  
 (1) mais l'Amiral Hughes fit  
 le premier sa retraite, & la gloire  
 de cette journée est due par con-  
 séquent au Bailli de Suffren.

1783.

---

(1) La France y perdit cent soixante dix-  
 huit hommes, sans compter les blessés,  
 dont le nombre fut d'environ six cens ;  
 mais la perte des Anglois n'étoit pas moins  
 considérable, quoique dans le relevé de  
 l'Amiral Hughes, le nombre des morts ne  
 soit porté qu'à soixante dix-sept, & celui  
 des blessés à deux cens vingt-trois. Dans  
 cette liste infidelle, les pertes de l'escadre  
 britannique sont constamment diminuées  
 de plus de moitié.

1783.  
Prise de Trin-  
que-male.

Après avoir réparé ses vaisseaux, M. de Suffren appareilla de Goudelour, & fit route pour l'Isle de Ceylan où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar qui étoit arrivé à Galles avec l'Illustre, le Saint-Michel, & les transports expédiés de l'Isle de France, rallia l'escadre avec son convoi dans la soirée du 21, & les trois jours suivans furent employés aux préparatifs d'une descente à Trinque-male. Le 25, notre flotte vint mouiller à Bak-baie sans rencontrer un seul navire. Les batteries de la côte tirèrent plusieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas le Général de l'envoyer reconnoître sur les dix heures du soir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les troupes aux ordres du Baron d'Agoult, se portèrent sur le champ vers la place, dont M. Desfois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dressées en moins de trois jours, & le 29, à sept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, & celles de la droite s'étant avancées, firent

taire

DE L  
taire en  
nemis.  
30, le H  
d'Agou  
neur Ma  
La capi  
soir, d  
à la vu  
Le len  
présenta  
bourg,  
conditio  
furent ho  
Le prem  
avoir dé  
cis, elle  
sur des b  
de Sa Ma  
que les tr  
traitées c  
çois.

A l'exc  
tachées p  
conquises  
se rembar  
Le 2, or  
gloise, &  
du jour,  
sous le vé  
male. Le  
Tome I

taire en peu de tems celui des ennemis. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult, sommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut signée le même soir, & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes françoises. Le lendemain matin, l'armée se présenta devant le fort d'Ostenbourg, qui se rendit aux mêmes conditions que Trinquemale; elles furent honorables pour la garnison. Le premier article portoit qu'après avoir déposé ses armes sur les glaces, elle seroit conduite à Madras sur des bâtimens équipés aux frais de Sa Majesté Très-Chrétienne, & que les troupes angloises y seroient traitées comme les équipages françois.

A l'exception des Compagnies détachées pour la sûreté des places conquises, toute l'armée victorieuse se rembarqua le premier Septembre. Le 2, on découvrit l'escadre angloise, & le lendemain, à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues sous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit sous

1783.

Engagement  
partiel entre  
les deux escadres. Perte  
du vaisseau  
l'Orient.

1783.

voiles en ordre de bataille, & poursuivit les ennemis, dont toutes les manœuvres annonçoient l'intention d'éviter le combat. Ce ne fut qu'à deux heures après-midi, que le Général François les joignit avec quelques vaisseaux. Le Héros qu'il montoit, fut puissamment secondé dans ce combat par l'Ajax & l'Illustre. Cet engagement partiel dura jusqu'à six heures & demie. L'Amiral Hughes profita de l'obscurité pour se retirer, & notre escadre fit route vers Trinquemale. Dans cette marche, nous perdîmes l'Orient, vaisseau de soixante-quatorze canons, dont on ne sauva que l'équipage & quelques effets. Les dommages de ce dernier combat exigeoient des réparations, qui, jusqu'au 28 Septembre, forcèrent à l'inaction le Général impatient de regagner la côte de Coromandel, d'y combattre l'escadre britannique, & de se mesurer une sixième fois avec son Amiral.

Hughes s'attribue faussement l'honneur de ces divers combats.

Il est bien démontré que le Bailli de Suffren eut l'avantage dans ces divers combats, dont M. Hughes ôsa pourtant s'attribuer le

DE L

succès  
rauté d  
tera de  
tions de  
l'affaire  
» heureu  
» former  
» dans c  
» seaux  
» une su  
» cadre  
» poussés  
» ment c  
» avec f  
» j'ai tou  
» sieurs v  
» tombés  
» jesté »

L'An  
quelques  
» la mat  
» me par  
» songeai  
» nemi ».  
ne déme  
ses asser  
tendus a  
annique  
Une autr  
de cette



succès dans ses dépêches à l'Amirauté d'Angleterre. On se contentera de relever ici quelques propositions de sa lettre à M. Stephens, sur l'affaire du 6 Juillet. « Je m'estime » heureux, dit-il, de pouvoir informer leurs Seigneuries, que dans cet engagement, les vaisseaux à mes ordres ont obtenu une supériorité décidée sur l'escadre ennemie. Si le vent les eût poussés hors de l'action au moment où l'ennemi prenoit la fuite avec ses vaisseaux désarmés, j'ai tout lieu de croire que plusieurs vaisseaux de ligne seroient tombés au pouvoir de Sa Majesté ».

1783.  
Contradictions de ce Général.

L'Amiral anglois avoit dit quelques lignes plus haut : « Dans la matinée du 7, mon escadre me parut si maltraitée, que je ne songeai plus à poursuivre l'ennemi ». Cet aveu de M. Hughes ne dément-il pas absolument toutes ses assertions relatives aux prétendus avantages de l'escadre britannique sur l'escadre françoise? Une autre preuve, que la gloire de cette journée appartient à

1783.

M. de Suffren, c'est la nécessité où se trouva l'Amiral anglois d'aller réparer ses dommages dans la rade de Madras, d'abandonner ainsi l'isle de Ceylan, & d'exposer l'importante conquête de Trinquemale à tomber aux mains des François; ce qui arriva peu de jours après. M. Hughes avoit prévu cet évènement; il déclare ses craintes à ce sujet, dans plusieurs de ses lettres. Il paroît suffisamment prouvé, que si, dans une telle circonstance, il perdit de vue la flotte françoise, c'est qu'il avoit été battu à l'affaire de 6 Juillet. Dans tout autre hypothèse, sa retraite à Madras ne seroit pas excusable.

Autres détails sur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en soit, l'escadre à ses ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée des renforts attendus par le convoi de Sir Richard Bickerton, que pour sauver Trinquemale, s'il en étoit encore tems. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit le pavillon françois qui flot-  
toit sur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren

vint à  
&, c  
une à  
tint v  
notre  
l'Amir  
victoir  
il conv  
fort m  
renonc  
fer le  
seurs d  
gier à  
ses per  
tableau  
rauté d  
dèle, c  
faire da  
bre est  
la supé  
sibleme  
bre, M  
la rade  
à faire  
espéro  
Bickert  
le 21 D  
qu'il lui  
mois p  
ment. C

vint à la rencontre des ennemis, &, comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint victorieusement l'honneur de notre pavillon. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'osa réclamer la victoire, & s'il n'avoit pas sa défaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'isle de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madras où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre: tableau peu fidèle, où l'avantage de son adversaire dans la journée du 3 Septembre est au moins dissimulé; mais où la supériorité de ses forces est visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madras; il se dispoit à faire voile pour Bombay où il espéroit de trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais si maltraité, qu'il lui fallut encore deux ou trois mois pour se réparer complètement. Comme il s'étoit vu forcé de

---

---

1783.

1783.

condamner deux de ses vaisseaux, il ne pouvoit espérer, même après la jonction du renfort de Bickerton, une supériorité bien marquée sur l'escadre de M. de Suffren. La perte de l'Orient & du Bizarre qui venoit d'échouer sur la côte de Coromandel, l'avoit réduite à douze vaisseaux; mais elle devoit être de seize à l'arrivée de MM. de Bussy & de Peynier (1), à qui le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem dans l'isle de Sumatra. Il se flattoit d'y recevoir par cette voie un renfort de trois mille hommes. En quittant Trinquemale, le Général François avoit laissé, aux ordres de M. Desrois, un corps de troupes suffisant pour rassurer cette place contre les tentatives de l'ennemi.

Positions  
diverses des  
escadres an-  
gloise &  
françoise.

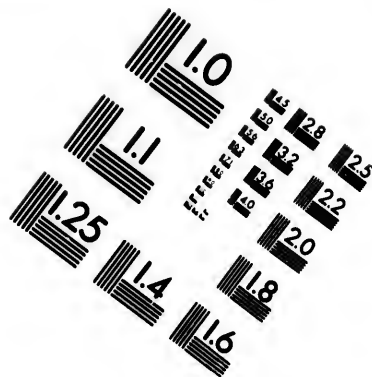
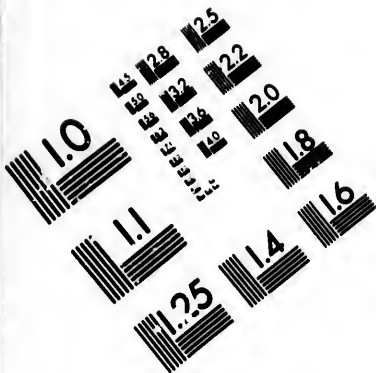
Le flotte françoise partit d'Achem le 20 Décembre, & traver-

(1) M. de Bussy, s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes & de munitions, sur l'escadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'isle de France le 18 Décembre 1782. Cette escadre étoit composée de quatre vaisseaux de guerre & de quarante transports.

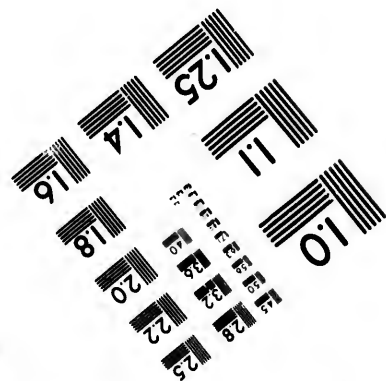
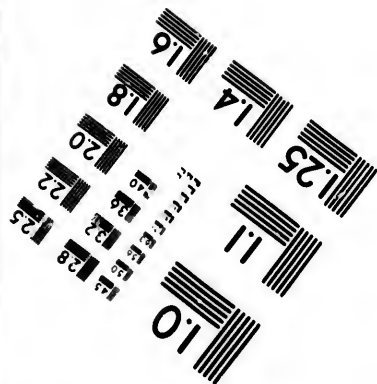
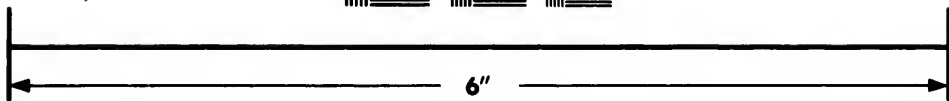
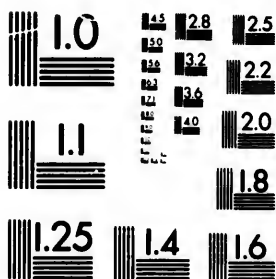
DE I  
fant la  
le 6 J  
prit la  
vaisseau  
Blandf  
M. de  
fière, e  
lasom  
fire.  
resta q  
regagn  
gates n  
de Bo  
son es  
ment d  
canons  
Portug  
des cha  
réduit  
tre esc  
tendoit  
& lajo  
se pon  
voyé à  
gée d'  
sur l'é  
tie de  
que l  
quatre  
tempé

fant la baie de Bengale, arriva 1783.  
 le 6 Janvier à Ganjam où elle  
 prit la frégate la Coventry, & le  
 vaisseau de la Compagnie angloise le  
 Blandford. A son départ d'Achem,  
 M. de Suffren. avoit laissé en croi-  
 sière, entre Ganjam & la rade de Bal-  
 lafore, l'Annibal & la Bellonne qui  
 firent aussi quelques prises. Il ne  
 resta que peu de jours sur la côte, &  
 regagna Trinquemale où deux fré-  
 gates nouvellement arrivées du Cap  
 de Bonne-Espérance, renforcèrent  
 son escadre accrue tout nouvelle-  
 ment de deux vaisseaux de cinquante  
 canons, l'un Hollandois & l'autre  
 Portugais. Ce dernier à peine sorti  
 des chantiers de Bombay, s'étoit vu  
 réduit à baisser pavillon devant no-  
 tre escadre. L'Amiral François n'at-  
 tendoit que l'arrivée de M. de Bussy  
 & la jonction des deux escadres, pour  
 se porter vers Madras. Il avoit en-  
 voyé à Pondichéry une frégate char-  
 gée d'y recueillir des rapports fidèles  
 sur l'état des affaires dans cette par-  
 tie de l'Inde. Il fut, par cette voie,  
 que l'Amiral Hughes avoit perdu  
 quatre de ses vaisseaux dans une  
 tempête, & que ce désastre le re-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 12.8  
16 13.2  
17 13.6  
18 14.0  
19 14.4  
20 14.8  
21 15.2  
22 15.6  
23 16.0  
24 16.4  
25 16.8

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20



1783.

tiendroit à Bombay jusqu'à la fin du mois de Mars. En effet, ce Général n'arriva que le 19 Avril à Madras, toujours plus incertain sur la position de l'escadre françoise, qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des tems nous ramene à des événemens antérieurs.

17 Janvier.  
Avantages  
des Anglois  
dans le pays  
de Bédanore.

La prise de Bédanore & de Candapote fut un des plus décisifs en faveur des Anglois, cette conquête n'enleva pas un soldat à l'armée de Matthews, & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madras, elle entraîna la soumission de tout le pays Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir; le seul fort de Mangalore opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, le Gouverneur du pays de Bédanore avoit offert, aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dé-

DE  
penda  
vrer  
de fou  
une fo  
qu'elle  
recon  
pagnie  
quinze  
noissan  
& de  
clu av  
déplu  
ciers  
d'un b  
animé  
re; &  
Leod  
suites  
rent p  
de Bo  
nonce  
les O  
Le Go  
time d  
idée b  
ciplin  
pagni  
Indes  
Saib  
qu'on

pendance de Typpoo-Saïb, de livrer Bédanore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la compagnie, & de lui payer annuellement quinze lacks de pagodes, en reconnaissance & pour prix de son alliance & de sa protection; ce traité conclu avec le Gouverneur Hyat-Saïb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que la perspective d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bédanore; & la retraite des Colonels MacLeod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils vinrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'ôsa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers & soldats de son armée. Le Gouverneur indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée bien peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saïb, & les traitemens barbares qu'on lui fit essuyer, durent affer-

1783.

Fermentation dans l'armée. Ses suites.

1783.

mir dans le parti des Nababs ennemis, quiconque auroit eu quelque disposition à s'en détacher. Enfin le malheureux Gouverneur fut relâché; mais aux conditions qu'il distribueroit une partie de ses trésors à l'armée, dont le Colonel Mac-Leod fut nommé Commandant à la place du Général Matthews qu'on somma de justifier sa conduite.

La mort  
d'Ayder Aly  
Kan se con-  
firme.

Sur ces entrefaites, on reçut de Bombay la nouvelle bien confirmée de la mort d'Ayder-Aly-Kan; &, à la même époque, on apprit que les Marattes avoient signé le 24 Février, un traité de paix avec la Compagnie. Cette paix fut proclamée solennellement, & l'on prit toutes les mesures nécessaires pour en faire observer les conditions. L'événement qu'on va rapporter, atteste & la mauvaise foi, & la barbarie des Indiens en cette circonstance.

Contreven-  
tion au traité  
de paix, en-  
tre les An-  
glois & les  
Marattes.

Les Colonels Mac-Leod, Humbertone & plusieurs autres Officiers avoient fait voile de Bombay pour se rendre à l'armée de Bédanore. Le vaisseau le Ranger qu'ils montoient, étoit commandé par le Lieutenant Bruen, dont les ordres por-

DE LA  
toient de  
tilité con-  
avec la  
que le t  
tion, il  
gros vai  
C'étoit  
tre laqu  
douze c  
la vie a  
page. A  
sistance  
traint d  
laisser e  
Subedar  
de l'exil  
refusa d  
seau le  
malheur  
Humbert  
fures le  
longtem  
tenant l  
leod; m  
& ce fu  
retour  
relâché  
mers so  
dia avo  
sur les

toient de s'interdire tout acte d'hostilité contre les Marattes. Il vogueoit avec la confiance de la paix, lorsque le troisième jour de sa navigation, il se vit attaqué par trois gros vaisseaux & quatre galiottes. C'étoit une flottille indienne contre laquelle il eut à soutenir avec douze canons, un combat qui coûta la vie aux trois quarts de son équipage. Après cinq heures d'une résistance héroïque, il se vit contraint d'amener pavillon, & de se laisser conduire à Gheriah, où le Subedar prétendit ne rien savoir de l'existence du traité de paix. Il refusa de mettre en liberté le vaisseau le Ranger, & les débris de son malheureux équipage. Le Colonel Humberstone mourut de ses blessures le 30 Avril. On craignoit longtems le même sort pour le Lieutenant Pruen & le Colonel Macleod; mais ils recouvrèrent la vie, & ce fut à leurs soins qu'on dut le retour du vaisseau anglois qui fut relâché de Gheriah dans les derniers jours de Mai. Madajée-Scindia avoit ratifié le traité de paix; sur les plaintes de M. Anderson,

1783.

1783.

il écrivit au Ministre maratte, pour qu'il eut à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois ; mais la contravention au traité n'en resta pas moins impunie ; & pour acquitter la promesse qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à se ranger du parti de la Compagnie angloise. Elle ne crut pas devoir se montrer trop exigeante dans cette circonstance ; & s'il n'y eut pas de satisfaction de la part des Marattes, il y eut du moins un accommodement avec le Gouvernement britannique.

Terrible  
revanche de  
Tippoo Saïb.  
Défaite de  
l'armée de  
Matthews.

Cependant Tippoo-Saïb avoit retiré son armée du Carnate, pour la conduire dans le Bédanore, où il projetoit de recouvrer les riches territoires qu'on lui avoit enlevés. En effet, il arriva dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens ; il essuya d'abord quelques échecs de la part du Général Matthews que le désastre du Ranger laissoit toujours en possession du commandement ; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparé

DE L  
des poste  
importan  
opposer  
perte co  
avec la r  
des Gau  
pore, où  
même de  
prit la fu  
nemi se p  
tie vint  
command  
qui, par  
ranger sa  
panique ;  
pour re  
prise de l  
ce désast  
goureuse  
obligé de  
une gran  
avoit per  
affaire six  
de quinze  
Les cir  
ordres de  
19 Mai de  
mandoit l  
ve Offici  
cette plac

des postes établis aux Gauts, postes importans qui se rendirent sans opposer de résistance, & dont la perte coupoit toute communication avec la mer. Ceux qui échappèrent des Gauts se sauvèrent à Cundapore, où la même terreur excita le même désordre : toute la garnison prit la fuite, même avant que l'ennemi se présentât. Une grande partie vint se réfugier à Onore où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par sa conduite résolue, fut garantir sa garnison de cette terreur panique; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La prise de Bédanore mit le comble à ce désastre. Après une défense vigoureuse, le Général Matthews fut obligé de se rendre prisonnier avec une grande partie de son armée. Il avoit perdu dans cette malheureuse affaire six cens Européens, & plus de quinze cens Sypahis.

Les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo vinrent camper le 19 Mai devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier se flattoit de conserver cette place; mais dans ses dépêches

1783

Le Major  
Campbell  
craint pour  
Carver &  
Onore.

1783.

au Comité du Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places de cette partie de l'Inde, où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes, & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils espéroient encore de recommencer sur la côte Malabar, une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saïb.

Siège de Goudelour, interrompu à la nouvelle de la paix.

Depuis la défaite du Général Matthews, les Troupes Méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbatore, & s'étoient emparé de Caroor & Dindegul. Elles s'avancerent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur route vers Palingacheri. Le Colonel Fullarton qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour, dont il formoit le siège avec une puissante armée. Le 13 Juin, il avoit attaqué les François dans leurs lignes, emporté deux redoutes de la place, & repoussé la garnison

DE LA  
dans se  
Cette e  
assiégar  
y perd  
& plus  
nombre  
confidér  
firent un  
jusques  
glois. L  
trière fu  
intrepidi  
deux cer  
d'Aquita  
On igno  
tat de c  
ment de  
part &  
du traité  
rompre  
Malhe  
glois, ce  
néraux d  
le comb  
sans être  
glorieux  
Ce Gér  
sixième  
ghes. Co  
de Jour

dans les derniers retranchemens. Cette entreprise coûta cher aux assiégeans, & le Général anglois y perdit trois cens Européens & plus de deux cens Sypahis; le nombre des blessés fut encore plus considérable. Le 25, les assiégés firent une sortie, & s'avancèrent jusques sous les ouvrages des Anglois. Leur attaque vive & meurtrière fut soutenue avec la dernière intrépidité; mais ils y perdirent deux cens hommes, & le Colonel d'Aquitaine y fut fait prisonnier. On ignore quel auroit été le résultat de cette expédition, si au moment de l'assaut, on n'eût reçu de part & d'autre, avec la nouvelle du traité de paix, l'ordre d'interrompre toute hostilité.

Malheureusement pour les Anglois, cet avis ne parvint aux Généraux des armées navales qu'après le combat du mois de Juin, qui, sans être décisif, n'en fut pas moins glorieux pour le Bailli de Suffren. Ce Général le termina par une sixième victoire sur l'Amiral Hughes. Comme on n'a point encore de Journal fidèlement circonstancié

1783.

Dernier  
 combat des  
 escadres an-  
 gloise &  
 française.



1783.

de cette dernière expédition de notre armée navale dans les Grandes Indes, on se contentera d'ajouter que le Général victorieux vint jouir de son triomphe à Goudelour, qu'il avoit délivré, & que Sir Edward Hughes cingla vers Madras pour y réparer ses désastres.

Genérosité  
de la France  
à l'égard de  
la Hollande.

Graces aux talens, à l'expérience, à l'intrépidité de notre Vice-Amiral, la France ne termina les hostilités sur aucun théâtre de la guerre, d'une manière aussi honorable que dans les Grandes Indes, si toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Sa Majesté dans cette partie du monde, qu'aux sacrifices volontaires qui signalèrent son généreux désintéressement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 3 Septembre entre les Cours de France, d'Espagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà consacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais si notre auguste Monarque crut devoir cimenter sa réconciliation avec une Puissance ennemie, par des sacrifices, dont la no-

DE LA  
blessé est  
la circo  
les deux  
la Franc  
moins ré  
ses droits  
Puissance  
aux intére  
bon. La  
de n'eut  
les poss  
avoient r  
commun.  
magnanim  
fier à Le  
qu'elle n'e  
tion de to  
cune espè  
d'indemnit

L'Angl  
accommod  
de Hollan  
res anglois  
relâcher, e  
dureté de  
la Cour de  
M. le Co  
ploya ses  
Ministère b  
fortes inst

blesse est presque sans exemple, vu la circonstance où se trouvoient les deux nations, on conçoit que la France dut se montrer encore moins réservée dans l'abandon de ses droits sur les dépouilles d'une Puissance associée, dans cette guerre, aux intérêts de la Maison de Bourbon. La République de Hollande n'eut pas besoin de réclamer les possessions que nos armes avoient reconquises sur l'ennemi commun. Par un dernier trait de magnanimité, Sa Majesté fit signifier à Leurs Hautes Puissances, qu'elle n'exigeoit, pour la restitution de toutes ces conquêtes, aucune espèce de compensation ou d'indemnité.

1789

L'Angleterre se montra moins accommodante avec la République de Hollande; & les Plénipotentiaires anglois eurent ordre de ne se relâcher, en aucune manière, de la dureté des conditions exigées par la Cour de Saint-James. En vain; M. le Comte de Vergennes employa ses bons offices auprès du Ministère britannique, & fit les plus fortes instances pour obtenir des

L'Angleterre se montre plus exigeante avec les Hollandois,

1783. adouciffemens à la rigueur de quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes Puiffances & l'Angleterre ; toutes les négociations devinrent inutiles, & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux États-Généraux. Mais pour convaincre leurs Pléni-potentiaires de l'affection de Sa Majesté, le Comte de Vergennes crut devoir rappeler tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hostilités. Il ne dissimula pas que la Hollande avoit montré peu d'activité dans les dernières opérations de la guerre, & que l'ennemi profitoit des avantages qu'elle lui avoit laissé prendre. « Telle fut, ajouta-t-il, » la position de la France en 1763 ; » elle eut à subir les conditions les » plus dures de la part de l'Angle- » terre ; mais elle ne perdit rien » de sa dignité, & prit de sages » mesures pour n'être plus exposée » à de pareilles disgraces ».

La Cour de France avoit tellement à cœur les intérêts des Provinces-Unies, qu'elle retarda sous divers prétextes, la conclusion

M. le Comte de Vergennes s'emploie vainement en leur faveur.

de la pa-  
mener l'A-  
plus mod-  
des autres  
ce que le  
sujets, noi-  
tre un ter-  
de prendre  
du traité  
Bretagne  
la Maison

De tout  
bassadeur  
révoltante  
étoit celle  
les côtes d  
la même

(1) Les D  
Indes avoien  
une lettre da  
amèrement  
ménageoit a  
droit que la  
au commerc  
le cap Palm  
On vit, avec  
pour des a  
merce des h  
sophie, vou  
de l'humanit

de la paix; on s'étoit flatté d'a-  
mener l'Angleterre à des conditions  
plus modérées. Mais les instances  
des autres Puissances intéressées, &  
ce que le Roi devoit à ses propres  
sujets, nous forcèrent enfin de met-  
tre un terme aux négociations, &  
de prendre jour pour la signature  
du traité définitif entre la Grande-  
Bretagne & les deux branches de  
la Maison de Bourbon.

1783.

De toutes les demandes de l'Am-  
bassadeur britannique, une des plus  
révoltantes pour les Hollandois,  
étoit celle d'une libre navigation sur  
les côtes d'Afrique (1) : ce fut avec  
la même répugnance, & après de

La paix se  
conclut entre  
ces puissan-  
ces, aux con-  
ditions énon-  
cées dans les  
préliminaires

(1) Les Directeurs de la compagnie des  
Indes avoient remis aux Etats-Généraux,  
une lettre dans laquelle ils se plaignoient  
amèrement des facilités que l'Angleterre  
ménageoit aux Portugais, pour frauder le  
droit que la compagnie prétendoit avoir  
au commerce exclusif des Esclaves, depuis  
le cap Palmas jusqu'au pays de Benin.  
On vit, avec peine, le traité définitif retardé  
pour des arrangemens relatifs au com-  
merce des hommes. O! siècle de philo-  
sophie, vous n'êtes pas encore le siècle  
de l'humanité!

1783.

longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que les Ministres de la République se soumirent enfin au quatrième article du traité de Westminster, concernant le salut accordé au pavillon Anglois. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent signés à Paris le 22 Septembre, par les Ministres respectifs des deux Puissances. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculèrent la confection. La Cour de Saint - James fit proposer, sous de vains prétextes, de conclure ce traité à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes Puissances qui n'attendoient rien de favorable des nouvelles discussions, & dont toute l'espérance étoit de voir changer les préliminaires en traité définitif, déclarèrent que ce seroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de sa Capitale. Le Ministère britannique n'ôsa plus insister, & le Comte de Manchester reçut ordre de conclure la paix aux conditions énoncées dans les préliminaires.

Ainsi fut consommé le grand

DE LA I  
 ouvrage de  
 rope. Le tr  
 affermir le  
 fut point c  
 néralement  
 venir toute  
 premier Av  
 à Saint - A  
 conclue à c  
 Deveaux a  
 expédition  
 il l'entrepr  
 hommes, l  
 frais. Le r  
 l'Isle, situé  
 & vint, su  
 Gouverneu  
 resse de se  
 S. Majeste  
 ayant fait  
 Colonel se  
 qui comman  
 ses batterie  
 cune l'éten  
 tagne. Le  
 tonio fit  
 bombes su  
 mais voya  
 produisoit  
 parti de

ouvrage de la pacification de l'Europe. Le traité définitif qui devoit affermir le calme en Amérique, n'y fut point connu d'abord assez généralement, pour arrêter ou prévenir toute espèce d'hostilité. Le premier Avril, on ignoroit encore à Saint-Augustin, que la paix fût conclue à cette époque. Le Colonel Deveaux avoit formé le plan d'une expédition contre New-Providence; il l'entreprit avec deux ou trois cens hommes, la plupart recrutés à ses frais. Le 14, il emporta un fort de l'Isle, situé dans la partie de l'Est, & vint, sur le champ, sommer le Gouverneur de la grande forteresse de se rendre aux armes de S. Majesté britannique. Celui-ci ayant fait attendre sa réponse, le Colonel se porta sur les hauteurs qui commandoient le fort, y dressa ses batteries, & fit arborer sur chacune l'étendard de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur Don Antonio fit tirer des boulets & des bombes sur les batteries angloises; mais voyant que tout son feu ne produisoit aucun effet, il prit le parti de capituler, & la place se

1783.

Expédition  
des Anglois  
contre New-  
Providence.

1783.

Quel'Amé-  
rique est me-  
nacée de  
troubles ci-  
vils.

rendit le 18 Avril, à des condi-  
tions honorables pour la garnison.

Le retard du traité définitif eut  
d'ailleurs un effet salutaire pour  
l'Amérique, en ce qu'il tint unis  
pour la cause commune, les partis  
disposés à se séparer pour des in-  
térêts particuliers. Cette bonne in-  
telligence, qui jusqu'alors avoit fait  
la principale force du Congrès, des  
Provinces & de l'armée, cessa de  
régner un moment entre ces trois  
Puissances de l'Amérique affranchie.  
Elle se vit menacée de perdre, au  
sein de l'anarchie, cette tranquillité  
intérieure sans laquelle son indé-  
pendance même eût été le principe  
de sa ruïne. Remontons à la source  
de cette division intestine qui sem-  
bloit annoncer une guerre civile,  
dont le sage Washington eut en-  
core la gloire de préserver ses con-  
citoyens.

Erat de ses  
finances à la  
fin de la guer-  
re.

Jusqu'ici nous avons sur-tout en-  
visagé les Américains sous des rap-  
ports militaires; il faut les considérer  
un moment sous les rapports civils &  
économiques. Comme ils n'ont pas  
acquis moins d'honneur à surmon-  
ter les difficultés qui résultoient du

mauvais é-  
vaincre a  
porte à les  
tions l'Et  
que de la  
l'indépen  
Même a  
leur det  
toit à plu  
lions de c  
revenoien  
lions de r  
tie de c  
étrangère  
Congrès  
Puissance  
voient étr  
contribut  
vinces ;  
d'accord  
tions sur l  
le peupl  
aux autre  
ciers de  
à se pla  
gence à  
tôt divul  
tort aux

Dans s  
au sur-In

mauvais état de leurs finances, qu'à vaincre au Champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations l'Etat de ces Finances à l'époque de la paix qui vient d'affermir l'indépendance des Etats - Unis. Même avant la fin de la guerre, leur dette nationale se montoit à plus de quarante-deux millions de dolars qui, bien évalués, revenoient à deux cens trente millions de nos livres. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère, & les engagements du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des Provinces; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées, le peuple se prêtoit difficilement aux autres taxes, & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre de quelque négligence à cet égard. Elle fut bientôt divulguée, & fit beaucoup de tort aux emprunts.

Dans sa lettre du 23 Décembre, au sur-Intendant des Finances amé-

---

 1783.

Négligences des Etats  
relativement



1783.  
à la dette nationale.  
Plaines à ce sujet.

ricaines, M. Franklin se plaint de cette inexactitude, & fit voir de l'inconséquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant une passion démesurée pour la liberté, se refusoient aux contributions nécessaires à sa défense. Il insistoit sur la nécessité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en assignant des fonds certains destinés au paiement régulier, sinon de la totalité, au moins des intérêts de la dette nationale.

Derniers  
emprunts des  
Etats-Unis.  
Quelles en  
sont les con-  
ditions ?

Trois mois après, le Ministre de France à Philadelphie témoigna son inquiétude sur le même objet, en des termes qui supposoient un grand désordre dans les Finances de l'Amérique. Sa lettre au même sur-Intendant annonçoit le nouvel emprunt de six millions que Sa Majesté vouloit bien procurer aux Etats, sur les assurances qu'il avoit fait passer à M. le Comte de Vergennes des bonnes dispositions du peuple américain à remplir les engagements du Congrès. « Mais, » continuoit-il, je me vois obligé » d'informer le Ministre, que mes » espérances se sont évanouies, & » que

DE L.  
» que r  
» fonder  
Il rap  
les six m  
ditions  
l'année  
que les  
que ann  
mille liv  
intérêts.  
c'est le d  
& que d  
les Etat  
nouvelle  
Sa Maje  
qu'ils po  
qu'ils ne  
M. de la  
poir de  
établi u  
permane  
répugna  
heureuse  
rope.

Par le  
le 16 Ju  
Vergenn  
s'étoient  
que ann  
huit mil

» que mes assurances étoient sans ~~\_\_\_\_\_~~  
» fondement ».

1783.

Il rappelle au sur-Intendant que les six millions sont prêtés aux conditions énoncées dans l'emprunt de l'année précédente; c'est - à - dire, que les paiemens s'en feront chaque année, sur le pied de cinq cens mille livres, sans y comprendre les intérêts. Il finit par lui signifier que c'est le dernier effort de la France, & que dans tous les cas possibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majesté. Quant aux ressources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne se flattent pas, ajoute M. de la Luzerne, du moindre espoir de succès, avant que d'avoir établi un revenu public, solide & permanent; leurs délais & leur répugnance à cet égard, sont malheureusement connus de toute l'Europe.

Par le contrat solennel passé le 16 Juillet 1782 entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient engagés à rembourser chaque année, un douzième des dix-huit millions déjà prêtés à la Ré-

Que l'act  
quittement  
des dettes  
exige le dé  
vouement  
des Etats  
Unis.

1783.

publique. L'emprunt de cinq millions de florins fait aux Hollandois, sous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-Unis, en ce que, par une clause des actes passés entre M. Adams & les différens prêteurs, il étoit stipulé que le capital resteroit fixé l'espace de dix ans, & ne seroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, jusqu'au premier Juin 1797 inclusivement. Il n'en est pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domestiques, la totalité de l'intérêt annuel se montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus sacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, sans compter les gratifications promises aux soldats. Pour subvenir aux besoins de la patrie dans cette conjoncture pressante, il n'y avoit de ressource que dans le dévouement des Provinces. Le Congrès ne cessoit de les inviter à des efforts patriotiques, & tel fut

l'objet  
Etats  
tance.

» Les  
» se tro  
» posen  
» d'en f  
» voir  
» vient  
» Etats-  
» gers qu  
» monie  
» blique.  
» le pren  
» d'incul  
» cessité  
» l'acquit  
» nale. C  
» dette l'  
» ne dev  
» confidè  
» tre, qu  
» fardeau  
» sont ac  
» d'ambit  
» Mais la  
» fait rie  
» qu'elle  
» mement  
» qu'elle

l'objet de son adresse aux différens  
Etats confédérés. En voici la subst-  
tance.

1783.

Invitation  
du Congrès à  
ce sujet.

» Les circonstances critiques où  
» se trouve la Confédération, im-  
» posent au Congrès l'obligation  
» d'en faire le tableau, de pour-  
» voir aux dettes que la guerre  
» vient d'accumuler à la charge des  
» Etats-Unis, & de prévenir les dan-  
» gers qui peuvent interrompre l'har-  
» monie & la tranquillité de la Répu-  
» blique. Dans ce moment de crise,  
» le premier devoir du Congrès est  
» d'inculquer dans les esprits la né-  
» cessité de faire des fonds pour  
» l'acquittement de la dette natio-  
» nale. Quoique très-forte, cette  
» dette l'est beaucoup moins qu'on  
» ne devoit l'attendre, quand on  
» considère la cause qui l'a fait naî-  
» tre, quand on la compare aux  
» fardeaux, dont les autres nations  
» sont accablées pour des guerres  
» d'ambition & de vaine gloire.  
» Mais la grandeur de la dette ne  
» fait rien à la question. Il suffit  
» qu'elle ait été contractée légit-  
» mement, & que la justice exige  
» qu'elle soit acquittée. Nous con-

1783.

» jurons les différens Etats d'adop-  
 » ter une manière simple & légitime  
 » d'acquitter cette dette, de réflé-  
 » chir sur les conséquences que sa  
 » *réjection* peut entraîner, & de se  
 » persuader que le Congrès n'en sera  
 » pas responsable. S'il falloit, pour  
 » vous engager à effectuer ces paie-  
 » mens, employer d'autres motifs  
 » que ceux de la justice, quelle  
 » nation en eut jamais de plus forts !  
 » Car, avec qui l'Amérique doit-  
 » elle se libérer ? Avec un Allié  
 » qui aux efforts de ses troupes ar-  
 » mées pour notre défense, a joint  
 » le secours de ses trésors ; qui, à  
 » des avances considérables, ajouta  
 » les dons généreux de la magna-  
 » nimité : avec des individus, qui,  
 » membres d'une République em-  
 » pressée à marquer notre rang par-  
 » mi les nations indépendantes, nous  
 » ont donné des marques signa-  
 » lées de leur attachement à notre  
 » cause & de leur confiance en no-  
 » tre gratitude. Une autre classe de  
 » créanciers est cette troupe illustre  
 » de citoyens, qui ont défendu, au  
 » prix de leur sang, nos foyers &  
 » notre liberté, & qui, en récom-

» pense  
 » mande  
 » gages  
 » trouve  
 » vie do  
 » norabl  
 » derniè  
 » prend  
 » qui on  
 » pier d  
 » la pro  
 » le serv  
 » la poli  
 » manité  
 » férente  
 » pures  
 » cain n  
 » casion  
 » fruits,  
 » leur a  
 » les cito  
 » respon  
 » qui ja  
 » Sociét  
 Cette  
 ou suiv  
 étoit re  
 provinc  
 nécessai  
 dit pub

» pense de leurs services, ne de-  
 » mandent qu'un portion de leurs  
 » gages suffisante pour leur faire  
 » trouver au sein de la paix & de la  
 » vie domestique, une ressource ho-  
 » norable contre la mendicité. La  
 » dernière classe de créanciers com-  
 » prend ceux de nos concitoyens  
 » qui ont reçu des prêteurs le pa-  
 » pier du Congrès, & ceux, dont  
 » la propriété a été sacrifiée pour  
 » le service du public. La voix de  
 » la politique, de la justice & de l'hu-  
 » manité plaide en faveur de ces dif-  
 » férentes classes. Jamais les formes  
 » pures du Gouvernement républi-  
 » cain n'ont eu une plus belle oc-  
 » casion de se justifier par leurs  
 » fruits, de tous les reproches qu'on  
 » leur a faits. Sous ce point de vue,  
 » les citoyens des Etats - Unis sont  
 » responsables du plus grand dépôt  
 » qui jamais ait été confié à une  
 » Société politique ».

1783

Cette adresse fut accompagnée  
 ou suivie d'une autre pièce où il  
 étoit recommandé aux différentes  
 provinces, comme indispensablement  
 nécessaire à la restauration du cré-  
 dit public, de revêtir les Etats

Continua-  
 tion du schis-  
 me politique.

1783.

en Congrès assemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits sur les marchandises importées des pays étrangers. Mais cette recommandation & cette adresse n'arrêterent point le schisme politique qui divisoit les Américains. Quelques Provinces en conçurent de l'ombrage, & ces invitations patriotiques donnèrent lieu à des soupçons offensans contre les vues secrètes de l'assemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque, de nouvelles instructions, où la défiance & l'aigreur respiroient dans chaque paragraphe. On en jugera sur cette lettre des habitans de Fair-Fax dans la Virginie à leurs Délégués à l'assemblée du 30 Mai.

Lettre des  
Habitans de  
Fair-Fax.

» MESSIEURS, nous vous recom-  
» mandons expressément de vous op-  
» poser, de tout votre pouvoir, à  
» ce qu'il soit fait aucune infraction  
» au dernier traité de paix, relati-  
» vement au paiement des dettes ou  
» à tout autre article du traité; in-  
» fraction qui violeroit la foi publi-  
» que garantie par les Commissaires  
» Américains, & qui pourroit nous  
» replonger dans les calamités de

» la guerre  
» préfaill  
» de vou  
» tion de  
» ricain,  
» risdici  
» usurpa  
» roit po  
» de la c  
» grès, f  
» sité, po  
» pouvo  
» cles, il  
» cas,  
» confir  
» pation  
» recom  
» roidir  
» grès p  
» pétua  
» ciers,  
» pouve  
» Cong  
» troien  
» de c  
» différ  
» fédér  
» vain  
» de la  
» verol

la guerre, ou le danger des re-  
présailles. Nous vous prions aussi  
de vous opposer à toute usurpa-  
tion de la part du Congrès amé-  
ricain, sur la Souveraineté & Ju-  
risdiction des Etats séparés; à toute  
usurpation de pouvoir qui ne se-  
roit point spécifié dans les articles  
de la confédération. Car si le Con-  
grès, sous prétexte de la néces-  
sité, pouvoit s'arroger une fois des  
pouvoirs non garantis par ces arti-  
cles, il le pourroit dans cent autres  
cas, & chaque usurpation seroit  
confirmée & justifiée par les usur-  
pations précédentes. Nous vous  
recommandons sur-tout de vous  
roïdir contre les efforts du Con-  
grès pour obtenir un revenu per-  
pétuel, ou la nomination d'Offi-  
ciers préposés aux revenus. Ces  
pouvoirs ajoutés à ceux dont le  
Congrès est déjà revêtu, met-  
troient en danger la constitution  
de ce Gouvernement dans les  
différens Etats; les articles de con-  
fédération ne seroient plus qu'un  
vain parchemin; & le rempart  
de la liberté américaine se trou-  
veroit renversé. Nous n'aimons

1783.



1783.

» point le langage de la dernière  
 » adresse du Congrès aux différentes  
 » provinces, & du rapport des Com-  
 » mités au sujet des revenus, publié  
 » dans le même pamphlet. Si on  
 » examine ces pièces attentive-  
 » ment, on y trouvera de fortes  
 » preuves que le Congrès convoite  
 » le pouvoir. Elles renferment la  
 » même espece d'argumens em-  
 » ployés d'abord dans l'affaire de  
 » l'impôt pour la marine, & dont  
 » on s'étoit servi pour justifier les  
 » mesures arbitraires de la race des  
 » Stuarts en Angleterre, &c. ».

Pourquoi  
 les petits  
 Etats sont  
 plus décisifs  
 que les au-  
 tres.

Le petit Etat de Rhode-Island fut un de ceux qui s'opposèrent, avec le plus de vigueur, à ce qu'on revêtît le Congrès d'une autorité suffisante pour lever des impôts; & nous observerons à ce sujet, qu'en général, les petits Etats sont les plus décisifs & les plus tranchans; l'impulsion s'y fait sentir plus vivement du centre aux extrémités, &, comme dans le monde physique, la force y est peut-être en raison inverse de la longueur des rayons. Quoi qu'il en soit, les principales objections d'une partie des Etats

contre  
 du Con  
 public  
 vu, qu  
 soit poi  
 sance,  
 l'agrand  
 que, ce  
 roit bi  
 le droit  
 ou une  
 cratie  
 insensib

Cepe  
 tractés  
 Etats,  
 à des  
 tant ch  
 la Répu  
 de cris  
 l'honne  
 se vit  
 tés de  
 lemnell  
 licenci  
 jusqu'à  
 paroitr  
 semblé

» Q  
 » sera y

contre l'extension de la puissance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la confédération n'autorisoit point cet accroissement de puissance, que tout pouvoir tend à l'agrandissement & à l'usurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'imposer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique se changer insensiblement en Aristocratie.

Cependant les engagements contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au sein de la République; & dans ce moment de crise, pour conserver au dehors l'honneur de la patrie, le Congrès se vit forcé de négliger les intérêts de l'armée. La demi-paye solennellement promise aux troupes licenciées, fut au moins suspendue jusqu'à nouvel ordre, & l'on vit paroître cette résolution de l'Assemblée de Philadelphie.

» Que le Commandant en chef  
se fera prévenu d'accorder des con-

1783.

Les circonstances forcent le Congrès à congédier l'armée sans récompenses.

1783.

» gés aux Officiers & Soldats qui  
 » doivent être licenciés à la con-  
 » clusion du traité de paix défini-  
 » tif, & qu'il prendra de sages  
 » mesures pour faire conduire ces  
 » troupes à leurs demeures res-  
 » pectives, de manière à les sa-  
 » tisfaire, sans nuire aux provinces  
 » qu'elles doivent traverser. Que  
 » les hommes ainsi licenciés pour-  
 » ront emporter leurs armes avec  
 » eux ».

Le mécontentement des troupes  
 se manifesta d'abord par une adresse  
 au Général, où la modération  
 présidoit même aux expressions de  
 de la douleur & de l'abattement.

L'armée  
 adresse ses  
 plaintes à  
 Washington.

» VOTRE EXCELLENCE, est - il  
 » dit dans cette Adresse, connoît si  
 » bien l'état actuel de l'armée, qu'il  
 » seroit inutile de vous le peindre.  
 » Vous avez été le témoin de nos  
 » souffrances; vous l'êtes du far-  
 » deau de misère qui nous accable.  
 » Nous nous étions flattés, d'après  
 » l'assurance que vous nous en aviez  
 » donnée, que nos comptes seroient  
 » liquidés, & qu'avant de nous li-  
 » cencier, on assigneroit des fonds  
 » pour en payer le montant. C'est

» avec  
 » de de  
 » la de  
 » qui c  
 » ficer  
 » termi  
 » porta  
 » on n  
 » sans  
 » dette  
 » acqui  
 » contr  
 » sans a  
 » moye  
 » tance  
 » indig  
 » péril  
 » à sol  
 » lui d  
 » sur l  
 » derni  
 « que  
 » dat r  
 » cong  
 » Com  
 » de l'  
 » tion  
 » la liq  
 » effec  
 » ait c

» avec un mélange de surprise &  
» de douleur, que nous apprenons  
» la dernière résolution du Congrès,  
» qui ordonne de congédier les Of-  
» ficiers & les Soldats, sans avoir  
» terminé aucun de ces objets im-  
» portans. Pour comble de maux,  
» on nous oblige de quitter l'armée  
» sans aucun titre qui assure notre  
» dette, sans aucune ressource pour  
» acquitter celles que nous avons  
» contractées au service de la patrie,  
» sans appui, sans crédit, sans aucun  
» moyen de pourvoir à notre subsis-  
» tance & à celle de nos familles  
» indigentes. Le souvenir de nos  
» périls communs nous enhardit  
» à solliciter Votre Excellence, à  
» lui demander que l'ordre fondé  
» sur l'acte du Congrès du 26 Mai  
» dernier, puisse être suspendu ;  
» que nul Officier, qu'aucun Sol-  
» dat ne soit obligé de recevoir son  
» congé, avant que cette honorable  
» Compagnie ait pris connoissance  
» de l'état déplorable où sa résolu-  
» tion va nous plonger, avant que  
» la liquidation de nos comptes soit  
» effectuée, & que chacun de nous  
» ait obtenu une somme d'argent

1783.

Réponse du  
Général. Ses  
démarches  
auprès  
du  
Congrès.

» suffisante pour le transporter du  
» camp dans ses foyers ».

Le Général Washington fit à  
cette Adresse une réponse, dont  
l'objet principal étoit d'offrir aux  
troupes la perspective d'un adoucisse-  
ment prochain dans leur situation;  
mais en même tems qu'il rassuroit  
l'armée sur les bonnes disposi-  
tions du Congrès, il plaidoit  
la cause des troupes auprès de  
cette Compagnie, en des ter-  
mes qui lui faisoient sentir qu'un  
des grands moyens de conserver  
le crédit national, & d'assurer la  
tranquillité future des treize Répu-  
bliques américaines, étoit d'acquies-  
cer aux justes demandes de leurs  
braves défenseurs. « Leurs services,  
» ajoutoit-il, sont connus de tout  
» l'Univers, & je regarde comme  
» inutile de m'étendre sur leurs  
» droits aux dédommagemens les  
» plus amples. Il résulte de l'exa-  
» men des titres de l'Armée à la re-  
» connoissance des Etats, que les  
» souffrances & les sacrifices des Of-  
» ficiers exigent une compensation  
» supérieure à leurs appointemen-  
» ordinaires; que toute l'armée a

» des  
» que  
» sé a  
» que  
» les C  
» vent  
» la ré  
» de q  
» pour  
» vreté  
» s'ils  
» une  
» aux  
» reste  
» fiée  
» pris  
» héra  
» l'ame  
» ma v  
» de p  
» trée  
» arme  
» plus  
» mais  
» reco  
Le  
il defi  
tendu  
adress  
sentoit

„ des droits aux récompenses ;  
 „ que son dernier mémoire adres-  
 „ sé au Congrès , ne contient  
 „ que de justes réclamations. Si  
 „ les Officiers de cette armée doi-  
 „ vent être les seules victimes de  
 „ la révolution , si leur destinée est  
 „ de quitter le champ de bataille  
 „ pour aller vieillir dans la pau-  
 „ vreté , la misère & le mépris ;  
 „ s'ils sont condamnés à vivre dans  
 „ une servile dépendance , à devoir  
 „ aux secours de la compassion les  
 „ restes malheureux d'une vie sacri-  
 „ fiée avec honneur ; alors j'aurai ap-  
 „ pris ce qu'est l'ingratitude , je réa-  
 „ liserai le songe qui doit répandre  
 „ l'amertume sur tous les instans de  
 „ ma vie future. Mais je n'ai point  
 „ de pareilles allarmes. Une con-  
 „ trée échappée à la ruine par les  
 „ armes de la classe des citoyens la  
 „ plus dévouée , ne s'exemptera ja-  
 „ mais de leur payer la dette de la  
 „ reconnoissance ».

Le Congrès avouoit cette dette ;  
 il desiroit l'acquitter dans toute l'é-  
 tendue de sa gratitude , & toutes ses  
 adresses aux différens Etats, repré-  
 sentoient l'armée comme une classe

Que les Of-  
 ficiers de l'ar-  
 mée rendent  
 justice au  
 Congrès sur  
 ses disposi-  
 tions.

1783.

de créanciers privilégiés; mais une partie de ces Etats se monroit toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel la restauration du crédit public & l'acquittement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques Provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude, & que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice, dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat moins inf-

truit, n  
de sa d  
de Phi  
de la r  
seuls de  
crut de  
bres du  
Constit

Au s  
tresse, d  
l'armée  
effroi, f  
lent qu  
militaire  
dinaire-  
les loix,  
l'autorit  
vile. Ce  
lèvement  
dans to  
améric  
éclata d  
te pour  
Unis. U  
quartier  
armés d  
tentions  
norable  
d'assemb  
répétées

truit , ne cherchoit point les auteurs de sa détresse hors de l'assemblée de Philadelphie. Les représentans de la nation étoient pour lui les seuls dépositaires du pouvoir , & il crut devoir s'en prendre aux membres du Congrès des torts de leurs Constituans.

Au sentiment anticipé de la détresse, dont cette dernière classe de l'armée prévoyoit les horreurs avec effroi, se joignoit cet esprit turbulent que donne quelquefois la vie militaire, & dont l'effet trop ordinaire est d'étouffer le respect pour les loix, & d'inspirer du mépris pour l'autorité d'une administration civile. Cet esprit de révolte & de soulèvement fermentoit plus ou moins dans tous les corps de la Milice américaine. Le Samedi 21 Juin, il éclata d'une manière bien allarman- te pour les représentans des Etats-Unis. Une partie des troupes, en quartier à Philadelphie, sortit en armés de ses casernes, avec des intentions hostiles contre cette honorable Compagnie, investit la salle d'assemblée, & par des menaces répétées qui présageoient une exé-

1789.

Soulève-  
ment des  
troupes en  
quartier à  
Philadelphie  
Le Congrès  
quitte cette  
ville.



1783.

cution tragique, mit ces vénérables chefs de la confédération dans la nécessité de chercher un asyle hors de Philadelphie. Le Congrès réfugié d'abord à Prince Town, dans l'Etat de New-Jersey, y prit des mesures longtems infructueuses pour conjurer l'orage qui menaçoit la République.

Le salut de l'Amérique est dû une seconde fois à Washington.

Dans cet Etat d'anarchie, tout sembloit annoncer une guerre civile, qui sans doute auroit détruit le grand ouvrage de la révolution américaine. Heureusement pour les Etats-Unis, Washington ne s'étoit point encore retiré dans ses terres, & ce génie tutélaire de la patrie devoit conserver le monument que ses talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique, il fut la pacifier, en l'éclairant sur ses véritablea intérêts. Les Etats désunis reprirent leur ancienne harmonie; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit sa gloire à souffrir pour son pays, & désormais elle attendit sans murmurer, les récompenses promises à sa valeur; chaque citoyen

DE I  
libre d  
dans  
tion d  
grand  
d'une  
puis m  
qu'en  
lecteur  
la sage  
triotism  
» M  
» pour  
» servir  
» me d  
» ploi  
» Impa  
» traite  
» suis an  
» pugna  
» & ma  
» te de  
» fracas  
» d'effe  
» comm  
» la den  
» les év  
» au ci  
» veur  
» quelc  
» la tra

libre de l'Amérique régénérée, vit dans la liberté une compensation de tous les sacrifices; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette histoire, qu'en mettant sous les yeux du lecteur ce monument précieux de la sagesse, de l'éloquence & du patriotisme de ce Héros législateur.

» MONSIEUR, le grand objet pour lequel j'ai eu l'honneur de servir ma patrie, étant rempli, je me dispose à résigner mon emploi entre les mains du Congrès, impatient de regagner cette retraite domestique, à laquelle je me suis arraché avec la plus grande répugnance, je soupire après le repos, & ma résolution est d'y passer le reste de ma vie, loin du tumulte & du fracas du monde. Mais avant que d'effectuer ce projet, je dois vous communiquer mes pensées pour la dernière fois; vous féliciter sur les évènements glorieux qu'il a plu au ciel de produire en notre faveur; vous ouvrir mon ame sur quelques objets intimement liés à la tranquillité des Etats-Unis, &

1783.

Lettre circulaire de Washington, datée du 12 Juin.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» prendre congé de Votre Ex-  
 » cellence, en donnant ma bénédic-  
 » tion à ce pays, au service duquel  
 » j'ai consacré la fleur de mes ans,  
 » pour le bien duquel j'ai consumé  
 » tant de jours dans l'anxiété, tant  
 » de nuits dans les veilles, & dont  
 » le bonheur, qui m'est extrême-  
 » ment cher, sera toujours la base  
 » de ma félicité. Qu'il me soit permis  
 » à cette époque heureuse, de récla-  
 » mer la liberté de m'étendre sur le  
 » sujet de nos félicitations mutuelles;  
 » Si nous considérons l'importan-  
 » tance du prix que nous disputons,  
 » la nature douteuse de la dispute,  
 » la manière favorable, dont elle  
 » s'est terminée, nous trouverons  
 » les plus grands motifs de joie &  
 » de reconnoissance. L'événement  
 » est infiniment heureux comme  
 » source de jouissances présentes, &  
 » comme présage du bonheur à ve-  
 » nir. Nous avons lieu de nous fé-  
 » liciter du sort que nous a fait la  
 » Providence, sous quelque point  
 » de vue que nous le contemplions,  
 » naturel, politique ou moral. Pro-  
 » priétaires & Souverains uniques  
 » d'un vaste Continent qui com-

» prend  
 » les diff  
 » mats  
 » abonda  
 » cessaire  
 » citoyen  
 » une sit  
 » l'idée d  
 » bres &  
 » fait de  
 » tous le  
 » à dater  
 » vent é  
 » acteurs  
 » talens  
 » tier, su  
 » videnc  
 » au dév  
 » de la di  
 » contrée  
 » ils son  
 » choses  
 » les jo  
 » mestic  
 » ronné  
 » répan  
 » nant,  
 » des m  
 » sont à  
 » peuple

» prend dans toutes leurs variétés  
 » les différens sols & les divers cli-  
 » mats du monde, qui produit en  
 » abondance toutes les choses né-  
 » cessaires & agréables à la vie, les  
 » citoyens de l'Amérique sont dans  
 » une situation faite pour remplir  
 » l'idée de la félicité humaine. Li-  
 » bres & indépendans par le bien-  
 » fait de la paix qui les comble de  
 » tous les avantages de la nature,  
 » à dater de cette période, ils doi-  
 » vent être envisagés comme des  
 » acteurs chargés de déployer leurs  
 » talens aux yeux de l'Univers en-  
 » tier, sur un théâtre que la Pro-  
 » vidence a spécialement consacré  
 » au développement du bonheur &  
 » de la dignité de l'homme. Dans ces  
 » contrées fortunées, non-seulement  
 » ils sont environnés de toutes les  
 » choses faites pour compléter  
 » les jouissances privées & do-  
 » mestiques; mais le ciel a cou-  
 » ronné toutes les bénédictions  
 » répandues sur eux, en leur don-  
 » nant, pour assurer leur félicité,  
 » des moyens infailibles, qui ne  
 » sont à la disposition d'aucun autre  
 » peuple.

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington

1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» Rien ne démontre mieux la  
» justesse de ces observations, que  
» le souvenir des circonstances dans  
» lesquelles notre République a pris  
» son rang parmi les nations. Les  
» fondemens de notre Empire n'ont  
» point été posés dans les siècles té-  
» nébreux de la superstition & de l'i-  
» gnorance ; mais à une époque où  
» les droits du genre humain étoient  
» mieux entendus & plus clairement  
» définis qu'à aucune autre époque  
» antérieure. Les recherches de l'es-  
» prit humain sur la félicité sociale,  
» ont été portées à une grande étendue  
» de lumières. Le trésor des  
» connoissances acquises par les tra-  
» vaux des philosophes, des sages &  
» des législateurs, dans une longue  
» succession d'années, est ouvert à  
» l'usage du monde entier, & la  
» sagesse réunie de tous les grands  
» hommes peut être heureusement  
» appliquée aux formes de notre  
» Gouvernement. La culture libre  
» des belles-lettres, l'extension il-  
» limitée du commerce, le rafine-  
» ment progressif des manières, l'é-  
» lévation insensible des idées, &  
» par-dessus tout, la lumière pure

» & bie  
» ont, p  
» l'espèc  
» ajouté  
» tent d  
» auspici  
» née, d  
» l'existe  
» s'il ar  
» fussent  
» & heu  
» leur f  
» Te  
» tuelle  
» nous  
» Provi  
» pe de  
» félicit  
» si nou  
» l'occa  
» tée ;  
» choix  
» que d  
» prisen  
» de f  
» les la  
» est p  
» che ;  
» les y  
» arrêté

» & bienfaisante de la révélation ,  
 » ont, par leur influence, amélioré  
 » l'espèce humaine , & beaucoup  
 » ajouté aux avantages qui résultent  
 » de la société. C'est sous les  
 » auspices de cette période fortunée,  
 » que les Etats-Unis ont reçu  
 » l'existence politique ; de sorte que,  
 » s'il arrivoit que leurs citoyens ne  
 » fussent pas complètement libres  
 » & heureux , ce seroit entièrement  
 » leur faute.

1783.  
 Suite de la  
 lettre circulaire de Washington.

» Telle est notre situation actuelle,  
 » telle est la perspective qui nous est  
 » offerte. Mais quoique la Providence  
 » nous tende ainsi la coupe de bénédiction,  
 » quoique la félicité devienne notre  
 » appanage , si nous sommes disposés  
 » à saisir l'occasion qui la met à notre  
 » portée ; cependant il est encore au  
 » choix des Etats-Unis de l'Amérique  
 » que de se faire respecter ou mépriser  
 » comme corps de nation , de fixer ses  
 » prospérités , ou de les laisser échapper.  
 » Ce moment est pour eux la pierre-de-  
 » touche ; c'est dans ce moment , que  
 » les yeux du monde entier sont  
 » arrêtés sur eux ; ce moment est

1783.  
Suite de la  
lettre circu-  
laire de Wash-  
ington.

» celui d'établir ou de perdre à ja-  
 » mais leur caractère national. Il faut  
 » saisir ce moment pour donner au  
 » Gouvernement fédéral le nerf &  
 » l'énergie qui le mettront en état  
 » de remplir les fins de son institu-  
 » tion ; ou ce moment peut être  
 » l'époque fatale de notre anéan-  
 » tissement. Il ne faut pour cela, que  
 » du relâchement dans les ressorts  
 » de l'union. Que le ciment de la  
 » confédération s'affoiblisse, & nous  
 » serons exposés à devenir les jouets  
 » de la politique européenne, qui,  
 » pour arrêter l'accroissement de la  
 » Puissance américaine, soulèvera les  
 » Etats les uns contre les autres, &  
 » fera servir leur mésintelligence au  
 » succès de ses vues ambitieuses.  
 » C'est d'après le système qu'ils vont  
 » adopter dans ce moment, qu'ils  
 » se soutiendront, ou qu'ils tombe-  
 » ront en ruine. En attendant l'issue  
 » de cette alternative, il est encore  
 » à décider si la révolution de l'A-  
 » mérique doit être considérée ul-  
 » térieurement comme une béné-  
 » diction ou comme une malédic-  
 » tion. — Bénédiction ou malé-  
 » diction pour la génération actuelle

DE LA  
 » & pour  
 » car la  
 » lions d  
 » velopp  
 » Con  
 » de l'im  
 » garder  
 » Je parl  
 » lence,  
 » le lang  
 » sincère  
 » tous c  
 » différen  
 » tiques,  
 » m'écart  
 » mon p  
 » ront-ils  
 » tation  
 » sultat d  
 » mais la  
 » le rôle  
 » présent  
 » que j'ai  
 » le desir  
 » manife  
 » vie pri  
 » sultent  
 » & bien  
 » rer,  
 » toyens

» & pour les générations futures ;  
 » car la destinée de plusieurs mil-  
 » lions d'hommes à naître est en-  
 » veloppée dans la nôtre.

» Convaincu, comme je le suis,  
 » de l'importance de la crise actuelle,  
 » garder le silence seroit un crime.  
 » Je parlerai donc à Votre Excel-  
 » lence, & sans aucun déguisement,  
 » le langage de l'homme libre &  
 » sincère. Je ne me le dissimule pas,  
 » tous ceux qui pensent & voient  
 » différemment en matières poli-  
 » tiques, me reprocheront que je  
 » m'écarte de la ligne tracée par  
 » mon pouvoir ; peut-être attribue-  
 » ront-ils à l'arrogance, à l'osten-  
 » tation ce que je fais être le ré-  
 » sultat des intentions les plus pures ;  
 » mais la droiture de mon cœur,  
 » le rôle que j'ai rempli jusqu'à  
 » présent dans les affaires, le parti  
 » que j'ai pris de ne plus m'en mêler,  
 » le desir ardent que j'ai toujours  
 » manifesté, de jouir, au sein d'une  
 » vie privée, des avantages qui ré-  
 » sultent d'un gouvernement sage  
 » & bienfaisant, tout, j'ose l'espé-  
 » rer, convaincra mes conci-  
 » toyens, que je ne puis avoir des

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.



1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» vues sinistres, en communiquant  
» sans réserve les opinions renfer-  
» mées dans cette adresse.

» Quatre choses me paroissent  
» essentielles au bien-être, pour ne  
» pas dire, à l'existence des Etats.  
» Unis envisagés comme Puissance  
» indépendante.

» 1<sup>o</sup>. Une union indissoluble  
» des Etats sous une tête fédé-  
» rale.

» 2<sup>o</sup>. Un égard sacré pour la jus-  
» tice publique.

» 3<sup>o</sup>. L'adoption d'un établisse-  
» ment convenable en tems de  
» paix.

» 4<sup>o</sup>. Cette disposition pacifique  
» & amicale parmi les habitans des  
» Etats-Unis, qui seule peut les  
» conduire à mettre en oubli les  
» préjugés locaux, les opinions po-  
» litiques affectées à certains lieux,  
» à faire les concessions mutuelles  
» qu'exige la prospérité générale,  
» & même dans certains cas, à sacri-  
» fier leurs avantages personnels à  
» l'intérêt de la Communauté.

» Telles sont les colonnes sur les-  
» quelles doit porter le glorieux  
» édifice de notre indépendance &

» de

» de n

» libert

» que

» mens

» bliqu

» vère

» lésée.

» Je

» sur le

» mais

» bon se

» ceux.

» intérêt

» Rel

» quoi

» d'entre

» particu

» nion,

» tion so

» à déci

» délégu

» plus ét

» pourta

» lui de

» sans ré

» vantes,

» Que

» pointa

» cice les

» tution l

» de notre caractère national. La  
 » liberté en est la base, & quicon-  
 » que ôseroit en sapper les fonde-  
 » mens, mériteroit l'exécration pu-  
 » blique & le châtement le plus sé-  
 » vère que puisse infliger une nation  
 » lésée.

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

Je ferai quelques observations  
 sur les trois premiers articles ;  
 mais j'abandonne le dernier au  
 bon sens & à la considération de  
 ceux qui y sont immédiatement  
 intéressés.

Relativement au premier point,  
 quoi qu'il ne soit pas nécessaire  
 d'entrer ici dans une discussion  
 particulière des principes de l'u-  
 nion, & de renouveler la ques-  
 tion souvent agitée, & qui consiste  
 à décider s'il est convenable de  
 déléguer au Congrès une portion  
 plus étendue de pouvoir ; il est  
 pourtant de mon devoir & de ce-  
 lui de tout vrai patriote de poser  
 sans réserve, les propositions sui-  
 vantes.

Que si les Etats ne permettent  
 point au Congrès de mettre en exer-  
 cice les prérogatives, dont la consti-  
 tution l'a indubitablement revêtu,

1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» tout doit tendre rapidement à  
» l'anarchie & à la confusion ; qu'il  
» est indispensable pour le bien des  
» Etats pris séparément , qu'il ré-  
» sulte quelque part un pouvoit su-  
» prême pour régler & gouverner  
» les intérêts généraux de la Répu-  
» blique confédérée ; que sans cela ,  
» l'union ne peut durer ; qu'il faut  
» que chaque Etat se prête fidèle-  
» ment aux dernières propositions  
» & demandes du Congrès , & que  
» du parti contraire il résulteroit  
» les suites les plus funestes ; que  
» toutes mesures tendantes à dis-  
» soudre l'union , contribuant à vio-  
» ler ou à diminuer l'autorité sou-  
» veraine , doivent être considérées  
» comme hostiles envers la liberté &  
» l'indépendance de l'Amérique , &  
» que leurs auteurs doivent être  
» traités en conséquence ; qu'en un  
» mot , à moins que , par la concurren-  
» ce des Etats , nous ne soyons mis  
» à portée de participer aux fruits  
» de la révolution , & de jouir des  
» avantages essentiels de la société  
» civile sous une forme de gouver-  
» nement aussi libre , aussi pur , aussi  
» bien en garde contre les usurpa-

DE

» tion  
» celu  
» par  
» tion  
» sang  
» obje  
» tant  
» com  
» Je  
» tité  
» pour  
» une  
» de l'u  
» comm  
» mais  
» présen  
» paroi  
» tance  
» Ce  
» tère  
» semb  
» indép  
» les na  
» Puissa  
» & no  
» traité  
» avec  
» que  
» de la  
» nous

» tions du pouvoir arbitraire, que  
 » celui dont l'adoption est consacrée: 1783.  
 » par les articles de la confédéra- Suite de la  
 « tion; on aura à regretter tant de lettre circu-  
 » sang, tant d'argent prodigués sans laire de War-  
 » objet, tant de sacrifices inutiles, hington.  
 » tant de souffrances supportées sans  
 » compensation.

» Je pourrois exposer ici quan-  
 » tité d'autres considérations faites  
 » pour nous convaincre, que sans  
 » une entière conformité à l'esprit  
 » de l'union, nous ne pouvons exister  
 » comme Puissance indépendante ;  
 » mais il suffit à mon objet, d'en  
 » présenter une ou deux qui me  
 » paroissent d'une grande impor-  
 » tance.

» Ce n'est que dans notre carac-  
 » tère d'Etats - Unis, formant en-  
 » semble un seul Empire, que notre  
 » indépendance est reconnue par  
 » les nations étrangères, que notre  
 » Puissance peut y mériter des égards,  
 » & notre crédit s'y soutenir. Les  
 » traités des Puissances européennes  
 » avec les Etats-Unis de l'Améri-  
 » que deviennent nuls au moment  
 » de la dissolution de l'union : nous  
 » nous retrouvons alors à-peu-près

1783. » dans l'état de nature, où peut-  
 » être une expérience funeste nous  
 » apprendra qu'il est une progres-  
 » sion nécessaire de l'extrémité  
 » de l'anarchie à l'extrémité de la  
 » tyrannie, & que le pouvoir ar-  
 » bitraire s'établit aisément sur les  
 » ruines de la liberté, quand on l'a  
 » portée jusqu'à la licence.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

» A l'égard du second article,  
 » concernant l'observance de la  
 » justice publique, le Congrès dans  
 » sa dernière adresse aux Etats-Unis,  
 » a presque épuisé ce sujet. Il a si  
 » bien développé ses idées & fait  
 » sentir si fortement l'obligation où  
 » se trouvent les Etats de rendre  
 » une justice complète à tous nos  
 » créanciers publics; il s'est ex-  
 » primé sur cet objet, avec tant d'é-  
 » nergie & de dignité, qu'on ne  
 » peut s'intéresser réellement à l'hon-  
 » neur & à l'indépendance de l'Amé-  
 » rique, & hésiter un instant sur la  
 » nécessité d'adopter les mesures  
 » proposées. Si les argumens du  
 » Congrès ne produisent pas la con-  
 » viction, si le système proposé par  
 » cette honorable Compagnie, n'est  
 » pas mis en exécution immédiate;

» les c  
 » qu'a  
 » autr  
 » une  
 » toute  
 » l'alte  
 » se p  
 » dout  
 » état  
 » a con  
 » me fi  
 » Le se  
 » voir,  
 » tous  
 » vera  
 » la me  
 » tique  
 » nation  
 » public  
 » droit  
 » avec  
 » laque  
 » dans  
 » Qu'er  
 » l'Amé  
 » presse  
 » & cor  
 » memb  
 » qu'ils  
 » forts c

» les circonstances sont si pressantes ,  
 » qu'avant de pouvoir adopter aucun  
 » autre plan , nous verrons arriver  
 » une banqueroute nationale avec  
 » toutes ses funestes suites : telle est  
 » l'alternative qui, dans ce moment ,  
 » se présente aux Etats-Unis. N'en  
 » doutons pas, l'Amérique est en  
 » état d'acquitter les dettes qu'elle  
 » a contractées pour sa défense ; je  
 » me flatte qu'elle y est disposée.  
 » Le sentier que nous trace le de-  
 » voir, est devant nos yeux ; dans  
 » tous les cas possibles, on trou-  
 » vera toujours que l'honnêteté est  
 » la meilleure, la seule vraie poli-  
 » tique. Soyons donc justes comme  
 » nation ; remplissons les contrats  
 » publics que le Congrès avoit le  
 » droit de passer ; remplissons-les  
 » avec cette même bonne-foi à  
 » laquelle nous nous croyons tenus  
 » dans nos engagements personnels.  
 » Qu'en attendant, les Citoyens de  
 » l'Amérique se livrent avec em-  
 » pressement à leurs occupations,  
 » & comme individus, & comme  
 » membres de la société. C'est alors  
 » qu'ils donneront du nerf aux res-  
 » sorts du gouvernement, & qu'ils

1783.

 Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de War-  
hington.

» vivront heureux sous sa protec-  
» tion ; chacun recueillera les fruits  
» de son travail, chacun jouira de  
» ses acquisitions avec une pleine  
» sécurité.

» Dans cet état de liberté abso-  
» lue, qui pourroit marquer de la  
» répugnance à sacrifier une foible  
» portion de sa propriété, pour  
» soutenir les intérêts communs de  
» la patrie, & donner de la confis-  
» tance à la protection du gouver-  
» nement? Qui ne se rappelle pas  
» les déclarations si souvent répé-  
» tées au commencement de la  
» guerre, que nous serions com-  
» plettement satisfaits, si, au prix de  
» la moitié de nos possessions, nous  
» pouvions défendre le reste? Où  
» trouvera-t-on un homme qui  
» veuille être redevable de la dé-  
» fense de sa personne & de sa pro-  
» priété, aux efforts, à la bravoure,  
» à l'effusion du sang d'autrui,  
» sans faire lui-même un généreux  
» effort pour acquitter la dette  
» de l'honneur & de la reconnois-  
» sance? Dans quelle partie du  
» continent trouverons-nous un  
» homme, ou un corps d'hommes,

» qui  
» des  
» le So  
» crier  
» possi  
» ple  
» cet  
» l'indi  
» roit-  
» sur c  
» reste  
» dans  
» défur  
» verfit  
» trissan  
» de to  
» nous  
» l'unic  
» mand  
» l'inté  
» bliqu  
» duiso  
» vivre  
» nous  
» terme  
» ce qu  
» de jus  
» justifi  
» homm  
» qui ag

» qui ôse, sans rougir, proposer  
 » des mesures tendantes à frustrer  
 » le Soldat de sa solde, & le créan-  
 » cier public de sa dette? S'il étoit  
 » possible qu'on vît jamais un exem-  
 » ple d'injustice aussi révoltant,  
 » cet exemple n'allumeroit-il pas  
 » l'indignation générale, n'attire-  
 » roit-il pas la vengeance du Ciel  
 » sur ceux qui le donneroient? Au  
 » reste, si l'on voyoit se manifester  
 » dans aucun des Etats, l'esprit de  
 » désunion, d'entêtement & de per-  
 » versité; si des dispositions si flé-  
 » trissantes tendoient à nous frustrer  
 » de tous ces heureux effets que  
 » nous avons lieu d'attendre de  
 » l'union; si l'on se refusoit à la de-  
 » mande de fonds destinés à payer  
 » l'intérêt annuel de la dette pu-  
 » blique; & si un pareil refus pro-  
 » duisoit tous les maux, faisoit re-  
 » vivre toutes les inquiétudes, dont  
 » nous venons de voir l'heureux  
 » terme; le Congrès qui, dans tout  
 » ce qu'il a fait, a montré beaucoup  
 » de justice & de magnanimité, seroit  
 » justifié aux yeux de Dieu & des  
 » hommes, & ceux des Etats-Unis  
 » qui agissant en opposition avec la

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.



1783. » sagesse collective du continent,  
 » se livreroient à des conseils si per-  
 » nicieux, répondroient seuls de  
 » toutes les conséquences.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

» Quant à moi, convaincu dans  
 » le fond de ma conscience d'avoir  
 » toujours agi de la manière qui  
 » m'a paru la plus avantageuse aux  
 » intérêts réels de mon pays; m'é-  
 » tant, en quelque sorte, rendu  
 » garant envers l'armée, que les  
 » Etats finiroient par lui faire justice  
 » ample & complete; ne cherchant  
 » à dérober aux yeux de l'univers  
 » aucune partie de ma conduite  
 » officielle, j'ai jugé convenable  
 » de mettre sous les yeux de votre  
 » Excellence la collection des pa-  
 » piers relatifs à la demi-paie, & à la  
 » commutation qui en a été accor-  
 » dée par le Congrès aux Officiers  
 » de l'armée. La communication  
 » de ces pièces expliquera claire-  
 » ment les principes de mes senti-  
 » mens, & les raisons qui, dans une  
 » période antérieure, me portèrent  
 » à recommander avec instances  
 » l'adoption de cette mesure.

» Comme les procédés du Con-  
 » grès, ceux de l'armée & les

» mien.  
 » le m  
 » sourc  
 » pour  
 » les e  
 » empa  
 » crois  
 » tage,  
 » serve  
 » Cong  
 » absolu  
 » Etats  
 » plus f  
 » ou de  
 » On  
 » fausse  
 » sa cor  
 » une fo  
 » roit fo  
 » des pe  
 » faut a  
 » réalité  
 » pensat  
 » le Co  
 » n'avoit  
 » des se  
 » nique  
 » préve  
 » vice;  
 » de l'a

» miens , sont sous les yeux de tout  
 » le monde , & présentent une  
 » source d'information suffisante  
 » pour détruire les préventions &  
 » les erreurs qui peuvent s'être  
 » emparées de quelques esprits ; je  
 » crois superflu d'en dire davan-  
 » tage , & je me contenterai d'ob-  
 » server que les résolutions du  
 » Congrès dont il s'agit ici , ont  
 » absolument force de loi sur les  
 » Etats-Unis , comme les actes les  
 » plus solennels de confédération  
 » ou de législation .

» On se feroit une idée bien  
 » fautive , & de la demi-paie , & de  
 » sa commutation en une somme  
 » une fois payée , si on les considé-  
 » roit sous le point de vue odieux  
 » des pensions ; c'est une idée qu'il  
 » faut absolument rejeter . Dans la  
 » réalité , cette mesure est une com-  
 » pensation raisonnable offerte par  
 » le Congrès , dans un tems où il  
 » n'avoit autre chose à offrir pour  
 » des services à rendre ; c'étoit l'u-  
 » nique moyen qui lui restât de  
 » prévenir l'abandon total du ser-  
 » vice ; c'étoit pour les Officiers  
 » de l'armée , une partie de leur

1783.  
 Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

1783. » contrat d'engagement, le prix de  
 Suite de la » leur sang & de votre indépen-  
 lettre circu- » dance: c'est par conséquent quel-  
 laire de Was- » que chose de plus qu'une dette  
 hington. » ordinaire, c'est une dette d'hon-  
 » neur. Elle ne peut être considé-  
 » rée, ni comme pension, ni comme  
 » gratification, & ne doit cesser  
 » d'exister que lorsque la bonne-foi  
 » l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives  
 » à la distinction entre l'Officier &  
 » le Soldat, il suffit pour y répon-  
 » dre que l'expérience uniforme de  
 » toutes les Nations du monde,  
 » combinée avec la nôtre, prouve  
 » l'utilité de cette distinction; le  
 » Public doit incontestablement à  
 » tous ses serviteurs des récom-  
 » penses proportionnées à l'import-  
 » tance des services qu'il en tire.  
 » Dans quelques lignes de l'armée,  
 » les amples gratifications accordées  
 » aux Soldats, équivalent peut-être  
 » à ce qui peut revenir aux Offi-  
 » ciers, de la commutation propo-  
 » sée. Dans d'autres lignes, le par-  
 » tage des Soldats a été encore  
 » plus favorable; & si aux conces-  
 » sions de terre, au paiement des

DE L  
 » arrér  
 » gages  
 » paie  
 » n'exa  
 » traite  
 » moins  
 » Au r  
 » d'acco  
 » comp  
 » qu'une  
 » un ten  
 » tres p  
 » person  
 » que m  
 » braves  
 » amérie  
 » à cet e  
 » mande  
 » contre  
 » grès o  
 » cinq a  
 » lieu d  
 » Ava  
 » jet, je  
 » rappell  
 » avons  
 » Vétéra  
 » ciers su  
 » résolut  
 » Avril

» arrérages, des vêtemens & des  
 » gages, nous joignons l'année de  
 » paie qui leur est promise, je  
 » n'exagère point en disant que le  
 » traitement fait aux Soldats est au  
 » moins égal à celui des Officiers.  
 » Au reste, si l'on croyoit juste  
 » d'accorder aux premiers des ré-  
 » compenses ultérieures, telles  
 » qu'une exemption de taxes pour  
 » un tems limité, ou quelques au-  
 » tres privilèges, j'ose assurer que  
 » personne au monde ne desiré plus  
 » que moi le bien-être de tous ces  
 » braves défenseurs de la cause  
 » américaine; mais quel que soit,  
 » à cet égard, l'effet de leurs de-  
 » mandes, elles ne peuvent militer  
 » contre l'acte par lequel le Con-  
 » grès offre aux Officiers de l'armée  
 » cinq années de paie entière, au  
 » lieu de la demi-paie à vie.

» Avant de passer à un autre su-  
 » jet, je ne puis me dispenser de  
 » rappeler les obligations que nous  
 » avons à cette classe méritante de  
 » Vétérans, tant Soldats qu'Offi-  
 » ciers subalternes, qui, d'après une  
 » résolution du Congrès du 23  
 » Avril 1782, ont été congédiés

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

1783.  
Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» avec une pension viagère. Leurs  
» souffrances & leurs services leur  
» donnoient de justes droits à ce  
» qu'il fût ainsi pourvu à leurs  
» besoins. Il suffit de rappeler ces  
» droits, pour réveiller en leur fa-  
» veur tous les sentimens de l'hu-  
» manité. Rien ne peut les soustraire  
» à toutes les misères de l'indigence,  
» qu'une exactitude scrupuleuse  
» dans le paiement de cette dette  
» annuelle. En effet, quel spectacle  
» plus affligeant que de voir tant  
» de braves gens qui, après avoir  
» versé leur sang ou perdu leurs  
» membres au service de la patrie,  
» n'auroient de ressources que celles  
» de la mendicité. On ne peut trop  
» recommander ceux de cette classe,  
» à la protection la plus active du  
» Corps Législatif dans chaque  
» Etat.

» Je n'ai que peu de choses à  
» dire sur le troisième article qui  
» concerne particulièrement la dé-  
» fense de la République. Il est  
» important de mettre les Milices  
» de l'Union sur un pied respecta-  
» ble en tems de paix, & je ne  
» doute pas que le Congrès ne re-

» con  
» ven  
» dén  
» L  
» con  
» de  
» sou  
» d'ab  
» lité  
» tiel  
» mén  
» y so  
» duit  
» Eta  
» le  
» moi  
» app  
» les  
» con  
» tém  
» men  
» qu'à  
» S  
» pol  
» plu  
» l'im  
» me  
» mo  
» dan  
» pou

» commande un établissement con-  
 » venable à ce sujet. Je vais en  
 » démontrer les avantages.

» La Milice de ce pays doit être  
 » considérée comme le *palladium*  
 » de notre sécurité; c'est la res-  
 » source à laquelle il nous faudroit  
 » d'abord recourir, en cas d'hosti-  
 » lités. Il est par conséquent essen-  
 » tiel qu'elle soit formée d'après un  
 » même système, que la discipline  
 » y soit uniforme, & que l'on intro-  
 » duise dans chaque partie des  
 » Etats-Unis les mêmes armes, &  
 » le même appareil militaire. A  
 » moins que l'expérience ne l'ait  
 » appris, on ne sauroit concevoir  
 » les difficultés, les dépenses & la  
 » confusion qui résultent d'un sys-  
 » tème contraire, ou des arrange-  
 » mens vagues qui ont été pris jus-  
 » qu'à ce jour.

» Si, en traitant des questions  
 » politiques, j'ai donné une étendue  
 » plus qu'ordinaire à cette adresse,  
 » l'importance de la crise, & l'im-  
 » mensité des objets discutés seront  
 » mon excuse. Je ne desire cepen-  
 » dant, & n'attends aucun égard  
 » pour les observations précédentes.

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» tes, qu'autant qu'elles paroîtront  
» dictées par la bonne intention,  
» conformes aux règles immuables  
» de la justice, calculées de ma-  
» nière à produire un systême rai-  
» sonnable de politique, & fondées  
» sur tout ce que peut avoir ac-  
» quis l'expérience, par une longue  
» application aux affaires publi-  
» ques.

» Je pourrois, d'après mes ob-  
» servations, m'expliquer sur ce  
» dernier point avec quelque con-  
» fiance; & si je ne craignois d'é-  
» tendre cette lettre, déjà prolixé,  
» au-delà des bornes que je me  
» suis prescrites, je pourrois dé-  
» montrer à quiconque a l'esprit  
» ouvert à la conviction, qu'en  
» moins de tems, avec beaucoup  
» moins de dépenses, on auroit pu  
» conduire la guerre à cette même  
» issue, si l'on avoit développé, d'une  
» manière favorable, les ressources  
» du continent: que les détresses,  
» les attentes frustrées, & tous leurs  
» fâcheux résultats, ont eu souvent  
» pour cause le défaut d'énergie  
» dans le Gouvernement continen-  
» tal, plutôt que le défaut de

DE

» moy  
» divi  
» fant  
» une  
» tiell  
» grès  
» la p  
» ont  
» fica  
» du  
» de  
» mie  
» dép  
» cum  
» con  
» leu  
» fait  
» tro  
» poi  
» d'h  
» bra  
» De  
» nie  
» ent  
» mo  
» mo  
» on  
» En  
» son  
» le

» moyens de la part des Etats in-  
 » dividuels. Une autorité insuffi-  
 » sante dans le pouvoir suprême ,  
 » une condescendance trop par-  
 » tielle aux requisitions du Con-  
 » grès, le défaut de ponctualité de  
 » la part de quelques Etats ; telles  
 » ont été les vraies causes de l'inef-  
 » ficacité de certaines mesures,  
 » du refroidissement dans le zèle  
 » de ceux même qui étoient le  
 » mieux disposés à bien faire. Les  
 » dépenses de la guerre se sont ac-  
 » cumulées , les plans les mieux  
 » concertés ont souvent manqué  
 » leur effet, le découragement s'est  
 » fait sentir quelquefois parmi les  
 » troupes , parce qu'il n'y avoit  
 » point assez d'accord, point assez  
 » d'harmonie entre les différentes  
 » branches du pouvoir législatif.  
 » De-là naissoient mille inconvé-  
 » niens , qui, sans doute, auroient  
 » entraîné la dissolution d'une armée  
 » moins patiente , moins patriote,  
 » moins persévérante que celle, dont  
 » on m'a confié le commandement.  
 » En faisant mention de ces faits qui  
 » sont notoires , & qui attestent  
 » le vice de notre constitution fé-

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.



1783. » déralé, vice que la conduite d'une  
 Suite de la » guerre rend sur-tout sensible, je  
 lettre circu- » n'en reconnois pas moins l'assis-  
 laire de Was- » tance, dont toutes les classes de  
 hington. » citoyens m'ont souvent donné  
 » lieu de m'applaudir; & je m'esti-  
 » merai toujours heureux de pou-  
 » voir rendre justice aux efforts  
 » sans exemple qu'ont développés  
 » les Etats individuels en beaucoup  
 » d'occasions importantes.

» Telles sont les observations  
 » que j'avois à faire, avant de rési-  
 » gner mon emploi public entre les  
 » mains de ceux qui me l'ont con-  
 » fié. Ma tâche est remplie, & je  
 » prends congé de votre Excellen-  
 » ce. Je fais en même-tems mes  
 » derniers adieux à toutes les fon-  
 » tions de la vie publique. La seule  
 » requête qui me reste à vous faire,  
 » c'est de communiquer mes ré-  
 » flexions à votre Corps Législatif,  
 » & de les considérer comme le  
 » legs d'un citoyen, dont la passion  
 » fut toujours d'être utile à son  
 » pays, & qui, dans l'ombre de sa  
 » retraite, ne cessera jamais d'im-  
 » plorer pour lui la bénédiction di-  
 » vine. La prière fervente que j'a-

» dressé  
 » pren  
 » prési  
 » tion;  
 » citoy  
 » l'obé  
 » trer  
 » vive  
 » l'éter  
 » Etats  
 » à ceu  
 » ont p  
 » pour  
 » Qu'il  
 » rer à  
 » de ch  
 » qui f  
 » teur  
 » gion  
 » de l'  
 » en v  
 » deve

Du  
 le 18

Les  
 exauce  
 en de  
 annon  
 pèce d

» dresse au Ciel, est que Dieu vous  
 » prenne, ainsi que l'Etat que vous  
 » présidez, dans sa sainte protec-  
 » tion; qu'il dispose le cœur des  
 » citoyens à la subordination & à  
 » l'obéissance. Puissent-ils se péné-  
 » trer mutuellement d'une affection  
 » vive & fraternelle, puissent-ils  
 » l'étendre à tous les individus des  
 » Etats-Unis, & particulièrement  
 » à ceux de leurs concitoyens, qui  
 » ont prodigué leur sang & leur vie  
 » pour la liberté de l'Amérique!  
 » Qu'il plaise au Ciel de nous inspi-  
 » rer à tous cet esprit de justice,  
 » de charité, de clémence & de paix,  
 » qui formoit le caractère de l'Au-  
 » teur divin de notre sainte reli-  
 » gion! Sans une humble imitation  
 » de l'exemple qu'il nous a donné,  
 » en vain nous flatterions-nous de  
 » devenir une nation heureuse ».

*Du quartier général de Newburg,  
 le 18 Juin.*

WASHINGTON.

Les vœux du Général furent  
 exaucés, & sa lettre eut l'effet qu'il  
 en devoit attendre. Les troubles  
 annoncés ou produits par cette es-  
 pèce de schisme élevé entre quel-

1783.  
 Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

Heureux  
 effets de cette  
 lettre.

1783.

ques Etats & le Congrès, se calmèrent insensiblement ; son pouvoir fut rétabli sur sa première base d'autorité législative, & cette Compagnie, réfugiée à Trenton jusqu'au mois de Novembre, y reçut différentes adresses, où le Peuple américain désavouoit la conduite des Soldats révoltés contre l'honorable assemblée de Philadelphie. Les Habitans & la Milice des Etats de Jersey, signalèrent d'une manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant au Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'union dans sa tête fédérale. Ces mêmes troupes qui, peu de tems auparavant, avoient menacé de ruiner la confédération, se retirèrent paisiblement dans leurs provinces respectives, où, sans autres ressources que la patience & le travail de leurs mains, elles attendirent que des circonstances heureuses leur en fissent trouver de plus abondantes dans la reconnoissance de la patrie. Ainsi les Américains se virent tranquilles possesseurs de cette indépendance pour laquelle ils avoient combattu

DE

huit an  
les bi  
nés av  
efforts  
des av  
ver u  
grande  
On  
la glo  
ses in  
dans p  
de ce  
minée  
général  
tage,  
état d  
fait d  
le den  
regag  
Mino  
justes  
devo  
grand  
nous  
cette  
comm  
posse  
avoie  
préc  
avio

huit années consécutives; ainsi, par ~~les~~ <sup>1783.</sup> bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquièrent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puissances de l'univers.

On ne peut contester à la France la gloire d'avoir moins envisagé ses intérêts que ceux des Alliés dans presque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des sacrifices encore plus généreux. Contente pour son partage, de se rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Espagne regagnât les Florides & l'isle de Minorque; & pour faire cesser les justes allarmes de la Hollande, qui devoit naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, nous oubliâmes nos griefs contre cette nation, & lui rendîmes, comme on l'a dit ailleurs, les possessions que les Anglois lui avoient enlevées dans la guerre précédente, & que nous leur avions reprises dans nos dernières

Que la France a plus fait pour ses Alliés que pour elle-même.

1783.

campagnes : possessions pour lesquelles nous étions en droit d'exiger une grande compensation de la part de l'Angleterre. Les bons appréciateurs de la gloire, conviendront qu'il y en a beaucoup plus dans cette modération de la France, que dans l'acquisition de plusieurs provinces.

*Fin du troisième & dernier Volume.*

24

Larde 12/184 360<sup>m</sup>

les-  
l'exi-  
n de  
bons  
con-  
coup  
de la  
n de

ume.

